HISTOIRE

DE

LA MÉDECINE.

III.

IMPRIMERIE DE LEBÉGUE,
A PARIS.

HISTOIRE

DE

LA MÉDECINE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

PAR KURT SPRENGEL;

Traduite de l'allemand sur la seconde édition,

PAR A. J. L. JOURDAN,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA RÉUNION,

Et revue par E. F. M. BOSQUILLON, D. R. de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur honoraire, etc., etc.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ { DETERVILLE, LIBRAIRE, rue Hautefeuille, N° 8;
TH. DESOER, LIBRAIRE, rue de Richelieu, N° 37.

M. DCCC. XV.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME.

SECTION HUITIÈME.

HISTOIRE DES ÉCOLES HIPPOCRATIQUES DU SEIZIÈME SIÈCLE.

L'ESPRIT humain ne fit jamais des progrès plus rapides et plus brillans que dans le seizième siècle; mais jamais aussi on ne vit les restes des préjugés et de l'ancienne barbarie s'élever avec plus de fureur contre la véritable science, la superstition se couvrir d'un masque philosophique plus bizarre et plus ridicule, en un mot les lumières de la raison être plus vivement aux prises avec les ténèbres de l'ignorance.

Depuis que le Dante et Pétrarque avaient fait entendre leur voix mélodieuse, les muses, après avoir fui si long-temps le séjour de la terre, étaient enfin revenues dans les climats heureux de l'Italie, où elles trouvaient l'accueil le plus flatteur dans les palais des grands. Aussi l'Italie demeura-t-elle pendant tout le cours du seizième siècle l'arbitre du bon goût, le théâtre où les sciences furent cultivées avec le plus de succès, et le centre de toutes les connaissances humaines.

Pendant ce période les papes servirent de modèle aux princes italiens dans la protection généreuse qu'ils accordèrent aux sciences et aux lettres; et si Léon X et Clément VII, héritiers du nom des Médicis, imitèrent l'exemple de leurs illustres ancêtres, Paul III, fondateur de la maison Farnèse, fut le modèle de ses descendans, parmi lesquels son neveu, Alexandre Farnèse, fut celui qui acquit le plus

de droits à la reconnaissance des littérateurs et des philosophes. Mais il n'est pas de famille italienne que les poëtes aient autant célébrés que celle d'Este à Ferrare. Hercule, Hippolyte et Alphonse d'Este rivalisèrent avec les papes, les Gonzaga, les Sforza et les ducs d'Urbino, dans la bienveillance avec laquelle ils accueillirent les artistes et les savans, et dans la noble générosité avec laquelle ils accordèrent leur appui à tous ceux qui se distinguaient par de grands talens. Leurs noms brilleront à jamais dans les annales des sciences et des beaux arts.

Cependant tous ces princes paraissent avoir eu en vue plutôt d'éterniser leur mémoire, ou seulement même de se procurer des jouissances nouvelles, que d'avancer les progrès des sciences exactes; et bientôt le goût des artistes et des savans prit une direction frivole, comme le prouvent la multitude infinie des académies de belles lettres et l'esprit d'imitation qui dirigeait les pétrarchistes.

Les Grecs chassés de l'empire d'Orient continuèrent encore d'être considérés par les Italiens comme leurs maîtres dans toutes les connaissances des anciens qui avaient échappé aux ravages du temps. Léon X établit même à Rome un séminaire pour les jeunes Grecs (1), et presque tous les savans illustres de l'Italie dûrent leur initiation dans la littérature classique à quelque Grec obligé de fuir les pays orientaux. Mais ces Grecs modernes regardaient les grands écrivains de l'antique Hellénie comme des modèles inimitables, et ils considérèrent comme le comble de la science le rétablissement de la langue grecque dans toute sa pureté, ainsi que l'interprétation critique et grammaticale de chaque mot et de chaque syllabe. Ils inculquèrent cet attachement servile au sens

(1) *Tiraboschi*, *Storia* etc., c'est-à-dire, Histoire de la Littérature italienne, vol. VII. P. I. p. 17.

littéral des monumens de l'antiquité aux Occidentaux, qui déjà depuis plusieurs siècles en avaient donné tant de preuves, malgré les déclamations des Pères de l'Eglise et des scholastiques. Dès-lors, excités par l'exemple des Grecs modernes, les savans remontèrent dans toutes les sciences aux véritables sources; et au lieu d'imiter, comme auparavant, Jean de Damas et Thomas d'Aquin dans la philosophie, Avicenne et Constantin l'Africain dans la médecine, on se remit avec plus d'ardeur que jamais à l'étude d'Aristote, de Platon, d'Hippocrate et de Galien.

A la vérité, le respect pour ces oracles de l'antiquité fut poussé jusqu'à la superstition; la critique du texte de leurs ouvrages devint un simple pointillage grammatical, sans qu'on cherchât à pénétrer le génie dont ils étaient animés; et l'on ne peut regarder comme une plaisanterie la phrase de l'auteur qui dit, en parlant d'une université très-célèbre au seizième siècle, que les quatre facultés n'en forment, à proprement parler, qu'une seule, celle des grammairiens (1). Cependant tous ces efforts eurent des résultats extrêmement heureux. Dans un temps où l'on connaissait encore très-peu la nature, où l'on n'était que trop habitué à accorder la préférence aux autorités sur l'observation elle-même et le témoignage de la raison, l'étude des anciens était le seul moyen qu'on pût employer pour combattre les antiques erreurs et remettre l'esprit humain dans la voie de l'expérience. Sans en avoir formellement l'intention, et d'une manière en quelque sorte accessoire, on perdait l'habitude de la misérable dialectique des scholastiques, et dans le même temps que l'on étudiait la langue des Grecs, on apprenait

(1) *Argenter. Comment. 1. in Galen. art. med. p. 7. (Opp. in-fol. Venet. 1592. vol. I.)*

à dégager la pensée de ses entraves, on puisait dans les écrits des grands maîtres de l'antiquité le goût des recherches et l'art d'observer. Ainsi les sciences gagnèrent plus à cet égard qu'elles ne semblaient perdre sous un autre point de vue.

Le goût des ouvrages de l'antiquité passa de l'Italie en Allemagne, où l'on commença bien plus tôt qu'ailleurs à réfléchir librement sur les dogmes religieux et scientifiques. Les Italiens eurent sans doute la gloire de précéder les autres nations dans l'étude de la véritable littérature classique; mais les Allemands donnèrent un bel exemple aux peuples de l'Europe qui avaient jusqu'alors gémi sous le joug de la domination monacale, en réintégrant la pensée dans tous ses droits, et soumettant les dogmes humains aux décisions de l'évidence et de la raison.

La paix rendue aux États Germaniques par Maximilien, la protection accordée à l'imprimerie, l'augmentation de la puissance des princes allemands, l'accroissement de l'aisance et du luxe opéré par le commerce du Nord et de l'Italie; telles furent les principales causes qui contribuèrent à rompre les chaînes de la pensée en Allemagne, et à y propager les lumières sur tous les points de la croyance religieuse.

Ce qu'Érasme et Philippe Mélanchthon avaient tenté pour éclairer et ennoblir les savans, le zèle ardent, les discours et les écrits de Martin Luther l'achevèrent pour les classes inférieures de la société; et quelques hommes de génie imitèrent, avec moins de succès toutefois dans chaque science en particulier, le noble exemple qu'il avait donné.

La France, contre la volonté même de ses rois, prit une part très-active à l'érudition des Italiens et aux lumières religieuses des Allemands. Les muses n'avaient accès à la cour du voluptueux François I,

qu'autant qu'elles savaient flatter ses caprices et sa vanité. Ses successeurs, presque tous méprisables, les exilèrent chez l'étranger; mais Henri IV, également grand dans toutes ses actions, remplit aussi son devoir de souverain en protégeant les institutions savantes et les sciences elles-mêmes. Entre autres il acheta, sur la requête du duc de Ventadour, le jardin de botanique de Richard Belleval, dont il fit présent à l'université de Montpellier (1), plus de cinquante ans après que les Vénitiens eurent formé à Padoue le premier établissement en ce genre (2).

L'amour des lettres se répandit de même en Angleterre, principalement sous le grand Wolsey, qui en fut le plus ardent protecteur. Les sciences obtinrent aussi la faveur et l'appui de la cour sous le règne de Henri VIII et d'Élisabeth.

CHAPITRE PREMIER.

Humanistes.

Les études furent purement grammaticales dans toutes les écoles du seizième siècle. On se bornait à lire les écrits classiques des anciens, et à en interpréter les expressions. Vers la fin seulement de ce période, les universités commencèrent à enseigner l'histoire, la géographie et les autres connaissances nécessaires (3). En médecine même l'instruction ne

(1) Histoire générale du Languedoc. in-fol. Paris, 1745. tom. V. liv. 42. p. 487. 503.

(2) Tiraboschi, vol. VII. P. II. p. 9. 10.

(3) *Ruhkopf's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des Ecoles et de l'Education publique, p. 327.

consistait qu'à expliquer les anciens ; cependant la science avait certainement pris une meilleure direction, puisqu'au lieu de s'attacher aux ouvrages barbares du moyen âge, on choisissait de préférence ceux d'Hippocrate et de Galien, qu'on enseignait même dans la langue originale.

Déjà, au quinzième siècle, il était d'usage de traduire les anciens Grecs, de considérer tout ce qu'ils avaient dit comme le modèle à suivre dans les études, de les interpréter, à la vérité, d'après le système de Galien, et de publier des recueils contenant ces traductions et ces commentaires.

Le plus ancien recueil de cette espèce est *l'Articella*, que fit imprimer Grégoire Volpi, médecin vénitien, natif de Vicence (1). On y trouve la traduction d'Hhonain, de Théophile, des Aphorismes, des Pronostics, du livre du Régime dans les maladies aiguës, de quelques livres des Épidémies, et de la petite Médecine de Galien, avec des commentaires. La traduction est plus fidèle que celles qui parurent dans le siècle précédent, et les commentaires ne fourmillent pas de ces subtilités scholastiques qu'on avait jusqu'alors coutume d'introduire dans les écrits des Grecs. Çà et là, Volpi rapporte aussi des observations qui lui sont propres et présentent quelque intérêt. Cependant l'interprétation trop littérale de certains mots dont l'explication présente par cela même de grandes difficultés au commentateur, prouve combien l'art du traducteur était alors dans l'enfance. C'est ainsi que Volpi traduit ὀργᾷν (*Aph. I.* 22) par *furiosum esse*, et se donne beaucoup de peine pour éclaircir ce mot.

Georges Valla, de Plaisance, professeur de langue

(1) L'édition que K. Sprengel a publiée de cet ouvrage paraît être la première (*in-fol. Venet.* 1492). Haller (*Bibl. pract. vol. I. p.* 469) ne la connaît point.

grecque et d'éloquence à Milan, Pavie et Venise, fut incarcéré par les ordres de Louis Sforza, qui lui rendit la liberté au bout d'un certain temps; mais comme il s'opiniâtrait toujours dans la haine qu'il portait à ce prince, il fut assassiné au moment où il se préparait à défendre le dogme de l'immortalité de l'âme d'après les Questions Tusculanes (1). Il avait appris la langue grecque du Grec Andronic, il traduisit un grand nombre d'ouvrages de philosophie et de médecine, et laissa un extrait de tous les médecins grecs (2).

Nicolas Leonicenus, véritable restaurateur de la médecine hippocratique, et celui qui contribua le plus à renverser le despotisme des Arabes, était né à Vicence, et enseigna la médecine à Padoue et à Ferrare jusqu'à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Pendant cette longue carrière, il jouit d'une santé parfaite, et de toute la vigueur de son esprit; avantages qu'il devait à sa modération et à la régularité de ses mœurs (3). Deux ans avant sa mort, Antoine Costabili, juge de Ferrare, lui donna quatre cents livres pour traduire du grec les œuvres entières de Galien; mais il ne mit jamais ce projet à exécution, et nous ne connaissons que les traductions qu'il avait déjà données auparavant des écrits du médecin de Pergame. Ce fut lui qui, le premier, s'éloigna de la barbarie scholastique, et jugea sans partialité le mérite des anciens, notamment d'Avicenne et de Pline. Sa lettre à Ange Politien est un monument frappant de sa sagacité, de son impartialité et

(1) *Muratori, script. rer. Ital. vol. XX. p.* 934. — Tiraboschi, vol. VI. P. II. p. 358.

(2) *Universæ medicinæ ex Græcis potissimùm contractæ lib. VII, in-fol. Venet.* 1501.

(3) Quelqu'un lui demandant la raison de la santé dont il avait toujours joui, il répondit: « L'innocence de la vie m'a jusqu'à présent conservé les « forces de l'âme, et la tempérance, celles du corps. » — Tiraboschi, vol. VI. P. I. p. 416.

de son esprit de réformation. Aucun médecin n'avait encore écrit aussi librement, aucun n'avait parlé avec autant de pureté la langue des anciens Romains. C'est de cette lettre que date l'époque brillante de la médecine, et que ses diverses branches commencèrent à être cultivées avec plus de soin (1). Leonicenus s'attache surtout à démontrer avec quelle inexactitude Pline avait extrait les écrits de ses prédécesseurs, et combien peu il avait interrogé la nature. Il fait le même reproche, et plus amèrement encore, à tous les successeurs et copistes de Pline l'ancien, spécialement aux Arabes. « Ces hommes, « dit-il, ne connurent jamais les plantes dont ils « parlaient ; ils en pillaient les descriptions dans « ceux qui les avaient précédés, et souvent ils « traduisaient fort mal : de là naquit un chaos de « dénominations, augmenté encore par l'inexactitude « et l'imperfection des descriptions. » Mathieu Sylvaticus et Simon de Cordo ne sont point non plus épargnés. Leonicenus montre l'influence nuisible que cette confusion de noms devait opérer sur les prescriptions des praticiens. « Malheur, s'écrie-t-il, au « malade auquel le médecin formé par l'étude des « Arabes, ordonne des remèdes d'après Mesué ou « Sérapion ! » En un mot, l'histoire de la médecine ne saurait, depuis près de mille ans, fournir un ouvrage digne d'être mis en parallèle avec cette seule lettre.

Thomas Linacer, natif de Cantorbéry, contribua presque autant que Leonicenus au rétablissement de la médecine hippocratique. Il avait étudié à Oxford, habita ensuite la cour des Médicis à Florence, pour suivre les leçons de Chalcondyles et d'Ange Politien, et, à son retour dans sa patrie, fut nommé insti-

(1) *De Plinii aliorumque erroribus*. in-4°. *Ferrar*. 1492. sans pagination.

tuteur du prince Arthur, fils d'Henri VII, puis médecin d'Henri VIII et de la princesse Marie. Non-seulement il fut le premier médecin anglais qui se servit de la véritable langue des Romains, mais encore il acquit des droits éternels à la reconnaissance de ses compatriotes par les efforts qu'il fit pour épurer leur goût dans l'étude des sciences. Ses traductions des médecins grecs sont les meilleures que nous possédions ; car au mérite de la fidélité elles joignent celui de l'élégance et de la pureté du style. Linacer légua les fonds nécessaires pour entretenir dans chacune des universités d'Oxford et de Cambridge un professeur chargé d'expliquer Hippocrate et Galien. Il fonda aussi le collége de médecine de Londres, auquel furent soumis dans la suite tous les praticiens, qui, jusqu'alors, avaient reçu leurs patentes des évêques (1).

Ces médecins du quinzième siècle posèrent les premiers fondemens de la nouvelle école hippocratique. Ils trouvèrent parmi ceux du siècle suivant des successeurs dignes de leur mérite, qui, dégoûtés de la barbarie des Arabes, eurent recours aux sources de l'art de guérir, aux chefs-d'œuvre de la Grèce, les regardèrent d'abord comme le dernier terme auquel la science pût atteindre, mais en même temps réveillèrent le goût des langues et de la critique, et rendirent de cette manière à la médecine tous les services qu'elle pouvait espérer d'eux.

Guillaume Koch, de Bâle, docteur de la faculté de Paris, fut un des premiers qui marchèrent sur les traces de Leonicenus et de Linacer. Il traduisit plusieurs ouvrages grecs dans un latin très-pur, et

(1) *Pope Blount, censur. celebr. auct. p.* 377. — *Jov. Britann. descr. p.* 92. 93.

acquit ainsi un grand mérite aux yeux des médecins (1).

Jean Gonthier d'Andernach, professeur de langue grecque à Louvain et à Strasbourg, ensuite de médecine et d'anatomie à Paris (2), traduisit la plupart des livres de Galien, Oribase, Paul d'Égine, et Alexandre de Tralles, dont il donna de bonnes éditions, aussi-bien que de Cœlius Aurélianus. Son grand ouvrage (3) renferme en outre un tableau très-détaillé de la médecine grecque avec l'indication de tous les changemens qu'elle avait subis de son temps. Cependant il est en grande partie tiré du livre aujourd'hui entièrement inconnu de Wimpinæus (4).

Jean Hagenbut ou Haynpol (5) contribua encore plus que Gonthier à répandre le goût de la critique et de l'étude des langues en Allemagne, et à y rétablir la médecine hippocratique (6). Sa traduction d'Hippocrate fut une entreprise des plus méritoires (7), et ses corrections du texte de Galien seront

(1) *Copi, Galen. de loc. affect. in-12. Lugd.* 1549. — *De morb. et symptom. different. et causs. in-12. Lugd.* 1560.

(2) *Adami vit. medicor. German.* p. 99. — Niceron, Mémoires, vol. XII. p. 42. vol. XX. p. 36. — *G. Calaminii, vita G. And. heroico carmine conscripta. in-4°. Argent.* 1575.

(3) *De Medicinâ veteri et novâ. in-fol. Basil.* 1571.

(4) *Alb. Wimpinæus, de Concordiâ hippocraticorum et paracelsistarum, in-8°. Monach.* 1569.

(5) Cet auteur est ordinairement connu sous le nom de Cornarus.

(6) On trouve des renseignemens plus précis sur son compte dans Pierre Albini, *Meissnischer* etc. c'est-à-dire, Chronique des pays de Meissen et de Berg. in-fol. Dresde, 1589, tit. XXX. p. 346.

(7) Avant lui Fabius Calvus, Leonicenus et quelques autres, avaient donné des traductions d'Hippocrate, mais sans comparer les manuscrits, ni rectifier le texte. C'est à lui qu'appartient le mérite de s'être livré le premier à ce travail important. On trouve les corrections du texte dans l'édition d'Hippocrate publiée à Bâle en 1538. La première édition de sa traduction parut en 1538. En 1540, Jodoc Willich publia aussi à Francfort-sur-l'Oder une explication des œuvres du médecin de Cos (*Moehsen's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des Sciences dans la Marche de Brandebourg, p. 398).

encore utiles à ceux qui, par la suite, donneront des éditions du médecin grec, si jamais elles viennent à être publiées (1). Parmi un grand nombre d'autres auteurs, il commenta Platon, Plutarque, Dioscoride et Aëtius. Il jouissait d'une célébrité extraordinaire parmi ses contemporains, et Léonhar Fuchs fut le seul qui porta envie à sa gloire (2).

Le caractère haineux de ce dernier le priva d'une grande partie de la considération à laquelle il avait droit de prétendre; cependant il contribua beaucoup à démasquer les Arabes, à introduire un langage plus épuré, et à propager les principes des anciens médecins grecs (3). Le premier, il publia un ouvrage dans lequel il réfuta les préjugés de ses contemporains à l'égard des Arabes (4). C'était alors une grande hardiesse que de soutenir qu'Avicenne ne doit pas être considéré comme le prince des médecins, puisqu'il a presque entièrement copié ses prédécesseurs (5). « Je n'aurais jamais pensé, dit-il entre autres, que l'étude des Arabes pût être aussi funeste que je m'aperçois aujourd'hui qu'elle l'est réellement. C'est pourquoi j'avoue avec une pleine conviction les avoir

(1) Il les avait écrites en marge de l'édition des Aldes, et cet exemplaire est conservé dans la bibliothèque de l'académie d'Jena. Gruner en a fait connaître quelques fragmens : *J. Cornarii conjecturæ et emendationes Galenicæ*, *in*-8°. *Jenæ*, 1789.

(2) Erasme lui prodigue de grands éloges (*Epist. lib. XXIV. p.* 932). Il eut à soutenir des disputes avec Fuchs sur le mérite de ses traductions et corrections. On peut lire les titres de ces écrits polémiques dans Linden, Haller et Eloy. Vésale juge très-bien cette dispute (*Epist. de radic. chyn. ed. Albin. in-fol. L. B.* 1725. *p.* 675), en disant que Hagenbut commenta plus le sens que les mots et les syllabes.

(3) Comparez sur sa vie Hizler (*Orat. de vitâ et moribus L. Fuchsii. in*-4°. 1566), et Niceron (Mémoires, vol. XIV. p. 231).

(4) *Errata recentiorum medicorum*, LX *numero*, *additis eorumdem confutationibus. in*-4°. *Hagenop.* 1530. Tel est le titre de la première édition. La seconde, un peu changée, parut en 1535 à Bâle, in-fol., sous le titre de *Paradoxorum libri III.* Haller les regarde à tort comme deux ouvrages différens.

(5) *Paradox. lib. I. c.* 13. *f.* 16. *a.*

« autrefois beaucoup trop ménagés. Il faut les traiter « avec plus de sévérité encore, ne serait-ce que pour « empêcher la postérité de se laisser égarer par eux. « Je leur voue publiquement une haine irréconci- « liable, et tant que Dieu me laissera la vie, je ne « cesserai jamais de les combattre. Qui pourrait en « effet supporter plus long-temps les ravages que « cette peste exerce sur le genre humain? Personne, « autre que celui qui désire la ruine de toute la « chrétienté. Remontons donc jusqu'aux sources « pour y puiser les pures et véritables connaissances « en médecine (1). » Outre ses efforts pour dégager la matière médicale de tous les préjugés dont elle était remplie, et qui la dénaturaient, il s'élève surtout dans ce même livre contre l'abus des purgatifs (2) qui produisent les effets les plus nuisibles dans les fièvres intermittentes (3). Il distingue avec justesse la lèpre des Grecs de celle des Arabes; et c'est, je pense, le premier qui ait bien établi les caractères par lesquels ces deux affections se distinguent (4). Il fait avec raison la remarque que souvent la saignée doit précéder les purgatifs, circonstance à laquelle les Arabes n'avaient point songé (5).

Fuchs a encore écrit des commentaires sur Hippocrate et Galien (6), et revu le texte de l'édition publiée à Bâle des œuvres de ce dernier. Dans son grand ouvrage, il ne perd jamais de vue son but

(1) *Paradox. lib. 1. c. 22. f. 27. b.*
(2) *Lib. 11. c. 6. f. 72. a.*
(3) *C. 9. f. 75. b.*
(4) *C. 16. f. 86. b.*
(5) *C. 3. f. 63. a.*
(6) *Commentaria in Hipp. septem Aphor. libros. in-8o. Lugd.* 1559. — Les Commentaires manquent au livre 6, Aph. 21. L'éditeur se plaint qu'on les lui a volés, et les remplace par les commentaires de Galien. — *Hippocratis epidemicon lib. VI. à L. Fuchsio latin. donatus. in-fol. Basil.* 1537. — *Annotationes in libros Galeni de tuendâ valetudine. in-8o. Tubing.* 1541. — Ici, comme partout ailleurs, je cite seulement les ouvrages que j'ai sous la main.

principal, celui de décréditer les Arabes et de rétablir la médecine hippocratique. On ne peut absolument rien apprendre dans les livres des Sarrasins, et Avicenne ne comprenait point les livres qu'il copiait (1). Il trouve ridicule l'opinion du médecin persan, que la cinquième qualité forme le tempérament (2); il les blâme aussi d'avoir négligé la saignée au commencement des maladies aiguës (3). Lorsque les humeurs sont disposées à être évacuées, il faut dissoudre celles qui sont épaisses, mais ne point chercher à épaissir celles qui sont ténues; car ces dernières sont déjà par elles-mêmes en état d'être expulsées (4). Les sirops et les sucs froids ne sauraient, dans aucun cas, favoriser la coction, comme les Arabes l'ont prétendu (5). A proprement parler, il n'y a pas de cause *continente* des maladies: il faut diviser les causes en prochaines et occasionelles, et la distinction établie par les Arabes est tout-à-fait inconvenante (6). Les indications curatives doivent toujours être tirées des états opposés (7).

Jean de Gorris ou Gorrœus, fut l'un des principaux et des plus instruits parmi les médecins de son temps (8). Outre son édition de Nicandre et de quelques livres d'Hippocrate, il donna encore des définitions médicales par ordre alphabétique, ouvrage dans lequel il explique les termes grecs, et fait preuve de vastes connaissances non-seulement dans

(1) *Fuchs. institut. med. in*-8°. *Bas.* 1594. *lib. V. c.* 11. *p.* 802.

(2) *Lib. I. sect.* 3. *c.* 1. *p.* 69.

(3) *Lib. II. sect.* 5. *c.* 7. *p.* 406.

(4) *C.* 19. *p.* 434.

(5) *C.* 20. *p.* 446.

(6) *Fuchs. institut. lib. III. sect. I. c.* 2. *p.* 511.

(7) *Lib. V. sect.* 1. *c.* 3. *p.* 783.

(8) Teissier, vol. III. p. 122. — Niceron, vol. XXXII. — A l'âge de cinquante-six ans, une frayeur violente le priva de l'usage de ses sens, et il vécut encore quinze ans dans cet état.

les langues, mais encore en médecine, et rapporte une multitude d'observations utiles (1).

Jacques Houlier ou Hollerius, eut aussi le mérite d'expliquer les écrits d'Hippocrate, et de chercher à introduire les vrais principes du vieillard de Cos (2). Son édition des Prénotions coaques se distingue par la savante critique du texte et par d'excellentes remarques (3). Ses commentaires sur les Aphorismes sont également devenus célèbres. (4) Le livre sur le traitement des maladies internes est écrit dans le goût de ceux des médecins du siècle précédent, et ne renferme presque aucune observation nouvelle. Houlier négligea aussi la recherche des causes, et adopta en grande partie les remèdes favoris des Arabes (5).

Louis Duret, de Baugé-la-Ville en Dauphiné, semblait être destiné par la nature à terminer ce que Houlier avait commencé (6). Possédant les talens les plus rares, il fit tous ses efforts pour s'élever jusqu'à son maître, et le surpassa de beaucoup. Il commenta, comme lui, les Prénotions coaques, mais avec un goût infiniment plus épuré. Sa traduction est bien plus fidèle et plus élégante, et ses explications sont beaucoup plus justes (7). Cet excellent médecin porta l'école hippocratique au plus haut point de splendeur.

Anuce Foës, natif de Metz, dispute le premier

(1) *Definitionum medicarum libri XXIV. in-fol. Francof.* 1578.

(2) Teissier, vol. II. p. 92.

(3) *Hippocratis coaca præsagia, cum interpretatione et commentariis. in-fol. Lugd.* 1576.

(4) *Commentarii in Aphorismos Hippocratis. in-8°. Genev.* 1620.

(5) *De morbis internis, libri duo. in-12. Francof.* 1591.

(6) Niceron, vol. XXIII. p. 391.—Chomel, dans les *Goettingische* etc., c'est-à-dire, Annales des Sciences de Gottingue, an. 1766. p. 599.— Eloy, vol. II. p. 113.

(7) *Interpretationes et enarrationes in coacas prænotiones. in-fol. Lugd.* 1784.

rang à Duret, avec lequel il avait fait ses études sous Houlier (1). Son recensement des écrits d'Hippocrate, travail auquel il joignit une traduction nouvelle de tous les livres du médecin de Cos, et la critique des différentes leçons, a, jusque dans les temps les plus modernes, obtenu le suffrage unanime de tous les praticiens. Jusqu'à présent personne n'a donné une meilleure édition d'Hippocrate, et la traduction de Foës est encore la plus exacte que nous possédions. Il se hasarde également, mais avec timidité, à porter son jugement sur l'authenticité des écrits d'Hippocrate; et il donna, dans son *Œconomia Hippocratis*, un ouvrage classique et indispensable pour tous ceux qui veulent comprendre le vieillard de Cos (2).

Jean Manard ne contribua pas peu non plus à rétablir la médecine hippocratique, et à répandre le goût des langues (3). Dans ses lettres, qui méritent d'être lues, il explique principalement les passages obscurs des médecins grecs, rectifie les versions, et recommande l'observation fidèle de la nature (4). Il essaya, mais en vain, de concilier les noms que les Grecs et les Arabes avaient donnés aux maladies (5). On remarque son jugement sur Avicenne, qu'il dit n'être qu'un compilateur, et n'avoir contribué en rien aux progrès de l'art (6). Comment Haller et ses

(1) Teissier, vol. IV. p. 280.

(2) *Œconomia Hippocratis alphabeti serie disposita. in-fol. Genev.* 1662.

(3) Il était natif de Ferrare, premier médecin du savant comte de la Mirandole, et ensuite de Ladislas, roi de Hongrie. — Comparez *Barotti*, *Memorie* etc., c'est-à-dire, Mémoires historiques des savans de Ferrare, vol. I. p. 247. — Bayle, vol. III. p. 301.

(4) Les Arabes s'étaient disputé sur la question de savoir si on peut vivre sous l'équateur. Manard prouva qu'on ne peut la résoudre *à priori*, et qu'il faut s'en rapporter au témoignage des voyageurs (*Epistol. medicinal. lib. VII.* 1. *p.* 99. *in-fol. Basil.* 1540). Il donne aux médecins qui se bornent à étudier les livres sans observer les malades, le nom de *ex commentario medici*, comme Galien les avait appelés τοὺς ἐκ βιβλίων κυβερνήτας (*Lib. VII.* 2. *p.* 109).

(5) *Lib. VII.* 2. *p.* 111.

(6) *Lib. IX.* 3. *p.* 269. 5. *p.* 280.

copistes ont-ils pu prétendre que Manard était à demi arabiste?

En Allemagne, Jean Lange, de Lœwenberg, ami de Mélanchthon et de Peucer, donna aux médecins un exemple non moins glorieux que celui de Hagenbut (1). Dans ses lettres, il fit voir à la postérité combien il avait formé son goût par la lecture des anciens, et s'éleva dans un style aussi pur que noble contre les erreurs du temps, notamment contre l'uromancie (2). Il prouva que l'unique moyen de se garantir des fautes que l'on commet en déterminant les maladies d'après l'urine, est d'étudier la séméiotique de la même manière que le pratiquaient les Grecs. Il combattit la plupart des principes des écoles arabes, particulièrement l'opinion qu'on peut favoriser la coction par les médicamens (3), et l'abus qu'on faisait des purgatifs (4); en outre il interpréta un grand nombre de passages obscurs d'Hippocrate.

L'immortel Linacer trouva aussi en Angleterre des successeurs dignes de lui. Jean Kaye ou Cajus, de Nortwick, et professeur à Cambridge, commenta et corrigea le texte de Galien, de Celse, de Scribonius Largus et de plusieurs autres anciens médecins, donna d'excellentes traductions de leurs ouvrages, et fut, par le rétablissement du collége de Cambridge, l'un de ceux qui concoururent le plus à favoriser l'instruction publique en Angleterre (5).

Théodore Zwinger, de Bâle, entreprit de même

(1) *Adami vit. medic. German. p.* 61. — Teissier, vol. II. p. 193. — Il était médecin de l'électeur palatin, et parcourut aveo l'électeur Frédéric II une grande partie de l'Europe.

(2) *Jo. Langii epist. med. lib. I.* 11. *p.* 49 (*in* 8°. *Francof.* 1589).

(3) *Ib.* 12. *p.* 60.

(4) *Ib.* 17. *p.* 81.

(5) *Pitseus, de illustr. Angliæ scriptor. p.* 756. — *Niceron's Nachrichten* etc., c'est-à-dire, Notices sur la vie et les écrits des savans célèbres, publiées par Baumgarten, P. VIII. p. 259. — Chaufepié, Nouv. Dictionn. histor. et critique, vol. II. C. p. 3.

un nouvel examen de plusieurs écrits d'Hippocrate, dont il donna une très-bonne traduction, qui fit mieux connaître les excellens principes du médecin de Cos (1).

L'authenticité des ouvrages d'Hippocrate fut scrupuleusement examinée vers la fin du seizième siècle; mais les premiers pas que fit la critique pour distinguer les apocryphes de ceux qui sont authentiques, furent infructueux, et ne suffirent même pas pour expliquer les nombreuses contradictions qu'on rencontre dans les livres attribués au père de la médecine. Louis Lémos, portugais, publia une censure de ce genre; mais son livre est si rare, qu'aucun des plus célèbres littérateurs n'a pu le voir (2). Dans le même temps Jérôme Mercurialis, de Forli, dans les Etats de l'Eglise, donna une critique des ouvrages d'Hippocrate qui repose sur des principes très-arbitraires, à l'exception des règles empruntées à Erotien et à Galien. En effet, il croyait que plusieurs de ces livres appartenaient réellement au vieillard de Cos, mais que les autres avaient été ébauchés par lui et terminés par ses successeurs; enfin que plusieurs étaient dus entièrement à des médecins beaucoup plus modernes. Il applique d'une manière très-arbitraire, à chacun des livres en particulier, cette théorie, qui par elle-même n'est pas dénuée de vraisemblance; de sorte que souvent il tombe dans de grandes erreurs (3).

La grande réputation dont jouit Mercurialis dérive principalement de son ouvrage classique sur la gymnastique des anciens, écrit dans lequel il étale

(1) *Adami*, *p.* 135. — *Theod. Zwinger*, *Hippocratis Coi commentarii XXII tabulis illustrati*, *in-fol. Basil.* 1579.

(2) *Lud. Lemosii judicii operum magni Hippocratis liber unus. in-fol. Salmant.* 1588 (*Linden*).

(3) *Censura et dispositio operum Hippocratis. in-8°. Francof.* 1585.

une érudition incroyable pour expliquer tout ce qui a rapport à l'objet dont il traite, et qui ne cessera jamais d'être indispensable pour l'historien et l'antiquaire (1). Son édition d'Hippocrate n'approche pas à beaucoup près de celle de Foës; car il a comparé trop peu de manuscrits, et n'a point donné la meilleure traduction. Il mérite une place honorable parmi les médecins humanistes, à cause de ses *variæ lectiones* (2), dans lesquelles il a rassemblé un riche trésor d'érudition classique, et donné une excellente explication de plusieurs passages obscurs des anciens écrivains romains et grecs. Ses ouvrages pratiques sont bien moins importans : ils portent tous l'empreinte de l'esprit d'imitation le plus servile, et ne fournissent qu'un fort petit nombre d'observations propres à l'auteur. Dans ses consultations (3) il propose, d'après les Arabes, des formules infiniment trop compliquées, et ses règles de diététique sont hérissées de subtilités presque incroyables. Il se sert très-souvent des humectans et des rafraîchissans dans les maladies chroniques (4). Parmi le petit nombre de remarques qui lui appartiennent, on distingue celle qui concerne l'hypocondrie, affection qu'il dit être générale depuis les progrès du luxe (5), et plusieurs observations sur les luxations spontanées (6), la trop grande mobilité de la langue (7) et la fièvre pétéchiale (8). Son livre des poisons n'est également qu'une simple imitation de ce que les Arabes ont

(1) *De Arte gymnasticâ, lib. VI. in-4°. Venet.* 1601.

(2) *In-4°. Venet.* 1571.

(3) *Consultationes et responsa medicinalia, tom. I—III. in-fol. Venet.* 1620.

(4) *Tom. I. cons.* 57. *p.* 69.

(5) *Tom. III. cons.* 108. *p.* 174.

(6) *Tom. I. cons.* 70. *p.* 87.

(7) *Tom. II. cons.* 104. *p.* 183.

(8) *Tom. III. cons.* 5. *p.* 7.

écrit sur la même matière (1). On y trouve entre autres cette assertion, que les substances vénéneuses peuvent nourrir, quand le corps est assez fort pour les digérer, et que le fait est prouvé par l'exemple de plusieurs personnes qui ont avalé des poisons sans en rien éprouver de fâcheux (2). Il a encore publié sur les maladies des femmes (3) et sur celles de la peau (4), des traités écrits de même dans le goût des arabistes modernes. Ainsi, par exemple, il prétend que les môles supposent toujours que la femme a eu commerce avec un homme (5).

Deux compatriotes de Mercurialis se rangent encore parmi les principaux commentateurs des anciens et les premiers médecins humanistes du seizième siècle. Jean-Baptiste Montanus, professeur à Padoue, et savant aussi modeste que profondément instruit (6), acquit par son érudition une célébrité telle, qu'on lui donnait ordinairement le nom de *second Galien* (7). Il soigna l'édition des œuvres du médecin de Pergame, publiée à Venise, et écrivit sur les anciens médecins un très-grand nombre de commentaires, parmi lesquels j'accorde la préférence sur tous les autres à celui qui a pour objet le neuvième des livres de Rhazès au calife Almansor (8). Un autre ouvrage

(1) *De venenis et morbis venenosis. in-4°. Venet.* 1588.
(2) *Ib. lib. I. c. 9. f. 11. a.*
(3) *De morbis muliebribus in Bauhin gynæc. in-4°. Basil.* 1586. *tom. II.*
(4) *De morbis cutaneis et omnibus corporis humani excrementis. in-4°. Venet.* 1572.
(5) *De morb. muliebr. lib. I. c. 4. p. 24.* — Ses *Prælectiones Pisanæ in Epidemicas Hippocratis historias. in-fol. Venet.* 1597, contiennent de même peu de remarques propres à l'auteur. — Comparez sur sa vie Teissier, vol. IV. p. 468. — Niceron, vol. XXVI. p. 17. — *Boerner, de vitâ, moribus, meritis et scriptis Mercurialis. in-4°. Brunsv.* 1751. — Tiraboschi, vol. VII. P. II. p. 66.
(6) Teissier, vol. I. p. 92.
(7) *Fracastor. de contag. lib. II. c. 3. p.* 142. 143 (*Opp. in-8°. Genev.* 1621). *In quem, si pythagoricè loqui licet, Galeni anima migrâsse videtur.*
(8) *Expositio in nonum librum Rhasis ad Mansorem, ed. Lublin. in-8°. Venet.* 1554.

de lui, sur les principes du vieillard de Cos, assura la réputation dont il jouissait comme humaniste et comme médecin hippocratique (1).

Marsille Cagnati, professeur à Rome (2), se fit connaître par ses observations, dans lesquelles il enrichit l'histoire de l'art de quelques notices curieuses, rétablit le texte des écrivains grecs, et publia les résultats de la comparaison qu'il avait faite des manuscrits conservés dans la bibliothèque du Vatican (3).

CHAPITRE SECOND.

Influence de la philosophie de Ramus sur la Médecine.

Le goût de la critique naquit donc en Italie et en France, d'où il se répandit avec l'esprit d'observation en Allemagne, en Angleterre et en Espagne. Cependant la médecine hippocratique rencontra de grands obstacles chez les nations germaniques, au milieu desquelles les visions de Paracelse se répandirent de très-bonne heure, et chez les Espagnols qui étaient trop attachés au système des Arabes et des scholastiques pour regarder les Grecs comme des maîtres parfaits. On trouve une preuve bien remarquable de cette vérité dans les écrits de Louis Mercado, médecin de Philippe II; car il serait en effet impossible d'imaginer jusqu'à quel point cet écrivain pousse les rêveries méthodiques. Sans adopter le

(1) *Idea doctrinæ hippocraticæ, ed. J. Cratone de Craftheim. in-8o. Basil.* 1555.

(2) Comparez *Maffei, Verona illustr. tom. III. P. II. p.* 379.

(3) *Observat. var. lib. I. c. 2. p.* 18 (*in-8o. Rom.* 1587).

moindre ordre scientifique dans son travail, il entasse des questions subtiles auxquelles il répond d'une manière d'abord négative, ensuite positive, et il emploie à chaque fois toutes les armes de la dialectique scholastique pour mettre sa sagacité dans tout son jour. En un mot, je ne puis mieux le caractériser qu'en l'appelant le Thomas d'Aquin de la médecine, ou le premier de tous les médecins scholastiques. Il est presque impossible de pousser la subtilité plus loin qu'il ne le fait en examinant si le mélange appartient aux formes substantielles, ou s'il est seulement accidentel (1). Il met en question s'il faut regarder le tempérament comme la cinquième qualité, ou plutôt comme l'harmonie et la réunion des quatre premières qualités; et il en donne une solution conforme aux idées d'Avicenne, mais opposée aux principes des galénistes et de Fernel ; car il considère le tempérament comme la cinquième qualité, et non comme une proportion (2). Sa définition de la maladie est tirée par abstraction de celle que Thomas d'Aquin donne du mal : la maladie est à ses yeux une soustraction, un *minus* (3); d'où il tire la conclusion singulière qu'il ne saurait y avoir de cause matérielle dans aucune affection, puisque l'état morbide consiste toujours en une soustraction (4). Pour qu'on puisse se former une idée parfaite de son style bizarre, je vais rapporter une des questions les plus intéressantes qu'il agite : L'indication fournie par l'organe malade est-elle plus essentielle que celle qui est tirée de l'essence même de la maladie (5)? D'abord il répond négativement. En effet, il se sert d'un jeu de

(1) *Lud. Mercati opera, ed. Hartm. Beyer. in-fol. Francof.* 1608. *vol.* I. *lib.* I. *pars* I. *class.* 5. *art.* 3. *quæst.* 33. *p.* 100.
(2) *Ib. pars* II. *class.* 2. *art.* 1. *quæst.* 39. *p.* 139.
(3) *Lib.* III. *P.* I. *class.* 1. *quæst.* 173. *p.* 102.
(4) *Id. quæst.* 175. *p.* 117.
(5) *Lib.* III. *pars* III. *class.* 3. *art.* 1. *quæst.* 209. *p.* 390.

mots qui rend la chose fort obscure : *Natura morborum medicatrix*, dit-il; par conséquent on n'a pas besoin de connaître la nature des maladies, elle guérit l'homme sans cela; mais il aurait dû dire : *Natura est medicatrix morborum*, et alors il n'eût pas confondu la nature de la maladie avec la Nature, c'est-à-dire, l'idée représentative de toutes les forces du corps. Il en conclut ensuite qu'on doit tirer les indications de l'organe malade seulement, et que ces indications sont plus essentielles que celles qui dérivent de la nature de l'affection. Secondement, dit-il, une indication n'est jamais convenablement remplie, lorsqu'on ne désigne pas avec exactitude le temps et le lieu qui en forment la partie la plus importante. Après tous ces raisonnemens il émet sa propre opinion, qui consiste à allier ensemble les indications du lieu et de la maladie; mais il enveloppe cette simple vérité dans un tel tissu d'antithèses subtiles, et s'exprime d'une manière à la fois si barbare et si obscure, qu'on ne peut lire sans dégoût une page entière de ses écrits.

Les scholastiques, vers le milieu du seizième siècle, trouvèrent un puissant et redoutable antagoniste dans la personne de Ramus, ou Pierre de la Ramée, professeur à Paris (1). La phrase dans laquelle Galien dit que Platon est la source de la dialectique, le porta à examiner le système dominant des écoles (2); mais une folle vanité lui inspira un mépris injuste pour Aristote (3). Son indiscrétion fut la cause de la haine générale avec laquelle les plus zélés scholastiques le poursuivirent; et l'on sait qu'à cette époque la barbarie régnait à un tel point dans la ville de Paris,

(1) Comparez Bayle, vol. IV. p. 26. — *Brucker hist. crit. philos. vol. IV. P. II. p.* 559. — Niceron, T. XVIII. p. 207.
(2) *Rami animadvers. Aristotel. lib. IV. p.* 136. — *Ej. præf. p.* 80 (*in* 3°. *Paris.* 1577).
(3) Bayle, *l. c.*

qu'il s'éleva des disputes sur la prononciation de la lettre *q*. C'est ainsi qu'on peut expliquer les persécutions auxquelles Ramus fut en butte (1). Son plus grand mérite est d'avoir introduit une meilleure méthode dans la manière d'écrire, d'avoir démontré la nécessité d'étudier les causes, et de s'être servi de tableaux pour faciliter l'intelligence des matières. Il fit sentir également l'importance des définitions et des divisions, qu'on avait jusqu'alors négligées pour ne s'en tenir qu'à des antithèses et à la solution de questions subtiles (2).

Jean Fernel appliqua la méthode de Ramus à la médecine, et se rendit par-là digne du nom de réformateur. Il était d'Amiens (3), s'appliqua dans son jeune âge aux langues savantes, à la logique et aux mathématiques, et acquit des connaissances extraordinaires dans toutes ces parties (4). Ce fut à regret qu'il accepta la charge de médecin du roi, parce qu'elle paraissait devoir trop l'éloigner de ses études. De même que Ramus, il secoua le joug des préjugés, exposa d'excellens principes dans un style plus pur et dans un ordre plus méthodique que ses prédécesseurs, adopta les idées qui lui paraissaient bonnes, et rejeta celles qui lui semblaient fausses, qu'elles eussent été émises par Galien, par Aristote ou par Hip-

(1) *Brucker, l. c.*

(2) *Launoy de variâ Aristotel. fortun. p.* 58.

(3) Mézeray, Histoire de la France, vol. II. p. 1129. — On est incertain de la date de sa naissance. Guy Patin (Lettres, vol. I. ép. 117. p. 455) rapporte des témoignages irrécusables qui constatent que Fernel mourut en 1558, à l'âge de cinquante-deux ans, en sorte qu'il serait né en 1506. Mais de Lalande (Hist. de l'Acad. des Sciences, ann. 1787. p. 116) prétend qu'il naquit en 1485. (Il est reconnu qu'il est né à Montdidier, dans le diocèse d'Amiens.) N. E.

(4) Le premier il fixa les degrés de latitude à 50, 70 toises, et il écrivit une *Cosmothéorie* (in-fol. Paris, 1528). — Comparez sur sa vie *Plantius*, *de vitâ Fernelii*, en tête de ses ouvrages. — Bayle, vol. II. p. 452. — Teissier, vol. I. p. 291. — Goulin, dans les Annales des Sciences de Gottingue, ann. 1777, p. 392. — *Gruner's Almanach* etc., c'est-à-dire, Almanach pour les Médecins, année 1789. p. 180.

pocrate. C'est de cette manière qu'il parvint à introduire un ordre inconnu depuis long-temps, et à rétablir la liberté de penser qui avait tant souffert du despotisme des scholastiques.

Dans sa physiologie, il réfute entre autres l'opinion de Galien sur les ouvertures du péritoine, et le passage des testicules au travers de ces orifices. Il prouve par ses propres autopsies cadavériques, que cette membrane ne fait que s'allonger sans jamais se déchirer (1). Contre l'assertion d'Aristote, il soutient que l'âme a son siége dans le cerveau, et que les nerfs prennent leur origine dans la substance de ce viscère (2); mais il attribue encore aux artères l'usage de contenir un esprit particulier (3) : il fait consister, avec les anciens scholastiques, les tempéramens dans un mélange exact et juste de divers élémens (4), prétend que les femmes ont réellement une liqueur séminale et des testicules (5), et veut que le foie soit le seul organe préparatoire du sang (6). Les élémens sont de vrais corps, et non de simples qualités, puisqu'ils conservent la forme et la substance dans le mélange (7). On ne doit donner le nom de parties du corps qu'à celles qui sont nourries dans le même temps que lui, et destinées à l'accomplissement des fonctions : d'où il conclut que les cheveux, les ongles, la graisse, etc., ne doivent pas être rangés parmi les parties du corps (8). Dans sa pathologie, il considère les solides, les fluides et les fonctions. La cause éloignée

(1) *Physiol. lib. I. c. 7. p.* 28 (*Univers. medic. ed. Plant. in-fol. Lutet. Paris.* 1567).
(2) *Ib. lib. V. c.* 14. *p.* 123.
(3) *Ib. lib. I. c.* 12. *p.* 51.
(4) *Ib. lib. III. c.* 4. *p.* 89.
(5) *Ib. lib. VII. c.* 6. *p.* 290.
(6) *Ib. lib. VI. c.* 3. *p.* 172.
(7) *Ib. lib. II. c.* 6. *p.* 78.
(8) *Ib. lib. II. c.* 2. *p.* 71.

réside dans les humeurs, la maladie elle-même dans les solides, et les symptômes dans les fonctions (1). On doit chercher la cause des maladies dans le corps, et non dans les humeurs altérées par l'affection. Il applique de même la méthode de Ramus à la pathologie entière. La forme de la maladie est la *species morbi in materiam impressa et inducta*, la cause finale, la lésion et le dérangement des fonctions, et la cause efficiente, celle qui provoque la maladie du dehors. Il divise ces causes efficientes en prédisposantes, productrices et contenantes. « Je ne puis, dit-il, par-« donner aux modernes de confondre la cause con-« tenante ou prochaine avec la maladie (2). » Sa pyrétologie est entièrement galénique. Il croit trouver dans le mésentère la cause de la dyssenterie bilieuse, de la diarrhée, de la mélancolie, de la cachexie, du marasme et de toutes les fièvres lentes (3). Parmi les bonnes observations qu'il a recueillies, se distingue celle d'une affection chronique déterminée par la dégénérescence cartilagineuse du cardia (4), et celle des inflammations latentes qui succèdent aux plaies de tête (5). Il règne beaucoup d'ordre dans sa thérapeutique, mais elle renferme peu de remarques nouvelles (6). Dans un autre ouvrage sorti de sa plume, on reconnaît un philosophe profond qui se conforme, à la vérité, au langage des péripatéticiens, mais qui ne demeure pas servilement attaché aux principes de cette école, et cherche à pénétrer plus avant (7).

(1) *Pathol. lib. I. c.* 3. *p.* 3.
(2) *Ib. c.* 11. *p.* 14.
(3) *Ib. lib. VI. c.* 7. *p.* 174.
(4) *Ib. lib. VI. c.* 1. *p.* 161.
(5) *Ib. lib. VII. c.* 10. *p.* 236.
(6) *Therapeutica, sive de methodo medendi. in*-8°. *Francof.* 1593.
(7) *De abditis rerum causis. in*-8°. *Francof.* 1592.

CHAPITRE TROISIÈME.

Influence des Ecoles hippocratiques sur la Médecine.

ARTICLE PREMIER.

Conciliateurs.

JUSQU'A cette époque, on avait strictement suivi dans le traitement des maladies les règles que l'on trouvait consignées dans les écrits des Arabes et des arabistes; mais alors on s'aperçut que très-souvent les principes de ces derniers étaient en contradiction avec ceux des médecins grecs. On chercha les raisons de cette discordance, et on s'efforça d'abord de concilier les deux partis. Cependant on s'écarta de temps en temps des dogmes reçus, on se dirigea d'après les méthodes des Grecs, on osa ne prendre d'autre juge que l'expérience, et on rejeta le préjugé qui faisait attacher tant de poids à l'autorité des grands écrivains. La superstition outragée par ces hommes de la nature tira d'eux une vengeance terrible; et malgré leurs principes, parmi lesquels s'en trouvaient plusieurs fort bons, ils ne purent faire qu'une faible partie du bien qui, dans d'autres circonstances, eût été certainement le fruit de leurs efforts.

Symphorien Champier, né dans les environs de Lyon, chancelier de cette ville et médecin du duc de

Lorraine, fut le premier qui s'occupa de comparer la véritable médecine grecque avec les principes des Arabes et des arabistes (1). Son travail n'est qu'une simple compilation faite sans goût et sans jugement (2). Ce qui le prouve surtout, c'est qu'en développant les principes des Grecs sur le lieu où ils pratiquaient la saignée, il prétend qu'ils ouvraient la veine du côté opposé au point douloureux; ce qui est absolument contraire à ce que l'histoire nous apprend (3). Il a en outre écrit une foule d'autres traités, qui tous témoignent son manque de goût (4).

Nicolas Rorarius, de Portunnone, médecin à Udine, compara aussi la médecine des Arabes avec celle des Grecs, et tenta d'expliquer les contradictions qui se trouvent dans les ouvrages des anciens (5). Quoiqu'on soit de temps en temps contraint d'admirer sa sagacité, le bon goût est souvent choqué de la manière dont il interprète, et même dénature les mots employés par les médecins grecs. Hippocrate avait dit, par exemple, que les plaies de tête sont moins dangereuses en hiver. Cette assertion est contraire à l'expérience; mais Rorarius cherche à excuser le vieillard de Cos en soutenant que les humeurs ne s'altèrent point autant en hiver qu'en été, mais que cependant la mort peut, après les plaies de tête, être causée par d'autres circonstances accidentelles (6). Ordinairement Hippocrate attribue la fièvre quarte à l'atrabile;

(1) On trouve des renseignemens sur ce médecin dans le *Duellium epistolare, Galliæ et Italiæ antiquitates complectens. in-8°. Lugd.* 1519.— Niceron, Mémoires, vol. XXII, p. 239. — *Eloy, vol. I. p.* 589.

(2) Ἰατρικὴ πρᾶξις. *De omnibus morborum generibus, ex traditionibus Græcorum, Latinorum, Arabum, Pœnorum ac recentiorum auctorum, libri V, in-8°. Basil.* 1547.

(3) *L. c. lib. III. c.* 6. *p.* 224.

(4) *Symphonia Platonis cum Aristotele, Galeni cum Hippocrate. in-8°. Paris.* 1516. — *Medicinale bellum inter Galenum et Aristotelem*, etc.

(5) *Contradictiones, dubia et paradoxa in libros Hippocratis, Celsi, Galeni*, etc. *in-8°. Venet.* 1572.

(6) *Hippocr. n.* 9. *p.* 31.

mais dans le livre des maladies il est dit que la pituite peut aussi provoquer cette fièvre. Rorarius prétend expliquer cette contradiction en regardant la pituite altérée et l'atrabile comme une seule et même humeur (1). Il s'impose une tâche non moins difficile que celle de blanchir un More, en cherchant à faire disparaître les contradictions de Galien. On ne saurait le suivre quand il arrive aux passages du médecin de Pergame, où ce dernier accorde et refuse au vert-de-gris des propriétés dessiccatives (2). Il en agit de même à l'égard d'Avicenne, et, de plus, il a le désavantage de n'employer que la traduction de cet auteur. L'Arabe avait dit que le décubitus sur le dos irrite et augmente les douleurs de la pierre : le traducteur rend ce passage par *cubitus in dorso confert lapidi;* et Rorarius alors veut que *conferre* et *promovere* soient deux termes synonymes (3).

François Vallesius, de Cobarrubias dans la Vieille-Castille, professeur à Alcala de Hénarez, indépendamment de divers commentaires sur les œuvres d'Hippocrate, publia un grand ouvrage dont le but est de comparer et de juger les idées disparates et contradictoires des médecins grecs et arabes. On admire l'érudition de l'auteur, quoique souvent on puisse désirer qu'elle ne se rapproche pas autant de la subtilité scholastique (4). Cependant on remarque dans plusieurs passages de son livre les fruits de l'étude des Grecs; car il considère les Arabes sous le véritable point de vue qu'il convient de les envisager, et tourne en ridicule leurs définitions sub-

(1) *Hippocr. n.* 21. *p.* 60.

(2) *Galen. n.* 12. *p.* 208.

(3) *Avicenn. n.* 23. *p.* 609.

(4) Par exemple, dans ses recherches sur la maladie (*Controvers. med. et philos. in-fol. Francof.* 1582. *lib. IV. c.* 1. *p.* 158), il se perd dans un véritable galimatias sur la beauté, l'amour, etc., en examinant si le pouls peut déceler une passion secrète.

tiles (1). La suppuration avait toujours été considérée jusqu'alors comme le résultat de la putridité; mais il prétend que c'est le produit de la coction (2). Il admet l'existence de fièvres dont les accès sont distans de cinq, six et sept jours : lui-même en vit, chez un homme âgé, une dont les paroxysmes ne revenaient que tous les huit jours (3).

Alexandrin de Neustain, médecin de l'empereur (4), et Jean-Baptiste Sylvaticus, professeur à Pavie, suivirent tous deux la même marche que les auteurs précédens. Je n'ai pas lu le principal ouvrage du premier (5); mais sa diététique (6), écrite avec une prolixité fatigante, contient des explications savantes des opinions émises par les anciens, et des instructions relatives au régime dans l'état de santé et de maladie.

Le livre de Sylvaticus mérite d'être lu, et renferme un grand nombre d'excellens principes. Persuadé que le libre usage de la raison, aidé du secours de l'expérience, ne pouvait, sans l'étude des anciens, produire en médecine tout le bien qu'on en devait attendre, il s'attacha spécialement à remettre les Grecs en crédit. Pour cet effet, il s'efforça de faire disparaître les contradictions apparentes qui se remarquent dans leurs écrits, et de les mettre d'accord avec eux-mêmes (7). On remarque le jugement qu'il émet sur l'importance des médecins grecs et arabes. « Je ne suis pas « du nombre de ceux qui prétendent suivre exclu-

(1) Telle est, entre autres, la différence que les Arabes avaient établie dans les temps de la nutrition. *Lib. II. c.* 3. *p.* 57.
(2) *Lib. V. c.* 4. *p.* 206.
(3) *Lib. V. c.* 25. *p.* 257.
(4) *Eloy, vol. I. p.* 91.
(5) *Enantiomata LXIV, cum encomio Galeni. in*-8°. *Venet.* 1548.
(6) *Salubrium S. de sanitate tuendâ lib. XXXIII. in-fol. Colon. Agr.* 1575. — D'après le *lib. VIII. c.* 6. *p.* 200, on voit que les médecins de l'empereur étaient encore tenus d'assister aux repas des souverains.
(7) *J. B. Sylvatic. controvers. med.* 67. *p.* 298 (*in-fol. Francof.* 1601).

« sivement les principes des Grecs et des autres mé-
« decins de l'antiquité; car je sais très-bien que les
« modernes ont fait beaucoup de découvertes pré-
« cieuses pour la science, et utiles au bonheur du
« genre humain : je me sers volontiers de ces der-
« niers lorsque les circonstances l'exigent; mais je
« n'en persiste pas moins à croire que, dans un art
« tel que le nôtre, toute innovation est dangereuse,
« et qu'on ne doit pas rejeter sans une grande cir-
« conspection ce que les anciens nous enseignent avec
« clarté et précision (1). » Il s'élève avec fondement contre l'abus de la saignée dans les fièvres putrides, abus qui était une suite de la recommandation inconsidérée qu'en avait fait Botal (2). De même, il se prononce contre l'abus des pierres précieuses, dont les Arabes et leurs partisans avaient rendu l'usage si général (3). Les fièvres intermittentes, dont les accès ne reparaissent que tous les cinq, six ou sept jours, sont, non pas des espèces distinctes, mais les suites accidentelles du retard des paroxysmes de la fièvre quarte (4). L'onanisme n'est pas toujours un vice, mais tient quelquefois à une irritation physique, ou à des congestions atrabilaires (5). Les anciens Grecs avaient déjà recommandé l'emploi des eaux minérales (6).

Une preuve de la subtilité scholastique avec laquelle il cherche à faire disparaître les contradictions des médecins grecs, nous est fournie par ses recherches sur la propriété attractive de la douleur, tantôt adoptée et tantôt révoquée en doute par Galien. Il refuse d'admettre cette propriété, parce que l'expérience apprend

(1) *Controv.* 61. *p.* 278.
(2) *Controv.* 40. *p.* 191.
(3) *Controv.* 47. *p.* 223.
(4) *Controv.* 53. *p.* 242.
(5) *Controv.* 91. *p.* 425.
(6) *Controv.* 65. *p.* 292.

que, dans bien des cas, les douleurs les plus vives existent sans que toutefois les humeurs affluent vers la partie. D'ailleurs, l'attraction ne peut avoir lieu qu'en vertu de l'assimilation ou de l'horreur du vide : il n'y a pas d'assimilation, puisque la douleur, comme qualité, n'a pas la moindre analogie avec les humeurs attirées ; il n'existe point non plus de vide. La seule explication qui reste à donner, est donc que la douleur produit des congestions en vertu de la chaleur (1). Sylvaticus rapporte à l'appui de la doctrine des maladies vénériennes larvées, l'observation d'un jeune homme de dix-sept ans, qui fut atteint de la syphilis avant d'avoir eu encore aucun commerce avec les femmes, et uniquement parce qu'il était né de parens infectés de ce mal (2). On voit que sa crédulité surpasse encore celle de Rosenstein (3).

Ce fut cette comparaison hardie des principes contenus dans les ouvrages de médecine des Grecs et des modernes, et ce libre examen des opinions dominantes, qui contribuèrent surtout à allumer le fatal bûcher où fut précipité Michel Servet, trop grand philosophe pour être apprécié par ses superstitieux contemporains. La vie de cet homme célèbre n'est pas moins remarquable dans l'histoire de notre art que dans celle de l'Eglise : c'est pourquoi je me permets d'indiquer brièvement les résultats de mes propres recherches sur cet objet.

Servet naquit en 1509 à Villa-Nueva, dans le royaume d'Aragon (4), fit ses études à Toulouse, où la lecture de l'Ecriture sainte développa en lui les sentimens hérétiques qui devaient causer sa ruine, et

(1) *Controv.* 22. *p.* 111.

(2) *Controv.* 69. *p.* 305.

(3) *Rosenstein's Underraettelse om barns siukdomar, och deras bote-medel. in-8°. Stockholm*, 1764. *p.* 480.

(4) La Roche dans *Allwoerden histor. Serveti. in-4°. Helmst.* 1727. §. 2. *p.* 4.

voyagea ensuite avec de la Quintaine, confesseur de Charles-Quint, en Italie, où les relations qu'il entretint avec les antitrinitaires contribuèrent encore à fortifier les doutes qui s'étaient élevés dans son âme sur les anciens dogmes religieux (1). A son retour il visita, en 1530, OEcolampadius et Capiton à Bâle, et Bucerus à Strasbourg, auxquels il fit modestement part de ses doutes; mais ces protestans, au lieu de le combattre par des argumens, l'accablèrent d'outrages et d'insultes, le décrièrent partout comme hérétique, et le vouèrent à la haine de tous les chrétiens. Comme le malin empressement de ces prêtres avait déjà publié ses idées, décorées de nombreuses additions, le philosophe crut ne pouvoir mieux faire pour imposer silence à la calomnie, et prévenir les fausses interprétations, que de faire connaître ouvertement ses principes sur l'hypothèse conforme aux idées des nouveaux platoniciens, de la triple essence de Dieu (2). Il exécuta ce projet en 1531; mais, aigri par la mauvaise foi de ceux qui avaient si cruellement abusé de sa confiance, il combattit ce dogme avec trop peu de modération, et n'épargna même pas Luther (3). Ensuite il vécut trois ans à Lyon de la profession de correcteur, et se rendit en 1534 à Paris, pour y apprendre la médecine. Au bout de deux ans il ouvrit ses cours publics, et fit paraître son ouvrage célèbre, mais extrêmement rare, sur la nature des sirops. Les principes trop libres qu'il y manifesta, et plus encore les raisons qu'il allégua en faveur de l'astrologie, lui suscitèrent la haine et la persécution de la faculté, contre laquelle il publia son apologie. La faculté eut la bassesse d'anéantir cet ouvrage, qu'il est en effet impos-

(1) Chaufepié, Dictionn. vol. IV. art. Servet, p. 220. — *Servet. restit. Christianismi, ed.* 1790, *lib. I. p.* 405.
(2) *Allwoerden*, §. 6—8. *p.* 19—23.
(3) *Luther de antinomis, opp. tom. VII. f.* 313. *h. ed. Viteb.*

sible de retrouver aujourd'hui. Servet porta ses plaintes au parlement, gagna le procès ; et la faculté, outre une réprimande sévère, reçut l'ordre de le traiter désormais avec plus de ménagement et d'humanité (1). Mais en 1540 il alla exercer la médecine à Charlieu, entre Semur en Brionnais et Roane, dans les environs de Lyon ; et deux ans après il choisit pour résidence la ville de Vienne en Dauphiné, où il gagna l'amitié de l'archevêque Palmier, qui le protégea dans la suite (2). Depuis long-temps Chauvin ou Calvin, fondateur de l'Église réformée, l'avait voué à la mort à cause des offenses personnelles qu'il en avait reçues (3). Enfin l'occasion tant désirée par le réformateur s'offrit à lui en 1553. Servet publia son livre sur le rétablissement du christianisme. Transporté de joie, le protestant dénonça de suite l'hérétique à l'évêque catholique. L'infortuné Servet fut précipité dans les fers ; mais il parvint à s'échapper, et se rendit directement à Genève, sans s'inquiéter de celui qui avait lancé l'arrêt contre lui. Il y fut traité comme un criminel, d'après les insinuations perfides de Calvin ; et les basses manœuvres de ce prêtre dissimulé parvinrent enfin à le faire condamner aux flammes : il périt sur un bûcher le 27 octobre 1553 (4).

Ce martyr de la liberté de penser deviendra plus intéressant encore pour nous, lorsque dans la suite nous nous occuperons de l'histoire de l'anatomie. Je ne parlerai ici que de ses principes thérapeutiques,

(1) D'Artigny, nouv. Mémoir. d'histoire, de critique et de littérat. vol. II. p. 62. 63.

(2) Chaufepié, p. 224.

(3) Calvin écrivait à Viret, sept ans avant l'assassinat juridique de Servet : *Servetus cupit huc venire, sed à me accersitus. Ego autem nunquam committam, ut fidem meam eatenus obstrictam habeat. Jam enim constitutum habeo, si veniat, nunquam pati ut salvus exeat* (Allwoerden, §. 18. p. 43).

(4) Allwoerden a dévoilé l'atrocité de Calvin avec beaucoup plus de vérité et d'impartialité que Chaufepié, qui cherche à voiler le scandale de la conduite du prêtre.

parce que son ouvrage sur les sirops est tellement rare, que Mosheim lui-même ne l'a jamais vu (1). J'ai déjà fait voir dans le second volume que les Arabes étaient grands partisans des sirops, et les employaient dans toutes les maladies aiguës pour favoriser la coction. Lorsque la médecine hippocratique vint à être rétablie, on rejeta aussi les sirops, ce reste de l'ancienne méthode arabe, et on prétendit qu'ils ne peuvent point contribuer à accélérer la coction, mais que pour atteindre à ce but, il faut employer des moyens plus actifs et plus échauffans. Ces idées fournirent à Servet l'occasion d'écrire son livre, dans lequel il s'attache surtout à examiner la doctrine de la coction. Il part de ce principe que la digestion est positivement dans l'état naturel, ce qu'est la coction dans l'état contre nature (2); qu'il existe une cause agissante, la chaleur animale, et un but, l'assimilation; que la matière est affectée de la même manière par les états opposés, et que les deux fonctions se reconnaissent aux mêmes signes (3). La coction a bien pour but l'assimilation, mais elle le manque souvent, et les humeurs s'altèrent (4). Les humeurs altérées ne peuvent jamais s'assimiler: les seules qui en soient susceptibles, sont celles qui n'ont éprouvé qu'une altération partielle; encore ne s'assimilent-elles qu'en partie. Ainsi la bile, l'atrabile et la pituite ne peuvent point être assimilées et ne sont propres qu'à être évacuées (5). Parmi ces humeurs altérées ne se trouvent point comprises celles qui sont crues, et qui ne peuvent que subir une coction: celles-ci

(1) *Allwoerden*, *p.* 186.—Ce livre a pour titre : *Syruporum universa ratio, ad Galeni censuram diligenter exposita*,..... *Mich. Villanovano authore*. in-8°. *Venet.* 1545.
(2) *Syrup. ratio. f.* 4. *b.*
(3) *F.* 5. *a.*
(4) *F.* 7. *a.*
(5) *F.* 10. *a. b.* 12. *b.*

existent avant le sang, mais la bile et l'atrabile sont tirées du sang (1). La pituite douce est seule susceptible de coction, et peut encore fournir un principe nutritif; mais il est aussi impossible à la bile ou à l'atrabile de s'assimiler, qu'aux flatuosités dans la tympanite (2). Lorsqu'on veut favoriser la coction, les sirops légèrement échauffans sont très-utiles, parce qu'ils épaississent et assimilent, ce qui est le seul but de la coction (3). L'atténuation des humeurs ne s'opère que lors de leur expulsion, et jamais pendant la coction (4). Enfin Servet combat l'opinion émise par Manard, que l'évacuation peut avoir lieu sans être précédée par la coction (5).

ARTICLE SECOND.

Disputes à l'égard du lieu où l'on doit saigner dans la pleurésie.

C'est ici le lieu de placer l'histoire des disputes qui se sont élevées relativement à l'endroit où l'on doit pratiquer la saignée dans la pleurésie, parce qu'elles ont principalement rapport à l'importance qu'on attachait aux idées des médecins grecs, et qu'elles nous dévoilent la manière dont on pensait à cette époque. Jusqu'alors on avait toujours, au début de l'inflammation, ouvert la veine la plus éloignée, et celle du côté opposé au point douloureux, en même temps

(1) *F.* 11. *b.* 17. *b.*
(2) *F.* 16. *a.*
(3) *F.* 21. *a.* 25. *a.*
(4) *F.* 28. *a.*
(5) *F.* 40. *b.* 53. *a.*

qu'on laissait couler le moins de sang possible ; car on craignait qu'au commencement de la maladie, temps où les humeurs affluent dans la partie enflammée, la saignée pratiquée au voisinage de l'endroit souffrant ne les attirât encore davantage, et qu'en évacuant trop de sang, on ne donnât lieu à un état de faiblesse qui pouvait devenir très-funeste. De plus, on croyait que le plus sûr moyen de guérir les inflammations dont la cause réside dans des parties éloignées et qui sont provoquées par une métastase, est de ramener les humeurs vers le lieu d'où elles proviennent. Lorsque la maladie durait déjà depuis quelque temps, et qu'on ne remarquait aucune affection locale, alors on pratiquait bien la saignée du côté souffrant, mais toujours avec timidité, et en craignant de donner ainsi naissance à une congestion. C'était une règle fort ancienne, fixée originairement par Oribase (1). Ce médecin chercha en effet à concilier la méthode d'Hippocrate, celle de saigner du côté douloureux, avec celle des pneumatistes, qui n'ouvraient que les veines des parties éloignées (2). Cet usage fut adopté par les Arabes, copistes des Grecs modernes, et par les médecins occidentaux du moyen âge, imitateurs des Arabes. On finit par s'écarter tellement des règles tracées par Hippocrate et les anciens Grecs, qu'on ne saignait plus les parties voisines, mais que, dans les pleurésies même les plus intenses, on laissait suinter lentement et goutte à goutte le sang par les veines du pied.

Enfin un médecin de Paris, Pierre Brissot, homme profondément versé dans la littérature grecque, et qui, depuis 1514, avait résolu de faire entièrement

(1) *Collect. med. ed. Rasar. in-8°. Basil.* 1557. *lib. VII. c.* 5. 6. *p.* 253.

(2) Comparez *Maschke, diss. quâ historia litis de loco venæ sectionis in pleuritide ventilatur. in-8°. Hal.* 1793.

disparaître les restes de la barbarie, osa le premier combattre l'ancien préjugé de la prééminence de la révulsion sur la dérivation. En cette année régnait aux environs de Paris une pleurésie épidémique des plus meurtrières. Brissot, convaincu par la théorie de l'utilité de la pratique des anciens Grecs, chargea un de ses élèves de saigner gratuitement les malades dans les faubourgs de Paris, d'après la méthode d'Hippocrate. Cette tentative fut couronnée du plus brillant succès. L'année suivante Brissot se prononça ouvertement, et soutint les avantages du procédé des anciens sur celui des Arabes. La raison et l'expérience parlaient en sa faveur; aussi eut-il la rare satisfaction de voir que deux des membres les plus anciens et les plus instruits de Paris se rangèrent de son côté. Ils s'appelaient Villemore et Helin. Ce dernier avait perdu son fils unique, parce qu'on l'avait saigné à la manière des Arabes; mais le nombre des antagonistes que Brissot s'attira fut encore bien plus grand, par la franchise avec laquelle il se déclara contre un préjugé enraciné depuis si longtemps. Cette raison, jointe au grand désir qu'il avait d'enrichir l'histoire naturelle, lui fit quitter la France et prendre la route du Portugal. Il se trouvait en 1518 à Ebora, où régnait alors une pleurésie épidémique. Sa méthode lui réussit aussi dans cette ville, et lui valut la haine de Denys, médecin portugais, qui publia un long écrit contre lui. Brissot répondit par une apologie, le seul de ses ouvrages qui soit parvenu jusqu'à nous; mais cet écrit polémique est tellement marqué au coin du génie, que seul il a suffi pour immortaliser le nom de son auteur (1). Brissot montre d'abord que les inflammations n'exi-

(1) *Apologetica disceptatio de venâ secandâ in pleuritide*. in-8°. *Bas*. 1529. sans pagination.

gent pas toujours qu'on pratique la saignée dans un lieu éloigné du siége, puisque très-souvent la nature suscite des congestions actives, et que les phlegmasies qui en résultent sont par conséquent fort salutaires. Ensuite il fait voir que la différence de distance entre le point douloureux dans la pleurésie, et le bras droit ou gauche, n'est pas aussi considérable qu'on le pense; que la maladie siége la plupart du temps le long du tronc de la veine cave, en sorte qu'il est fort indifférent de saigner l'un ou l'autre bras; et que si l'on veut absolument pratiquer la révulsion, on peut aussi l'opérer en saignant le bras du côté souffrant dont les veines sont assez distantes de ce point. A la vérité Brissot ne détruisait pas encore l'objection que, dans les cas d'inflammation métastatique, il est nécessaire de saigner la partie d'où dérive la métastase; que, par exemple, dans la pleurésie produite par la suppression des menstrues, on doit ouvrir la veine du pied (1): on ne peut non plus l'approuver lorsqu'il prétend qne la saignée faite au voisinage du point douloureux est préférable, parce qu'elle évacue seulement les humeurs nuisibles, tandis que par les parties éloignées on donne en même temps issue au sang de bonne qualité; mais il expose un principe fort juste et puisé dans l'expérience, celui que la saignée pratiquée lentement et goutte à goutte aux parties éloignées ne peut donner lieu à la révulsion, qu'il faut opérer subitement et dans le voisinage du lieu malade; qu'à la vérité des applications irritantes sur les parties qui entourent le siége de la phlegmasie peuvent en accroître l'intensité, mais que la saignée n'irrite point, et n'a jamais pour effet de provoquer un afflux plus considérable des humeurs. On ne saurait

(1) *Tim. a Güldenklee, lib. II. cas. 7. p. 90 (in-4°. Lips. 1662).*

donner trop d'éloges à l'ardeur avec laquelle il s'élève contre le préjugé des grands écrivains ; cependant il cite ceux qui partagent son opinion.

La mort l'empêcha de publier lui-même son excellente apologie ; car il mourut en 1522, de la dyssenterie. Dès que ce livre parut, tous les médecins attachés aux anciennes idées s'élevèrent contre le novateur qui avait déjà trouvé des partisans en Portugal et en Espagne. L'université de Salamanque, consultée sur la nouvelle méthode, se déclara pour elle. On dit que les antagonistes de Brissot, encore plus acharnés par cette décision, eurent recours à l'empereur Charles-Quint, le supplièrent de juger la question, et lui représentèrent en même temps l'hérésie de Brissot comme aussi dangereuse en médecine que celle de Luther en théologie. Peut-être auraient-ils fini par obtenir un décret de l'empereur portant défense de saigner à la manière des Grecs, si le duc de Savoie, Charles III, n'était pas mort, précisément à cette époque, de la pleurésie, après avoir été saigné d'après la méthode des Arabes. Cet événement, disent Moreau (1), Bayle (2) et Niceron (3), fit une telle sensation, que le nombre des partisans de Brissot devint plus grand que jamais.

Depuis long-temps on a élevé des doutes sur cette anecdote, dont Moreau est la source unique. Cet auteur commet des fautes grossières en chronologie et en histoire. Il croit, par exemple, que Salamanque appartenait autrefois au Portugal, et dit que Charles III décéda fort jeune, *immaturâ morte*,

(1) *De miss. sanguinis in pleurit. in-8°. Paris.* 1630. *p.* 102.

(2) Dictionnaire, vol. I. p. 669. art. Brissot.

(3) *Nachrichten* etc., c'est-à-dire, Notices sur les savans célèbres, P. XII. p. 281. — Thaddaeus Dunus, auteur contemporain, témoigne (*Nov. constit. art. revellendi, in-8°. Tigur.* 1557. *lib. II. c.* 4 *f.* 47. *a*) que le procès fut réellement porté devant l'empereur.

tandis que ce prince régna cinquante ans, de 1504 à 1553, et mourut dans un âge très-avancé, du chagrin d'avoir perdu ses états, comme le témoignent Paradin (1), de Thou (2) et autres. D'ailleurs l'intervalle est trop long entre la mort de Brissot en 1522, et celle de Charles III en 1553, pour qu'on puisse croire que le procès ait duré si long-temps. Enfin, toutes les circonstances que les auteurs cités précédemment rapportent en parlant de la mort du duc, empêchent qu'on l'attribue à une maladie aussi aiguë que la pleurésie. Paradin, dont le témoignage n'est toutefois pas fort authentique, m'a mis sur une voie qui vraisemblablement se rapproche davantage de la vérité que l'opinion de Moreau. En effet, le duc Charles III avait un fils aîné que l'empereur Charles-Quint faisait élever à sa cour, et qui mourut vers l'année 1525 (3). C'est lui sans doute que l'on a confondu avec son père. Au reste, les historiens ordinaires ne disent rien de ce prince.

L'apologie de Brissot ne parut qu'en 1525, par les soins de son ami Luceus, d'Ebora. André Thurinus, de Pescia, dans les Etats de l'Eglise, médecin des papes Clément VII et Paul III (4), fut le premier qui s'éleva, en Italie, contre l'opinion du praticien français; mais il n'allégua pas un seul argument nouveau. Il dit qu'au début de l'inflammation les matières affluent en fort petite quantité dans le lieu souffrant, et qu'à cette époque, par conséquent, la saignée faite

(1) Chronique de Savoie, in-fol. Lyon, 1561. liv. III. ch. 115. p. 430.

(2) *Historia sui temporis, lib. XII. p.* 253 (*in-fol. Offenb.* 1670). Il mourut à Verceil le 14 août, et non le 16 septembre, comme dit Niceron. — De Thou fixe l'époque de sa mort au quinzième jour de septembre.—Comparez *Sleidan, de statu reipubl. Carol. V. in-fol. Argent.* 1555. *f.* 456. *a.*

(3) Paradin, Chronique de Savoie, liv. III. ch. 97. p. 393.

(4) *Eloy, vol. IV. p.* 394. — On raconte que, quoiqu'il ait défendu la méthode arabe dans ses écrits, ayant été atteint de la pleurésie, il voulut être traité à la manière des Grecs.

aux parties éloignées est le meilleur moyen d'opérer la révulsion (1); qu'on peut en quelque sorte considérer cette saignée révulsive comme le préliminaire de la cure proprement dite, et que c'est là la raison pour laquelle Hippocrate oublie quelquefois d'en faire mention, mais parle de suite de la dérivation (2); qu'on ne doit pas conclure de son silence qu'il saignait, dès le début, au voisinage du point douloureux; que d'ailleurs l'opération est indiquée en cet endroit lorsque les humeurs ne sont plus bornées à la partie malade elle-même, mais propagées déjà fort au loin (3).

Louis Panizza, médecin de Mantoue, fut encore un antagoniste bien moins important de Brissot. Son ouvrage est écrit dans un style si mauvais et si barbare, qu'il faut se tourmenter long-temps l'esprit pour deviner dans le plus grand nombre des cas quelle peut être sa façon de penser. Il croit devoir toujours saigner les veines éloignées jusqu'au septième ou huitième jour, car la portion de la masse du sang qui afflue dans la partie malade est jusqu'alors extrêmement peu considérable (4); mais au bout de ce laps de temps, on peut, dit-il, ouvrir souvent avec avantage les veines du côté malade pour opérer la dérivation (5).

César Optatus, natif de Naples et médecin à Venise, ne fit non plus que répéter les raisons déjà connues en faveur de la méthode arabe. Il nous apprend que de son temps on ouvrait à Venise les veines cutanées du pied; à Florence et à Bologne,

(1) *Opera, ed. Rom. in-fol.* 1545. *fol.* 67. *a.*

(2) *Ib. f.* 3. *b.*

(3) *F.* 50. *a.*

(4) *Panizza de venæ sectione in inflammationibus quibuscunque fluxione genitis, summ.* 2. *f.* 11. *b.* (*ed. Venet. in-fol.* 1544).

(5) *Ib. f.* 12. *a.* — *Summ.* 5. *f.* 45. *b.*

la basilique du bras opposé, et à Pavie, la veine du bras correspondant au point douloureux (1).

Benoît Victorius, de Faenza, professeur à Padoue, prit aussi parti contre Brissot. Il regardait la pleurésie comme une inflammation de la plèvre, et non des muscles intercostaux, négligea les raisons que Brissot avait alléguées contre le procédé des Arabes, et recommanda de saigner dans tous les cas le bras du côté opposé au siége de la maladie (2).

Les écrits de Mariano Santo de Barletta, chirurgien et célèbre lithotomiste, défendent également la méthode arabe, surtout dans les cas qui sont du ressort de la chirurgie. L'auteur veut aussi que dans la pleurésie la saignée pratiquée du même côté que la maladie, entraîne constamment une faiblesse très-considérable, et rende, dans bien des cas, l'affection encore plus intense : aussi pense-t-il qu'il est bien plus à propos d'ouvrir la veine dans une partie éloignée, jusqu'à ce que l'inflammation ait fait de plus grands progrès, époque où l'on peut entreprendre la dérivation (3).

Parmi les principaux antagonistes de la doctrine de Brissot, se range Donat Antoine d'Altomari, médecin de Naples. Comme les Arabes, il saignait toujours dès le début de la pleurésie, dans les cas de grande pléthore, ou lorsque le malade était faible et les humeurs viciées ; mais dans le cours de l'affection, chez les personnes bien constituées et dont les humeurs étaient saines, il imitait l'exemple des Grecs (4).

(1) *Cæs. Optat. de hecticâ febre. in-fol. Basil.* 1536. *p.* 170.

(2) *De pleuritide liber, ad Hipp. et Galeni sensum. in-4°.* 1536. — *Id. de morb. curand. tom. II. c.* 8. *p.* 298 (*in-fol. Venet.* 1562).

(3) *Comment. in Avicenn. text. in-4°. Venet.* 1543. *f.* 215. *a.*

(4) *De medend. hum. corp. malis. in-8°. Lugd.* 1563. *c.* 50. *p.* 376. 378. 384.

Nicolas Monard, de Séville, admit avec Brissot qu'on peut opérer la révulsion même en saignant dans le voisinage du siége de la pleurésie : car il divise la révulsion suivant qu'elle a lieu dans le sens de la longueur, dans celui de la largeur, ou près du point douloureux. Si la pleurésie tient à la suppression de l'écoulement périodique, il ouvre la veine saphène pour opérer la révulsion suivant la longueur. Quand il y a une grande pléthore sanguine, il saigne la basilique du bras opposé, afin de provoquer cette révulsion suivant la largeur. Enfin, lorsqu'il n'y a pas pléthore, que les forces sont peu considérables et les humeurs altérées, il ouvre la veine du côté malade ; car les parties affaiblies n'attirent pas les humeurs, et on ne peut, par conséquent, craindre aucune suite fâcheuse de la révulsion entreprise au voisinage de l'affection (1).

Le célèbre ennemi de tous les préjugés vulgaires, Jean Argentier, sur lequel je reviendrai plus amplement dans la suite, combattit aussi avec ardeur Brissot, dont il s'attacha surtout à réfuter l'opinion que la révulsion et la dérivation peuvent être déterminées par la saignée d'un seul et même vaisseau. Suivant lui, on doit avoir égard à l'origine des congestions, et saigner aux environs du point où elles ont pris naissance. Lorsque les parties souffrantes sont nobles, et les douleurs ainsi que les accidens très-graves, il ne faut pas ouvrir les veines voisines, dans la crainte d'aggraver encore les symptômes, et d'attirer davantage les humeurs. Dans la pleurésie, les parties primitivement affectées sont toujours les veines qui alimentent la plèvre et les muscles intercostaux (2).

(1) *De venâ secandâ in pleuritide. in-8°. Antv.* 1564. *f.* 6. *a.* 8. *a.* 12. *b.* 13. *b.*

(2) *Argenter. comment.* 3. *in Galen. art. med. p.* 415. 420 (*in-fol. Venet.* 1592).

Une pleurésie épidémique qui régna en Suisse dans l'année 1564, fournit encore une nouvelle occasion d'adhérer plus fortement que jamais à la théorie des Arabes. Conrad Gesner raconte qu'on saigna d'abord suivant la méthode des Grecs, mais que la plupart des malades moururent jusqu'à ce qu'on ouvrît les veines du pied, et qu'alors on obtint bien plus facilement la guérison (1). Je ne me hasarderai pas à décider si cette observation est parfaitement exacte, ou s'il ne faut pas plutôt attribuer la guérison à l'introduction d'une méthode plus rationnelle de traitement, ou même au changement du caractère de l'épidémie.

L'apologie la plus prolixe du procédé des Arabes fut écrite par Horace Augenius de Monte-Santo, ville de la marche d'Ancône. Il était professeur à Turin et à Padoue (2). Malgré la loquacité excessive de l'auteur, cet ouvrage ne renferme qu'un très-petit nombre d'argumens essentiels. Augenius dérive les indications de la révulsion bien plus de la position et de la connexion des parties souffrantes, que des mouvemens des humeurs. Ces dernières peuvent se trouver dans trois états différens, déjà passées dans la substance de la partie souffrante, ou encore contenues dans les veines, ou enfin poussées seulement vers l'organe malade, et ne sont que susceptibles de déterminer l'affection (3). Au début de la pleurésie, on ne doit pas entreprendre la révulsion dans le voisinage du point douloureux, mais toujours aussi loin que possible de cet endroit (4). Du reste, l'ouvrage renferme un traité, fort bon pour le temps, sur

(1) *C. Gesner. epist. in-4°. Tigur.* 1577. *lib. I. f.* 19. *b.*
(2) *Mazzuchelli*, *Scrittori* etc., c'est-à-dire, Écrivains italiens. tom. I. P. II. p. 1249.
(3) *Augen. de ratione curandi per sanguin. miss. lib. VII.* c 11. *p.* 207. *lib. II.* c. 18. *p.* 55. 56 (*in-fol. Francof.* 1598).
(4) *Ib. lib. VII. c.* 3. *p.* 192.

le rapport des forces dans l'état morbide (1), et une réfutation complète de Botal qui avait voulu recommander la saignée même dans les maladies compliquées de malignité (2).

Gonthier d'Andernach, dans son grand ouvrage, demeura aussi fidèle à l'usage généralement adopté. Il saignait la saphène pendant le premier période de la pleurésie, ensuite la basilique du bras opposé, puis enfin les veines du bras correspondant (3). Il chercha à défendre par des argumens très-ordinaires la nécessité d'observer cet ordre relativement à la saignée, sans répondre à la plus forte objection qu'on y ait faite, celle qu'en adoptant ce même ordre on n'a aucun égard aux diverses circonstances particulières, et que par conséquent il n'est applicable qu'à un très-petit nombre de cas.

Thomas Eraste, le célèbre antagoniste de Paracelse, chercha également à défendre les idées des Arabes relativement à la saignée, et surtout à prouver qu'on ne peut pas opérer la dérivation et la révulsion en ouvrant la même veine. En effet, suivant lui, dans la révulsion les humeurs se portent toujours vers l'endroit par lequel elles s'écoulent; et en pratiquant la saignée on doit penser non pas à les évacuer, mais à les attirer hors de la partie malade. Lorsque, par exemple, les humeurs se sont portées du foie sur les reins, et qu'on saigne du pied, on opère plutôt la dérivation que la révulsion; car les humeurs ne retournent pas au foie d'où elles étaient parties. Il en est de même de la congestion du sang porté par la veine azygos du foie dans la plèvre : si on ouvre la veine du bras, la saignée n'est point révul-

(1) *Augen. de ratione curandi per sanguin. miss. lib. III. c. 12. p. 75.*

(2) *Ib. lib. IV. c. 12. p. 101.*

(3) *Guinth. Andernac. de medicin. veter. et nov. comment. II. dial. 3. p. 52. 80. 81.*

sive, quoique le sang soit attiré de parties bien plus éloignées que la veine azygos (1). En lisant ce raisonnement, on acquiert la conviction qu'à cette époque presque toutes les fonctions étaient attribuées aux veines; et afin de concevoir pourquoi les auteurs disent toujours que le sang passe des gros troncs veineux dans les petits, et de la veine cave dans l'azygos, il suffit de se rappeler qu'à cette époque on n'avait pas encore connaissance de la circulation du sang.

Un des plus ardens et des plus subtiles défenseurs de la méthode arabe, est Victor Trincavelli, médecin de Venise, qui contribua beaucoup à dissiper les derniers restes de la barbarie (2); mais à l'égard de l'objet qui nous occupe, il ne pense pas encore aussi librement que la plupart de ses contemporains. Il épuisa tous les sophismes pour démontrer les avantages de la pratique des Arabes, et dans cette vue il admit deux espèces de révulsion, l'une absolue, *revulsio absoluta*, l'autre relative, *revulsio secundum quid*. La première s'opère dans les parties éloignées, et la seconde aux environs de l'organe malade. Lorsqu'il y a pléthore générale, ou afflux plus considérable des humeurs vers plusieurs parties, il faut avoir recours à la révulsion absolue, et non à la relative (3). C'est de cette seule manière que l'on doit se comporter dans la pleurésie; car la saignée au voisinage de la partie souffrante attire encore davantage les humeurs, et augmente les douleurs (4). Trincavelli trouve ridicule de redouter qu'il reste du mauvais sang dans le corps lorsqu'on évacue le

(1) *Thom. Erast. disputat. et epist. medicin. in-4°. Tigur.* 1595. *disp. X. f.* 12. *a.*

(2) Tiraboschi, vol. VII. 2. p. 69.

(3) *Trincavell. de venæ sectione, col.* 985 *: ad calc. Consil. med. in-fol. Bas.* 1587.

(4) *Ib. col.* 997.

bon par les parties éloignées. Il ne croit pas non plus indifférent de saigner l'un ou l'autre bras. La douleur ayant véritablement son siége dans la plèvre ou les muscles intercostaux, cet endroit n'est pas le milieu de la cavité pectorale, et les vaisseaux d'un bras sont par conséquent plus éloignés du point douloureux que ceux de l'autre (1). Brissot et ses partisans n'avaient pas bien lu les anciens, et établi une distinction suffisante entre ce qu'ils disent de la révulsion *per longinqua*, et de la révulsion *secundum quid* (2). Le principe d'Hippocrate, celui de saigner le bras du côté malade dans la pleurésie, ne saurait s'appliquer à tous les cas, et ne convient que dans un petit nombre de circonstances particulières (3). Enfin, comme Brissot allègue si souvent le témoignage de son expérience, Trincavelli dit être dans le cas de raconter aussi des observations contraires d'où l'on peut, en toute sûreté, tirer la conclusion qu'il est meilleur d'ouvrir les veines éloignées que celles qui sont voisines du point douloureux. En effet, il assure avoir traité dans le même temps deux malades atteints de pleurésie, dont l'un était un jeune homme, et l'autre un vieillard de soixante ans. Le premier fut saigné au bras du côté malade, et le second au pied; le jeune homme languit encore quinze jours, tandis que le vieillard fut rétabli au bout de quatre. Trincavelli en conclut avec trop de précipitation, que la saignée du côté souffrant est moins salutaire que celle des parties éloignées (4).

Jean-Baptiste Sylvaticus, dont il a déjà été question plus haut, préférait de même la révulsion à la dérivation, surtout à cause de la pléthore qui est

(1) *Trincavell. de venæ sectione, col.* 1000.
(2) *Ib. col.* 988.
(3) *Ib. col.* 1003.
(4) *Ib. col.* 999.

presque toujours réunie à la pleurésie, et prétendait qu'après la dérivation la douleur devenait encore plus violente; effet que ne produit pas la révulsion (1). Du reste, il se tourmente beaucoup pour ne pas accuser Hippocrate des contradictions (2) dans lesquelles il doit nécessairement tomber, surtout lorsqu'on ne sait pas plus qu'on ne le savait alors distinguer les écrits authentiques de ceux qui sont apocryphes, et les vrais principes du vieillard de Cos, de toutes les théories des dogmatiques.

Dans le cours du siècle suivant, cette secte sévèrement attachée aux idées des Arabes vit peu à peu son crédit se dissiper, et vers la fin même du seizième siècle, il n'y avait plus qu'un petit nombre de médecins partisans de l'opinion des Sarrasins; mais on en comptait fort peu aussi qui suivissent aveuglément la méthode de Brissot. Presque tous avaient choisi une voie intermédiaire, et cherchaient à concilier les deux partis. Mais avant de parler de cette nouvelle école, il est nécessaire de faire connaître le sort qu'éprouva la doctrine elle-même de Brissot.

Le premier et l'un des plus célèbres parmi ceux qui embrassèrent la défense de cette méthode, fut Mathieu Curtius, professeur à Padoue et à Bologne. Cependant il attacha plus de poids à l'autorité des écrivains, et s'occupa uniquement de faire disparaître les contradictions des anciens, sans pénétrer dans l'essence même de la question (3). Schenck de Graffenberg rapporte un fait remarquable, et auquel rien n'empêche d'ajouter foi; c'est que Curtius, étant lui-même atteint d'une pleurésie, voulut que les

(1) *Controv.* 36. *p.* 172.

(2) *Controv.* 36. *p.* 176.

(3) *M. Curtius, de venæ sectione tùm in aliis affectibus, tum vel maximè in pleuritide. in-4°. Lugd.* 1532. — Aldrovande dit qu'il abrégea sa vie en mangeant tous les jours des pigeons (*Ornith. tom. II. lib. XV. p.* 450).

médecins appelés pour le soigner le saignassent contre sa propre opinion, d'après la méthode des Arabes (1).

Dans le même temps que lui, Jean Manard combattit aussi pour Brissot. Cet auteur préfère toujours la révulsion à la dérivation ; mais il établit une grande différence entre les humeurs, suivant qu'elles pénètrent dans une partie, ou qu'elles se sont déjà épanchées dans l'organe malade (2). Il dit qu'on peut très-bien opérer la révulsion en saignant le bras du côté malade, parce que la veine médiane est assez éloignée du point douloureux (3).

Jérémie Drivère, de Brœkel en Flandre, et professeur à Louvain (4), fut le premier qui, sans adhérer au système des Arabes, écrivit pourtant contre Brissot, et embrassa une opinion mitoyenne entre celle des deux partis. Comme Manard s'était déclaré contre Thurinus, de même aussi Drivère combattit Léonhard Fuchs. Je n'ai pas lu son principal ouvrage (5), cependant on peut facilement reconnaître par plusieurs passages de ses autres écrits, quel était le sentiment qu'il professait. Ainsi, par exemple, il dit (6) que la doctrine de la révulsion repose sur des principes entièrement faux, qu'on ne peut établir de différence essentielle entre les humeurs qui pénètrent et celles qui ont déjà pénétré, et qu'il faut admettre les deux états dans la pleurésie. Cependant, si on veut pratiquer la saignée, il importe d'examiner

(1) *Observat. med. in-fol. Francof.* 1665. *lib. II. p.* 245.

(2) *Epist. medicin. lib. XIV. ep. I. p.* 361.

(3) *Ib. p.* 364.

(4) *Eloy, vol. II. p.* 94.

(5) *De missione sanguinis in pleuritide ac aliis phlegmonis tam externis, quam internis omnibus, cum Brissoto et Fuchsio disceptatio. in-4°. Lovan.* 1532.

(6) *Commentar. in Hippocr. Aph. I.* 22. *p.* 96 (*in-4°. Lugd.* 1551).

avec soin d'où proviennent les humeurs qui affluent vers la partie malade, afin de les obliger à retourner dans le lieu qu'elles avaient abandonné, attention dont on ne doit surtout point s'écarter dans les inflammations symptomatiques et métastatiques (1).

Léonhard Fuchs, que j'ai déjà fait connaître, devait, pour rester conséquent à ses principes, se ranger du côté des anciens Grecs. C'est aussi ce qu'il fit, et suivant sa coutume il s'engagea dans des controverses et des disputes fort vives sur cette matière avec ses plus célèbres contemporains. Son principal argument, en faveur de l'opinion de Brissot, était tiré de l'interprétation des mots κατ' ἴξιν, si souvent usités dans les ouvrages d'Hippocrate. Fuchs croyait qu'on devait entendre par cette expression la continuité non interrompue des fibres dont les parois des veines sont composées. D'après cette explication, on ne doit saigner que là où aboutissent les fibres qui se trouvent aussi dans les parois des veines malades. Or, ce point se rencontre toujours dans un vaisseau très-voisin; car on ne peut supposer que les fibres s'étendent jusqu'aux vaisseaux qui sont fort éloignés. Ces fibres longitudinales servent aussi à déterminer l'expulsion des humeurs, raison qui doit par conséquent déterminer à saigner le plus près possible de l'endroit malade. Quant à ce qui concerne la révulsion, on doit ne supposer aucun obstacle, soit en haut, soit en bas, soit à droite ou à gauche, mais avoir uniquement égard à la direction des fibres elles-mêmes. La révulsion et la dérivation peuvent très-bien être opérées toutes deux en ouvrant le même vaisseau : lorsque, par exemple, dans une pleurésie où le point de côté est à droite, on saigne la veine basilique du bras droit, cette saignée peut être considérée comme

(1) *Commentar. in Aph. V.* 68. *p.* 429.

révulsive, puisque les humeurs se portent de la plèvre au bras, et comme dérivative, puisque ces mêmes humeurs sont attirées de la veine malade dans la veine cave voisine. De cette manière le sang se trouve donc également expulsé par la révulsion et la dérivation. Mais si l'on ouvre la veine du bras gauche, l'opération n'aura point de résultat, parce qu'alors il n'y a plus de connexion et de continuité des fibres, que le bon sang est évacué par une partie éloignée, et que le mauvais séjourne dans l'organe malade. En procédant ainsi, il n'est pas rare non plus qu'on transporte la pleurésie d'un côté vers l'autre, sans en produire la solution (1).

Vers la même époque, Jérôme Cardan défendit la méthode des Grecs (2), quoique dans un ouvrage plus récent il paraisse préférer la saignée révulsive pratiquée sur une veine distante du point douloureux (3).

L'idée de Léonhard Fuchs sur l'utilité des fibres longitudinales pour l'expulsion des humeurs, semblait n'être, dans la réalité, qu'un argument auxiliaire auquel on avait été conduit par une interprétation forcée des mots κατ' ἴξιν. Gabriel Fallope réfuta cette opinion par des raisons anatomiques. Il montra surtout que les fibres longitudinales et circulaires des veines sont si intimement enlacées ensemble, qu'il est impossible d'attribuer aux unes plutôt qu'aux autres l'action expulsive (4).

Thaddæus Dunus, de Locarne, médecin à Zurich, établit sur cette assertion très-exacte son sys-

(1) *Fuchs. paradox. med. lib. II. c. 4. f. 64. a. (in-fol. Basil.* 1535. — *Ej. institut. med. in-8°. Basil.* 1594. *lib. II. sect. 5. c. 5. p.* 387—391.

(2) *Cardan. de malo recentiorum medicorum medendi usu. in-8°. Venet.* 1536.

(3) *Ej. comment. in Hippocr. aphor. V.* 65. *p.* 469 (*Opp. vol. VIII. in-fol. Lugd.* 1663).

(4) *Fallop. observat. anatom. p.* 394 (*Opp. in-fol. Francof.* 1600).

tème de la saignée dans les pleurésies. Je dois avouer que parmi tous les écrits qui ont paru à cette époque sur la matière dont il est maintenant question, celui de Dunus mérite presque le premier rang à cause des raisons solides qu'on y rencontre, et de l'ordre méthodique qui y règne. Cet auteur reconnut l'absurdité de l'opinion de Léonhard Fuchs, sur les fonctions des fibres longitudinales, et avança que l'ἴξις ou l'εὐθυωρία, signifie non pas la continuité non interrompue des fibres, mais seulement le rapport mutuel de toutes les parties du côté droit et de tous les viscères du côté gauche, et que cette ἴξις désigne même l'harmonie qui règne entre le côté droit et le côté gauche, puisqu'un grand nombre de vaisseaux se distribuent également aux deux moitiés du corps (1). Il prétend aussi qu'une seule et même saignée peut opérer dans le même temps la révulsion et la dérivation. Lorsque, par exemple, l'œil droit est enflammé, et qu'on ouvre la veine céphalique du bras droit, on opère la révulsion parce que le vaisseau est opposé à l'œil, et la dérivation parce qu'il se trouve du côté de l'œil malade (2). Il ajoute que Galien pratiquait cette saignée à la fois dérivative et révulsive, et que toujours il faut opérer autant que possible la révulsion très-près du tronc des veines, excepté dans les cas où le foie lui-même est enflammé. On se rappelle, sans que j'aie besoin de le dire, qu'à cette époque on admettait le mouvement progressif aussi-bien dans les veines que dans les artères. Dunus cherche constamment à guérir une inflammation récente par la révulsion, et une autre chronique par la dérivation (3); et comme il faut toujours saigner le plus près possible de l'origine des veines pour provo-

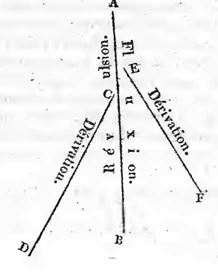
(1) *Dun. nov. constit. art. revellendi, lib. I. c.* 3. *f.* 5. 6.
(2) *Ib. c.* 4. *f* 11. *b.*
(3) *Ib. c.* 6. *f.* 14. *a. b.*

quer une véritable révulsion, cet auteur en tire la singulière conclusion que la saignée du pied n'est jamais révulsive, parce que les veines ne prennent point naissance en cet endroit. Quoique la saignée ne puisse jamais agir immédiatement sur l'origine des veines, et porte toujours son action sur les grosses branches, l'effet révulsif produit par elle se propage cependant jusqu'à l'origine des veines (1). Une vive et longue contestation s'éleva entre Dunus et Fuchs, relativement aux propriétés révulsives de la saignée du pied que ce dernier cherchait à défendre, mais que l'autre réfutait par le moyen d'une figure assez bien imaginée, et qui, d'après les idées du temps au moins, répandait un grand jour sur l'objet de la dispute (2).

Dans le même siècle, François Cassani publia une apologie de Brissot, écrite d'un style des plus bar-

(1) *Dun. nov. constit. art. revellendi, lib. I. c. 11. f. 20. a.*

(2) *Lib. III. c. 10. f. 104. a.* A est le point d'où provient la fluxion, B le lieu malade où l'humeur se rend; C et E sont les côtés où l'on dérive les humeurs, et D et F les points où l'on ouvre la veine: alors la révulsion s'opère en arrière de B en A.



bares, et que je ne cite ici que pour compléter mon travail; car on n'y trouve absolument rien d'intéressant, et l'on y chercherait en vain quelque idée nouvelle (1).

La dispute prit une toute autre tournure lorsqu'André Vésale, l'immortel restaurateur de l'anatomie, fit connaître une découverte qui dut exciter vivement l'attention des médecins, à cause des idées qu'ils se formaient alors sur le mouvement du sang dans les veines. Vésale fit voir que la veine azygos, qui naît des muscles intercostaux et de la plèvre, se termine dans la veine, ou, pour se servir des expressions du temps, sort de cette dernière et se porte à la plèvre; que par conséquent, lorsque la membrane du poumon est affectée, la voie la plus courte pour évacuer le sang est d'ouvrir la veine axillaire droite, car celle-ci naît de la veine cave à peu de distance de l'azygos (2). Plusieurs de ses contemporains adoptèrent cette opinion, et Thaddæus Dunus surtout la défendit par la raison que la veine axillaire droite se rend directement dans la veine cave, et se trouve par conséquent la plus voisine du tronc commun des vaisseaux veineux. Mais si le point pleurétique a son siége entre la troisième et la quatrième côte, on ne doit pas, suivant lui, saigner la veine axillaire droite, parce que la veine azygos n'envoie pas de branches en cet endroit, et que les interstices des côtes supérieures reçoivent leurs veines immédiatement de la sous-clavière (3). Je ne conçois pas comment cette raison pourrait s'opposer à ce qu'on saignât du bras droit; car les veines intercostales supérieures droites sont unies à la

(1) *Quæstio de sanguinis missione in morbo laterali: in tractat. medicin. tyronibus medicis perquam util. in-8°. Venet.* 1562. *f.* 13. *a.*

(2) *Vesal. epistol. de usu radic. chyn. p.* 641. — *Id. de corp. human. fabric. ed Albin. in-fol. L. B.* 1725. *lib. III. c.* 7. *p.* 323. — Il avait déjà écrit en 1539 une lettre sur ce sujet.

(3) *Dun. nov. art. revell. lib. I. c.* 18. *f.* 28. *a.* — *Lib. II. c.* 4. *f.* 45. *b.*

sous-clavière d'une manière plus prochaine que par l'intermède de la veine azygos ; et l'on pourrait par conséquent dériver encore plus certainement le sang en ouvrant la veine axillaire : mais Dunus l'allègue constamment en faveur de son opinion, et beaucoup de médecins parmi ses contemporains emploient le même argument.

En 1547, Amatus Lusitanus, ou Jean Rodriguez de Castello Blanco, Marrane de Beira en Portugal, et professeur à Ferrare (1), fit une découverte qui influa puissamment sur cette célèbre dispute. Déjà Jean-Baptiste Cannani l'avait rendu attentif aux valvules qui garnissent l'orifice de la veine azygos, et cette année Amatus confirma l'observation par l'ouverture de douze cadavres (2) ; mais il ne sut pas profiter de cette grande découverte qui devait le mettre sur la voie de la véritable destination des veines, et de la vraie marche de la circulation. Il ne soupçonna même pas que cette valvule favorise l'abord du sang de l'azygos dans la veine cave, et l'empêche de refluer dans le vaisseau. Ayant adopté l'idée que le sang suit un cours progressif dans les veines, il crut aussi que la valvule sert à empêcher que le sang ne revienne de l'azygos dans la veine cave. Que peut-on répondre à l'expérience d'après laquelle il soutient qu'il est impossible de pousser par l'azygos de l'eau dans la veine cave, et que le fluide passe très-bien de celle-ci dans l'autre ? Peut-être cet essai lui réussit-il effectivement ; mais il souffla l'air si violemment dans la veine cave, que les valvules de l'azygos cédèrent ou se rompirent ; et s'il ne put parvenir à introduire l'air dans la veine cave par la veine

(1) Il mourut à Salonique, après avoir avoué publiquement la religion de ses pères. (*Eloy, vol. I. p.* 106. 107.)

(2) *Amat. Lusit. curat. medicin. cent. I. cur.* 51. *p.* 84 (*in-fol. Basil.* 1556).

impaire, c'est que le diamètre de la première est trop considérable.

Cette découverte, importante par elle même, mais mal interprétée par son auteur, aurait dû être développée par ses contemporains et appliquée à la physiologie; mais nous trouvons ici une preuve bien frappante de la force des préjugés, et du despotisme des dogmes consacrés par une longue habitude. L'idée des valvules dans les veines était trop étrange aux yeux des anatomistes de ce temps pour qu'ils pussent s'y accoutumer; et peut-être des motifs peu délicats contribuèrent-ils à faire négliger cette précieuse découverte. Le grand Vésale soutint qu'il n'existait point de valvules (1), dont Fallope (2) et Thaddæus Dunus (3) nièrent également la présence. Eustache (4) et Vallesius (5) trouvèrent même qu'il était ridicule de les supposer. Ainsi le mépris général fut le partage d'une des plus belles découvertes dont l'anatomie eût encore été enrichie, et Fabrice d'Acqua-Pendente peut, à juste titre, s'en attribuer, trente ans après, tout l'honneur.

On s'en servit alors pour réfuter l'opinion de Vésale sur la nécessité d'ouvrir la veine du bras droit. La saignée des branches de l'axillaire ne saurait, disait-on, évacuer le sang contenu dans les ramifications de la veine azygos, parce que la valvule de cette dernière oppose un obstacle insurmontable au reflux du sang dans la veine cave. Houlier fut celui, surtout,

(1) *Exam. observ. Fallop. p.* 794.

(2) *Observ. anat. p.* 395.

(3) *Art. evacuand. per venæsect. in-*8°. *Tigur.* 1579. *lib. IV. c.* 8. *f.* 53. *a.*

(4) *De vená sine pari, antigr. XI. p.* 267 (*Opusc. in-*8°. *L. B.* 1707). *Cum magno omnium risu attribuerunt quidamrecentiores ostiolæ venæ azygæ in cavam terminatæ.*

(5) *Controv. medic. et philos. lib. VII. c.* 4. *p.* 309. *Amatus invexit novum quoddam figmentum, volens nobis imponere in re evidenti.*

qui fit valoir cet argument (1). Gonthier d'Andernach taxa d'ignorance les médecins qui, comme Vésale, n'ouvraient que les branches de l'artère axillaire (2). Valverde de Hamusco, au contraire, qui, en général, copie très-volontiers Vésale, continue encore de ne pas recommander d'autre saignée que celle du bras droit (3).

Cependant la vraie doctrine de Brissot trouva de plus en plus des partisans, parce qu'en s'y conformant on avait l'avantage d'être considéré comme un médecin hippocratique, et de regarder avec mépris les innovateurs et les praticiens peu érudits du siècle. Jean-Baptiste Montanus (4) et Christophe de Vega (5) doivent être surtout placés au nombre de ceux qui se prononcèrent pour elle; et dans tous les cas de pleurésies, ils saignaient la veine du bras correspondant au point douloureux. Botal lui-même, si grand ami des paradoxes, et que nous apprendrons à mieux connaître par la suite, trouva conforme à son système d'ouvrir la veine voisine du lieu malade, et de tirer beaucoup de sang, souvent même assez pour faire tomber le malade en défaillance (6). Laurent Joubert, ennemi déclaré de tous les préjugés de son temps, jugea la théorie des fibres longitudinales complètement ridicule. Il restreignit la signification de la célèbre ἴξις, direction en ligne droite, à l'harmonie de tous les viscères d'un côté du corps (7), et prétendit qu'on peut opérer aussi bien opérer la révulsion en ou-

(1) *De morb. intern. in-12. Francof.* 1591. *lib. I. c.* 26. *p.* 263.

(2) *De medicin. veter. et nov. comment. II. dial.* 3. *p.* 80.

(3) *Anatomia del* etc., c'est-à-dire, Anatomie du corps humain. in-fol. Rome, 1560. liv. VI. ch. 7. f. 122. *a.*

(4) *Exposit. IX. lib. Almansor. f.* 341. *a.* (*in-8°. Venet.* 1554).

(5) *De arte medendi, lib. III. c.* 5. *p.* 570 (*in-fol. Lugd.* 1564).

(6) *De curat. per sanguin. miss. c.* 6. *p.* 166. *c.* 21. *p.* 235. *c.* 30. *p.* 284 (*Opp. ed. Hoorne. in-8°. L. B.* 1660).

(7) *Paradox. med. in-8°. Lugd.* 1566. *lib. I.* 9. *p.* 253.

vrant la veine voisine ou éloignée du point malade, que celle du côté opposé (1). Dans la peste qui ravagea l'Italie en 1570, on suivit à Padoue les règles de Brissot. En effet, on saigna la veine basilique, parce qu'on pensait qu'elle était spécialement en harmonie avec le foie, regardé comme la source du mal (2). L'immortel chirurgien Ambroise Paré appliqua de même les principes de Brissot au traitement des plaies de tête. Si la lésion avait son siége au côté droit, il ouvrait la veine céphalique du bras droit, excepté dans les cas de grande pléthore; car, dit-il, il faut se régler sur la direction des fibres longitudinales, et évacuer là seulement où l'évacuation s'opère avec le plus de facilité (3). Dans la goutte, Emile Campolongus, professeur à Padoue, saignait la veine la plus voisine du siége de la douleur, quand une seule partie était affectée, et celle du côté opposé, lorsqu'il fallait diminuer la masse totale du sang (4).

Les médecins qui mirent tant de zèle à propager le goût de l'érudition grecque et de la médecine hippocratique, Jérôme Mercurialis et François Vallésius, s'érigèrent aussi en défenseurs de la méthode de Brissot. Le premier préférait toujours la dérivation à la révulsion (5), et partageait le sentiment de Dunus en donnant le nom de dérivative, et non celui de révulsive, à la saignée du pied dans le cas de suppression des menstrues (6). Vallésius, dès le

(1) *Id. Paradox.* 10. *p.* 272.

(2) *Odd. de Oddis, de pestis præcaut. in-8°. Venet.* 1570. *lib. III. c.* 18. *f.* 50. *b.*

(3) OEuvres d'Ambroise Paré, liv. X. ch. 14. p. 230.

(4) *Campolong. de arthrit. in-4°. Venet.* 1586. *c.* 42. *p.* 50.

(5) *Mercurial. consult. et respons. medic. in-fol. Venet.* 1620. *tom. III. cons.* 71. *p.* 116.

(6) *Id. de morb. muliebr. lib. IV. c.* 7. *p.* 113 : *in Bauhin, gynæc. tom. II.*

premier jour de la pleurésie, ouvre la veine dans le voisinage du point douloureux; car il pense que dès-lors les humeurs s'insinuent dans la partie: mais lorsqu'on veut seulement pratiquer une saignée de précaution, on peut opérer sur toute autre partie du corps, et ne point être aussi susceptible dans le choix des veines (1). Nous rencontrons les mêmes principes dans Vallériola (2) et Guido Guidi (3). A la fin même du seizième siècle, Alexandre Massaria dit (4) que le rétablissement de la médecine hippocratique est enfin cause que l'ancienne coutume de saigner les veines éloignées du point douloureux est tombée en désuétude, et trouve à peine un seul défenseur. Cette assertion n'est pas, rigoureusement parlant, véritable; mais cependant peu à peu la méthode arabe fut abandonnée de plus en plus, et le dix-septième siècle ne compta qu'un très-petit nombre de médecins qui cherchassent à la remettre en honneur.

ARTICLE TROISIÈME.

Maladies observées dans le seizième siècle.

La restauration de la médecine hippocratique eut le grand avantage de diriger l'attention des praticiens sur la nature elle-même, et de réveiller l'esprit

(1) *Valles. controv. lib. VII. c. 4. p.* 306.

(2) *Enarrat. med. in-*8°. *Lugd.* 1589. *lib. I.* 3. *p.* 106. — *Observ. in-*8°. *Lugd.* 1605. *lib. I.* 8. *p.* 69. *lib. V.* 10. *p.* 358.

(3) *Vid. Vid. de curat. membr. lib. VIII. c.* 17. *p.* 379 (*Opp. in-fol. Francof.* 1626).

(4) *De abusu medicam. vesicant. et theriac. in febr. pestil. disp. II. in-*4°. *Patav.* 1591. *lib. II. f.* 310. *a.*

d'observation plongé depuis si long-temps dans un sommeil léthargique. Jusqu'alors les médecins n'avaient eu d'autre mérite que celui de graver dans leur mémoire les sentences infaillibles des Arabes et des Arabistes, de reconnaître et de traiter les maladies qui s'offraient à eux d'après les idées pathologiques de leurs prédécesseurs ; et lorsqu'un auteur écrivait, il n'avait autre chose à faire que d'expliquer Rhazès, Avicenne, ou tout au plus Galien, et de publier commentaires sur commentaires. De temps en temps on faisait bien soi-même quelques observations, mais la manière dont elles sont conçues fait à l'instant juger combien les praticiens ignoraient l'art d'observer ; et on reconnaît que la seule intention qui les engageât à les publier, était de confirmer par de nouveaux argumens l'infaillibilité des grands maîtres. Zimmermann a dit dans son excellent ouvrage (1) : « L'observateur ne doit expliquer la « nature que par la nature elle-même, et celui qui « veut en sonder les mystères avec des hypothèses, la « distingue au travers de ses opinions, comme une « personne affectée d'ictère voit tout l'univers au « travers de la bile qui colore ses yeux. Aussi les « idées arbitraires et les théories adoptées sans « examen produisent-elles chez le médecin le « même effet que les passions chez un historien, un « Bolingbroke, un Swift. Elles couvrent d'épaisses « ténèbres les yeux les plus clairvoyans, elles anéan« tissent les facultés de l'esprit le plus brillant, elles « font disparaître l'exactitude de toutes les observa« tions, elles confondent ensemble la folie et la « raison. Ce sont des tyrans contre lesquels on doit « se révolter. » Tel fut le sort des médecins du quinzième siècle. Le désir même de perfectionner

(3) *Von der* etc., c'est-à-dire, De l'Expérience, T. III, c. 2. p. 106.

l'art leur manquait ; car ils croyaient l'édifice de la médecine achevé. Mais au seizième siècle parurent de grands génies qui firent mieux connaître le modèle de tous les bons observateurs. L'étude assidue du vieillard de Cos engagea les médecins à marcher sur ses traces. Ils cherchèrent à écrire des histoires de maladies aussi excellentes que les siennes, à observer avec autant de justesse, et à scruter avec le même soin la liaison réciproque des causes et des phénomènes, sans égard aux idées arbitraires ou aux opinions jusqu'alors adoptées. De là naquirent les observations précieuses dont nous sommes redevables au siècle d'or des écoles hippocratiques.

D'un autre côté, on s'aperçut aussi que l'étude de la séméiotique contribuait principalement à former le véritable médecin. Aussi recueillit-on, pour la première fois, tous les axiomes importans de séméiotique épars dans les ouvrages des anciens : on les disposa dans un ordre convenable, et on tenta, mais rarement à la vérité, d'indiquer les raisons du rapport qui existe entre les signes et les phénomènes indiqués par eux. De cette manière, les médecins du seizième siècle nous transmirent des ouvrages de séméiotique que les travaux des modernes en ce genre ont à peine surpassés.

Enfin les auteurs *de compendium* suivirent l'impulsion générale, et choisirent les anciens Grecs pour modèle, de préférence aux Arabes et aux barbares modernes. Le goût et le style y gagnèrent, et les choses elles-mêmes devaient cesser d'être aussi triviales pour ne pas former un contraste frappant avec les grands maîtres de l'antiquité. Les médecins du seizième siècle publièrent donc des recueils plus utiles, et qui sont encore dignes d'être lus même aujour'hui.

Pendant le cours de ce période, diverses maladies furent observées pour la première fois, quoique très-

vraisemblablement elles existassent depuis long-temps, mais sous d'autres formes et sous des noms différens. Quelques-unes, nées dans le siècle précédent, se propagèrent davantage, et excitèrent plus sérieusement l'attention des médecins qui, sans obéir d'une manière servile aux règles méthodiques des Grecs et des Arabes, essayèrent de nouveaux moyens, et se persuadèrent ainsi peu à peu que le talent d'observer soi-même la nature est une qualité bien plus nécessaire au praticien que la vaine gloire de posséder une érudition scholastique, ou de savoir par cœur Hippocrate et Galien.

Philippe-Gabriel Hensler a parfaitement démontré dans son immortel ouvrage que, vers la fin du quinzième siècle, on ne retrouve presque plus aucune trace de la lèpre noueuse dans les écrits des auteurs, où il n'est plus fait mention que de la lèpre croûteuse. Cette vérité est confirmée d'une manière spéciale par un passage de Fracastor (1), où il est dit qu'à l'apparition de la syphilis on ne savait plus ce qu'était l'éléphantiasis, et que pour cette raison on la confondait avec la lèpre, ou même avec le mal appelé *français*. J'ai déjà parlé plus haut de la diminution de la constitution lépreuse. Cependant il ne faut pas croire que la lèpre ait entièrement disparu à l'invasion de la maladie syphilitique. En Allemagne surtout, et en Hollande, l'espèce croûteuse de cette affection était encore si commune au commencement du seizième siècle, qu'en 1520 on inséra le passage suivant dans les *Gravamina nationis germanicæ* (2) *: natio nostra indiget auro et argento..... pro pustulatis, quorum, proh dolor! plena est Germania.* Vers le milieu de

(1) *De morb. contagiosis, lib. II. c.* 13. *p.* 190 (*Opp. in*-8°. *Genev.* 1621). *Nesciverunt, quidnam esset elephantia, nisi morbus hic, quem gallicum appellaverunt.*

(2) *Goldast, collect. constitut. imperial. vol. II. p.* 120.

ce siècle, François Ier, roi de France, ordonna de revoir les priviléges des maladreries, d'y spécifier le nombre des lépreux, de soigner les véritables *ladres* dans ces établissemens, et de verser l'excédant des fonds entre les mains du cardinal Meudon, grand aumônier de France (1). En 1626, Louis XIII chargea les médecins David et Juste Laigneau de parcourir toutes les léproseries. Cette visite apprit à distinguer la véritable lèpre de celle qui était factice; et bientôt on vit complètement disparaître la maladie. Enfin, Louis XIV donna une partie des biens des maladreries aux Carmélites et à l'ordre de Saint-Lazare, et distribua l'autre aux pauvres. Il ne resta plus pour les lépreux que le seul hôpital de Saint-Mesmin (2). La lèpre est très-commune dans quelques contrées de l'Allemagne, dit Ambroise Paré (3). En Afrique et en Espagne il y a plus de lépreux que partout ailleurs, et on en compte davantage dans le Languedoc, la Provence et la Guienne, que dans toutes les autres provinces de la France. Vésale en vit encore, dans l'Ile-de-France et en Allemagne, un très-grand nombre, parmi lesquels plusieurs avaient la peau d'une couleur semblable à celle de la rate (4). Lemnius raconte que de son temps il y avait en Hollande des censeurs publics chargés de reconnaître ceux qui pouvaient être atteints de la lèpre. Il parle d'un essai qu'il a lui-même tenté, et qui sert à faire distinguer la maladie. Ce moyen consiste à jeter dans l'urine de la personne suspecte, de la cendre de plomb brûlé : si celle-ci tombe au fond, l'individu jouit d'une bonne santé; mais il est atteint de la lèpre quand la matière surnage (5).

(1) Delamare, Traité de Police, in-fol. Amst. 1729. lib. IV. titr. XII. ch. 1. p. 530.
(2) *Id. l. c.* p. 531. 532.
(3) OEuvres, liv. XX. ch. 8. p. 477.
(4) *De fabric. corp. hum. lib. V. c. 9. p.* 438.
(5) *De occult. natur. miracul. in-12. Francof.* 1611. *lib. II. c.* 52. *p.* 269.

Rodéric de Fonséca assure que la lèpre est une maladie endémique en Allemagne, et il en attribue la généralité à l'usage habituel que les habitans font du chou, du fromage, du beurre et de la bière épaisse. C'est pour cette raison, ajoute-t-il, que toutes les villes d'Allemagne possèdent des maladreries. Il recommande surtout la squine et les vipères contre cette affection (1). Gabriel Fallope témoigne également l'existence de la lèpre en Allemagne (2). D'après Valériola (3), l'examen des lépreux était confié dans la ville d'Arles à des personnes salariées par l'état, et à l'élection desquelles on procédait chaque année le 27 mars, parce que la maladie n'était, dans aucun temps, plus intense qu'à l'époque du printemps. Il donne une longue instruction sur la manière de reconnaître les individus qui en sont atteints.

On trouve quelques cures de lépreux dans plusieurs ouvrages du seizième siècle. A cet égard, les médecins ne suivaient plus aussi servilement les méthodes adoptées jusqu'alors, mais tentaient de nouveaux moyens, parmi lesquels je viens de désigner la squine. Rondelet essaya aussi l'antimoine, et tous les praticiens convenaient que dans le traitement de la lèpre il fallait adopter une marche différente de celle que prescrivent les anciens (4). Philippe Schropff, médecin de Strasbourg, écrivit en 1582 un traité de la lèpre, dont on trouve dans Schenk (5) des extraits relatifs à quelques cures. Valériola (6) prétend avoir remarqué que la syphilis cachée ou mal traitée dégénère

(1) *Consult.* 66. *p.* 433 (*in*-8°. *Francof.* 1625).

(2) *De tumor. præter natur. tr. IX. c.* 6. *p.* 269.

(3) *Enarrat. medic. lib. VIII.* 5. *p.* 833.

(4) *Crat. Craftheim, consil. ed. Scholz. in*-8°. *Francof.* 1671. *lib. VII.* 53. *p.* 273.

(5) *Observat. lib. VI. p.* 803.

(6) *Observat. lib. V.* 7. *p.* 338.

en affection lépreuse. Fernel fit, avec sa sagacité ordinaire, plusieurs recherches intéressantes sur les propriétés contagieuses de cette maladie; et ses remarques prouvent qu'il avait eu lui-même occasion de l'observer (1). Regnier Solenander assure avoir vu différentes fois la véritable lèpre noueuse dans le cours de ses longs voyages en Italie, en Allemagne et en France (2). Julien Paulmier observa aussi deux espèces de lèpre en France (3), proposa les frictions mercurielles contre la croûteuse (4), et conseilla en outre un grand nombre de médicamens composés (5). Amatus Lusitanus guérit à Ferrare un Augustin atteint de la véritable éléphantiasis (6). Cardan (7) et Martin Ruland (8) disent avoir guéri la lèpre croûteuse; et le premier paraît avoir aussi rencontré la noueuse, car il rapporte beaucoup d'observations qui la concernent. On trouve des notions encore plus détaillées sur la lèpre dans les ouvrages de Jacques Horst (9) et de Fabrice de Hilden (10). Enfin, Marcellus Donatus (11) assure que de son temps la lèpre croûteuse était fort rare; mais il cite cependant un cas d'autant plus remarquable, qu'il nous apprend que dans cette affection le sang a une tendance extraordinaire à se coaguler, et qu'il forme une masse immédiatement après avoir été tiré de la veine.

(1) *De abdit. rer. causs. lib. II. c.* 14. *p.* 229.
(2) *Consil. med. sect. I.* 25. *p.* 105 (*in-fol. Francof.* 1596).
(3) *De morbis contagiosis. in-4°. Paris.* 1578. *p.* 217.
(4) *Ib. p.* 230.
(5) *Ib. p.* 248.
(6) *Cent. II. cur.* 34. *p.* 164.
(7) *Consil. med.* 35. *p.* 178 (*Opp. vol. IX*).
(8) *Curat. empiric. lib. IV. p.* 411 (*in-4°. Budiss.* 1679).
(9) *Observat. med. part. II. lib. II. obs.* 22. *p.* 160.
(10) *Epist.* 24. *p.* 973 (*Opp. in-fol. Francof.* 1648).
(11) *De medic. histor. mirab. c.* 4. *f.* 13. *b* (*in-4°. Venet.* 1588).

Quoique la lèpre n'eût point encore entièrement abandonné l'Europe, comme le démontrent ces divers témoignages, cependant elle était devenue beaucoup moins générale, et avait fait place à la syphilis. Qu'il me soit permis d'exposer ici quelques considérations sur la marche de cette dernière pendant le cours du seizième siècle, sur les opinions que les médecins s'étaient formées à son égard, et sur les méthodes curatives qu'ils employaient. On pourra juger, d'après les détails dans lesquels je vais entrer, combien la maladie contribua puissamment à détacher les praticiens de leur passion aveugle pour les principes des Grecs et des Arabes, et à favoriser la liberté de penser. Dans les premières vingt années du siècle où se manifesta la syphilis, sa forme continua de ressembler beaucoup à celle de la lèpre; les accidens étaient bien plus effrayans, et la vie des malades courait de plus grands dangers que lorsque la gonorrhée se fut jointe, comme symptôme, au mal vénérien (1). Jean de Vigo, chirurgien du pape Jules II, trouvait encore, en 1513, une grande analogie entre les sahaphati (les pustules chez les Arabes) et la syphilis (2); il proposait les mêmes moyens contre la maladie vénérienne et le *malum mortuum*, ou les dartres rebelles (3). Ulric de Hutten, l'impétueux défenseur de la réformation, dépeint les symptômes qu'il éprouva sous des couleurs assez frappantes pour que nous puissions, d'après ce tableau, juger du caractère que prenait alors la syphilis (4). Il était surtout

(1) *Alex. Benedict. practic. lib. XXIV. p.* 908.
(2) *Practic. copios. in* 4°. *Lugd.* 1519. *lib. IV. tr.* 1. *c.* 6. *f.* 102. *d.*
(3) *Ib. lib. V. c.* 8. *f.* 129. *b.*
(4) Il décrivit sa maladie en 1519. On trouve la traduction de cet ouvrage dans Luisinus, *p.* 304. Voyez sur sa vie *Burkhard, commentar. de fatis et meritis Ulr. de Hutten. vol. III. in*-4°. *Wolfenb.* 1717—1723.— *Adami vitæ JCtorum german. p.* 6. 12.— *Teissier, vol. I. p.* 205. — Niceron, P XI. p. 283—327. — Bayle, vol. II. p. 825. — Chaufepié, vol. II. H. p. 222. — Herder (*Zerstreute* etc., c'est-à-dire, Feuilles éparses, collec-

attaqué d'éruptions cutanées, de pustules, de douleurs atroces dans les os, d'ulcères malins, d'exostoses et de caries.

Depuis l'année 1525, cette forme cessa d'être aussi horrible. Alors on vit survenir plus fréquemment et de meilleure heure la chute des cheveux et la vacillation des dents, suites du marasme causé par la maladie : cependant les douleurs ostéocopes persistèrent, et la gonorrhée devint plus ordinairement un symptôme de la syphilis (1). L'origine de cet écoulement a fort embarrassé les médecins. Paracelse en parle dans plusieurs endroits (2). En 1528, il la désigne sous le nom de *gonorrhœa francigena* (3). Jean Lange en distingue déjà trois espèces : l'une, dit-il, consiste dans un véritable écoulement de semence; la seconde provient d'un commerce impur, et la troisième a pour cause la surabondance de la pituite saline. De cette manière, il désigne clairement les pollutions, la gonorrhée syphilitique et celle qui tient aux scrophules ou à d'autres cachexies (4).

Jean de Vigo a parfaitement bien fait sentir la différence qui existe entre la syphilis commençante et la maladie vénérienne complète, de même que l'influence que cette différence a produite sur le procédé curatif (5). On a depuis conservé l'usage de diviser cette maladie d'après ses divers périodes. Nous

tion V. p. 327) pense que Hutten contracta innocemment cette maladie; mais on sait que le chevalier sacrifiait plus à la Vénus *vulgivaga* qu'à Uranie et aux Grâces.

(1) *Fracastor. de morb. contag. lib. II. c. 11. p.* 177. — *Lemn. de occult. natur. mirac. lib. II. c.* 14. *p.* 174.

(2) *Paracelse*, *Von* etc. c'est-à-dire, de la Syphilis, T. VI. c. 7. p. 285; dans ses œuvres chirurgicales, in-fol. Strasbourg, 1618.

(3) *Di grosse* etc., c'est-à-dire, la grande Chirurgie, T. III. c. 1. p 132.

(4) *Epist. med. lib. II.* 5. *p.* 570.

(5) *Practic. copios. lib. V. c.* 1. *f.* 126. *b.*

devons à Paré la découverte de la véritable cause des dysuries chroniques et incurables dont les malades sont souvent atteints plusieurs années après avoir souffert d'une gonorrhée ; et il fit voir que la squirrhosité de la glande prostate donne ordinairement lieu à cette difficulté d'uriner (1). Mais Paracelse eut le grand mérite de faire connaître l'influence que la maladie vénérienne exerce sur presque toute les autres, et les changemens qu'elle y occasione. Écoutons ses propres paroles (2) : « Le « virus de la syphilis a par lui-même la propriété « de modifier toutes les maladies et de leur com- « muniquer une autre nature, tant qu'il existe dans « le corps. Il est prouvé que cette affection ren- « ferme en elle-même toutes les autres ; aussi le « médecin doit-il apporter le plus grand soin à « en observer le début et la terminaison : alors il « trouvera que le prince Avicenne, Jacques de « Partibus, Gentilis de Foligno et Torrigiano lui « sont d'un bien faible secours. » Dans un autre endroit (3), il parle beaucoup de la teinte vénérienne que prennent toutes les maladies ; il compare la syphilis au feu infernal qui consuma Sodome et Gomorrhe : on ne doit pas tourner la tête, sans quoi on se trouve comme la femme de Lot changé en statue de sel, etc. Vers la fin du seizième siècle, la plupart des médecins reconnurent qu'effectivement presque toutes les affections prennent plus ou moins le caractère syphilitique ; et on en trouve surtout un exemple frappant dans Sassonia (4), qui surpassa encore Paracelse dans tout ce que ce dernier

(1) OEuvres, liv. XVII. ch. 59. p. 417.

(2) *Von* etc., c'est-à-dire, de la Syphilis, T. III. c. 3. p. 175.

(3) *Die grosse* etc., c'est-à-dire, la grande Chirurgie, T. III. c. 8. p. 144.

(4) *Hercul. Saxonia, de lue venereâ, in-8°. Francof.* 1600. c. 5. p. 260.

avait dit des nouvelles étisies, hydropisies, sciatiques et dyssenteries (1).

Girtanner, avec sa prétention ordinaire, et au milieu d'une foule d'autres erreurs souvent avancées à dessein, prétend que ce passage de Sassonia est le premier dans lequel il soit parlé des maladies vénériennes masquées (2). De cette seule assertion on peut conclure que certainement Girtanner n'a pas lu tous les ouvrages dont il parle : car, non-seulement Fernel rapporte l'observation d'une syphilis qui demeura cachée dix années dans le corps, et celle d'une autre qui se développa au bout de trente ans seulement (3), mais encore Cardan cite un cas absolument semblable (4).

La dénomination injurieuse et entièrement fausse de maladie française, *morbus gallicus*, donnée à l'affection, changea également, lorsqu'on connut mieux cette dernière. Béthencourt fit le premier usage du nom de maladie vénérienne (5), et dans le même temps Paracelse attribua la syphilis à la débauche (6). « Sachez que la luxure et Vénus « n'ont jamais régné plus impérieusement qu'à cette « époque : aussi le nom de mal de Vénus est-il con- « venable, et peut-il être conservé, car Vénus est « la mère de la maladie. » Dans un autre endroit (7), il dit : « La syphilis ne diffère pas beaucoup de la « lèpre, car la lèpre excite la luxure à laquelle suc-

(1) *Von* etc., c'est-à-dire, de la Syphilis, T. III. c. 21. p. 181.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des Maladies vénériennes, P. II. p. 186.

(3) *Fernel. de luis vener. curat. c. 7. p.* 517. — *De abdit. rer. causs. lib. II. c.* 14. *p.* 228.

(4) *Comment. in libr. de aliment. in-8°. Basil.* 1582. *p.* 266.

(5) *Astruc, lib. V. p.* 497.

(6) *Vom Ursprung* etc., c'est-à-dire, de la cause, de l'origine et de la cure de la Syphilis, T. I. c. 3. p. 191.

(7) *Ib.* c. 5. p. 192.

« cède la syphilis, par l'intermède de Vénus qui « règne dans la lèpre. » Il s'exprime encore plus clairement sur l'origine de la maladie, qu'il prétend provenir de la *cambucca*, sorte d'ulcère à bords calleux (1), et de la lèpre (2). « La lèpre, dit-il, « existait chez l'homme, et la *cambucca* chez la « femme. » La maladie vénérienne prit naissance de ces deux affections, comme le mulet provient de l'âne et de la cavale, « et de même que l'âne n'obéit « pas toujours à la volonté de son conducteur, de « même aussi la maladie ne cède au médecin et aux « médicamens que quand il lui plaît. Personne ne « peut découvrir la malice de l'âne, de même aussi « la syphilis ne dévoile jamais la sienne. Il reste tou- « jours quelque chose d'étranger qui n'existait point « auparavant, et la maladie présente chez les divers « individus un caractère particulier, de même que « chaque âne a le sien propre. »

Quelques auteurs conservèrent et développèrent même davantage l'ancienne théorie suivant laquelle on dérivait la syphilis du foie. C'est ce que fit surtout Nicolas Massa, qui regardait le mélange de la bile avec les humidités épaissies et froides, comme la cause prochaine de cette affection (3), et qui prétendait même confirmer cette idée par les autopsies cadavériques, parce qu'il avait trouvé remplies de mucosités les veines des personnes mortes de la maladie vénérienne (4); mais vers la fin du seizième siècle, on vit aussi disparaître ce reste de la pathologie arabe, et Sassonia n'attribuait plus l'affec-

(1) *Von* etc., c'est-à-dire, des Plaies et des Ulcères, c. 24. p. 591.

(2) *Die grosse* etc., c'est-à-dire, la grande Chirurgie, T. III. c. 1. p. 131. c. 3. p. 135.

(3) *Epistol. medic.* 19. *f.* 131. *b* (*tom. II. in-4°. Venet.* 1558).

(4) *Epist. med.* 30. *f.* 141. *b.*

tion qu'à un virus contagieux, et à l'action que celui-ci exerce sur les humeurs (1).

Diverses observations remarquables apprirent également à mieux connaître la manière dont le virus se propage. Coyttarus, médecin à Poitiers, raconte à cet égard le cas suivant (2) : « Une fille servait à Loudun chez un chirurgien qui se chargeait « du traitement des maladies vénériennes. Elle prit « dans l'étuve, pour s'en revêtir, les linges imprégnés de la sueur et du pus des malades, et l'affection se déclara chez elle par des éruptions croûteuses générales avec de violentes hémorragies par « tous les pores de la peau ; et elle communiqua le « même mal à sa jeune sœur. » Diomède Cornarus (3) rapporte l'observation singulière d'une syphilis propagée par des ventouses : les malades étaient constamment atteints d'ulcères à l'endroit où l'on avait appliqué l'instrument. Thomas Jordan a décrit dans un mémoire particulier l'histoire, devenue fort célèbre, d'une maladie contagieuse très-grave, qui se répandit en Moravie pendant l'hiver rigoureux de l'année 1577 (4). Tous ceux qui avaient depuis un certain temps visité les bains d'un certain Adam, à Brunn, prenaient, au bout de quinze jours ou trois semaines, un air triste, morne et morose : les places ventousées devenaient brûlantes, et il s'y développait de petits ulcères et des pustules causant une douleur cuisante ; leur intérieur se remplissait de chairs livides. Toute la peau se couvrait d'une éruption psorique hideuse, et les malades éprouvaient des douleurs aussi cruelles que si on les eût

(1) *De lue venereâ*, c. 3. p. 258.

(2) *De febre purpurâ epidem.* c. 3. p. 28 (in-4°. *Paris.* 1578).

(3) *Observ. medic. præmedit.* c. 25. p. 40 (in-4°. *Lips.* 1599).

(4) *Brunno-gallicus, s. luis novæ in Moraviâ exortæ descriptio.* in-8°. *Francof.* 1580. — Comparez *Schenk*, *observ. lib. VI.* p. 816.

tourmentés avec des tenailles rougies au feu. Il leur survenait des ulcères dégoûtans à la tête, le sommeil fuyait leurs paupières, et beaucoup tombaient dans un véritable état maniaque. On parvint enfin, avec beaucoup de peine, à se convaincre que cette maladie était d'origine vénérienne (1).

Quant au traitement de la syphilis, il subit les plus grands changemens, et chaque médecin, pour ainsi dire, tirait de sa propre pratique des résultats contradictoires avec les principes de ses prédécesseurs. De fort bonne heure, et dès l'année 1497, on avait commencé à employer le mercure à l'extérieur contre la maladie vénérienne; car, à cause de la ressemblance de cette affection avec la lèpre, on pensait que ce métal pourrait jouir de quelque efficacité contre elle; mais les chirurgiens et les charlatans osaient seuls le mettre en usage, et on les punissait quand on venait à s'en apercevoir (2). Fernel prétend même encore que l'emploi du mercure est une invention du charlatanisme, et que ce moyen offre des ressources fort incertaines. Les médecins doivent, dit-il, s'en abstenir, parce qu'il ne sert qu'à pallier la maladie sans la guérir (3). Paulmier, son disciple et son imitateur fidèle, juge aussi de la même manière (4).

Cependant les cures heureuses que les chirurgiens opérèrent pendant les premières années du seizième siècle, éveillèrent l'attention des médecins. Jean de Vigo semble même recommander l'usage interne d'un précipité rouge mercuriel dans la syphilis (5),

(1) *Crato a Craftheim, epist. lib. II. p.* 224.
(2) *Fracastor, de morb. contagios. lib. II. c.* 12. *p.* 182.
(3) *De lue vener. curat. c.* 15. *p.* 545.
(4) *De morb. contagios. p.* 192.
(5) Il donne au moins ce précipité à l'intérieur dans la peste (*Copios. lib. II. tr. I. c.* 20. *f.* 27. *a*). En voici la préparation (*lib. VIII. c.* 13. *f.* 163. *b*) : *R. Aquæ, cum quâ aurum ab argento dividitur, quæ sic fit : R. Vi-*

et il emploie le mercure sous plusieurs formes différentes : il vante en effet les fumigations avec le cinabre et le storax dans les cas opiniâtres (1), et l'usage d'un emplâtre qui porte encore aujourd'hui son nom (2). Vidus Vidius préfère les fumigations aux frictions (3) ; mais Fracastor veut qu'on les applique seulement aux membres, et blâme les fumigations générales (4). Bérenger de Carpi fut le principal apologiste des frictions. On savait que ses cures avec l'onguent mercuriel lui avaient procuré une fortune immense ; cette raison détermina plusieurs médecins à suivre la même marche pour assurer leur fortune (5). Ainsi Nicolas Massa était grand partisan des frictions, et les préférait à toutes les autres méthodes (6).

Mais le célèbre botaniste Pierre-André Matthiole est le premier que l'on sache, avec certitude, avoir donné le mercure à l'intérieur (7). Les pilules de Cheireddin ou Barberousse, pirate algérien, conte-

trioli romani, aluminis rochæ āaa lib. 1, salis nitri, lib. 1 ½, et in vase vitreo elambicentur : quantò fortior quantò melior : lib. 1 ½. argenti vivi lib. ½, ponatur aqua in bociâ vitreâ benè inlutatâ. Deindè ponatur ad furnellum cum capello et recipienti, omnibus simul inlutatis, ne aer valeat exire. Et elambicetur imprimis lento igne : deindè cum incipit elambicare, ignis fortificetur usque ad rubedinem recipientis bociæ, deindè successivè ignis aliquantulùm augmentetur, donec aqua in totum sit elambicata. Postmodùm frangé bociam et extrahe argentum vivum calcinatum, quod apud alchemistam præcipitatum nuncupatur : et trituretur super lapide marmoreo : deindè iterùm ponatur in bociâ inlutatâ et iterùm elambicetur, donec tota aqua sit elambicata. Quo facto, frange bociam et extrahe quod intus est, et super lapide marmoreo cum alio lapide pulverizetur : quo facto, ponatur pulvis in caciolâ æneâ ad ignem satis fortem semper baculo agitando per horam cum dimidiâ. Et signum perfectionis est, quando cognoveris ipsum colorem minii aut aliquantulùm clariorem acquisivisse.

(1) *Practic. compend. in-4°. Lugd.* 1518. *lib. V. f.* 33. *a. b.*

(2) *Copios. lib. V. cap.* 22. *f.* 128. *b.*

(3) *Vidi Vid. de curat generat. lib. III. c.* 14. *p.* 328.

(4) *De morb. contag lib. III. c.* 10. *p.* 272.

(5) *Fallop. de morb. gallico. c.* 76. *p.* 728.

(6) *Epist.* 20. *f.* 144. *a.*

(7) *Fracastor. l. c. — Fallop. l. c. c.* 79. *p.* 731.

naient aussi du mercure dans l'état métallique. François I[er], roi de France, en reçut la recette de Barberousse lui-même, et la fit connaître (1). Cependant c'est à Paracelse seul que l'on doit attribuer l'honneur d'avoir introduit une meilleure méthode d'administrer le mercure, et d'avoir recommandé ce médicament de préférence à tous les autres moyens. Il attaque souvent, et sans ménagement, les médecins qui se contentent de donner à leurs malades des décoctions de gaïac et de salsepareille. « On doit, dit-il, « avaler les bois jusqu'à ce qu'ils conduisent au tombeau (2). » Il fait parfaitement sentir (3) que l'abus de ces boissons énerve les forces, et nuit plus qu'il ne sert. « Vous enlevez au corps ce qui est nécessaire à « la santé de ses parties, c'est-à-dire que vous faites « prendre au malade ce qui lui est contraire. Or « vous savez que tout aliment inconvenant épuise « les forces; et, soit dit en passant, on doit, dans le « traitement de ces maladies, prendre garde d'enlever « aux parties la nourriture qui leur est nécessaire. » Il n'attaque pas avec moins de raison l'abstinence à laquelle on condamnait les malades, et la purgation des quatre humeurs cardinales qui n'existent point (4). Les barbiers, les juifs et les médecins grecs ne sont pas non plus épargnés pour ignorer la manière d'administrer le mercure (5). Il blâme les fumigations avec le cinabre comme un remède de charlatan, quoiqu'elles rétablissent quelquefois la santé (6). Le mercure ne doit pas être employé inconsidérément (7),

(1) On trouve les différens procédés alors employés pour les préparer, décrits dans *Perenotti di Cigliano*, *von der* etc., c'est-à-dire, de la Syphilis, in-8°. Leipzick, 1791. p. 281, traduit par K. Sprengel.
(2) Préface du troisième livre de la grande Chirurgie, p. 129.
(3) *Von* etc., c'est-à-dire, de la Syphilis, T. III. c. 15. p. 179.
(4) *Ibid.* T. II. c. 4. p. 164.
(5) *Ibid.* p. 170. 171.
(6) *Ibid.* c. 5. p. 165.
(7) *Ib.*

et « de même qu'il faut boire le vin, et non l'avaler en « fumée, de même aussi le mercure peut être pré- « paré et pris comme aliment (1). » Je trouve que Paracelse faisait usage du précipité rouge, du nitrate de mercure, du mercure doux et du sublimé.

L'école chimique emprunta de lui les préparations mercurielles, et l'on voit déjà recommandés dans Duchesne, le turbith minéral et un oxide gris de mercure qui a beaucoup de rapport avec la préparation de Sunders (2).

A l'égard des autres moyens qui, dans ce siècle, furent mis en usage contre la syphilis, le gaïac est celui qui acquit le plus de célébrité. On le connaît depuis l'année 1517, et l'ouvrage d'Ulric de Hutten contribua beaucoup à en accroître la renommée. En effet, le chevalier décrit fort au long la manière dont on doit employer la décoction de ce bois; et comme l'usage du médicament l'avait guéri, cette circonstance le confirma encore davantage dans l'opinion que la maladie avait dû prendre naissance dans le pays où croît une panacée aussi excellente. On lisait beaucoup les écrits de Hutten, en sorte que de plus en plus on se persuada que la syphilis tirait son origine de l'Amérique (3). Fracastor, dans son beau poëme, prodigue également des éloges au gaïac (4). Massa, au contraire, assure (5) qu'il n'opère qu'une cure palliative, et lui préfère par conséquent les frictions. Mais la majeure partie des médecins du siècle le regardèrent toutefois comme le remède le plus certain contre les maladies vénériennes, et

(1) *Von* etc., c'est-à-dire, de la Syphilis, T. VII. c. 2. p. 288.

(2) *Quercetan. de priscor. philosoph. ver. medic. mater. in-8°. Aurel. Allobr.* 1609. *p.* 375. 389.

(3) *Hensler's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la Syphilis, p. 107.

(4) *Syphil. lib. III. p.* 645.

(5) *Epist. medic.* 20. *f.* 144. *a.*

crurent, avec son secours, pouvoir guérir celles auxquelles on avait vainement opposé le mercure (1). Les chimistes même ne furent pas entièrement contraires à cette opinion. Duchesne enseigna entre autres à préparer l'huile de gaïac, qu'il vanta comme un puissant moyen contre tous les accidens syphilitiques (2). On cherchait, par le gaïac, à exciter les sueurs, qu'on favorisait encore à l'aide des bains de vapeurs; et l'on croyait de cette manière guérir radicalement la maladie.

Outre ce bois, les médecins de la première moitié du seizième siècle recommandèrent encore contre la syphilis une foule d'autres végétaux sudorifiques, au nombre desquels les plus renommés sont la squine, la salsepareille et le sassafras. Vincent Gilius de Tristan, marchand portugais, apporta le premier la squine en Europe (3). L'empereur Charles-Quint en fit lui-même usage avec un plein succès, et Vésale fut celui qui contribua le plus à donner de la vogue à ce remède (4). Mais bientôt on s'aperçut qu'elle n'est point douée de propriétés spécifiques contre la syphilis. La salsepareille, *zarça-parila*, fut aussi proposée comme propre à remplacer le gaïac (5). Fallope découvrit le premier que c'est une espèce de *smilax* (6), et Trincavella recommande principalement cette racine dans les anciens ulcères et les squirrhes de l'utérus (7). Le sassafras fut introduit par

(1) *Fernel. de luis vener curat. c.* 11. 13. *p.* 527. — *Palmar. de morb. contagios. lib. II. c.* 2. *p.* 93. — *Craton. consil. lib. V.* 38. *p.* 204. — *Saxonia de lue vener. c.* 24. *p.* 305. — *Rod. Fonseca. cons.* 40. *p.* 264.
(2) *Quercetan. de priscor. philos. ver. medic. mater. p.* 386.
(3) *Amat. Lusit. cent. I. curat.* 90. *p.* 113.
(4) *Vesal. epist. de radic. chyn. p.* 622. 626.
(5) *Garc. Lopii varia lectio. in-8°. Antv.* 1564. Comparez Fordyce dans les *Medical* etc., c'est-à-dire, Observations et Recherches médicales, vol. I. p. 149.
(6) *De morbo gall. c.* 63. *p.* 723.
(7) *Consil. lib. I.* 71. *p.* 207. *lib. III.* 72. *p.* 547.

Nicolas Monard (1); mais la célébrité dont ce médicament jouit d'abord ne fut pas d'une bien longue durée.

Les disciples de l'école chimique, notamment Duchesne, employèrent les opiats contre la syphilis (2). Hutten apprit des Italiens à connaître l'utilité de l'eau de chaux comme moyen extérieur dans les ulcères vénériens, et lui-même s'en servit avec beaucoup d'avantage (3). Enfin, Paracelse inventa un mélange d'or et de sublimé qu'il recommanda comme une panacée universelle (4), et dont Gonthier d'Andernach (5), Sassonia (6) et Gregoire Horst (7) firent usage dans la syphilis sous le nom d'*aurum vitæ*.

J'ai fait connaître les premières traces du scorbut dans le second volume de cette histoire, et j'ai observé en même temps que différentes chroniques parlent d'une épidémie scorbutique qui, vers la fin du quinzième siècle, régna jusqu'au centre de l'Allemagne. Les symptômes de cette affection sont tellement extraordinaires, et si peu d'accord avec la nature connue du scorbut, que j'ai déjà manifesté mes doutes sur son caractère scorbutique, et j'ai fait pressentir que les médecins, stimulés par la nouveauté de la maladie, croyaient la trouver plus fréquemment qu'elle ne se présentait à eux; et, trompés par la ressemblance de quelques-uns de ses symptômes

(1) *Clus. exotic. p.* 320. *in*-8°. *Antv.* 1605.
(2) *Quercetan. l. c. p.* 356. — *Fernel. l. c. c.* 13. *p.* 535.
(3) *Luisin. p.* 308. — Girtanner (*l. c.* P. II. p. 55) prétend que ce médicament ne fut recommandé, depuis Hutten, que par lui, et assure en avoir constaté les excellens effets; mais sans doute il n'a pas lu Swédiaur, qui (p. 135 de l'édition d'Augsbourg, 1786) conseille l'eau de chaux dans les mêmes circonstances.
(4) Cette préparation se trouve sous le nom de *Calcinatio et solutio solis* dans les *manual. prim. p.* 722.
(5) *De medic. veter. et nov. comment. II. dial.* 7. *p.* 672.
(6) *De lue venereâ*, *c.* 22. *p.* 292.
(7) *Lib. II. part. II. obs.* 10. *p.* 142.

avec ceux de la fièvre adynamique, ils pensaient la voir réellement dans les épidémies putrides. L'étude de l'histoire du scorbut et des premiers ouvrages qui lui furent consacrés, m'a encore confirmé plus que jamais dans cette conjecture. Les auteurs qui écrivirent sur l'épidémie dont je parle en ce moment, étaient ou des hommes qui avaient vécu dans des contrées maritimes, et qui attribuaient à la même cause les accidens analogues dont ils étaient témoins sur le continent, ou des écrivains qui habitaient bien les côtes de la mer, mais commirent la faute, si ordinaire parmi les savans actuels, d'appliquer à toutes les maladies et à toutes les localités les causes nouvellement découvertes. De là vint aussi qu'on se donna tant de peine pour trouver des traces du scorbut dans les anciens Grecs et Latins, et pour attribuer à cette affection les accidens de l'hypocondrie, de l'engorgement des viscères du bas-ventre et de la fièvre putride.

Jean Echt, hollandais de naissance, et qui avait fait ses études dans sa patrie, mais devint ensuite médecin du duc de Julich, fit savoir à Jean Lange, vers le milieu du seizième siècle, que le scorbut régnait alors d'une manière générale à Cologne (1). Jean Lange paraît en avoir été convaincu, et n'épargna aucun soin pour découvrir des traces de la maladie dans les écrits des anciens (2).

Baudouin Ronss, de Gand en Flandre, avait étudié sous Drivère à Louvain, vécut quelque temps à la cour de l'électeur de Hanovre, dont il était médecin, retourna ensuite en Flandre, et mourut à Gouda (3). Il crut voir le scorbut dans les μεγαλοὶ

(1) *Jean Lange, epist. lib. II.* 13. *p.* 614.

(2) *Ib. lib. I.* 42. *p.* 209.

(3) *Eloy, vol. IV. p.* 114.

σπλῆνες d'Hippocrate, la *stomacace* de Pline, et le σκελοτύρβη de Galien; il observa, en 1556, une épidémie scorbutique produite par des pluies continuelles, accompagnées d'un vent violent du sud (1), et remarqua que les accidens augmentèrent beaucoup en 1562, pendant une saison humide (2). Il recommanda les herbes amères, l'absinthe, le cochléaria et la germandrée (3).

Jean Wyer, natif de Grave, sur la Meuse, dans le Brabant hollandais, avait fait de longs voyages en Grèce et en Afrique, et devint, à son retour, médecin du duc de Clèves (4). Ses observations sur le scorbut sont un véritable chef-d'œuvre, et ont été très-souvent copiées par ceux qui écrivirent après lui. Il attribue la maladie aux obstructions de la rate, aux humeurs atrabilaires (5) et aux alimens altérés et salés (6). Les accidens qu'il observa spécialement, sont les taches des cuisses (7), et il recommanda le cochléaria, le beccabunga, etc. (8).

Rembert Dodoens, né à Malines, était professeur à Leyde et médecin de l'empereur des Romains. Dans son histoire des plantes, il décrit le scorbut, contre lequel il recommande surtout le cochléaria (9). Il fait l'excellente remarque que le dégoût de la vie, et un long chagrin, peuvent donner naissance à la maladie sans que l'influence de l'air y prenne la moindre part, ou sans que les alimens altérés contri-

(1) *Bald. Ronsseus, de magnis Hippocrat. lienibus. in-8°. Antverp.* 1564. *c.* 5. *f.* 15. *b.*
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid. c.* 8. *f.* 18. *a.*
(4) *Merklin, Linden. renov. p.* 702.
(5) *Observ. med. rar. in-4°. Basil.* 1567. *p.* 7.
(6) *Ibid. p.* 13.
(7) *Ib. p.* 14.
(8) *Ib. p.* 15.
(9) *Dodonæi histor. stirp. pempt. IV. lib. V. c.* 16. *p.* 583 (*in-fol. Antverp.* 1583).

buent à la développer (1). Mais on peut élever des doutes sur le récit qu'il fait d'une épidémie scorbutique produite en 1556 dans le Brabant, par l'importation des grains de la Prusse (2). Dodoens n'aurait-il pas confondu la raphanie avec le scorbut?

Henri Brucaeus, flamand, professeur à Rostock, avait certainement une excellente occasion d'observer cette maladie, puisqu'il habita toute sa vie des pays voisins de la mer. Il la regardait comme héréditaire (3), et remarqua que les fièvres intermittentes, les hydropisies et le marasme prennent quelquefois un caractère scorbutique (4). Il paraît donc avoir déjà reculé le domaine de cette affection bien au-delà de ses limites. L'absinthe, et surtout le vieux vin du Rhin, sont les moyens qu'il conseille comme étant les plus énergiques contre elle (5).

Balthasar Brunner, de Halle, médecin du prince d'Anhalt, paraît avoir le plus contribué à répandre l'idée du scorbut de mer épidémique. Vraisemblablement aucune occasion ne s'était offerte à lui d'observer la véritable maladie scorbutique, et il en appliqua le nom à différentes affections qui n'avaient avec elle qu'une analogie éloignée. Il donne pour cause à cette maladie une atmosphère nébuleuse et humide, et recommande surtout les eaux minérales ferrugineuses, et les médicamens styptiques (6).

Le même jugement peut s'appliquer à l'ouvrage de Salomon Alberti, professeur à Wittemberg (7). Il adopta en toute confiance l'opinion du caractère

(1) *Dodonæi observ. medicin. exempl. rara*, c. 33. p. 83 (in-8°. *Colon.* 1581).
(2) *Ib.* p. 82.
(3) *Brucaeus, de scorbuto. in-8°. Hag. Com.* 1658. p. 56.
(4) *Ib.* p. 62.
(5) *Ib.* p. 64.
(6) *Brunner, de Scorbuto (ed. prior).* p. 9. 18.
(7) *Scorbuti historia. in-8°. Viteb.* 1594. sans pagination.

scorbutique de certaines épidémies, et dit avoir observé le scorbut dans la marche de Brandebourg, le Harz, la Bohême, la Silésie et la Haute-Saxe. Il en place le siége dans le foie et la rate (1), et remarque surtout avec un soin particulier les douleurs déchirantes dans les membres, et le sentiment de constriction que les malades éprouvent dans les mollets (2). De même il assure avoir vu des courbures et des distorsions de la colonne vertébrale qu'il met sur le compte du scorbut, mais qui évidemment tiennent à d'autres causes (3). Son fils publia un petit ouvrage sur cette affection, afin de prouver que la ladrerie des cochons en diffère (4).

Nous lisons avec intérêt l'histoire d'une nouvelle modification du scorbut, qu'on appelait *de loopende varen*, et qu'on faisait provenir des vers, parce qu'on avait découvert des animaux semblables dans les ulcères scorbutiques (5). Henri de Bra, médecin à Dockum, dans la Frise occidentale, décrit cette maladie de la manière suivante (6). Le corps se couvrait d'ulcères phagédéniques d'où s'écoulait une sanie fétide mêlée de vers, et le malade éprouvait des douleurs erratiques d'une violence insupportable. Bra prétend avoir aussi aperçu des vers dans l'urine et les déjections alvines. Très-souvent, ajoute-t-il, il survenait une fièvre lente qui finissait par dégénérer en marasme. Il propose pour la curation les alexipharmaques et les hannetons.

Henri Petræus observa aussi la *loopende varen* à

(1) Dans l'épître dédicatoire au duc de Brunswick, et §. 57.

(2) §. 91.

(3) §. 200.

(4) *Quæstio, an et quid grandinii in sue cum schorbuto in homine sit commercii, recitata à Jo. Jac. Salomonis filio.*

(5) *Schorbuti historia*, §. 29.

(6) *Forest. observ. lib. XIX.* 38. *p.* 307.

Marbourg, sur un Westphalien chez lequel elle déterminait des spasmes et un chatouillement continuel dans les cuisses, et des douleurs en apparence semblables à celles de la pierre. Le malade avait été auparavant atteint d'engorgemens des viscères du bas-ventre. Petræus assure que les vers de terre contribuèrent à lui rendre la santé (1).

On trouve de même quelques notices sur le scorbut dans Solenander; mais cet auteur le considère comme une maladie endémique dans le Danemarck et la Norwège, et il ne dit pas un seul mot de son apparition sur le continent (2).

Les observations de Forestus sont également incertaines, et n'ont rapport qu'au véritable scorbut. L'auteur reconnut que cette affection se développe avec d'autant plus de facilité que le malade était antérieurement atteint d'une fièvre quarte (3). Il la guérit en faisant prendre un sirop dans la composition duquel entrent le beccabunga et le cochléaria (4).

Quoique les médecins allemands eussent déjà confondu le scorbut avec d'autres maladies, et lui eussent accordé une influence bien plus grande et plus générale que celle qu'il peut avoir d'après sa nature, cependant Séverin Eugalen, médecin à Dockum dans la Frise occidentale, surpassa tous ses prédécesseurs par la confusion et l'inexactitude avec lesquelles il traça le tableau de la constitution scorbutique. Il soutint que le scorbut enlève très-souvent les malades sans que les gencives se tuméfient ou tombent en putréfaction (5); mais les signes qu'il

(1) *Greg. Horst. epist. sect.* 2. *p.* 348 (*in*-4°. *Ulm.* 1625).

(2) *Consil. med. sect. V. p.* 501.

(3) *Lib. XX. obs.* 11. *p.* 291.

(4) *Ib. p.* 298.

(5) *Eugalen. de morbo scorbuto liber, p.* 9 (*in*-8°. *Hag. Com.* 1658).

substitue à ceux qui caractérisent le vrai scorbut, et qu'il prétend être suffisans pour en faire reconnaître la présence, peuvent s'appliquer à une foule d'autres affections. De même les accidens qu'il indique comme étant de nature scorbutique portent certainement un tout autre caractère, et ne sont rien moins que des symptômes de la maladie. Lui-même doit avoir senti cette inconséquence; car il dit qu'à Hambourg le traitement ne doit pas être le même qu'à Emden, que celui qui convient à Leeuwarden ne ressemble pas à celui auquel on doit avoir recours à Enkhuysen (1). Il ajoute que la maladie s'est propagée fort au loin dans tous les autres pays, et que maintenant on ne la trouve plus que sur les côtes seulement (2). Lind a parfaitement démontré dans son ouvrage classique (3) combien la méthode d'Eugalen est erronée, lorsque, dans les cas où il ne trouve pas une analogie évidente entre le véritable scorbut et les maladies observées par lui, il a égard au pouls et à l'urine, qui ne peuvent cependant constater jamais l'identité des deux affections. J'approuve entièrement Lind quand il montre qu'Eugalen s'est trop empressé de conclure que le scorbut peut prendre la forme de toutes les maladies aiguës, et paraître sous celle, tantôt d'une fièvre bilieuse, tantôt d'une fièvre nerveuse (4). Lind fait aussi la remarque qu'Eugalen connaissait peu ou même point du tout les maladies nerveuses, l'hypocondrie, l'hystérie et autres; car, lorsqu'elles se présentent à lui, de suite il les regarde comme étant scorbutiques (5). Personne n'a mieux que

(1) *Eugalen. de morbo scorbuto liber*, *p.* 20.

(2) *Ib. obs.* 16. *p.* 284.

(3) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité du Scorbut, p. 13.

(4) *Ib.* p. 18.

(5) *Ibid.*

l'excellent écrivain anglais, démasqué l'ignorance et la présomption du Hollandais (1). Cependant, comme la doctrine d'Eugalen avait l'attrait de la nouveauté, il n'est pas étonnant qu'elle lui ait attiré l'admiration des écrivains du dix-septième siècle. Mathieu Martini, à Aschersleben (2); Daniel Sennert, à Breslau et à Wittemberg (3), et Roderic de Fonséca à Pise (4), n'avaient vraisemblablement jamais vu le scorbut, et ne pouvaient par conséquent point comparer les observations d'Eugalen avec les résultats de leur propre expérience. Valentin André Moellenbrock, d'Erford, où il fut d'abord professeur, et qui pratiqua ensuite la médecine à Halle, adopta les idées de Bra sur la *loopende varen*, attribua tous les rhumatismes au scorbut, et voulut ériger ce dernier en une maladie propre à tous les hommes (5). Michel Ettmüller attacha également des idées tout-à-fait inexactes au mot scorbut, et confondit cette affection avec l'hypocondrie (6). Depuis ces médecins on a vu régner partout le préjugé de la généralité du scorbut, de son développement sur le continent, et de sa tendance à se cacher sous le masque d'autres maladies.

La coqueluche est du nombre des maladies qui furent mieux examinées dans le cours du seizième siècle, et que l'on peut en quelque sorte considérer comme nouvelles. Elle avait déjà régné d'une manière épidémique dans le siècle précédent, et, en

(1) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité du Scorbut, p. 20.

(2) *De Scorbuto commentatio. in*-8°. *Jenæ*. 1624.

(3) *De Scorbuto tractatus. in* 4°. *Viteb.* 1654.

(4) *Cons.* 2. *p.* 31. — Sans doute Fonséca s'est laissé induire en erreur par Eugalen; car son scorbut n'est qu'un empâtement des viscères du bas-ventre.

(5) *De varis, seu arthritide vagâ scorbuticâ. in*-8°. *Lips.* 1663.

(6) Lind, *l. c.* p. 561.

1510, elle reparut une seconde fois en France (1), accompagnée de violentes douleurs dans les lombes, l'estomac et la tête, d'une fièvre très-intense, de délire, et de répugnance invincible pour tous les alimens tirés du règne animal. La vive céphalalgie que ressentaient les malades leur fit prendre la coutume de s'envelopper la tête; et la maladie tira son nom du capuchon, *cucullio*, dont ils se couvraient (2). D'autres prétendent que le mot dérive de coquelicot, parce que le sirop de cette plante fut employé pour la première fois contre la coqueluche (3). On appelait aussi la maladie *tussis quinta, quia sicut quinta essentia est erutio difficilis, ita hœc tussis curatio difficillima* (4). Coyttarus (5) et Pasquier (6) parlent d'une troisième épidémie semblable qui se déclara en 1557, à la suite d'une fièvre pétéchiale, survint pendant un automne humide et froid, et se répandit l'année suivante en Allemagne. Elle moissonna un nombre prodigieux d'enfans, et on lui donna le nom de mal de poule, *Hühnerweh*, parce que les malades, en respirant, rendaient un son analogue à la voix d'un jeune coq. On attribuait l'affection à une saison nébuleuse et humide, et on ouvrait les veines ranines. Cependant on n'essaya pas de nouveaux moyens, et on se contenta de mettre en usage les médicamens ordinaires, propres à favoriser l'expectoration (7). Ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans les deux der-

(1) Mézeray, Abrégé chronol. de l'hist. de France. in-4°. Paris, 1690. vol. II. p. 396.
(2) *Schenk in præfat. et lib. VI. p.* 767.
(3) *Ibid.* — Paré, liv. XXII. ch. 5. p. 530.
(4) *Schenk. lib. II. p.* 237.
(5) *De febre purpur. epidem. c.* 2. *p.* 6.
(6) Recherches sur la France. in-4°. Paris, 1607. liv. IV. ch. 25. p. 635. — Comparez Neefe dans *Craton. consil. lib. III.* 24. *p.* 113.
(7) *Valleriola, loc. comm. append. p.* 50. 51 (*in*-8°. *Lugd.* 1604). — *Schenk. lib. VI. p.* 767. — *Gesner. epist. lib. III. f.* 82. *b.* — *Forest. lib. XVI. obs.* 6. *p.* 8.

nières années la coqueluche n'épargna ni l'âge ni le sexe, et paraissait même avoir des qualités contagieuses. Les enfans seuls périssaient, car elle était beaucoup moins violente chez les adultes. Les purgatifs et la saignée semblaient en accroître encore l'intensité. Le bol d'Arménie mêlé avec des béchiques édulcorés, était le remède le plus propre à en suspendre les ravages (1).

Elle reparut une quatrième fois en 1580, temps où elle paraissait être combinée avec une constitution pestilentielle générale; elle régna dans toute l'Europe, mais ne dura que cinq à six mois (2). Marcellus Donatus dit ne l'avoir pas trouvée aussi redoutable à Mantoue, qu'elle le paraît d'après la description qu'en ont donnée les médecins des autres contrées (3). Au contraire, elle fut des plus destructrices dans les États de l'Eglise. A Faenza, les enfans mouraient au bout de quatre jours, et la maladie se compliquait, dès son début, avec une fièvre aiguë jointe à une prostration étonnante des forces (4). A Rome, elle enleva dans cette année neuf mille enfans (5). On se servit de légers pectoraux, sans opposer de remèdes plus actifs à la malignité des accidens (6). A Padoue, elle fut moins meurtrière, et n'était pas contagieuse : elle paraît s'y être rapproché davantage du caractère catarrhal (7).

En France, on lui donna le nom de *maladie des moutons*, à cause du son que rendaient les malades en respirant (8). Dans la Hollande, on l'attribua au

(1) *Valleriol. l. c.*

(2) Mézeray, vol. III. p. 211.

(3) *De histor. mirab. med. f.* 309. *b.*

(4) *Sal. Divers. de febre pestil. c.* 11. *p.* 60 (*in-8°. Francof.* 1586).

(5) *Wyer. observ. lib. II. c* 3. *p.* 978 (*Opp. ed. Amst. in-4°.* 1660).

(6) *Solenandr. consil. med. sect.* 5. *p.* 490.

(7) *Capivacc. epist.* 3 *p.* 868 (*Opp. in-fol. Venet.* 1606).

(8) Encyclopédie ou Dictionn. raison. des Sciences, vol. IX. p. 399.

sol marécageux et à l'humidité de l'atmosphère ; mais on en chercha la cause prochaine dans la métastase d'une pituite saline de la tête sur les poumons (1).

Crato de Craftheim et Diomède Cornarus, fils de Janus Cornarus, tous deux médecins de Vienne, témoignent que la coqueluche régna généralement aussi dans le midi de l'Allemagne. Le dernier la décrit comme une fièvre catarrhale violente, dont peu de personnes périssaient et dont presque toutes étaient délivrées en peu de temps par les secours de la nature. Il attribue l'épidémie principalement aux froids humides du mois de juin, auxquels succédèrent des chaleurs excessives dans le mois suivant (2). Crato faisait usage des sudorifiques et du bol d'Arménie, parce qu'il avait remarqué la tendance de la nature à provoquer des sueurs (3). Il regarde la saignée comme extrêmement dangereuse (4). Il entretint à cet égard une correspondance fort intéressante avec Mercurialis, qui croyait la maladie contagieuse (5). D'après ce qu'il dit, il paraît que les vieillards eux-mêmes n'en étaient point exempts (6) ; et cette remarque a beaucoup contribué à induire les médecins en erreur, et à leur faire croire qu'ils avaient à traiter une fièvre catarrhale ordinaire. Stoll pense que l'épidémie, à Vienne au moins, n'était autre chose qu'une pleurésie bilieuse (7).

Le seizième siècle vit encore naître des péripneumonies épidémiques, soit unies à une constitution

(1) *Lemn. de occult. natur. mirac. lib. III. c.* 3. *p.* 287.

(2) *Cornar. observ. medic. præmedit. in-*4°. *Lips.* 1599. *c.* 6. *p.* 11.

(3) *Craton. epist. med. lib. II. p.* 304.

(4) *Ib. p.* 243.

(5) *Ib. p.* 235.

(6) *Ib. p.* 248.

(7) *Rat. med. tom. I. p.* 21.

pestilentielle, soit formant des épidémies distinctes et isolées, et qui eurent certainement l'avantage de rectifier les principes des médecins à l'égard du traitement de cette affection. En 1535, il régnait à Venise et dans les environs une pleurésie maligne dans laquelle la saignée était funeste, mais qui exigeait les ventouses et les scarifications (1). La même épidémie reparut en 1537 à Brescia et dans toute la Lombardie (2).

Une pleurésie épidémique qui, en 1551, régna dans toute la Suisse et dans la Haute-Italie, donna occasion à une correspondance longue, mais peu intéressante, sur les propriétés médicamenteuses de l'oxymel, entre Thaddæus Dunus, Cigalini et Cardan. A cette époque, les empiriques avaient déjà presque entièrement rejeté les moyens simples d'Hippocrate, et recommandé à leur place de violens remèdes tirés du règne minéral et des préparations chimiques. Dunus prétendit assigner à l'oxymel une place parmi les principaux médicamens propres à combattre la pleurésie, et chercha à démontrer que dans la majeure partie des cas, cette affection étant de nature bilieuse, l'oxymel, remède dissolvant, doit être employé pour dissoudre les humeurs bilieuses épaissies (3). Gesner avait, dans la même intention, prôné les vertus d'un mélange d'oxymel et d'ellébore (4).

La pleurésie épidémique de 1564 fut encore plus célèbre que les précédentes. A un hiver humide et chaud succéda, cette année, un printemps froid et très-sec. La pleurésie se déclara d'abord en Angle-

(1) *Nic. Massa, de febr. pestilent. in-4°. Venet.* 1556. *tr. III. c.* 3. *f.* 62. *a.*

(2) *Aloys. Mundellæ epistol.* 16. *p.* 134 (*in-4°. Basil.* 1543).

(3) *Dun. epist. med. in-8°. Tigur.* 1592. *f.* 4. *b. f.* 32. *a.*

(4) *Epist. lib* 1. *f.* 46. *b.*

terre (1). De là elle se répandit dans les Pays-Bas, où le printemps était tellement froid qu'au mois de mars on voyait encore des glaces sur l'Escaut à Anvers. Une foule de personnes furent victimes de l'épidémie, et les autopsies cadavériques apprirent alors pour la première fois qu'une véritable inflammation de la substance elle-même du poumon peut se trouver combinée avec la pleurésie. Cependant on n'en continua pas moins d'admettre jusque dans des temps très-rapprochés de nous une différence entre cette affection et la péripneumonie. En Hollande on saignait les malades, et l'on s'aperçut que les crachats jaunâtres étaient un signe funeste (2). Dans d'autres endroits, la saignée fut trouvée très-dangereuse (3). Quelques médecins eurent recours au bol d'Arménie, à la thériaque et à d'autres antidotes, et refusèrent de regarder la maladie comme une pleurésie (4). Les douleurs, dit Wyer, étaient simplement erratiques : les malades crachaient, à la vérité, du sang; mais la malignité, donne-t-il à entendre, excluait toute idée d'une affection pleurétique. Auparavant on avait déjà remarqué des angines qui devenaient mortelles en huit jours, et n'étaient accompagnées d'aucun gonflement. La saignée et les purgatifs ne convenaient jamais.

La maladie causait très-promptement aussi la mort chez les Suisses. Du troisième au sixième jour, les personnes qui en étaient atteintes périssaient après avoir été en proie au délire le plus violent, à l'état comateux, et aux attaques d'apoplexie. Celles qui passaient la première semaine se rétablissaient lentement, et ce qu'il y avait de remarquable, c'est que

(1) *Dun. Miscellan. med. in-8°. Tigur.* 1592. *c.* 10. *f.* 130, *a.*

(2) *Dodon. medic. observ. exempl. rar. c.* 21. *p.* 55.

(3) *Schenk. lib. VI. p.* 777.

(4) *Wyer, obs. med. rar. p.* 56.

les malades pouvaient se coucher indifféremment sur les deux côtés, parce que les douleurs n'étaient pas fort considérables (1). A Zurich, on fit l'observation que dans cette pleurésie la saignée du pied était plus avantageuse que celle du bras (2). La raison en était sans doute que l'on tirait des veines du pied une très-petite quantité de sang, et qu'on aurait pu tout aussi bien se dispenser de recourir à cette opération.

La maladie hongroise fut aussi observée pour la première fois dans le cours du seizième siècle, et considérée par les médecins comme une affection nouvelle ; mais on comprend sous cette dénomination deux maladies extrêmement distinctes et différentes l'une de l'autre.

On donne d'abord ce nom à une fièvre putride accompagnée de violens accidens nerveux et malins. Cette affection, véritable fièvre des camps, parut pour la première fois pendant la campagne de l'empereur Maximilien II contre les Turcs, et ravagea également les deux armées (3). En 1566, l'armée autrichienne se trouvait à Gomor dans un canton très-marécageux (4). Au siége des villes de Wesprim et de Tata, elle éprouva la plus grande disette, et les fleuves débordés avaient couvert le plat pays d'inondations qui furent long-temps à disparaître. Peut-être les vins nouveaux préparés avec des raisins qui n'étaient point encore parvenus au terme de leur maturité parfaite, contribuèrent-ils aussi au développement de la maladie (5). A l'époque où l'épidémie

(1) *Dun. miscel. med. l. c.*

(2) *Gesner. epist. lib. 1. f.* 19. *b.*

(3) *Schwandtner scriptor. rer. Hungar. vol. 1. p.* 708.

(4) *Thom. Jordan. pestis phænomena. in-*8°. *Francof.* 1576. *lib. 1. c.* 19. *p.* 220.

(5) *Jordan. ib. p.* 235. — *Tob. Cober. obs. med. castrens. dec. 1. obs.* 7. *p.* 38 (*ed. Meibom. in-*4°. *Helmst.* 1685).

éclata près de Gomor, beaucoup de soldats allemands furent envoyés chez eux en permission. Ils emportèrent les germes de la maladie, et la propagèrent ainsi dans l'archiduché d'Autriche (1).

Personne n'en a mieux décrit les symptômes que Thomas Jordan, de Koloswar en Transylvanie, qui, à cette époque, était chirurgien en chef de l'armée impériale. Une violente céphalalgie et des spasmes très-douloureux de l'estomac étaient les premiers symptômes par lesquels débutait l'affection. Le visage devenait blême, les traits de la face se décomposaient, la langue se couvrait d'une couche noire et sèche, le malade était privé du sommeil et avait la voix tremblante. Les spasmes de l'estomac dégénéraient souvent en des coliques insupportables. La fièvre s'annonçait par un froid suivi d'une chaleur dévorante, et dès le premier accès le malade tombait de suite dans une prostration extrême, signe certain de la malignité du mal. Un délire tranquille ou furieux alternait avec l'état comateux, ou dégénérait en léthargie, souvent même en dyssenterie ou en angine gangréneuse (2). Les spasmes affreux de l'estomac et l'anxiété qui tourmentaient les malades, firent donner, par quelques médecins, le nom d'*angine du cœur* à l'affection. Des taches de différentes forme, grandeur et couleur, apparaissaient sur tout le corps, sans cependant diminuer les accidens d'une manière notable (3). Un désir insatiable de boire du vin était très-dangereux; car lorsqu'on venait à le satisfaire, la mort ne tardait pas à enlever le malade. Souvent les membres tombaient spontanément en gangrène, et on était obligé de les amputer. La fièvre se terminait

(1) *Jordan. p.* 221.

(2) *Ib. p.* 222.

(3) *Ib. p.* 226.

quelquefois par une diarrhée bilieuse, et la surdité était également critique, lorsqu'il survenait ensuite des parotides qui tombaient en suppuration (1).

Parmi le peuple régnait l'opinion que la maladie avait été provoquée par la viande de bœufs tués trop récemment, et dont on s'était vu contraint de faire usage à cause du manque de bouchers (2). On employait pour la guérir un mélange d'eau-de-vie et de blanc d'œuf, la grande joubarbe avec le sel ammoniac, et la thériaque (3). Dans une lettre à Théodore Zwinger (4), Crato de Craftheim regarde la maladie comme une fièvre putride, et recommande principalement le raifort, les perles préparées, le bol d'Arménie et autres médicamens sudorifiques. Diomède Cornarus observa aussi une fièvre de Hongrie qu'un charlatan avait déjà traitée par l'antimoine (5).

Par la suite on crut devoir faire de cette maladie une espèce distincte (6), et, sur les bords du Rhin particulièrement, on fut très-tenté de donner le nom de maladie hongroise à toutes les fièvres putrides intenses, comme nous l'apprennent les observations de Louis Schmidt à Worms (7), et celles de Gabelchover à Calw (8).

(1) *Jordan. p.* 225.
(2) *Ib. p.* 232.
(3) *Ib. p.* 228.
(4) *Craton. epist. lib. V.II.* 7. *p.* 580. — *Consil. lib. V.* 30. *p.* 152.
(5) *Observ. med. præmedit. c.* 4. *p.* 8.
(6) *Jean Ernest Burggrav, Von der* etc., c'est-à-dire, de la Maladie hongroise. in-4°. Francfort, 1627. — *Schenk, lib. VI. p.* 767.
(7) *Fabric. Hildan. cent. VI. obs.* 31. *p.* 534.
(8) *Gabelchover, curat. et observat. med. cent. V. in-8°. Tubing.* 1629: lisez surtout la *curat.* 52. *p.* 101. — Je ne connais que d'après la bibliothèque de Haller, les ouvrages suivans sur cette maladie. — *Mart. Ruland, de perniciosæ luis ungaricæ tecmarsi et curatione. in-8°. Francof.* 1600. — *Jean Oberndorfer, Bericht* etc., c'est-à-dire, Idées sur la nature et les causes de la maladie hongroise. in-4°. Francfort, 1607. — *Jo. Jac. Federer, brevis febris ungaricæ curandæ, cognoscendæ et ab aliis febribus discernendæ methodus. in-8°. Friburg.* 1624. — *Jo. Christ. Ayrer, συζήτησις medica de morbo ungarico. in-4°. Basil.* 1621.

Il ne faut pas la confondre avec une autre à laquelle on a donné aussi le nom de maladie hongroise. Celle-ci s'appelle Tschœmœr, *Csômör*, et consiste dans un grand dégoût accompagné de lassitude extrême et d'ardeur d'estomac. Vraisemblablement elle provient, dans la plupart des cas, de l'usage immodéré d'alimens gras, entre autres de la chair de porc (1). Tobie Cober, qui l'observa le premier en 1598, l'attribue aux viandes crues desséchées au soleil, et la traite par les vomitifs (2). Il est très-disposé à la regarder comme la même que la maladie décrite par Jordan ; mais elle ne présente pas tous les symptômes essentiels de cette dernière. Au nombre des causes qui la produisent, il range encore l'insalubrité des eaux (3), l'abus des vins très-généreux (4), les passions (5), et la nécessité de coucher sur un sol humide (6) ; mais il la nomme plutôt une disposition à la maladie, qu'une maladie elle-même (7). On peut en conclure, ainsi que des observations dont il fait le récit, que le Tschœmœr ne saurait être la fièvre hongroise de Jordan.

Je dois encore parler d'une maladie remarquable, dont la cause nous est encore aujourd'hui cachée, malgré toutes les recherches des naturalistes les plus habiles. C'est la raphanie, affection qui se montra pour la première fois sous une forme épidémique dans le courant du seizième siècle, époque où elle attira l'attention des médecins. Nous en trouvons nombre

(1) *Fuker, de salubrit. et morb. Hungar. in-8°. Lips.* 1777. *p.* 27. — *Windisch's Geographie* etc., c'est-à-dire, Géographie du royaume de Hongrie, in-8°. Presbourg, 1780. p. 39.

(2) *Observ. castrens. med. dec.* 1. *obs.* 6. *p.* 28.

(3) *Ib. obs.* 7. *p.* 35.

(4) *Ib. obs.* 8. *p.* 42.

(5) *Ib. obs.* 9. *p.* 46.

(6) *Ib. obs.* 10. *p.* 51.

(7) *Ib. p.* 30.

de traces chez les anciens (1). Jules César au moins parle d'une maladie dangereuse qui éclata chez les Marseillais à cause de la disette de bon blé et de l'altération des céréales dont ils faisaient usage (2). Galien dit aussi que la rouille, la gangrène et l'altération du blé donnent naissance à des maladies pestilentielles et à des exanthèmes dartreux (3). Cependant on ne commença que vers la fin du seizième siècle à considérer la convulsion céréale comme une maladie particulière et distincte.

Si l'on peut appliquer à la raphanie l'observation que Dodaens rapporte d'un scorbut qui, en 1556, ravagea épidémiquement le Brabant, où il avait été provoqué par les grains de mauvaise qualité apportés des pays soumis à la Prusse (4), c'est la première trace que j'aie pu jusqu'à présent découvrir de cette affection. Il régna aussi en 1581, dans la ville de Lunébourg, une épidémie dangereuse, dont la description ressemble assez à celle de la convulsion céréale, et qui, dans deux villages seulement, enleva cinq cent vingt-trois individus (5).

Cependant nous n'en trouvons la première trace évidente que dans Schwenckfeld (6). Il raconte qu'en 1588 et en 1593, on vit se développer chez les habitans des montagnes de la Silésie une maladie jusques alors inconnue, dont les principaux symptômes étaient de violentes douleurs et des convulsions des mem-

(1) Comparez *Gruner. morb. antiquit.* p. 103. 104.

(2) *De bello civili*, *lib. II. c.* 22.

(3) *De differ. febr. lib. I. p.* 322. Ὥσπερ καὶ πυροὶ καὶ κριθαὶ καὶ τ' ἄλλα γεύματα σύμπαντα σιτηρὰ, τὰ μὲν ἀπὸ χρόνου μήκους εἰς σηπεδονώδη διάθεσιν ἀχθέντα, τὰ δὲ εὐρῶτος ἐμπλησθέντα διὰ μοχθηρὰν ἀπόθεσιν, ἔνια δὲ καὶ κατὰ τὴν πρώτην γένεσιν ὑπ' ἐρισύβης κακωθέντα. Τοιαῦτα γοῦν ἐδέσματα καὶ νῦν ἀναγκασθέντες ἐσθίειν πολλοὶ διὰ λιμὸν, οἱ μὲν ἀπέθανον ἀπὸ σηπεδονωδῶν τε καὶ λιμωδῶν πυρετῶν, οἱ δὲ ἐξανθήμασιν ἑάλωσαν ψωρώδεσί τε καὶ λεπρώδεσιν.

(4) *Dodon. medic. observ. exempl. rar. c.* 33. *p.* 82.

(5) *Schenk*, *lib. VI. p.* 830.

(6) *Schwenckfeld theriotroph. Siles. p.* 334. 335 (*in-4°. Lignic.* 1603).

bres. Elle fit périr un grand nombre de personnes, qui moururent de la manière la plus misérable. Les médecins peu experts la traitaient par les purgatifs, qui ne manquaient jamais de causer la mort des malades. Lorsque je revins de Bâle dans ma patrie, ajoute Schwenckfeld, j'examinai quelle en pouvait être la cause, et la trouvai dans un certain poison que renfermait le blé. Une rosée vénéneuse, ou une manne de mauvaise nature, avait tellement empoisonné le grain, que toutes les personnes qui mangeaient du pain préparé avec ces céréales, principalement les vieillards, les individus oisifs, les femmes et les enfans, périssaient. Les grains étaient tellement gonflés par cette rosée, que, bien qu'on les lavât, ils n'en demeuraient pas moins couverts d'un enduit écumeux, et la farine elle-même exhalait une odeur très-désagréable. On recommandait les pies cuites comme le meilleur remède.

La maladie reparut ensuite en 1596 dans la Hesse, où elle fut également épidémique. Le savant et infatigable Grüner nous a donné une nouvelle édition du jugement singulier que la faculté de Marbourg porta sur cette épidémie (1), travail qui sera d'autant plus agréable à tous les littérateurs, que ce mémoire ne nous était jusqu'alors connu que par la traduction insérée dans les ouvrages de Horst (2). La maladie débutait par un picotement et un fourmillement dans les membres, suivis de convulsions et de contractions des membres (3), avec des douleurs intolérables (4). Les accès survenaient presque toujours

(1) *De convulsione cereali epidemicâ, novo morbi genere, facultatis medicæ Marburgensis responsum : libellum primum rarum et argumento gravem recudi curavit, notulisque auxit Christ. Gottfr. Gruner. in-4°. Jenæ*, 1793. L'édition originale, écrite en allemand, parut à Marbourg en 1597. in-4°.

(2) *Observ. med. lib. III. part. II. append. p.* 299.

(3) *De convuls. cereal. p.* 23.

(4) *Ib. p* 25.

subitement et sans qu'on s'y attendît; mais souvent il se déclarait un violent vomissement de matières muqueuses (1). L'épilepsie, la catalepsie, la manie, la léthargie, l'obscurcissement de la vue et l'émoussement des sens, accompagnaient ces symptômes, ou en étaient une suite. Pendant la catalepsie, les malades éprouvaient un besoin irrésistible d'étendre les membres contractés, ou de les ployer quand ils étaient roidis (2). On voyait aussi survenir une faim dévorante, la diarrhée, la leucophlegmatie et de larges phlyctènes aux pieds et aux mains (3). Quand les malades étaient atteints d'épilepsie ou de manie, ces affections duraient ordinairement toute la vie après la guérison de la raphanie (4). Les médecins de Marbourg considéraient cette dernière comme contagieuse. Ils l'attribuaient à la famine, au pain mal cuit et de mauvaise qualité, et aux fruits encore verts, sans rien déterminer de plus précis (5). Indépendamment d'un bon régime et des purgatifs, ils prescrivaient un électuaire composé de laxatifs, de castoréum, de safran, de gingembre, de costus, de cumin et de gérofle, puis une thériaque préparée avec la pivoine, le gui, le castoréum, des crânes humains brûlés, de la thériaque et du mithridate, enfin une poudre d'aunée, d'aconit, de feuilles de laurier, etc. (6).

Je passe maintenant aux maladies pestilentielles proprement dites, qui exercèrent de si grands ravages dans le seizième siècle; et, d'abord, je commence par quelques observations sur la fièvre pétéchiale,

(1) *De convuls. cereal. p.* 26.

(2) *Ib. p.* 25. 27.

(3) *Ib. p.* 30. 31.

(4) *Ib. p.* 32. 33.

(5) *Ib. p.* 21. 22.

(6) *Ib. p.* 34. 38. 43. 66. 67.

appelée aujourd'hui *febris peticularis* ou *punctularis*, et qui commença dès-lors à être considérée et traitée comme une affection particulière. On ne peut révoquer en doute, ainsi que l'ont prouvé Jean Lange (1), G.-H. Welsch (2) et Gruner (3), que les pétéchies ne se rencontrent déjà dans Hérodote, disciple d'Agathinus, Aharun, Gaddesden, Jacques Despars et autres anciens écrivains; mais, comme dans le cours de ce siècle on s'attacha particulièrement à rectifier et à compléter toutes les observations imparfaites des anciens, les médecins apprirent aussi à mieux connaître les pétéchies. Les anciens n'avaient pas considéré ces taches comme une affection essentielle, de sorte qu'ils ne s'attachèrent pas à les décrire; mais à l'époque qui nous occupe on les érigea en maladie distincte, et on prétendit qu'elles n'avaient point été connues jusqu'alors, parce qu'on ne les rencontrait pas au nombre des éruptions cutanées et des dartres indiquées par les Grecs (4).

En 1505, il régna dans la Haute-Italie une fièvre pétéchiale épidémique qui enleva un nombre infini de malades (5). Cette fièvre débutait par des accidens très-peu graves, à la suite desquels on voyait se développer tous les signes de la malignité avec une prostration extrême des forces. La pesanteur de tête, l'émoussement des sens, le délire et la rougeur des yeux, annonçaient l'affection du système nerveux. L'urine était blanche ou trouble, et les déjections alvines exhalaient une odeur infecte. Vers le qua-

(1) *Epist. lib. II.* 15. *p.* 619.
(2) *Curat. propr. dec. VI. cur. I. p.* 287 (*in*-4°. *Aug. Vind.* 1698).
(3) *Morbor. antiquit. p.* 110.
(4) *Valleriol. enarrat. med. lib. I.* 8. *p.* 152.
(5) Paradin, Chronique de Savoie, liv. III. ch. 97. p. 393.

trième ou le septième jour naissaient les taches, qui ne diminuaient pas l'intensité des accidens. Le malade tombait dans un état comateux ou dans une insomnie complète : il éprouvait une rétention d'urine sans soif remarquable; et enfin des hémorragies, qui, épuisant les forces, annonçaient l'approche de la mort (1).

Pendant l'hiver des années 1527 et 1528, régna la seconde fièvre pétéchiale épidémique. La saison avait été nébuleuse et très-humide. Les vents du sud avaient soufflé presque sans interruption, et les fleuves avaient couvert de leurs inondations plusieurs contrées de la Haute-Italie (2). La maladie principale à laquelle l'éruption était jointe, paraissait être réellement pestilentielle (3). Cependant plusieurs médecins crurent reconnaître dans l'exanthème l'*impetigo* des anciens (4).

En 1557, la fièvre pétéchiale épidémique, rendue si célèbre par Coyttarus, régna aux environs de Poitiers, de la Rochelle, d'Angoulême et de Bordeaux, c'est-à-dire dans les départemens actuels de la Vendée, de la Charente et de la Gironde. Elle commença au mois de mai, ne cessa qu'à Noël (5), et fut tellement délétère, que, suivant les expressions de Coyttarus, les malades semblaient mourir plutôt de peur que de la maladie elle-même. La fièvre que l'éruption cutanée accompagnait, était aiguë, et variait quant à son type ; cependant ce n'était jamais une lipyrie ou une épiale, parce que dans ces deux dernières les humeurs n'ont pas de tendance à se porter vers

(1) *Fracastor. de morb. contag. lib. II. c.* 6. *p.* 155. 160.

(2) *Ib. p.* 164.

(3) *Nic. Massa, de febr. pestilent. tr. III. c.* 2. *f.* 55. *b.*

(4) *Oddus de Oddis, de peste, lib. IV. c.* 14. *f.* 68. *b.* (*in-4°. Venet.* 1570).

(5) *Coyttar. de febr. purpur. epidem. in præfat.*

la peau (1). L'auteur adopte une division toute particulière pour la fièvre, d'après les espèces de laquelle varie aussi la description de la maladie. Il forme une espèce distincte des fièvres qui se terminent à certains jours, et il établit, par exemple, une différence essentielle entre la fièvre pétéchiale qui se juge au quatrième ou au septième jour, et celle qui se termine le onzième, le quatorzième, le dix-septième, le vingtième ou le quarantième (2). Communément la maladie se compliquait, dès son début, d'un état comateux qui durait sans interruption pendant tout son cours, et formait un symptôme de très-mauvais augure. L'exanthème se déclarait le second ou le troisième jour, au milieu des sueurs les plus abondantes ; mais le pouls demeurait constamment lent et très-voisin de son état naturel. La diarrhée était toujours dangereuse (3) ; souvent on voyait aussi paraître les signes d'inflammations internes dont Coyttarus trace un tableau fidèle (4). Des sueurs fétides, au troisième ou quatrième jour, soulageaient beaucoup le malade. Plus l'urine était pâle et ténue, plus la fièvre traînait en longueur, et quelquefois elle persistait pendant des semaines entières (5).

L'auteur cherche à prouver que cette fièvre pétéchiale, bien qu'ayant un caractère de malignité, n'était pourtant point la même que la peste. Il pense que d'autres constellations sont nécessaires pour donner naissance à la peste, que la putridité n'est pas non plus portée au même point que dans cette dernière, et que par conséquent la méthode curative ne doit point non plus ressembler à celle qui

(1) *Coyttar. de febr. purpur. epidem. in præfat.* p. 2. c. 9. p. 70. c. 8. p. 35.
(2) *Ib.* p. 20.
(3) *Ib.* p. 100.
(4) *Ib.* c. 22. p. 334.
(5) *Ib.* p. 200.

convient à la peste (1). Il insiste longuement sur les indications de la saignée, qu'il développe avec une très-grande exactitude (2), et en vertu desquelles on doit recourir à ce moyen, même dans les jours critiques (3). Massa partageait l'opinion contraire. Il ne saignait point pendant l'éruption des pétéchies, de peur de troubler la nature dans ses opérations (4); et Éraste pensait de même que lui (5).

Une nouvelle fièvre pétéchiale épidémique se déclara en 1587 dans la Lombardie. André Tréviso, de Fontaneto, en a donné la description (6); et son ouvrage lui acquit une telle renommée, que l'archiduc Albert, gouverneur général des Pays-Bas, le fit appeler à sa cour (7). Jusqu'à ce moment, je ne connais son livre que par la bibliothèque d'Haller (8), et l'extrait qui s'y trouve est certainement très-propre à éveiller l'attention sur cette production littéraire. L'épidémie régna pendant l'hiver : au printemps il s'y joignit des pleurésies avec des bubons et des parotides, et quelquefois elle était compliquée par des symptômes vermineux. Le sixième jour il se déclarait souvent des hémorragies critiques, qui prouvent que l'ancienne doctrine de la tyrannie du sixième jour est susceptible de grandes restrictions. La fièvre s'aggravait aux jours pairs, où l'on voyait aussi survenir la mort. La vie courait les plus grands dangers, tant que l'urine s'éloignait peu de son état naturel, et que la soif n'était pas ardente. Quant au traitement, la première indication, et la plus importante,

(1) *Coyttar, de febr. purpur. epidem. in præfat. c. 3. p. 8.*
(2) *Ib. c. 4. p. 33.*
(3) *Ib. lib. II. c. 13. p. 256. c. 15. p. 267.*
(4) *De febr. pestil. tr. III. c. 9. f. 78. b.*
(5) *Epistol. 23. f. 84. a. (in-4°. Tigur. 1595).*
(6) *De caussis, naturâ, moribus ac curatione pestilentium febrium vulgò dictarum. in-4°. Mediol. 1583.*
(7) Tiraboschi, vol. VII. 2. p. 92.
(8) *Bibl. med. pract. vol. II. p. 277.*

était de pratiquer la saignée ; et l'on ne devait jamais songer à nettoyer les premières voies qu'après avoir eu recours à cette opération, qui souvent même était fort utile au quinzième jour, époque à laquelle on voyait quelquefois reparaître les taches. Cette dernière observation est fort importante, et contredit l'ancienne doctrine de la nécessité de restreindre à certains jours l'emploi de la saignée. La rougeole se déclarait également pendant le cours de l'affection ; mais Tréviso ne cherchait pas à en favoriser le développement par des moyens échauffans.

Je ne connais non plus que par la bibliothèque de Haller (1), la description qu'Octavien Roboreto a donnée d'une fièvre pétéchiale épidémique qui régna en 1591 à Trente (2). Après un été très-chaud, pendant lequel les grains avaient été altérés, la fièvre se manifesta par la céphalalgie, l'insomnie, et différens accidens nerveux très-graves. L'éruption des taches qui se déclaraient au sixième jour, était presque toujours accompagnée des signes d'une inflammation intérieure. Les hémorragies étaient aussi critiques, probablement au début de la maladie. L'urine conservait son état naturel jusqu'au sixième jour ; ensuite elle devenait trouble et semblable à celle des bêtes de somme. Sur dix malades, il en mourait ordinairement un, et presque toujours la mort était précédée par la strangurie, les convulsions et la suffocation. On ne pouvait non plus méconnaître les signes d'une véritable dissolution des humeurs. Cependant Roboreto distingue avec soin la peste de cette fièvre. C'est à cause de ces signes de putridité que les taches ne sont point critiques, et que l'art ne doit rien faire pour en favoriser l'apparition. Néanmoins lorsqu'elles sont critiques, et

(1) *Haller. bibl. med. pract. vol. II. p.* 301. 302.

(2) *De peticulari febre, Tridenti a.* 1591 *vagante, deque vesicatoriorum in eâ tissimùm usu. in*-4°. *Trident.* 1592.

que le malade n'a pas assez de forces, il recommande la thériaque et le mithridate sans attendre la coction. Du reste, il conseille la saignée pendant le premier période, les scarifications et les ventouses sèches. Il pense que cet exanthème nous est venu de l'Orient, notamment de l'île de Chypre (1).

Je trouve dans Salius Diversus une assertion contradictoire avec les observations de tous les excellens écrivains sur la fièvre pétéchiale dont il vient d'être parlé. Cet auteur prétend en effet que les pétéchies sont les compagnes inséparables de la peste (2). Crato de Craftheim (3) observa une fièvre pétéchiale idiopathique, contre laquelle il prescrit de fort bonnes règles diététiques. Roderic de Fonseca (4) vit également cet exanthème sous le véritable point de vue qu'il convient de l'envisager, quoique son opinion sur le caractère constamment malin de la fièvre ne puisse soutenir un examen sévère. Mercurialis recommande la saignée, le petit-lait, les acides et les vésicatoires : il considère la maladie à laquelle se joignent les pétéchies, comme une violente fièvre ardente (5).

Les épidémies malignes de caractère pestilentiel furent infiniment plus communes dans le seizième siècle que dans le précédent. La raison en est peut-être que, pendant ce période, les médecins obser-

(1) Cette même épidémie a été décrite par Jac. Trunconius *de plebe S. Stephani*, dans une lettre annexée à son livre *De custodiendâ puerorum sanitate. in-4°. Florent.* 1593. Il conseille la saignée après l'éruption, et donne les alexipharmaques avec les acides.

(2) *De febr. pestilent. c.* 12. *p.* 85.

(3) *Consil. lib. VII.* 48. *p.* 259.

(4) *Consult.* 47. *p.* 315.

(5) *Consil. med. tom. III. cons.* 5. *p.* 7. — *Aloys. Toreus, de febris epidemicæ et novæ, quæ latinè puncticularis, vulgò* Tavardillo *et* Pintas *vocatur, naturâ, cognitione et medelâ. in-8°. Burgis.* 1574. — *Jo. de Carmona, de peste et febre cum puncticulis. in-8°. Salmant.....* Je ne connais ce livre que d'après l'ouvrage de Lind.

vèrent avec un soin qui leur avait été jusqu'alors inconnu; mais, peut-être aussi, l'usage où l'on était alors de donner le nom de peste à presque toutes les épidémies malignes, est-il la cause pour laquelle la maladie reparaît si fréquemment dans les annales du temps. Quoi qu'il en soit, je ne connais point de siècle dont les historiens, les médecins, en un mot tous les écrivains, citent autant de pestes que du seizième (1). Je m'étais proposé d'abord d'indiquer par ordre chronologique toutes celles qui parurent, et d'en donner une description succincte; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que ce travail offrirait fort peu d'intérêt, et qu'enfin chaque année du siècle est désignée dans quelque chronique comme ayant vu naître une peste.

L'extension générale et le fréquent retour de la peste donna occasion aux médecins de l'observer plus attentivement, d'en donner une meilleure description, d'en développer les causes avec plus d'exactitude, et de trouver dans les trois règnes de la nature des moyens propres à la combattre. On reconnaît l'esprit des écoles hippocratiques dans ces observations dignes des modèles de la Grèce, dans ces recherches sur l'essence de la maladie, et dans les méthodes curatives que l'on a proposées d'après l'expérience, et non d'après de vaines spéculations. Les fragmens suivans, tirés des écrivains du seizième siècle, et contenant des remarques sur la nature, la cause et la cure de la peste, seront peut-être très-utiles pour compléter le tableau de l'art pendant ce période.

La peste qui en 1528 régna dans la Haute-Italie,

(1) *Jo. Lange, chronic. Numberg: in Mencken. script. rer. German. Saxon. vol. II. col. 88. Et est stupenda res quod hæc plaga nunquàm totaliter cessat, sed omni anno regnat jam hic nunc alibi de loco in locum, de provinciâ in provinciam migrando; et si recedit aliquamdiù, tamen post paucos annos et circuitum revertitur, et juventutem interìm natam ab ipso flore pro parte majore amputat.*

faisait périr avec une grande rapidité les malades, qui communément mouraient le sixième jour (1). En 1534 le midi de la France fut en proie à une peste si violente, que ceux qui en étaient atteints tombaient sur l'heure même à la renverse sans qu'on pût découvrir en eux la moindre trace d'une affection quelconque (2). Pendant la peste effroyable qui, en 1564, exerça de si grands ravages à Fribourg en Brisgau, on observa qu'elle se cachait sous le voile d'une hémorragie nasale, qui causait très-promptement la mort sans qu'il se manifestât aucun autre symptôme (3). Dans la même année la peste ravagea aussi le midi de la France: elle avait été apportée de Lunel à Montpellier, et demeura long-temps fixée dans la maison du juge Bargay, sans se répandre aux alentours (4). Joubert, qui a observé cette épidémie avec beaucoup de soin, assure que plusieurs mois auparavant il s'était manifesté un météore malin qui avait même obscurci le soleil (5). Il divise la peste tantôt d'après son siége, et tantôt d'après ses accidens, en quotidienne, humorale et hectique, disant que la première est la plus dangereuse, parce qu'elle affecte immédiatement les esprits vitaux (6). La même épidémie se déclara dans la ville d'Arles sous la forme d'une fièvre demi-tierce; et elle y débutait par un violent vomissement de matières bilieuses vertes, avec des spasmes d'estomac, la syncope, le hoquet, les convulsions, une soif légère et la prostration totale des forces. On remarquait ensuite un état léthargique, et à mesure que la fièvre faisait des progrès, les rémis-

(1) *Musa Brasavol. comment. in Hipp. aph. II.* 24.
(2) *Valleriol. loc. commun. lib. III. c.* 18. *p.* 773.
(3) *Schenck, lib. VI. p.* 795.
(4) *Joubert, de peste, c.* 2. *p.* 274 (*Opp. in-fol. Francof.* 1599).
(5) *Ib. c.* 4. *p.* 277.
(6) *Ib. c.* 6. *p.* 278. *c.* 8. *p.* 282. — *Augen. de febribus, lib. VI. c.* 11. *p.* 250 (*in-fol. Francof.* 1605). — *Capivacc. practic. lib. VI. c.* 36. *p.* 787.

sions étaient moins sensibles. L'hypocondre gauche se tuméfiait, et il se manifestait des exanthèmes de toute espèce, qui n'annonçaient cependant point une crise. Souvent le danger était encore accru par la dyssenterie qui survenait, et la maladie avait une grande tendance à récidiver (1).

En 1568, on vit à Paris une peste compliquée avec une fièvre putride, et dont le principal symptôme était presque uniquement la céphalalgie atroce qui tourmentait les malades (2); mais quelquefois aussi il survenait des charbons à l'extrémité des doigts, au bout du nez, et dans d'autres endroits extraordinaires (3). On remarqua que les cordiers et les tanneurs étaient épargnés par l'épidémie (4).

Les années 1574, 1575, 1576 et 1577, sont particulièrement célèbres à cause de la généralité des épidémies pestilentielles. En 1574, pendant le printemps, il avait régné, chez les habitans du Brabant, une fièvre demi-tierce, accompagnée de symptômes redoutables. Ces derniers, à l'approche de l'été, dégénérèrent en une véritable peste, qui communément moissonnait les malades dès le quatrième jour. L'accès n'était pas annoncé par un grand froid; circonstance d'où l'on tira la conclusion que le sang était la seule humeur du corps qui fût tombée en dissolution. Le délire était calme, et les malades n'exécutaient pas le moindre mouvement : ils demeuraient ordinairement dans un état comateux continuel. Les sueurs froides et les hémorragies indiquaient toujours un très-grand danger quand elles paraissaient avant le septième jour. Plus l'urine était pâle, et plus on devait craindre que la maladie n'eût

(1) *Valleriol. enarrat. med. lib. III.* 1. p. 312.

(2) *Palmar. de morb. contag.* p. 316. 416.

(3) *Ib. p.* 425.

(4) *Ib. p.* 347.

une terminaison fâcheuse ; au contraire, plus elle était épaisse, et plus le sédiment était briqueté, plus aussi l'on pouvait concevoir d'espérance. La langue s'enflammait et devenait comme fendillée : souvent elle prenait une teinte verte, ce qui était toujours un signe des plus funestes. Quelquefois la fièvre se compliquait d'une entérite, et les déjections étaient accompagnées d'une matière membraneuse ou caséeuse. La mort s'annonçait ordinairement par des convulsions effrayantes, un délire furieux, l'apoplexie, la léthargie. Souvent on voyait se déclarer des charbons sans qu'on pût soupçonner l'infection. Cornelius Gemma fit une observation rare, celle que l'urine épaisse et critique avait quelquefois dans son milieu un noyau clair et transparent, et que la guérison était presque assurée lorsque ce signe se rencontrait (1).

Les années suivantes, à Venise, la peste se compliqua d'accidens vermineux qui en augmentèrent encore le danger. On y remarqua aussi la disposition aux récidives, que souvent on ne voyait survenir qu'au bout de quelques mois. Les taches noires étaient regardées comme un symptôme plus redoutable que les charbons et les bubons (2). A Trente, la maladie commença dans le mois de juin, et causait la mort du second au septième jour : au mois de novembre elle avait déjà moissonné six mille personnes. En 1576 elle passa à Venise, où elle exerça ses plus grands ravages depuis le mois de juin jusqu'à celui d'octobre. En 1577 elle éclata à Vicence, et y fit périr treize cent quarante habitans dans le seul mois de septembre. Plusieurs personnes mouraient

(1) *Corn. Gemma, de naturæ divinæ characterismis. in-fol. Antverp.* 1572. — *Schenck, p.* 778.

(2) *Schenck, p.* 790.

subitement, sans présenter toutefois aucun symptôme qui annonçât l'infection (1).

A la même époque, la maladie se répandit à Palerme, où elle avait été apportée des côtes d'Afrique. Les médecins la méconnurent d'abord, quoiqu'ils vissent déjà des bubons et des charbons. Cette erreur, dont Nicolas Massa lui-même s'était rendu coupable (2), donna lieu à l'opinion générale que Mercurialis, honteux d'avoir porté un faux pronostic dans cette affection, avait quitté Venise pour se rendre à Bologne; mais ce médecin ne partit de Venise que onze ans après la peste, en sorte qu'on ne saurait regarder cette opinion comme établie sur des fondemens solides (3). On s'aperçut aussi à Palerme que les pétéchies annonçaient, bien plus que les charbons et les bubons, une issue funeste et mortelle (4).

Parmi le grand nombre d'observations qu'Ambroise Paré a rassemblées sur cette peste, je distingue particulièrement celle que l'épidémie s'aggrave toujours après un grand orage (5). Le célèbre chirurgien français remarqua également que le pronostic est très-fâcheux quand les bubons se développent après la fièvre, ce phenomène étant une preuve que les forces de la nature sont obligées de céder à la violence du principe morbifique; mais qu'au contraire l'apparition des tumeurs glandulaires avant la fièvre, est toujours d'un bon augure (6). Sueurs froides, visqueuses, gluantes, défaillances fréquentes, convulsions, anxiété extraordinaire, palpitations conti-

(1) *Al. Massaria, de peste, in-4°. Venet.* 1579. *p.* 6.

(2) *Ingrassias, Informazione* etc., c'est-à-dire, Dissertation sur la maladie pestilentielle et contagieuse qui a affligé et afflige Palerme dans les années 1575 et 1576. in-4°. Palerme, 1576. p. 115.

(3) Tiraboschi, vol. VII. 2. p. 66.

(4) Ingrassias, *l. c.* p. 311.

(5) OEuvres, liv. XXII. ch. 3. p. 529.

(6) *L. c.* ch. 18. p. 541.

nuelles du cœur, impossibilité de rester en repos dans le lit, vomissement d'une matière noire ou verte et fétide, langue noire, sèche ou fendillée, urine noire, verdâtre, bleuâtre, sans sédiment, rire sardonique ou hoquets : tels sont les signes qu'il range parmi ceux d'un très-mauvais augure (1). Du reste, il confirme aussi l'observation que dans cette maladie anomale, il n'est presque pas un seul symptôme que l'on puisse constamment regarder comme un bon ou comme un nouveau signe, et cite un exemple frappant de l'incertitude du diagnostic (2).

On donnait alors le nom de peste à toutes les fièvres malignes, et même nerveuses, ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage de Gonthier d'Andernach (3), où il est dit que la fièvre se manifeste très-souvent d'une manière sporadique, et que dans ce cas elle tient au mauvais régime. Le caractère pestilentiel se joint, suivant la remarque de Massa (4), à toutes les maladies intercurrentes qui n'y prennent pas moins part qu'aux autres constitutions morbifiques. Nous devons à Salius Diversus l'observation, confirmée depuis par les modernes, d'accidens pestilentiels sans véritable peste (5), et celle d'une fièvre intermittente pernicieuse (6). Pa-

(1) *L. c.* ch. 15. p. 539.

(2) *Ib.* ch. 18. p. 548. « Quelques fois aussi les accidens se relaschent, « et il semble que le malade se doiue bien porter, faisant bonne chère : ce « qui aduint à vne des Damoiselles de la Reyne, nommée la Mare, le Roy « estant au Chasteau de Roussillon, laquelle fut frappée de ceste peste, « ayant vn bubon en l'aîne, qui s'en retourna au-dedans, et le troi- « sième jour disoit ne sentir aucun mal, fors qu'vne difficulté d'vrine « (à cause de l'inflammation qui occupoit les parties dédiées à l'urine), « se pourmenant par la chambre, avec bonne ratiocination, toutes fois « ce jour mesme rendit l'esprit à Dieu : qui fut cause de nous faire « promptement débusquer dudit lieu. »

(3) *De medicin. veter. et nov. comment.* 2. *dial.* 8. *p.* 542.

(4) *De pestil. febr. c.* 1. *f.* 4. *a.*

(5) *De febr. pestil. c.* 5. *p.* 18.

(6) *Ib. c.* 7. *p.* 31.

racelse reconnut aussi que pendant une constitution pestilentielle, il se déclarait un grand nombre de maladies qui avaient beaucoup de rapport avec la peste, sans cependant être absolumeut identiques avec cette affection (1).

Les médecins du temps se partagèrent en plusieurs partis relativement à la théorie de la maladie. Les uns en cherchaient la cause prochaine dans l'air, pensant que l'altération seule de l'atmosphère la produit, et que cette circonstance suffit pour distinguer la peste des fièvres malignes, qui ne sont jamais engendrées par l'air (2). D'autres réfutèrent cette assertion par de bons argumens, parce qu'on savait, par exemple, qu'en 1564, la peste la plus cruelle avait exercé ses ravages pendant la plus belle saison, tandis que dans d'autres années le temps avait été très-mauvais, et l'atmosphère fort altérée, sans qu'on vît paraître la maladie (3). Cependant on convenait que certaines altérations de l'air, dont il est impossible de déterminer la nature, sont particulièrement en état de donner naissance à l'épidémie. On observa entre autres une maladie pestilentielle, provoquée par la putréfaction d'une grande quantité de cadavres d'huguenots (4), par l'ouverture de caves fermées depuis long-temps (5), et par la putréfaction d'une baleine sur les côtes de l'Italie (6). A Venise, il se répandit une maladie contagieuse semblable après

(1) *Von der* etc., c'est-à-dire, de la pestilence dans la ville de Stertzingue, c. 3. p. 359. (*Paracelsi opera*, *ed.* Huserum Brisgoum, in-fol. Strasbourg, 1616).

(2) *Guinth. Andernac. l. c. p.* 538. — *Augen. de febrib. lib. VI. c.* 9. *p.* 235.

(3) *Fel. Plater. prax. med. lib. III. c.* 2. *p.* 67 (*Opp. tom. II. in-4°. Bas.* 1625). — Comparez *Jordan pestis phænom. c.* 12. *p.* 103.

(4) Paré, *l. c.* ch. 3. p. 529.

(5) *Guinth. Andern. p.* 540.

(6) Paré, p. 528.

qu'on eut ouvert des aqueducs qui étaient demeurés très-long-temps fermés (1); et Massa remarque aussi avec beaucoup de justesse que la culture du riz peut contribuer à propager la peste, parce que les plantes en décomposition infectent l'air de vapeurs délétères (2). Paracelse émet également l'opinion, parfaitement exacte, que l'air renfermé suffit pour donner lieu à la peste, et recommande le renouvellement du fluide ambiant comme le principal moyen pour conserver la santé des malades dans les hôpitaux (3). Cependant Gonthier d'Andernach (4) et Salius Diversus (5) prétendent que la peste peut aussi survenir lorsque l'atmosphère est sèche et froide. Suivant quelques observateurs, certaines altérations de l'air, et principalement les exhalaisons méphitiques des égouts, semblaient plutôt suspendre que favoriser les progrès de la peste (6).

On admettait ordinairement pour cause interne la putrescence des humeurs, état que l'on croyait porter surtout son action d'une manière immédiate sur le cœur, et distinguer la peste de toutes les autres fièvres (7). A la vérité, disait-on, le cœur n'est quelquefois affecté que par sympathie, et la cause première de la maladie réside dans les premières voies (8). Fernel fut principalement celui qui s'éleva contre cette théorie. Il avait égard à une qualité oc-

(1) *Massa*, *c.* 6. *f.* 18. *b.*

(2) *Ib. c.* 5. *f.* 16. *a.*

(3) *Spitalbuch*, *Tr.* 3. *p.* 320.

(4) *L. c. p.* 558.

(5) *L. c. c.* 4. *p.* 17.

(6) *Joubert*, *l. c. c.* 18. *p.* 302.

(7) Paré, ch. 4. p. 529. — *Guinth. Andernac. p.* 542. — *Jordan. tr.* 1. *c.* 5. *p.* 46. — *Augen. de febr. lib. VI. c.* 9. *p.* 241. — *Massaria*, *de peste*, *lib. I. p.* 16. — *Vid. Vid. c.* 5. *p.* 290 (*Opp. tom.* 2).

(8) *Sal. Divers. c.* 5. *p.* 18. — *Valles. controvers. med. lib. V. c.* 21. *p.* 247.

culte, vénéneuse et inexplicable, et refusait de regarder l'altération des humeurs comme la cause de la peste (1). Son système trouva beaucoup de partisans, parmi lesquels Paulmier (2) et Donzellini (3) méritent surtout d'être nommés.

On fit également sur la contagion de la peste quelques observations importantes, qui ont été répétées dans ces temps modernes, et qui nous mettent jusqu'à un certain point à même d'expliquer la nature de la maladie. On s'aperçut en effet que le principe contagieux peut demeurer caché pendant plusieurs mois sans produire la peste (4). Paré prétend avoir remarqué que les insectes et d'autres animaux propagent également l'infection (5). On s'était aussi aperçu que souvent la peste se manifeste sans la moindre infection et par la seule influence d'une constitution épidémique; ce qui donne occasion de la diviser en contagieuse et en épidémique (6). Paré assure que les passions, et surtout la frayeur, contribuent beaucoup à la faire éclater et propager (7).

La prédisposition à la peste donna lieu, vers le milieu du seizième siècle, à une dispute des plus subtiles. Galien avait prétendu que les personnes d'un tempérament irritable sont plus exposées que les autres aux fièvres aiguës, et notamment à la peste, la plus aiguë de toutes les fièvres. Avicenne, au contraire, attribuait à la laxité des pores la disposition

(1) *De abdit. morb. causs. lib. II. c.* 12. *p.* 204. 205. — Angénius le réfuta complètement (*Lib. VI. c.* 13. *p.* 255).

(2) *De morb. contag. p.* 300.

(3) *Apologia Hier. Donzellini libri de febr. pestil. per Eudoxum Philalethem edita adversùs Thessali Zoili oppugnationem. in-4°. Venet.* 1571. *f.* 26. *a.*

(4) *Schenck, p.* 790.

(5) Ch. 6. p. 531.

(6) *Sal. Divers. c.* 10. *p.* 50.

(7) Ch. 18. p. 542.

aux maladies pestilentielles. Pour concilier les deux écrivains, quelques médecins dirent que l'Arabe n'avait prétendu parler que de la laxité naturelle, qui entraîne à sa suite plus de chaleur et d'humidité, et dans laquelle les voies aériennes reçoivent davantage d'air atmosphérique. D'un autre côté, on soutenait que l'absorption pulmonaire se trouve dans un rapport tel avec l'absorption cutanée, que plus celle-ci est abondante, plus au contraire l'autre est faible, et *vice versâ;* que, par conséquent, lorsque les vaisseaux de la peau sont resserrés sur eux-mêmes, les poumons doivent absorber plus d'air, lequel se mêle plus intimement avec les humeurs, d'où résulte qu'alors on doit voir naître des maladies plus dangereuses que lorsque les vaisseaux cutanés, étant relâchés, laissent échapper une grande quantité d'air (1). On voit évidemment que dans cette dispute personne ne pensait à l'absorption de l'air par la peau, absorption que les anciens médecins, cependant, avaient déjà soupçonnée.

Les différentes sectes s'accordèrent néanmoins à regarder les maladies graves et dangereuses comme un effet immédiat de la puissance divine; idée que Fernel contribua encore à répandre davantage. On trouve dans Paré plusieurs passages de la Bible, cités pour prouver que la colère de Dieu est la seule cause de la peste, qu'elle suffit pour provoquer ce fleau, et que sans elle les causes éloignées ne sauraient agir (2). Aussi recommandait-on les prières ferventes, et la pleine confiance en la providence divine, comme le meilleur remède: et, en effet, s'il est bien reconnu que le courage et l'espérance con-

(1) *Oddus de Oddis, de pestis ac pestiferorum omnium affectuum naturâ; caussis, etc. lib. 1. c.* 5. *p.* 10. *b.* (*in-4°. Venet.* 1570). — *Vid. Vid. de febr. lib. VI. c.* 5. *p.* 290.

(2) Ch. 2. p. 526.

servent les forces du corps, cet antidote était le meilleur que l'on pût conseiller. Indépendamment de cette cause surnaturelle, on avait encore très-souvent recours aux constellations, d'après l'influence desquelles on expliquait la constitution de la saison et la nature des maladies. Oddus de Oddis fit un tel usage de l'astrologie, qu'il attribua l'état de l'atmosphère, en 1527 et 1528, aux constellations de 1524 (1). Cependant Massaria opposa d'excellentes raisons à cette idée de l'influence des astres sur la santé de l'homme (2); et Augénius rapportait différentes remarques qui prouvaient combien l'astrologie était sujette à induire en erreur (3).

Mais personne ne poussa cette idée sur les causes surnaturelles de la peste plus loin que Paracelse, qui s'exprime toutefois d'une manière tellement obscure, qu'on a peine à concevoir ce qu'il dit. Je crois avoir reconnu qu'il divise la peste en naturelle et surnaturelle, et que cette dernière a sa cause dans les astres (4). C'est surtout à Saturne, le mangeur d'enfans, qu'il l'attribue (5). Le soufre dépend de Saturne; aussi est-ce la principale cause matérielle de la peste : or, comme cette substance se divise en trois espèces, le soufre d'antimoine, celui de marcassite et celui d'arsenic, on peut expliquer pourquoi la peste développe principalement son activité dans trois parties du corps, savoir, les aisselles, les aînes et les oreilles. Ce sont en effet les trois points où le soufre se manifeste, et qui sont dans le rapport le plus intime avec le ciel (6). Cependant il assure qu'on

(1) *De pestis ac pestif. affect. nat. lib. II. c. 5. f.* 23. *a.*

(2) *De peste, p.* 17.

(3) *De febribus, lib. VI. c.* 18. *p.* 264.

(4) *De pestilitate, tr.* 2. *p.* 343.

(5) *De peste cum addition. lib. II. tr.* 2. *c.* 1. *p.* 381.

(6) *De peste, lib. I. c.* 5. *p.* 365. — *De peste cum addition. p.* 371.

ne saurait dire la raison qui fait que ces trois points correspondent principalement avec le ciel (1). Ensuite il parle fort au long, et d'une manière très-énigmatique, du développement de la semence non vivifiée de la peste dans le ciel par l'imagination de l'homme. L'imagination de la femme, dit-il, devient irrégulière : par conséquent, celle du macrocosme peut également le devenir, et donner lieu à une mauvaise conformation par des bubons, des glandes, etc. L'eau est ensuite la première infectée : c'est donc la première matière d'où se développe la peste (2). « Comme la coquille du limaçon a une « forme dans l'élément de l'eau, de même la pes« tilence a la sienne : il s'ensuit que le limaçon est « aussi un *attractif*, de sorte que le poison de la « peste se développe en lui (3). » J'avoue franchement que les conceptions et les combinaisons de Paracelse sont trop profondes pour que je puisse m'élever jusqu'à leur hauteur. Dans un autre endroit, il compare le développement de la peste à la production du basilic par la conjonction des élémens les plus surnaturels ; c'est pourquoi tous deux contiennent le venin le plus redoutable, et la peste est le basilic de l'Olympe (4). Il établit une division burlesque ; car il distingue la maladie en peste de l'eau, de l'air, de la terre et du feu. La première est accompagnée de soif ardente, d'insomnie et de bubons : on ne peut la guérir que par la chair des animaux qui vivent d'eau comme la cigogne. La seconde a pour symptômes ordinaires la céphalalgie, le délire et l'asthme : il recommande contre elle les

(1) *De peste cum addition.* p. 373.

(2) *De pestilitate*, tr. 1. p. 334.

(3) *Ib.* p. 335.

(4) *Die grosse* etc., c'est-à-dire, la grande Chirurgie, liv. III. c. 2. p. 133.

passereaux et tous les animaux qui ne vivent que dans l'air. La troisième produit la léthargie et des pétéchies : on la combat avec succès par les taupes et les vipères. La quatrième enfin entraîne à sa suite une violente chaleur interne, et on doit lui opposer la manne (1). Je reviendrai par la suite sur la différence qu'il établit entre les causes *cagastrique* et *illiastrique* des maladies. Il regarde la peste comme une affection *cagastrique*, parce qu'elle doit sa naissance non pas à des semences similaires, mais à l'altération (2). On ne saurait concevoir comment ce visionnaire peut admettre des jours critiques dans la peste (3).

Duchesne, partisan outré du système de Paracelse, a également recours à la conjonction des astres pour expliquer la cause de la peste ; mais en même temps il prend en considération des esprits arsenicaux et autres de nature vénéneuse qui agissent sur les humeurs et les disposent à la peste (4).

Quant à ce qui concerne le traitement de cette maladie, le but principal des médecins du seizième siècle paraît avoir été de régler scrupuleusement le régime et de proposer des antidotes. Le régime était employé comme moyen prophylactique et curatif. Instruits par l'expérience, les praticiens pensaient assez généralement que ni les purgatifs, ni les autres moyens propres à provoquer les évacuations, ne peuvent garantir de la peste. Plusieurs prescrivaient bien comme préservatifs la *hiera* de Ruffus, les pilules *de Tribus* et autres laxatifs, mêlés avec la thériaque et le mithridate ; mais Massaria n'est

(1) *De pestilitate, tr. I. p.* 336.

(2) *Labyrinth. med. p.* 281.

(3) *Chirurg. lib. V. tr.* 3. *c.* 5. *p.* 428.

(4) *Quercetani pestis alexicacus. in-*4°. *Paris.* 1624. *lib. I. p.* 38.

nullement satisfait de cette combinaison, quoiqu'elle eût été recommandée par son maître Frigimelica (1). Du reste, on remplissait les indications ordinaires: on fortifiait les individus débiles, on employait les styptiques chez les sujets d'un tempérament lymphatique, on ordonnait la saignée aux personnes pléthoriques. Massaria vante en outre le *teucrium scordium* comme un excellent moyen préservatif (2). Il blâme la *tryphera* des Arabes, parce qu'on ne peut pas se procurer de mirobolans frais (3). On fondait le plus grand espoir sur la correction de l'atmosphère, et non-seulement on recommandait un air pur et frais, mais encore on conseillait d'exposer les habitations au nord (4). On brûlait de la corne, parce qu'on croyait les odeurs fortes et désagréables en état de prévenir l'infection; de là vint le dicton populaire en Hollande: *on brûle de la corne*, pour dire que la peste régnait dans quelque endroit (5). On brûlait aussi de la poudre à canon, un mélange d'orpiment et de soufre, ou enfin de la paille imbibée de vin (6). On portait ordinairement à la main des sachets remplis de substances aromatiques (7). La plupart des médecins défendaient le vin ordinaire, mais permettaient celui de bétoine, d'absinthe, etc. (8).

A l'égard des antidotes, la thériaque et le mithridate étaient les plus célèbres. Ce furent aussi ceux dont on continua le plus volontiers de faire usage malgré les avis de plusieurs sages médecins. La

(1) *Massaria, de peste, lib. II. f.* 40. *a.*
(2) Comparez *Joubert, de peste, c.* 19. *p.* 303.
(3) *Massaria, f.* 41. *b.*
(4) *Ibid. f.* 42. *a.*
(5) *Lev. Lemnius. de occult. natur. mirac. lib. II. c.* 10. *p.* 167.
(6) Paré, *l. c.* ch. 11. p. 536.
(7) *Massaria, f.* 43. *a.*
(8) *Ib. f.* 44. *b.* — *Manard, epist. med. lib.* 5. *ep.* 3. *p.* 67.

peste de 1591, qui causa de si grands ravages dans le duché de Brunswick (1), donna surtout occasion d'examiner plus particulièrement les vertus de ces antidotes tant vantés. Au mois de juin de cette année, il s'éleva une dispute intéressante entre Sassonia, Massaria, Campolongo, Fabrice d'Acquapendente et Bottoni, tous professeurs à Padoue, sur l'usage de la thériaque et l'emploi des vésicatoires. Sassonia recommandait ces deux moyens comme jouissant d'une grande efficacité. Fabrice d'Acquapendente et Campolongo partageaient son opinion à l'égard des épispastiques que Bottoni et Massaria rejetaient; mais tous se déclaraient contre la thériaque. Sassonia chercha à défendre son sentiment en publiant un ouvrage (2) qui fut réfuté par Massaria. Ce dernier se fondait principalement sur la nécessité d'abandonner à elle-même la nature, dont la thériaque et les vésicatoires troublaient les opérations (3). Sassonia parut ensuite changer d'avis, quant à la thériaque; au moins, dans son second ouvrage, se borne-t-il à faire l'apologie des vésicatoires (4). Massaria écrivit également contre son adversaire un second livre dans lequel il s'attache, d'une manière particulière, à discuter les autorités sur lesquelles Sassonia s'était fondé. Il montra que Prosper Alpin ne pouvait pas être mis au nombre de ceux qui partageaient cette opinion, non plus que Fabrice d'Acquapendente et Horace Augénius (5). Suivant lui, les vésicatoires

(1) *Meibom. script. rer. Germ. vol. III. p.* 279.

(2) *Herc. Saxonia, de phœnigmorum, quæ vulgò vesicatoria appellantur, et de theriacæ usu in febribus pestilentibus. in-4°. Patav.* 1591.

(3) *Alex. Massarias, de abusu medicam. vesicantium et theriacæ in febribus pestilentibus. in-4°. Patav.* 1591. *p.* 78. 83. 115. 127.

(4) *Hercul. Saxonia, de phœnigmis. in-4°. Venet.* 1593.

(5) *Alex. Massariæ, de abusu medic. vesicantium disp. II. apologetica in-4°. Vincent.* 1593. *lib. II. f.* 302. *b.*

produisent toujours une évacuation violente, qui ne saurait s'accorder avec les efforts réguliers de la nature (1); et l'âcreté de leurs principes constituans attaquant les voies urinaires, entraîne aussi des effets fort nuisibles (2). Théodore Angeluzzi écrivit pour Massaria (3), dont l'opinion, à l'égard de la thériaque, fut adoptée par le plus grand nombre des médecins italiens. Conrad Gesner rejeta cet antidote, parce qu'il contient souvent des substances contraires à la santé (4). En France, Fernel contribua beaucoup à mettre le mithridate en vogue. Il voulait engager le roi à envoyer dans l'Orient des herboristes munis de lettres de recommandation pour les consuls français, et même pour la Cour Ottomane, afin qu'ils eussent plus de facilité pour recueillir les véritables ingrédiens de cet excellent antidote; mais quoique les choses eussent déjà été portées fort loin, la mort prématurée de Fernel fit tomber son projet dans l'oubli (5). Joubert (6) et Valleriola (7) recommandaient aussi cette ancienne préparation, et Donzellini eut à soutenir une dispute très-vive pour conserver à la thériaque la considération dont elle avait joui jusqu'alors (8). Au lieu de ce médicament,

(1) *Alex. Massar. lib. III. f.* 361. *b.*

(2) *L. c. f.* 389. *a.*

(3) *Theod. Angelutius, de naturâ et curatione malignæ febris. in-4°. Venet.* 1593.

(4) *Epist. lib. II. f.* 65. *b.*

(5) *Palmar. de morb. contagios. p.* 381.

(6) *De peste, c.* 19. *p.* 303.

(7) *Enarrat. medicin. lib. III.* 1. *p.* 313.

(8) Donzellini publia, en 1570, une *Epist. de naturâ, caussis et legitimâ curatione febris pestilentis*, contre laquelle Vincent Calzaveglia écrivit, sous le nom d'Evandrophylax, un livre *de theriacæ abusu in febribus pestilentibus*, qui parut à Brescia. Donzellini répondit par une apologie, à laquelle Calzaveglia opposa une anti-apologie en 1572. L'apologie de Donzellini, en 1573, mit fin à cette controverse; mais dans le siècle suivant elle fut renouvelée, parce que Baldus, Castellus, et quelques autres médec

qu'il était impossible de se procurer véritable, Manard conseilla un antidote préparé avec le sang desséché de canard, de bouc et d'oie, la rue, le fenouil, le cumin, etc., et qui est devenu très-célèbre sous le nom de ce médecin (1).

Paré recommanda le camphre comme un excellent moyen contre la putridité et les poisons (2); mais Paulmier le rejetait à cause de ses vertus rafraîchissantes (3). En outre, on donnait une foule d'eaux distillées de plantes auxquelles on attribuait des vertus cordiales, comme l'angélique, le *teucrium scordium*, le plantain, etc.; et on y ajoutait quelquefois du vinaigre (4). En 1579, une ordonnance royale introduisit en Suède les eaux spiritueuses comme un antidote de la peste. Le roi Jean III fit préparer deux sortes d'eaux distillées, l'*aqua vitae contra oppositum*, et l'*aqua vitae fœr fœrgift och maengehanda sjukdomar* (5). Cette dernière était composée d'angélique infusée dans le vin du Rhin. On se servait aussi très-fréquemment de la potasse (6), des anchois et des opiats (7), auxquels on attribuait des vertus spécifiques contre la peste.

cins de Rome, cherchèrent à prouver, dans des écrits *ex professo*, que l'opobalsamum employé par les Vénitiens pour la préparation de la thériaque est faux. Les médecins de Venise et de Padoue, notamment Vesling, soutinrent le contraire. — Comparez *Wolkamer, examen opobalsami.* 1640. *Norib.*

(1) *Manard, epist. medic. lib. V. c.* 3, *p.* 65.

(2) Liv. XXII. ch. 24. p. 548.

(3) *De morb. contagios. p.* 380.

(4) Paré, *l. c.* — *Alphani, de peste et febr. pestil. in-4°. Neap.* 1577. *p.* 178.

(5) *P. J. Bergius, tal om Stockholm, fœr* 200 *ar Sedan, och Stockholm nu fœr tiden, p.* 100. 101. *P. Bergius, tal om laeckerheter, D. I. p.* 32. 33.— *J. Gust. Acrel, tal om lackare-vetenskapens Grundlaeggning och Tilvaet i Upsala, p.* 7 (*Stockholm*, 1796).

(6) *Quercetani, pest. alexicac. lib. II. p.* 279. — *Jordan, tr.* 3. *p.* 611. — Paré, liv. XXII. ch. 27. p. 551.

(7) Paré, ch. 8. p. 532. — *Gesner, lib. I. f.* 30. *a.*

Parmi les substances minérales, le bol d'Arménie, les bézoards et les pierres précieuses conservèrent leur antique renommée, quoique certains médecins révoquassent en doute leurs propriétés. Crato de Craftheim recommande la terre sigillée ; mais il ajoute : « Le bézoard est aujourd'hui fort célèbre ; cependant je me suis aperçu que dans l'infection, l'usage de ce médicament ne produit pas l'effet qu'on en attend (1). » Jean-Baptiste Sylvaticus publia un traité dans lequel il démontra parfaitement que le bézoard et les pierres précieuses ne jouissent d'aucune efficacité dans la peste, et qu'on perd un temps précieux en les administrant (2). Joubert doute aussi avec raison des vertus attribuées aux pierres précieuses (3). Les principaux auteurs qui les recommandent sont Paschalius (4), Carcani (5), Oddus de Oddis (6) et Massa (7) ; mais Jordan est celui qui manifesta le mieux son opinion à cet égard (8).

Dans la peste qui, en 1562, ravagea toute la Bohême, où elle causa de si grands désastres, on essaya comme antidote l'antimoine, dont Paracelse avait recommandé l'usage (9). Un certain Handsch

(1) *Ordning* etc., c'est-à-dire, Manuel de préservation, ou manière dont on doit se préserver de la peste, la reconnaître et la traiter. in 8°. Francfort, 1585.

(2) *De unicornu, lapide bezoare, smaragdis et margaritis, eorumque in febribus pestilentibus usu. in-4°. Venet.* 1605.

(3) *L. c. c.* 18. *p.* 300. — Comparez, *Sylvatic. controv.* 47. *p.* 223.

(4) *Method. curandi, c. schol. Peredæ, in-8°. Lugd.* 1585. *lib. II. c.* 9. *f.* 199. *b.*

(5) *De peste opusculum. in-4°. Mediol.* 1577. *p.* 170.

(6) *L. c. lib. III. c.* 11. *f.* 45. *b.*

(7) *L. c. tr. III. f.* 50. *a.* — Manard lui-même prescrit les émeraudes (*Epist. lib. V. ep.* 3. *p.* 69).

(8) *L. c. p.* 608. — *Sal. Divers. c.* 23. *p.* 175.

(9) On dit que Paracelse apprit de Basile Valentin à préparer le mercure. Je ne trouve rien qui le prouve dans ses écrits. Il avoue devoir beaucoup à différens alchimistes. Le procédé qu'il indique (*de*

fit savoir à Matthiole, qu'à l'aide de quelques grains de cette substance, mêlés avec le sucre de rose, il avait provoqué un violent vomissement et guéri la peste (1). Mais comme on ignorait les vertus des différentes préparations, et qu'on prescrivait celles-ci au hasard, plutôt que dans la vue d'obéir à quelque indication, il ne pouvait manquer de se faire que souvent elles n'entraînassent la mort du malade, ainsi que Paulmier, entre autres, nous en fait connaître plusieurs exemples (2). C'est pourquoi Settala rejeta complètement l'antimoine (3); et le parlement de Paris donna, en 1566, un arrêt par lequel il était défendu aux médecins de s'en servir. En vertu de cette ordonnance, Besnier fut, en 1609, chassé du sein de la faculté, pour avoir employé le remède proscrit (4). Jordan s'étonne de ce que les panégyristes de l'antimoine continuèrent toutefois de le prescrire uni à la thériaque, et pense qu'alors les effets devaient être uniquement attribués à cette dernière (5).

Les différentes préparations d'or (6), de vitriol (7) et de mercure (8), introduites par l'école chimique, ne réussirent pas beaucoup dans le traitement de

renovatione et restaurat. p. 829), prouve qu'il se servait du beurre et du safran d'antimoine, qu'il assure (*de vitâ longâ, lib. III. c.* 6. *p.* 850) contenir le premier des arcanes minéraux, et prolonger la vie.

(1) *Matthiol. comment. in Dioscorid. lib. V. c.* 59. *p.* 838.

(2) *Palmar. de morb. contagios. p.* 411.

(3) *Septal. animadvers. et caut. medic. in*-8°. *Dordr.* 1650. *lib. V. c.* 50. *p.* 129.

(4) Furetier, Dictionnaire universel. in-fol. La Haye, 1701. art. Antimoine.

(5) *Jordan, l. c. p.* 612.

(6) *Jordan, p.* 609. — *Quercetan. l. c. p.* 260.

(7) *Fonseca, cons.* 49. *p.* 334. — *Jordan. p.* 619. — *Sylvatic. controv.* 48. *p.* 225.

(8) *Quercetan. p.* 265. — *Palmar. p.* 423.

la peste; mais on ajoutait une grande foi aux amulettes d'arsenic et d'huile de scorpion, ainsi qu'aux sachets de plantes aromatiques et antivénéneuses (1).

Les opinions des médecins du seizième siècle étaient très-divisées sur la nécessité de la saignée dans la peste. Il leur eût été facile de s'accorder ensemble en distinguant avec soin le caractère particulier des épidémies, et cessant de vouloir tirer chacun des conclusions générales des observations qui leur étaient propres. Les défenseurs de la saignée avaient presque tous vu des épidémies inflammatoires, dans lesquelles cette opération est indispensable suivant les idées de Sydenham et de Haen. Massaria avait donc raison de prétendre que dans la peste les forces sont souvent trop actives, de sorte qu'on peut, en pratiquant la saignée, rétablir la régularité des mouvemens de la nature, et que lors même de l'apparition des exanthèmes, on ne doit pas craindre de tirer du sang, parce que quelquefois la surabondance de ce fluide empêche l'éruption cutanée de se déclarer. Il rapporte plusieurs exemples qui constatent les suites heureuses de la saignée (2), et on en trouve d'autres encore dans Settala (3). Jordan croit dénuées de fondement toutes les raisons alléguées par les hématophobes, savoir, que la saignée trouble les opérations de la nature, qu'elle répercute souvent les exanthèmes et les bubons, et qu'enfin la diarrhée la contre-indique dans la peste. Il fait voir que, même dans la dyssenterie, on doit ou-

(1) *Massarias, de peste, lib. II. f.* 51. *a.* — *Massa, tr.* 3. *c.* 1. *f.* 50. *a.* — *Sal. Divers. c.* 23. *p.* 176. — *Odd. de Oddis, lib. IV. c.* 7. *f.* 59. *a.* — Paré, ch. 25. p. 549. — *Jordan, tr.* 3. *c.* 7. *p.* 507. — *Septal. lib. V. c.* 58. *p.* 132. — *Vid. Vid. de febrib. lib. VI. c.* 5. *p.* 294. — *Joubert, c.* 18. *p.* 302. — *Manard. epist. lib. V. ep.* 3. *p.* 68. — *Aphani, l. c. p.* 160.

(2) *Massaria, de peste, lib. II. f.* 60. *a.* 62. *b.*

(3) *Septal. animadv. et caut. medic. lib. V. c.* 36. *p.* 113.

vrir la veine s'il y a un état réel d'inflammation (1); et il émet le principe important que l'énergie des forces n'est point en raison directe de l'abondance du sang (2). C'est pourquoi il conseille la saignée du côté gauche, parce que le cœur souffre primitivement (3). Les Italiens, au contraire, ouvraient plus fréquemment la veine basilique droite, parce que le foie, source du sang, est aussi le siége de la maladie (4).

La plupart des médecins du seizième siècle se bornèrent à recommander la saignée, dans les cas de nécessité absolue, chez les personnes jeunes, vigoureuses, et au début de l'affection; à la proscrire lorsqu'il y avait des bubons, des pétéchies, des parotides ou des charbons, et en général à s'en abstenir dans le cours de la maladie. De ce nombre se trouvent Massa (5), Éraste (6), Augénius (7), Guido Guidi (8) et Manard (9). Capivacci regarde la différence de la peste, suivant qu'elle a son siége dans les humeurs, les esprits ou les solides, comme la règle d'après laquelle on doit se conduire à l'égard de la saignée, qu'il pratique dans le premier cas seulement (10).

Un troisième parti rejetait absolument ou presque toujours la saignée dans la peste. Il est incontes-

(1) *Jordan. pest. phænom. tr. III. c.* 8. *p.* 549.
(2) *Ib. p.* 547.
(3) *Ib. p.* 545.
(4) *Odd. de Oddis. l. c. lib. III. c.* 18. *f.* 50. *b.*
(5) *De febr. pestil. tr. III. c.* 2. *f.* 52. *a.*
(6) *Epist.* 25. *f.* 85. 90. *b.*
(7) *De febrib. lib. VIII. c.* 8. *p.* 326.
(8) *Vid. Vid. lib. VI. c.* 5. *p.* 295.
(9) *Epistol. lib. V.* 3. *p.* 69.
(10) *Lib. VII. c.* 38. *p.* 790.

table que l'expérience parlait en faveur de ces praticiens; car la saignée entraîne sans doute des suites fâcheuses dans les fièvres nerveuses, ou au début des épidémies putrides, comme Asch (1) l'a prouvé dans ces derniers temps. Ainsi Ambroise Paré raconte (2) qu'à Bayonne on voyait périr tous les malades qui avaient été saignés. Son opinion sur la cause prochaine de la peste lui sert aussi à démontrer que la saignée doit être nuisible; car le sang n'étant pas lui-même infecté, on n'a pas besoin de l'évacuer. Cornélius Gemma (3) fit également la remarque que la saignée accroît à un point extraordinaire le danger de la maladie. Aussi Salius Diversus (4), Donzellini (5) et Joubert (6) en sont-ils ennemis déclarés. Ils la remplacent par l'application des ventouses.

ARTICLE QUATRIÈME.

Principaux observateurs du seizième siècle.

Après avoir ainsi rapproché un nombre suffisant d'observations faites dans le seizième siècle sur la nature et la marche de plusieurs maladies, il est temps de faire connaître les grands observateurs eux-mêmes,

(1) Mémoires de la Société de Médecine de Paris, année 1777; p. 308.

(2) Liv. XXII. ch. 26. p. 549. 550.

(3) *De naturæ divinæ characterismis*, *p.* 210.

(4) *L. c. c.* 21. *p.* 244.

(5) *Apologia per Eudox. Philaleth. f.* 9. *a.*

(6) *L. c. c.* 17. *p.* 298.

et les services qu'ils ont rendus à la science. Ces détails permettront au lecteur d'asseoir un jugement plus exact sur les avantages dont la médecine pratique fut redevable aux écoles hippocratiques.

Nicolas Massa, vénitien, est un des premiers médecins observateurs du siècle (1). Ses remarques sur la syphilis et la peste ayant déjà été mentionnées précédemment, il me reste encore à parler de ses lettres, dont quelques-unes renferment d'excellentes observations et de très-bons conseils. Entre autres j'y ai lu avec plaisir une description détaillée du tic douloureux, dont l'auteur cite un exemple. La douleur commençait à l'angle de la mâchoire inférieure : elle était d'une violence insupportable, et empêchait le malade de manger et d'avaler. Le point douloureux ne présentait pas de gonflement; mais on y voyait une légère rougeur. La personne atteinte de cette affection était une femme de quarante-cinq ans, chez laquelle l'écoulement périodique avait cessé depuis deux années. Massa attribue la maladie à cette circonstance, quoiqu'il admette en outre une infection vénérienne, dont cependant il ne rapporte rien qui puisse déceler la présence (2). Une femme de soixante ans, que depuis long-temps on croyait être hydropique, accoucha, au bout de quinze mois, d'une fille sans yeux ni bras; et Massa attribue cette monstruosité à l'âge avancé de la mère (3). Du reste, on voit par plusieurs endroits de ses lettres que, suivant l'exemple de presque tous ses contemporains, au lieu de puiser ses principes et ses théories dans la nature, il crée au contraire une nature conforme au système qu'il s'était formé. La manière dont il cherchait à expliquer le

(1) *Eloy*, *vol. III. p.* 182. — Tiraboschi, vol. VII. 2. p. 33.

(2) *Epist. medic. in-4°. Venet.* 1550. 19. *f.* 106. *a.*

(3) *Epist. in-4°. Venet.* 1558. 29. *f.* 181. *b.*

type des fièvres par un tableau, en fournit une preuve frappan te (1).

Amatus de Portugal nous a laissé un volumineux recueil d'observations, dont plusieurs sont instructives et excellentes, mais dont d'autres, très-médiocres, sont hérissées d'un vain étalage d'érudition; et le plus grand nombre prouve seulement la crédulité et la superstition de l'auteur (2). Amatus était tellement partisan de Galien, qu'il en recommandait l étude approfondie à tous les médecins, afin qu'on pût le consulter dans tous les cas qui viendraient à se présenter (3). Il porte un très-bon jugement sur l'abus que les Arabes ont fait des sirops, et indique

(1) *Epist.* 8. *f* 76. *b.*

VIRTUS.							
Fortis.				*Debilis.*			
Mat. multa.		*Pauca.*		*Mat. multa.*		*Pauca.*	
crassa stimul.	*crassa non stimul.*	*subtil stimul.*	*subtil non stimul.*	*crassa stimul.*	*crassa non stimul.*	*subtil stimul.*	*subtil non stimul.*
Parox. anteced. longior.	*Parox. non anteced. longior.*	*Parox. anteced. brevior.*	*Parox. non anteced. brevis.*	*Parox. anteced. longior.*	*Parox. non anteced. brevis.*	*Parox. anteced. non brevis.*	*Parox. non antecedens, non brevis.*

(2) *Imitatus est Hippocratis studium Amatus; verùm plura conficta quàm facta illum scripsisse, et interdùm opiniones suas isto modo confirmare voluisse apparet.* Ainsi écrivait son contemporain Crato à Kentmann.

(3) *Cent. II. cur.* 19. *p.* 147.

les cas dans lesquels on doit avoir recours à ces moyens (1). Il cherche aussi à expliquer pourquoi les Grecs étaient si peu portés pour l'emploi des purgatifs : ces peuples ne connaissaient en effet que des médicamens drastiques, les grains cnidiens, etc.; mais nous, qui possédons une foule de laxatifs plus doux, nous ne devons pas appliquer à l'usage de ces derniers les principes adoptés par les Grecs (2). Amatus soutient qu'il n'existe point de signes à l'aide desquels on puisse reconnaître le sexe de l'embryon ; et cette excellente remarque contredit le préjugé qui, depuis plus de mille ans, régnait chez les médecins (3).

Parmi les observations remarquables recueillies par cet auteur, je range principalement celle d'une aphonie produite par l'abus du sublimé qui avait corrodé les nerfs récurrens (4). Il a vu la léthargie, les convulsions et la mort succéder à des veilles trop long-temps continuées (5). Dans un ulcère des poumons, il entreprit avec le plus grand succès une opération entre la troisième et la quatrième côte (6). Il observa la luxation du coccix chez un homme qui montait habituellemeut à cheval, et parvint à la réduire (7). La nature guérit une fièvre aiguë, déterminée par la suppression des menstrues, en provoquant une hémorragie par la bouche et le nez (8). Il attribue au borax des vertus aphrodisiaques déjà connues depuis long-temps par les peuples

(1) *Cent. I. cur.* 11. *p.* 36.
(2) *Cent. I. cur.* 16. *p.* 43.
(3) *Cent. I. cur.* 70. *p.* 100.
(4) *Cent. II. cur.* 70. *p.* 192.
(5) *Cent. I. cur.* 9. *p.* 31.
(6) *Cent. I. cur.* 61. *p.* 92.
(7) *Cent. II. cur.* 5. *p.* 134. Comparez *Bertrandi*, *Opere* etc., c'est-à-dire, OEuvres chirurgicales, vol. V. p. 199.
(8) *Cent. II. cur.* 17. *p.* 145.

de l'Inde (1). Une dyssenterie fut guérie par l'acte vénérien; ce qui lui fournit l'occasion de confirmer l'aphorisme d'Hippocrate (2). Une plaie qui pénétrait profondément dans le cerveau, et qui avait été faite par un sabre, n'entraîna pas la mort du malade (3). Dans les fièvres malignes, Amatus regarde le dégoût comme un très-mauvais signe, et saigne, sans distinction de cas, au début de la maladie (4). Contre l'opinion d'Hippocrate, il reconnut que la jaunisse est critique dans les fièvres aiguës, lorsqu'elle paraît avant le septième jour (5). Enfin, ses observations sur la lienterie, le flux céliaque et les caroncules dans l'urètre, à la suite de la gonorrhée, méritent d'être lues (6); mais il raconte l'histoire fabuleuse d'une fille qui changea de sexe (7).

Jean Crato de Craftheim, né à Breslau, tient également place parmi les meilleurs observateurs du siècle. Il étudia d'abord à Wittemberg, sous Luther et Melanchthon, et demeura toute sa vie ardent protecteur des protestans à la cour impériale; mais, dans la suite, il devint le disciple de Jean-Baptiste Montanus à Padoue, pratiqua la médecine à Ausbourg et à Padoue, et devint enfin médecin de trois empereurs. Il jouissait de la plus haute réputation, tant parmi ses compatriotes que chez l'étranger, et favorisa de tout son pouvoir la médecine hippocratique (8).

Une de ses principales productions est une courte

(1) *Cent. II. cur.* 18. *p.* 146.
(2) *Cent. II. cur.* 47. *p.* 177.
(3) *Cent. II. cur.* 83. *p.* 204.
(4) *Cent. III. cur.* 74. *p.* 287.
(5) *Cent. III. cur.* 49. *p.* 269.
(6) *Cent. IV. cur.* 19. *p.* 337.
(7) *Cent. II. cur.* 39. *p.* 168.
(8) Comparez *Matth. Dresseri Orationes. in-8°. Lips.* 1606. *p.* 299. — *Adami, vit. medic. german. p.* 116. — Nicéron, Mémoires, vol. XLIII, p. 337. — *Eloy, vol. I. p.* 729.

thérapeutique d'après le modèle des Grecs, et dans laquelle il ne s'éloigne en rien des principes de Galien (1). Son introduction à l'art médical renferme aussi une échelle des tempéramens, dressée à l'imitation des anciens médecins galénistes (2). Dans une lettre à Monavius, il raconte qu'ayant été appelé à la cour d'Autriche, le médecin de l'empereur, Jules Alexandrin, l'obligea de lire attentivement Galien, parce qu'il avait toujours à la bouche quelque phrase du médecin de Pergame. Il étudia aussi Hippocrate, mais il avoue qu'on ne saurait le bien comprendre ou commenter, lorsqu'on n'exerce pas soi-même l'art de guérir : aussi attribue-t-il toutes les fautes des commentateurs à ce qu'ils n'étaient pas eux-mêmes praticiens (3).

Nous lisons avec intérêt la guérison remarquable qu'il opéra d'une goutte complète, sans autres moyens que le lait et un genre de vie très-sévère (4). Dans la dyssenterie il s'abstient de toutes les substances styptiques tant vantées par les anciens, et recommande seulement le mithridate, la gomme adragante et la terre sigillée (5). On trouve dans son ouvrage un grand nombre de remarques sur cette dernière; car, de son temps, on débitait différentes terres silésiennes qu'il assure être aussi bonnes que celle de Lemnos. Pour obtenir cette dernière pure, ainsi que le véritable bézoard, il fut obligé de s'adresser à un marchand de Constantinople, qui le satisfit pleinement (6). Il essaya, mais sans succès, la préparation

(1) *Analogismus, s. artificiosus transitus à generali methodo ad exercitationem particularem. in-8°. Francof.* 1671.

(2) *Isagoge in artem medicam, ad calc. vol. VII. consil. p.* 23.

(3) *Epistol. med. lib. I.* 3. *p.* 192.

(4) *Consil. lib.* 1. 14. 15. *p.* 102.

(5) *Epist. lib. II. p.* 394.

(6) *Epist. lib. V. p.* 292.

antimoniale de Paracelse contre l'hydropisie, et les fleurs de pêcher lui réussirent bien mieux dans cette affection (1). De son temps, on obtenait de très-bons effets du borax, qu'on administrait fréquemment dans les accouchemens laborieux (2). Il craint de recommander l'huile de vitriol, si exaltée par Paracelse; car, bien qu'elle soit très-avantageuse dans les commencemens, par la suite elle dessèche trop les fibres (3). Il conseille aux personnes atteintes de la pierre, les vomitifs, divers onguens, et un sirop préparé avec les sucs de véronique et de réglisse, les noix, l'huile de genièvre et l'eau de fraisier; mais il leur recommande aussi d'éviter tous les alimens crus (4). Rien de plus singulier que les règles diététiques prescrites par ce médecin pour prévenir la formation des môles. Il attribue ce phénomène à la semence de l'homme, et conseille de ne pas se livrer à l'acte vénérien dans un état d'ivresse, ou de ne pas s'y abandonner avec immodération (5). On trouvera ridicule aujourd'hui la prolixité avec laquelle il décrit ses préparations, ce dont on peut trouver un exemple dans la recette qu'il prescrit contre les fièvres printanières (6).

Aloysius Mundella, célèbre médecin de Brescia, n'épargna aucun soin pour rétablir l'étude de la médecine grecque, et publia des *Dialogues*, que je connais seulement d'après ce qu'en dit la bibliothèque d'Haller (7), et dans lesquels on trouve plusieurs observations intéressantes sur le traitement des fièvres par le seul changement du régime, sur l'utilité de la saignée des veines ranines, dans la suffocation ap-

(1) *Epist. lib. I. p.* 210.
(2) *Epist. lib. II. p.* 414.
(3) *Epist. lib. I. p.* 247.
(4) *Consil. lib. III.* 11. *p.* 56.
(5) *Consil. lib. I.* 26. *p.* 160.
(6) *Consil. lib. I.* 1. *p.* 21.
(7) *Bibl. med. pract. vol. II. p.* 39.

parente, etc. Ses *Lettres* (1) appartiennent plus spécialement à l'histoire de la matière médicale ; cependant je ferai, en passant, la remarque que Mundella a surtout le mérite d'avoir rabaissé et cherché à rendre suspectes les vertus des pierres précieuses, entre autres, des émeraudes, auxquelles on attachait tant de prix depuis l'année 1535 (2). Il se déclare fortement aussi contre les amulettes (3). Dans la dyssenterie, il blâme l'usage de la rhubarbe, à cause de ses propriétés échauffantes ; et un écrivain moderne, justement célèbre, a soutenu la même opinion (4). Il guérit la dureté de l'ouïe par des moyens diététiques, le séton et le moxa (5), mais non pas par le trépan, comme le dit Haller (6).

Thaddaeus Dunus, indépendamment d'un traité sur la fièvre demi-tierce, qui ne renferme pas une seule observation nouvelle, publia des *Mélanges* de médecine dans lesquels on trouve, entre autres, l'histoire d'une frénésie qui avait commencé par des accidens épileptiques, un violent délire, une agitation extraordinaire, et autres symptômes graves, mais qui, malgré sa malignité apparente, fut cependant guérie le vingt-septième jour par les seuls efforts de la nature (7). Il rapporte aussi l'observation remarquable d'une maladie dont sa propre femme fut atteinte par suite de la piqûre d'un scorpion, et qui fut guérie par la ligature du doigt blessé, la thériaque et l'application d'un scorpion pilé (8).

(1) *Epistolæ medicinales*, in-4°. *Basil.* 1543.

(2) *Ib. p.* 1.

(3) *Ib. p.* 16.

(4) *Ep.* 12. *p.* 101. — Comparez *Richter*, *Bemarkungen* etc., c'est-à-dire, Remarques faites dans l'hôpital de Gottingue, p. 98.

(5) *Ep.* 20. *p.* 162.

(6) *L. c.*

(7) *Miscellan. med.* in-8°. *Tigur.* 1592. *f.* 102. *b.*

(8) *Ib. f.* 121. *b.*

Un jeune homme fut affecté d'une fièvre tierce très-grave, jointe aux signes de l'engorgement du foie et à des hémorragies nasales si copieuses, que le malade perdit au moins douze livres de sang pendant l'espace d'environ quarante jours : cependant la nature parvint à le rétablir (1). Un chirurgien insensé, étant atteint d'une céphalalgie opiniâtre, crut se délivrer de ses douleurs en s'ouvrant l'artère temporale, par laquelle il perdit trois livres de sang sans être soulagé : alors il s'ouvrit une seconde fois la veine et l'artère, et de cette manière il fut guéri (2). Dunus blâme les médecins qui emploient des médicamens auxquels ils attribuent des vertus occultes (3), et donne une courte histoire du ténia (4).

Victor Trincavella, de Venise, professeur à Padoue, fut l'un de ceux qui s'attachèrent le plus à rétablir le bon goût et la médecine grecque (5). Il rassembla les consultations de plusieurs médecins ses contemporains, de sorte que son ouvrage nous fait parfaitement bien connaître l'esprit qui régnait de son temps. Pour donner, par exemple, une idée de la manière dont on jugeait alors dans les maladies en particulier, je rapporterai le cas suivant. A la suite d'un violent catarrhe, il s'était manifesté une insomnie qui dura cinquante jours sans interruption, et qui était accompagnée de fièvre et d'asthme. Aloysius Bellocati, de Padoue, fut appelé en consultation ; et voici le jugement qu'il porta sur ce cas remarquable : la matière du catarrhe s'était

(1) *Miscellan. med. in-8o. Tigur.* 1592. *c.* 11. *f.* 138. *a.*

(2) *Ib. c.* 12. *f.* 144. *a.*

(3) *Ib. c.* 5. *f.* 113. *a.*

(4) *Ib. c.* 15. *f.* 155. *b.*

(5) *Facciolati, fasti gymnas. Patav. vol. III. p.* 331. — Sa vie, par Laurent Marucinus, se trouve en tête de l'édition que j'ai donnée de ses *Consilia.*

épaissie, et avait obstrué les vaisseaux contenant les esprits vitaux; la sécheresse et la chaleur du cerveau, suites de cet état, avaient déterminé l'insomnie. Il fallait donc amollir et rafraîchir le cerveau, et dériver les matières qui s'y étaient accumulées. Pour parvenir à ce but, il recommanda les applications rafraîchissantes et somnifères sur la tête, les bains, les légers laxatifs et le sirop de rose. Jules Crassus attribuait la maladie à l'hypocondrie, occasionée par les soucis et la suppression du flux hémorroïdal; opinion que partageait aussi Trincavella (1). Ce recueil mériterait d'être lu aujourd'hui bien plus fréquemment qu'on ne le fait, à cause du grand nombre d'histoires de maladies dans lesquelles la sympathie nerveuse joue un rôle principal (2). L'auteur cite l'observation remarquable d'une affection qui passa du grand-père au petit-fils, sans que le père de ce dernier en fût atteint (3). Il dit que rarement les femmes accouchent à onze mois, mais que le fait n'est cependant pas sans exemple (4). Les polypes des fosses nasales se détachent sans qu'on soit obligé d'en faire la ligature (5). Il observa un cancer de la langue accompagné de douleurs hernicrâniennes (6), et une ischurie, suite d'une chute sur le dos (7).

François Valleriola, médecin praticien à Valence, et ensuite professeur à Turin, s'est rendu célèbre par des observations, entre lesquelles il s'en trouve plusieurs qui sont fort intéressantes; mais, confor-

(1) *Consil. med. in-fol. Basil.* 1587. *lib. I.* 10. *col.* 29.

(2) Par exemple, *lib. I. cons.* 23. *col.* 63.

(3) *Epist.* 6. *col.* 725.

(4) *Epist.* 5. *col.* 720.

(5) *Consil.* 53. *col.* 159.

(6) *Consil. lib. III.* 111. *col.* 669.

(7) *Consil. lib. III.* 67. *col.* 519.

mément à l'usage du siècle, il ne les rapporte pas d'une manière assez complète, et cherche à les décorer d'un luxe d'érudition entièrement déplacé dans ce cas. Il me semble aussi qu'il rapporte un trop grand nombre de cures heureuses. Galien est l'auteur auquel il se conforme fidèlement, et il croit que tout ce que le médecin de Pergame a dit et enseigné, forme autant de vérités et d'articles de foi, mais que cependant il ne faut pas négliger Avicenne, qui, loin d'être seulement le prince des Arabes, est encore un modèle à suivre pour tous ceux qui se livrent à l'étude de la médecine (1). Dans ses *Enarrationes* il se range parmi les écrivains qui ont comparé les contradictions apparentes des anciens, et quelquefois il interprète assez bien les Grecs et les Arabes. Ses *Loci communes* sont un trésor d'érudition qui pourrait être, à la vérité, rassemblée avec plus de goût, mais dont jusqu'à présent on n'a pas assez tiré parti. Il y réunit les principaux passages des anciens sur chaque objet de la médecine, et donne ensuite ses propres raisonnemens.

Parmi ses observations, je distingue surtout l'histoire d'une dyssenterie épidémique qui régna dans la Provence, et qui était accompagnée d'un flux hépatique (2). Il raconte que sa femme, se croyant enceinte, accoucha d'une môle au bout d'un an, mais qu'en même temps elle était réellement grosse, puisque quatre mois après, au milieu des symptômes les plus effrayans, elle mit au monde un enfant auquel adhérait une môle (3). Il guérit par l'usage du gayac une paralysie qui était demeurée à la suite

(1) *Enarrat. medic. lib. II. 7. p.* 274.
(2) *Ib. lib. IV. 7. p.* 562.
(3) *Obs. med. lib. I.* 1. *p.* 1.

de la goutte (1). La nature parvint à guérir, en provoquant la diarrhée, une pleurésie dans laquelle les humeurs restaient continuellement dans un état de crudité (2). On lit plusieurs observations sur l'emploi inconsidéré du sublimé, sans que la mort en fût la suite (3). Des hydatides volumineuses simulaient une fausse grossesse (4). Il parle de la guérison d'un homme atteint de phthisie avec suppuration véritable du poumon (5). L'ouverture des vaisseaux hémorroïdaux fut le moyen dont il se servit pour guérir un homme que l'amour avait rendu mélancolique (6). Il guérissait très-heureusement l'hydrophobie par l'application d'un fer rouge, l'usage de l'eau de mer, et l'emploi d'autres moyens convenables (7). Il rapporte aussi la cure heureuse d'une gangrène du scrotum (8). Une jeune fille, au milieu d'une fièvre aiguë, fut atteinte d'une ménorrhagie effrayante, et perdit douze livres de sang dans l'espace de six jours : cependant elle se rétablit parfaitement (9). Une balle de pistolet ayant pénétré dans l'abdomen, sortit au bout de quelque temps par l'anus, sans que le blessé éprouvât ensuite aucune incommodité (10). Vallériola parle de l'inflammation de la colonne vertébrale (11), maladie sur la-

(1) *Obs. med. lib. I.* 3. *p.* 23.
(2) *Ib.* 4. *p.* 33.
(3) *Ib. lib. I.* 6. 7. *p.* 50.
(4) *Ib.* 10. *p.* 78.
(5) *Ib. lib. II.* 3. *p.* 108.
(6) *Ib.* 7. *p.* 163.
(7) *Ib. lib. III.* 3. *p.* 195.
(8) *Observ. communic. p.* 323.
(9) *Observat. medic. lib. IV.* 8. *p.* 233.
(10) *Ib. lib. IV.* 9. *p.* 290.
(11) *Ib. lib. V.* 1. *p.* 304.

quelle un excellent auteur moderne a publié de très-bonnes observations (1).

Regnier Solénander, de Juliers, après avoir étudié à Louvain, Rome, Pise et Ferrare, devint médecin du duc de Clèves. Ses observations ne méritent certainement pas l'accueil qu'elles reçurent de ses contemporains; car elles sont très-ordinaires, hérissées d'érudition, et l'auteur s'écarte souvent du véritable point de vue sous lequel il aurait dû considérer la maladie. On remarque, quoique l'observation soit peu importante, celle d'un spasme singulier du larynx (2). Un seigneur de Veltheim était atteint d'une maladie, que son médecin Méchold croyait être l'asthme, mais que la faculté de Leipsick décida être une mélancolie produite par des flatuosités; opinion que partage Solénander (3). Une fois il vit des insectes sortir avec l'urine (4). Chez une femme, le sang, au lieu de s'écouler chaque mois par l'utérus, sortait régulièrement par les narines. Il guérit un vomissement si considérable, que le malade rendait vingt-six livres pesant dans l'espace de vingt-quatre heures (5). Chez un hydropique, la nature pratiqua, sur le côté droit du bas-ventre, une ouverture par laquelle sortirent un grand nombre d'hydatides (6). Une fois aussi des vers lombricaux se frayèrent une pareille voie (7). Solénander rapporte plusieurs cas de violentes hémorragies utérines dans

(1) Frank dans le *Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil de Mémoires pour les médecins praticiens, T. XV. p. 299. 300.

(2) *Consil. lib. II.* 23. 24. *p.* 184.

(3) *Ib. lib. III.* 5. *p.* 225.

(4) *Ib. lib. IV.* 3. *p.* 300.

(5) *Ib. lib. V.* 15. *p.* 488.

(6) *Ib. lib. V.* 15. *p.* 489.

(7) *Ib. p.* 490.

les derniers mois de la grossesse, et quelques exemples de femmes chez lesquelles l'écoulement périodique reparut après avoir été supprimé à l'époque ordinaire (1). Il dit avoir vu sortir par la bouche les matières poussées dans le rectum avec une seringue (2); d'où l'on peut conclure qu'il ne connaissait pas la valvule connue mal à propos sous le nom de Bauhin. Un homme, qui ne pouvait se tenir droit, fut ouvert après sa mort : on trouva l'aorte ossifiée à la hauteur des reins, et aussi cassante que du verre (3). Il guérit un homme qui se croyait atteint de la maladie vénérienne, mais qui probablement n'était qu'hypocondriaque (4).

Diomède Cornarus, de Zwickau, fils de Janus Cornarus, était professeur à Vienne, et médecin de l'empereur Maximilien II. Son exemple prouve sans réplique qu'il ne suffit pas de voir beaucoup pour être bon observateur. Connaissance parfaite des objets qui peuvent se présenter, jugement sain et facile, grande habileté dans l'application des règles générales aux cas particuliers, esprit dégagé de tous les préjugés et de toutes les opinions de l'école; telles sont quelques-unes des qualités les plus indispensables au bon observateur, mais celles positivement qui manquaient à l'écrivain dont nous nous occupons. Il entasse les observations les plus triviales, auxquelles il semble attacher une grande importance, et fort souvent le jugement qu'il porte est contraire en tout au bon sens. On lui pardonne encore, car c'était l'usage général du temps, de ne faire attention qu'aux symptômes, sans presque s'attacher à l'essence de la maladie : mais quelle idée doit-on prendre d'un mé-

(1) *Consil. lib. V. p.* 492.
(2) *Ib.* 16. *p.* 493.
(3) *Ibid.*
(4) *Ib.* 17. *p.* 494.

decin qui nous dit, en parlant du bol d'Arménie, que ce médicament est styptique, fortement dessiccatif, et propre à guérir les obstructions (1)?

Cependant on remarque dans son livre la première observation connue d'une fièvre intermittente compliquée de dyssenterie, ou, pour parler plus exactement, d'une dyssenterie ayant le type intermittent (2). L'histoire d'une dureté de l'ouïe, suite de grands efforts pour accoucher, n'est point non plus dénuée d'intérêt (3). Il fit aussi des recherches sur les concrétions pierreuses qui se remarquent dans les tumeurs goutteuses (4), et remarqua une aphonie, suite d'un squirrhe de la mamelle qui comprimait le nerf récurrent : le malade conservait la faculté de mouvoir la langue (5).

L'observation attentive est le meilleur moyen d'apprendre à connaître les maladies, lorsqu'on la combine dans le même temps avec les autopsies cadavériques. Je sais fort bien qu'on peut abuser étrangement de l'anatomie pathologique, en confondant ensemble l'effet et la cause de la maladie; mais il n'en demeure pas moins constant, non-seulement que cette étude répand un grand jour sur l'anatomie proprement dite, mais encore qu'on ne saurait établir un bon système de pathologie sans appeler à son secours les résultats des ouvertures de cadavres. Dans le seizième siècle, l'anatomie renaissante exerça aussi une influence marquée sur la pathologie : on reconnut dans le même temps combien on avait choisi un

(1) *Diomed. Cornar. cons.* 2. *p.* 42 (*in*-4°. *Lips.* 1599).

(2) *Ib. p.* 28. — Comparez, *Morton, pyretol. exercit.* 2. *append. p.* 237 (*Opp. in*-8°. *Amst.* 1696). — *Monro's Beschreibung* etc., c'est-à-dire, Description des maladies observées dans les hôpitaux militaires de l'Angleterre. in-8°. Altenbourg, 1766. p. 76.

(3) *Cons.* 10. *p.* 84.

(4) *Obs.* 1. *p.* 3.

(5) *Obs.* 7. *p.* 13.

guide infidèle en prenant pour modèle le médecin de Pergame, qui vraisemblablement n'avait jamais ouvert aucun cadavre, et ne mérite par conséquent point de croyance lorsqu'il parle du siége des maladies. On recueillit les résultats des autopsies cadavériques, d'après lesquelles on se mit à réformer la pathologie; on recommanda instamment aux magistrats les établissemens dans lesquels on pouvait se livrer à ce genre de travail, comme étant l'unique moyen de conduire la médecine à sa perfection; et de cette manière on atteignit à la fois plusieurs buts également importans.

Nous apprendrons encore par la suite à mieux connaître le grand anatomiste Bartholomée Eustache. Il fut l'un des premiers qui regarda comme un devoir d'apprécier les grands secours que les ouvertures de cadavres promettaient à l'art de guérir. A l'occasion de la dissection de reins malades, il regrette de ne s'être pas occupé de l'anatomie pathologique dans sa jeunesse, lorsqu'il jouissait encore de toute sa santé, et de s'être adonné si tard à la culture d'un champ aussi fertile; car alors il aurait pu terminer l'ouvrage qu'il avait commencé, et rendre de grands services à la médecine; mais son âge et la goutte qui l'obsédaient ne lui permettant plus de travailler, il fut profondément affecté de la perte qu'il avait faite, et que la science éprouvait dans le même temps (1). Volcher Coyter (2) désirait que les magistrats favorisassent de tout leur pouvoir les dissections, et qu'il fût permis aux médecins d'ouvrir les cadavres des personnes mortes de maladies

(1) *Barth. Eustath. de rerum administrat. c.* 45. *p.* 119 (*Opp. ed. L. B.* 1707).

(2) *Observat. anatom. et chirurg. præf. p.* 106 (*in-fol. Norib.* 1573).

graves et occultes; parceque, de cette manière, on parviendrait à mieux connaître et à traiter avec plus de succès un grand nombre d'affections. Marcellus Donatus (1), après avoir montré que la dissection des cadavres peut devenir très-utile, reproche aux médecins d'être retenus par le dégoût de se livrer à cette occupation, et d'aimer mieux languir dans leur ignorance que scruter péniblement la vérité. *Deum interim*, ajoute-t-il, *se ipsos, humanumque genus universum non contemnendâ injuriâ damnoque afficientes.*

Ces observations d'anatomie pathologique contribuèrent puissamment à faire disparaître une foule d'anciens préjugés, qui tous reposaient sur l'autorité de Galien. Jusqu'alors on avait cru que les calculs ne se trouvent presque uniquement que dans les reins et la vessie. Jean Kentmann, célèbre médecin de Dresde (2), détruisit cette erreur en rassemblant une précieuse collection de remarques sur les pierres qui se rencontrent dans le corps humain. Il envoya ce recueil à Conrad Gesner, qui l'inséra dans son livre des Fossiles (3). Comme l'ouvrage est un peu rare, et que nulle part on ne donne de détails sur les observations de Kentmann, il ne sera pas inutile de faire connaître ici les plus importantes. La première, due à Jean Pfeil, professeur à Leipsick, concerne une céphalalgie chronique et incurable, produite par une pierre de la grosseur et de la forme d'une mûre, laquelle se trouvait dans le cerveau. Jean Steidel traita un musicien de Torgau portant sous la langue une pierre qui l'empêchait de souf-

(1) *De medic. histor. mirab. lib. IV. c.* 3. *f.* 198. *b.*

(2) Comparez *Adami, vit. medicor. germ. p.* 56.

(3) *De omni rerum fossilium genere, gemmis, lapidibus, metallis et hujusmodi, libri aliquot, opera C. Gesneri. in*-8°. *Tigur.* 1565.

fler dans son instrument (1). Kentmann trouva dans la vésicule biliaire de Maternus Badehorn, des pierres cristallisées à cinq angles, et profita de l'occasion pour citer quelques remarques intéressantes sur ce genre de calculs (2). Benivieni (3), Vésale (4) et Fallope (5) furent les premiers qui examinèrent et décrivirent les calculs biliaires. Marcellus Donatus (6) cite, il est vrai, Jean de Tornamira et Gentilis de Foligno, comme les premiers qui les aient observés; mais je n'ai pas actuellement ces auteurs sous la main, pour vérifier si son assertion est bien fondée. Kentmann découvrit aussi des concrétions pierreuses dans les intestins, dans les interstices des muscles et des os des extrémités, et jusque dans les plaies. Après lui, Marcellus Donatus rassembla presque toutes les observations recueillies sur les pierres trouvées dans les diverses parties du corps (7). Les amis de Vallériola lui envoyèrent aussi des remarques semblables (8).

Jusqu'alors on avait pensé, avec Galien et les anciens médecins, que le cœur ne saurait jamais s'enflammer ni suppurer sans que le malade ne vînt à périr subitement. Marcellus Donatus (9) et Schenck (10) recueillirent des observations sur les ulcères et autres maladies locales du cœur, qui avaient duré pendant long-temps sans compromettre la vie. Forestus prouva

(1) *Kentmann. de calculis in corp. human. apud Gesner. l. c. f.* 3. *b.*

(2) *Ib. f.* 8. *b.*

(3) *Beniven. de abdit. morb. causs. c.* 3. 94. *p.* 140. 263. *ad. calc. Dodon. observ.*

(4) *Epist. de radic. chyn. p.* 642.

(5) *Observ. anat. p.* 401.

(6) *L. c. lib. IV. c.* 30. *f.* 264.

(7) *L. c.*

(8) *Observ. communic. p.* 307. 348. 353.

(9) *Obs. anat. lib. V. c.* 4. *f.* 286.

(10) Dans la préface de ses Observations.

aussi, d'après sa propre expérience, et contre les galénistes, que le cœur peut s'enflammer et suppurer sans que la mort survienne instantanément (1).

Nous devons à Rembert Dodoens un nombre considérable d'excellentes observations d'anatomie pathologique. Il raconte, entre autres, l'histoire remarquable d'un homme qui, après avoir été long-temps dans un état cachectique, fut atteint d'un vomissement purulent, parut ensuite se bien porter, et ne se plaignit au moins d'aucune douleur, jusqu'à ce qu'enfin la gangrène se déclara spontanément au pied, et causa bientôt la mort du malade. A l'ouverture du cadavre, on trouva les viscères du bas-ventre altérés à un point extrême, et presque entièrement détruits par la suppuration (2). En 1565, Dodoens observa une angine épidémique, qui dégénéra en péripneumonie. Les autopsies cadavériques ne faisaient découvrir aucune trace d'altération dans la trachée-artère; mais les poumons étaient en pleine suppuration (3). Un homme avait, pendant long-temps, exhalé une odeur des plus fétides par la bouche. La cause qui en fut découverte après la mort, était un ulcère de l'estomac (4). Un gonflement énorme du bas-ventre dura deux années entières, et finit par causer la mort. A l'ouverture du corps, on vit que les intestins étaient déchirés, et que les matières fécales remplissaient toute la cavité abdominale (5). Dodoens découvrit une suite bien remarquable de la gonorrhée en examinant le corps d'un prince français, qui, long-temps, avait été

(1) *Lib. XVII. obs.* 1. (Je ne puis citer Forestus, parce que je possède quelques livres in-8°., et d'autres in-fol., et que plusieurs ne sont pas paginés.)

(2) *Dodon. medicin. observ. exempl. c.* 27. *p.* 67.

(3) *Ib. c.* 18. *p.* 44.

(4) *Ib. c.* 25. *p.* 61.

(5) *Ib. c.* 35. *p.* 90.

tourmenté par des douleurs néphrétiques (1). Les reins étaient squirrheux, les urétères dilatés, la vessie roide et dure, et les voies urinaires ulcérées dans toute leur étendue (2).

Les observations de Dodoens furent les premières qui répandirent du jour sur la doctrine des commotions du cerveau, partie importante de la chirurgie, à l'égard de laquelle les anciens n'avaient, pour ainsi dire, exposé que des rêveries. (3). Il fut, je pense, le premier qui remarqua l'inflammation des muscles du bas-ventre, désignée depuis par Frank sous le nom de péritonite musculaire (4). Il donne d'excellentes observations sur les anévrismes de l'artère coronaire stomachique et de l'artère pylorique, accompagnés des signes qui annoncent la présence de saburres gastriques (5). Après la suppression des règles, il vit survenir dans un cas l'hématémèse, et dans un autre un larmoîment sanguinolent (6). On lit avec intérêt l'histoire d'une phthisie déterminée par des concrétions pierreuses dans le poumon, et celle d'un calcul qui éclata dans la vessie (7). Je ne puis non plus oublier de citer ses remarques sur une fièvre intermittente cachée sous la forme d'un *catochus* (8), sur une femme qui rendait des vents par le vagin, sur une hydropisie de l'utérus (9), et enfin sur une ascite, suite de la strangurie (10).

(1) *Dodon. medicin. observ. exempl. c.* 41. *p.* 103.
(2) *Ib. p.* 105.
(3) *Ib. c.* 2. *p.* 4.
(4) *Ib. c.* 29. *p.* 70. — Comparez *Frank, de curand. homin. morb. lib. II.* §. 215. *p.* 185.
(5) *Dodon. l. c. c.* 51. *p.* 122.
(6) *Ib. c.* 26. *p.* 63. *c.* 15. *p.* 37.
(7) *Ib. c.* 23. *p.* 57. *c.* 43. *p.* 108.
(8) *Ib. c.* 4. *p.* 9.
(9) *Ib. c.* 49. *p.* 119.
(10) *Ib. c.* 34. *p.* 89. — Comparez, *Haen's Heilungs methode*, c'est-à-dire, Méthode curative, publiée par Platner, T. II. P. V. p. 238. —

Jean Schenck de Graffenberg est un nom cher à tous ceux qui se livrent à l'art de guérir. Il était médecin à Fribourg en Brisgau, sa patrie (1). Sans les travaux auxquels il se livra, nous serions bien certainement privés d'une multitude d'observations importantes que les médecins de l'Allemagne lui envoyaient manuscrites, et qui n'ont jamais été imprimées ailleurs que dans ses ouvrages. Nous devons convenir que l'esprit superstitieux du siècle dans lequel il vivait, influa sur plusieurs de ses récits; mais le blâme ne retombe pas entièrement sur lui, car il était obligé de faire connaître les observations telles qu'on les lui transmettait. D'ailleurs, le nombre de celles qui sont instructives surpasse de beaucoup celui des remarques arides et peu importantes. On s'aperçoit déjà qu'il s'efforce de secouer le joug des anciens, sous lequel ses contemporains étaient encore ployés, et qu'il attache plus de prix à penser librement et avec justesse, qu'à faire parade d'un grand luxe d'érudition grecque. Ce qui nous intéresse particulièrement, ce sont ses efforts pour introduire un ordre systématique dans la pathologie particulière, et pour classer les maladies d'après les causes visibles. Il n'est pas nécessaire que je donne des fragmens d'un livre que j'ai déjà cité tant de fois, et qui se trouve entre les mains du plus grand nombre de mes lecteurs.

Un autre Allemand, Félix Plater, de Sion dans le Valais, professeur à Bâle et médecin du margrave de Bade (2), se fit également connaître par un recueil d'observations presque toutes faites par

Lentin's Beobachtungen etc., c'est-à-dire, Observations sur les maladies du Haut-Hartz, p. 97.

(1) *Adami*, *p.* 160.

(2) Baldinger a publié en 1793 sa vie, qui est très-importante pou l'histoire du temps.

lui-même. On est étonné de la multitude de remarques qui ont été rassemblées par cet excellent médecin ; mais il serait souvent à désirer que le choix fût meilleur. Plater paraît avoir dirigé principalement son attention sur les suites et les effets des passions, et je ne me souviens pas d'avoir rencontré dans aucun autre ouvrage un aussi grand nombre de notices instructives sur cet objet intéressant. On remarque entre autres le conseil qu'il donne de frotter, dans les maladies nerveuses, la colonne vertébrale avec des huiles excitantes, telles que celles de scorpion et d'euphorbe (1). Il cite plusieurs cas dans lesquels une incision pratiquée à l'ombilic chez les hydropiques, eut des résultats très-heureux (2). Parmi ses observations les plus notables se rangent celles d'un asthme produit par des pierres dans le poumon (3), d'un calcul situé sous la langue (4), d'une jeune fille de cinq ans déjà complètement développée (5), d'un squelette de géant qui avait neuf pieds de haut (6), d'une léthargie suite d'une tumeur squirrheuse dans le cerveau (7), et d'une humeur contenue dans l'encéphale, laquelle causa la mort d'une personne apoplectique (8). Un homme qui était à la fois sourd, muet et aveugle, se faisait écrire sur le bras ce qu'on lui voulait dire, et c'était le seul moyen qu'on eût de communiquer avec lui (9). Un autre homme perdit la mâchoire infé-

(1) *Fel. Plater. observ. lib. I. p. 7* (*in-8°. Basil.* 1614).
(2) *Ib. lib. III. p.* 611.
(3) *Ib. lib. I.* 167.
(4) *Ib. lib. III. p.* 841.
(5) *Ib. p.* 547.
(6) *Ib. p.* 648.
(7) *Ib. lib. I. p.* 11.
(8) *Ib. p.* 14.
(9) *Ib. p.* 111.

rieure enlevée par un boulet de canon, et n'en continua pas moins de vivre (1). Après l'extirpation d'une matrice qui faisait habituellement hernie, et qui finit par tomber en sphacèle, la femme jouit d'une santé parfaite, et l'écoulement périodique se rétablit par l'anus (2). En ouvrant le cadavre d'un hydropique, Plater trouva les reins criblés de trous, et le foie rempli d'hydatides (3).

Le recueil d'observations de Pierre Foreest, communément appelé Forestus, est classique non-seulement pour le siècle où vivait l'auteur, mais encore pour nous et nos neveux. Forestus avait étudié à Louvain sous Drivère, à Bologne, à Rome et à Paris. A Rome, il profita surtout de ses visites dans l'hôpital de Sainte-Marie de la Consolation, dont Gisbert Horst était directeur. En 1545, il pratiquait la médecine à Pluviers en France; mais au bout d'un an il retourna dans sa patrie, et il exerça d'abord à Delft, puis à Leyde, et enfin à Alcmaar, sa ville natale (4).

Forestus, chose rare parmi ses prédécesseurs, rapporte des observations complètes, ne cherche pas à se distinguer en décrivant des singularités, mais s'attache à exposer les phénomènes ordinaires de l'état morbide avec la fidélité et la simplicité d'un homme bien pensant et d'un médecin éclairé. Le grand mérite de son ouvrage consiste dans la multitude de remarques qui constatent la puissance des sympathies. Je citerai en outre les observations suivantes, qui me paraissent dignes d'une attention particulière : une manie purement bilieuse (5); une petite

(1) *Fel. Plater. observ. lib. III. p.* 558.

(2) *Ib. p.* 718.

(3) *Ib. p.* 608.

(4) *Forest. observ. lib. IX.* 2. *X.* 11. — Comparez *Adami, p.* 146.

(5) *Lib. I.* 10.

vérole putride (1), dans la description de laquelle on trouve la première peut-être que nous possédions de la rougeole, *rubeolæ;* une fièvre quarte résultant simplement de la pléthore sanguine (2); une léthargie périodique (3). Une remarque unique dans son genre, est celle d'une frénésie produite par des vers, et qui régna épidémiquement en France dans l'année 1545 : les malades se plaignaient de vives douleurs dans la tête, et de chaleur à la région lombaire; ils étaient privés du sommeil et en proie au délire le plus violent, ou plongés dans un profond état comateux (4). Forestus rencontra aussi une mutité occasionée par des vers (5), et une peste purement bilieuse (6). Il guérit une hydrocéphale interne par des frictions avec l'huile de camomille et le soufre (7). Il prétend avoir vu la véritable lycanthropie, telle que Marcellus de Sida l'a décrite. La maladie paraissait de même au printemps, et les malades erraient sans cesse dans les cimetières (8). Wyer (9) et Altomare (10) en rapportent de même quelques exemples. Forestus guérit une mélancolie amoureuse en suivant la méthode qui avait réussi à Hippocrate, Erasistrate, Galien et Avicenne (11). Il remarqua fréquemment

(1) *Lib. I.* 17. — Comparez *Stoll, rat. méd. vol. III. p.* 129.

(2) *Lib. III.* 32. — Comparez *Morgagni de séd. et caus. morb. ep. XXI. n.* 43.

(3) *Lib. III.* 39. — Comparez *Bianchi, hist. hépat. p.* 751. — *Torti, thérap. spéc. febr. interm. p.* 207.

(4) *Lib. VI.* 7.

(5) *Lib. VI.* 38. — Comparez *Hautésierk, observat. vol. II. p.* 480.

(6) *Lib. VI.* 12. — Comparez *Lange, rudim. doctrinæ de peste, p.* 79. 108.

(7) *Lib. VIII.* 29.

(8) *Lib. X.* 25.

(9) *De præstig. dæmon. lib. IV.* 23. *p.* 420.

(10) *De medend. corp. hum. morb. lib. I.* 9. *p.* 96.

(11) *Lib. X.* 30.

une catalepsie mortelle parmi des soldats occupés au siége de Metz (1). Sous le nom de phthisie de la pupille, il désigne un resserrement de cette ouverture qui fait paraître les objets plus gros (2). Il détruisit un polype nasal à l'aide du vitriol (3). Les ventouses sèches, appliquées au mollet et à la plante du pied, suspendirent une très-violente hémorragie nasale (4). Il observa souvent une urine naturelle dans les périodes les plus fâcheux de la pleurésie maligne (5). Rarement on parvient à obtenir une guérison radicale des ulcères de l'estomac et de la phthisie ancienne, lorsque le poumon est en suppuration (6). Une femme enceinte fit une chute dans un escalier, et accoucha d'une fille dont les os étaient flexibles comme la cire, mais que les styptiques parvinrent cependant à guérir (7). Il rapporte des observations peu communes et intéressantes sur un flux céliaque qui survint à la suite d'une dyssenterie bilieuse (8), sur une véritable inflammation de la rate (9), sur la dyssenterie rhumatismale (10), sur le flux hépatique, qu'il distingue très-soigneusement de la dyssenterie (11), sur les différentes causes de la lienterie dans laquelle il range les ulcères de l'estomac (12), sur le véritable diabétès qu'il vit chez une vieille

(1) *Lib. X.* 41.
(2) *Lib. XI.* 29.
(3) *Lib. XIII.* 8.
(4) *Lib. XIII.* 14.
(5) *Lib. XVI.* 29.
(6) *Lib. XVI.* 55. — *Lib. XVIII.* 33.
(7) *Lib. XVII.* 15.
(8) *Lib. XVIII.* 50.
(9) *Lib. XX.* 5. 6.
(10) *Lib. XXII.* 19.
(11) *Lib. XXII.* 21.
(12) *Lib. XXII.* 24.

femme (1), sur une dyssenterie chronique qui se prolongea six mois (2), sur une véritable métrite (3), sur une angine causée par la paralysie des muscles du pharynx (4), etc. Il confirme, d'après sa propre expérience, la différence établie par les anciens entre les dyssenteries, suivant leur siége. En effet, il avait à traiter dans le même temps trois personnes atteintes de cette affection. L'une éprouvait de vives douleurs au-dessous de l'ombilic : elle rendait, non pas des matières excrémentitielles, mais un fluide mêlé de sang, et les douleurs se prolongeaient très-long-temps avant qu'il survînt une déjection. Forestus en conclut que les intestins grêles étaient enflammés. Chez l'autre, la douleur, beaucoup plus douce, siégeait au-dessous de l'ombilic, et elle était immédiatement suivie de déjections alvines mêlées de matières butiracées : le médecin place le siége de l'affection dans les gros intestins (5). Enfin, il reconnut aussi qu'à l'époque du renouvellement des dents, la nouvelle croît au-dessous de l'ancienne (6).

Pierre Salius Diversus, médecin à Faenza, dont j'ai déjà fait connaître les remarques sur la peste, écrivit aussi, sur les maladies des diverses parties du corps, un certain nombre d'observations qui méritent d'être lues. Ainsi ce fut lui, je pense, qui vit le premier l'inflammation de la substance corticale du cerveau, affection qu'il distingue très-bien de la frénésie, avec laquelle on la confondait sans doute

(1) *Lib. XXIV.* 4.

(2) *Lib. XXII.* 35.

(3) *Lib. XXVIII.* 41.

(4) *Lib. XV.* 30. — Comparez *Swieten. comment. in Boerh. aph. vol. I. p.* 702.

(5) *Lib. XXII.* 33.

(6) *Lib. XIV.* 12. — Comparez *Sœmmering's Knochenlehre etc.*, c'est-à-dire, Ostéologie, §. 236.

auparavant (1). Il fait connaître également la différence qui existe entre elle et l'apoplexie (2). Le premier aussi il rejeta l'ancienne opinion que l'apoplexie est causée par la compression du cerveau, particulièrement par celle des carotides, et n'eut égard dans sa théorie qu'à l'oppression de la force nerveuse (3). Il observa une véritable inflammation du médiastin, dont il assigne avec précision les caractères distinctifs, et dont il croit avoir donné la première description (4). Il trouva que beaucoup de personnes mouraient de la phthisie sans cracher de pus ou d'ichor putride. Les phthisies appelées nerveuses dans les temps modernes, sont attribuées par lui à la suppuration du péricarde (5). Il rencontra une fois la véritable hydropisie de poitrine (6), et enseigna le premier que l'hydropisie peut très-bien avoir pour cause la colliquation des humeurs, ou une fièvre aiguë portée à un haut point d'intensité (7). On trouve dans son livre d'excellentes remarques sur la colique et sur la passion iliaque, qu'il vit dans un cas provenir d'ulcères cancéreux dans le colon (8). Ayant traité une personne qui n'eut de déjections alvines qu'après vingt-deux jours de violentes coliques, il en conclut que dans ce cas les gros intestins devaient être malades (9). Il prouve que le choléra sec des anciens n'est autre chose qu'une hypo-

(1) *De affectib. particul. c.* 1. *p.* 199.

(2) *C.* 2. *p.* 207.

(3) *P.* 208. 213. — Comparez *Weikard's vermischte* etc., c'est-à-dire, Mélanges de Médecine. Augsbourg, 1793. P. I. p. 515. 550.

(4) *C.* 6. *p.* 224.

(5) *C.* 7. *p.* 233.

(6) *C.* 5. *p.* 220.

(7) *C.* 9. *p.* 242. *c.* 10. *p.* 251. — Comparez *Stoll, rat. med. vol.* II. *p.* 158.

(8) *C.* 11. *p.* 254.

(9) *P.* 262.

condrie accompagnée de flatuosités (1). Son traité sur la rétention d'urine est fort intéressant. Il cherche, entre autres, les causes de la maladie dans la manière vicieuse dont les reins exécutent leurs fonctions, dans l'inflammation des urétères et dans l'engorgement muqueux des veines rénales (2). Suivant son opinion, la goutte n'est pas produite par un principe morbifique unique : la cause en réside, non pas dans le cerveau, mais dans l'estomac, et le principe qui la développe présente de grandes variétés; cependant elle dépend presque toujours de la bile (3). Il se montre excellent pathologiste dans sa dissertation sur le somnambulisme (4). Sa théorie de l'hydropisie est conforme à l'esprit du siècle, et il indique une très-mauvaise méthode curative dans cette affection (5).

Marcellus Donatus, secrétaire intime et conseiller de Vincent Gonzaga, prince de Mantoue et de Monteferrato, et médecin à Mantoue, consacra onze années de sa vie à rassembler les observations de ses prédécesseurs. Quoique, aveuglé par sa crédulité, il adopte sans critique des récits peu vraisemblables, et admette par exemple la possibilité de grossesses très-retardées, ou ajoute foi à des abstinences extrêmement prolongées (6), cependant on est frappé du peu d'importance qu'il attache en général à l'autorité des écrivains. Il réfute les médecins grecs, qui regardaient la goutte comme un mal incurable chez les personnes âgées; car il parvint à guérir radica-

(1) *C.* 13. *p.* 271.
(2) *C.* 14. *p.* 275. 278.
(3) *C.* 16. *p.* 287. 292.
(4) *C.* 18. *p.* 300.
(5) *C.* 19. *p.* 308.
(6) *Donat. de medic. histor. mirab. lib. IV. c.* 12. 13. *f.* 214. 218.

lement un certain Alphonse Tassoni, qui avait atteint l'âge de soixante-dix ans (1). De même il s'élève, d'après sa propre expérience, contre le principe appuyé de l'autorité d'Hippocrate, du danger qu'entraîne la jaunisse quand elle se déclare dans le cours d'une maladie avant le septième jour, et invoque le témoignage de Houlier qui, dans une fièvre tierce épidémique qui régnait à Paris en 1549, vit l'ictère avoir un caractère critique avant le septième jour (2). Ses observations sur les sueurs sanguines (3), l'inflammation de la langue et du mésentère (4), et la superfétation (5), sont fort curieuses. Il vit souvent les plaies de tête être salutaires dans diverses affections nerveuses, notamment dans l'épilepsie (6). Il a également recueilli plusieurs exemples d'apoplexies provoquées par la vapeur du charbon ou par d'autres altérations de l'air (7). Un berger s'étant enfoncé un épi de blé dans l'urètre, ce corps étranger sortit par les lombes (8). L'opération du goître entraîna l'aphonie, par la lésion du nerf de la paire vague (9). Donatus observa la phthisie squirrheuse, et il était extrêmement heureux dans la cure de celle qui a pour cause l'ulcération des poumons (10). Il rencontra des fièvres intermittentes dont les accès ne reparaissaient que tous les cinq et sept jours: ces dernières cessaient après sept paroxysmes (11). Dans les affections de la rate, le principe impur est évacué par les reins, ainsi que Galien l'a déjà dé-

(1) *Lib. I. c.* 8. *f.* 25. *b.*
(2) *Lib.* I. *c.* 9. *f.* 27. *a.*
(3) *Ib. c.* 2. *f.* 6. *a.*
(4) *Lib. III. c.* 4. *f.* 85. *a. Lib. IV. c.* 7. *f.* 203. *a.*
(5) *Lib. IV. c.* 16. *f.* 225. *a.*
(6) *Lib. II. c.* 4. *f.* 53. *a.*
(7) *Lib. II. c.* 6. *f.* 60. *a.*
(8) *Ib. c.* 11. *f.* 79. *c.*
(9) *Lib. III. c.* 2. *f.* 83. *b.*
(10) *Ib. c.* 10. *f.* 96.
(11) *Ib. c.* 14. *f.* 191. *a.*

montré (1). Différens exemples de conception avant l'établissement des menstrues (2), de sécrétion lactée chez les hommes (3), de grossesses simulées par l'hydropisie de l'utérus (4), et de vomissemens critiques dans l'ascite (5), sont rares, mais cependant dignes d'être remarqués et lus avec attention.

Fernel avait déjà observé que la dégénérescence cartilagineuse de l'orifice cardiaque de l'estomac entraîne à sa suite une maladie grave et chronique. Donatus recueillit des remarques analogues sur la cause d'un vomissement hectique, qu'il trouva être occasioné par l'état calleux de l'estomac (6); et Jean-Baptiste Codronchi, médecin à Imola (7), décrivit cette affection organique du cardia, en même temps qu'une maladie du cartilage xyphoïde observée pour la première fois par lui, et dans laquelle ce cartilage, plus enfoncé qu'à l'ordinaire, comprime l'estomac (8). Les Italiens donnaient à cette maladie le nom d'*anima caduta*, et Codronchi dirigea sur cette maladie l'attention de Masini, médecin de Césène. Les principaux accidens qui la signalent, sont, d'après lui, les douleurs que le malade éprouve lorsque les alimens parviennent dans l'estomac, quelquefois le vomissement, la diminution de l'appétit, la difficulté de respirer, la jaunisse, la cachexie, le marasme, les douleurs à la région précordiale, lorsqu'on étend les bras en arrière ou en haut. Codronchi cherche à guérir la maladie, quand elle débute, en repoussant le bas-ventre en haut par une ligature,

(1) *Lib. IV. c. 9. f. 208. b.*
(2) *Lib. IV. c. 23. f. 242. b.*
(3) *Lib. VI. c. 2. f. 300. b.*
(4) *Lib. IV. c. 25. f. 248. a.*
(5) *Ib. c. 21. p. 235. b.*
(6) *Ib. c. 3. f. 195. a.*
(7) Tiraboschi, vol. VIII. p. 268.
(8) *Codronchii de morbo novo, prolapsu scilicet mucronatæ cartilaginis, libellus, ed. C. C. Gruner. in-8°. Jenæ.* 1785.

et pressant avec les mains sur les parties latérales de la poitrine, afin de ramener peu à peu le cartilage en arrière par une douce pression : ou bien il fait lever au malade un corps lourd plus haut que lui-même, travail pendant lequel il l'oblige à se mouvoir à droite et à gauche; ou enfin il applique au-dessous du cartilage une ventouse, qu'il enlève après l'avoir laissé séjourner quelque temps. Avant le redressement du cartilage, Codronchi frotte les environs avec de l'huile, et ensuite il les fomente avec des médicamens fortifians, puis applique un emplâtre de mastic, de ladanum et de poix navale. Cependant il déclare le mal incurable quand la pression du cartilage a déjà produit la squirrhosité de l'estomac (1). Codronchi fit aussi des remarques assez intéressantes sur une épidémie particulière qui régna en 1602 à Imola, et sur une pleurésie accompagnée d'accidens vermineux (2).

Je dois encore parler en peu de mots d'un médecin portugais, Rodrigue de Fonseca, qui était professeur à Pise, et qui a laissé une foule de consultations, dont aucune ne mérite une attention bien particulière (3). Je citerai seulement l'observation d'une chlorose, ou, comme il la nomme, d'une fièvre blanche des filles, affection qu'il attribue à la rate, et qu'il prétend faire disparaître par l'emploi des apéritifs (4). Il guérit l'hydrophobie avec le turbith minéral et le cautère actuel (5). La description qu'il donne d'une cachexie accompagnée d'œdème,

(1) Comparez *Pezold, Von der* etc., c'est-à-dire, du Squirrhe et du rétrécissement du cardia. in-8°. Dresde, 1787.

(2) *De morbis, qui Imolæ et alibi communiter hoc anno* 1602 *grassati sunt, commentariolum. in-4°. Bonon.* 1603. — Son livre *de Vitiis vocis, in-8°. Francof.* 1593, ne renferme rien de remarquable.

(3) *Consultationes medicæ, in-8°. Francof.* 1625.

(4) *Cons. 6. p.* 58.

(5) *Cons.* 25, *p.* 169.

est conçue de manière à faire croire qu'il est question de la maladie anglaise (1). Il vit le flux hémorroïdal trop abondant produire une paralysie des doigts (2). Ses observations sur la fièvre puerpérale avec suppression des lochies (3), et sur le véritable flux hépatique (4), sont assez remarquables.

Tels sont, à l'exception de quelques autres dont je parlerai dans les articles suivans, les principaux observateurs qui illustrèrent le seizième siècle. Une lecture attentive de tous leurs écrits conduit aux résultats suivans, qui dépeignent en peu de mots le génie du temps où ils vivaient.

1° Ordinairement on s'attachait à rechercher les cas rares et marquans par lesquels on croyait contribuer davantage à enrichir la science, et pour cette recherche on négligeait une foule d'autres objets beaucoup plus intéressans.

2° On n'avait pas encore assez étudié Hippocrate pour bien connaître la grande influence que la constitution épidémique exerce sur les maladies; et c'est sans contredit l'étude de cette influence qui contribue le plus aux progrès de la pathologie.

3° On ne distinguait pas assez les véritables causes curatives, mais on s'attachait presque uniquement encore aux quatre qualités élémentaires. Quelques médecins firent bien exception à la règle, mais elle n'en continua pas moins d'être applicable au plus grand nombre. Cette doctrine des qualités élémentaires eut le désavantage de faire croire que l'on pouvait simplifier beaucoup les indications curatives; et le goût pour la simplicité fit omettre des objets importans.

(1) *Cons.* 98. *p.* 568.
(2) *Cons.* 82. *p.* 509.
(3) *Cons.* 45. *p.* 300.
(4) *Cons.* 92. *p.* 549.

4° La pyrétologie s'enrichit fort peu. On distinguait bien plus souvent les fièvres d'après leur type, que d'après l'état morbide qui les occasione. On parlait moins de fièvres putrides, nerveuses et bilieuses, que de fièvres tierces, quotidiennes et quartes.

5° La méthode curative ne se dirigeait en grande partie que contre les symptômes ou les qualités élémentaires généralement admises. On croyait guérir l'hystérie en appliquant des emplâtres dans les environs de l'utérus.

6° Enfin, les médecins continuaient d'être crédules et superstitieux, et d'ajouter foi à tous les récits sans en peser le degré de véracité. Les préjugés dont ils étaient imbus ne disparurent que vers le milieu du dix-huitième siècle.

ARTICLE CINQUIÈME.

Travaux en Séméiotique.

De tout temps on a considéré une bonne séméiotique pathologique comme étant nécessaire, ou, pour mieux dire, indispensable à la médecine pratique. Les anciens Grecs avaient transmis une foule de principes pronostiques et diagnostiques négligés jusqu'au seizième siècle, ou adoptés, mais mal conçus. Les médecins hippocratiques de ce période cherchèrent à les recommander de nouveau ; mais ils commirent la faute grave de les croire susceptibles d'une application générale, tandis qu'ils ne peuvent être adoptés que conditionnellement et dans certaines circonstances seulement. Cependant on sentit la nécessité de réunir les signes de l'état morbide en un

corps de doctrine distinct, et de prendre pour base de ce travail les observations recueillies par les Grecs. On examina aussi divers objets de la séméiotique avec plus de soin qu'on ne l'avait fait jusqu'alors; et de cette manière l'aveugle superstition qui avait régné dans l'exposition des signes disparut peu à peu.

La doctrine des jours critiques excita surtout l'attention des médecins du seizième siècle, parce qu'ils rencontraient à cet égard plusieurs contradictions dans les ouvrages des anciens, et qu'en même temps le rétablissement de la philosophie platonique contribua beaucoup à faire attacher une grande importance aux nombres. Nulle part je n'ai trouvé développée d'une manière plus circonstanciée que dans Amatus de Portugal, l'opinion que les nombres possèdent une force en vertu de laquelle certains jours sont critiques (1). Il peut se faire que l'étude de la philosophie judaïque l'ait aussi porté plus qu'aucun autre à embrasser cette idée. Cependant il prétendit avoir renoncé aux préjugés savans de sa nation, et n'adopter que le pur système de Pythagore. Il parle de l'harmonie, διαπασῶν, comme de la cause des jours critiques, regarde le septième jour comme celui qui est critique par excellence, parce que le corps est composé de quatre élémens, et l'âme de trois forces; ce qui, réuni ensemble, donne pour produit le nombre sept. Qui pouvait lui apprendre à réunir ensemble des choses aussi disparates? Le quatorzième jour est ensuite le plus important, car 7 + 7 = 14. En outre, il range encore parmi ceux qui sont critiques, plusieurs jours sur lesquels le système de Pythagore ou celui de la Ca-

(1) *De dieb. decretor.* p. 9. — Au commencement de ses *Curat. medicin.*

bale, relativement à la puissance des nombres, ne saurait avoir la moindre influence. Suivant lui, c'est le vingtième, et non le vingt-unième, qui est critique (1). Il compte même parmi les jours critiques le sixième, que la plupart des anciens écrivains regardaient comme tyrannique : il se fonde à cet égard sur le témoignage de Bernard de Gordon, qui a vu des crises survenir à cette époque, et assure que le même phénomène a lieu très-souvent dans les fièvres sanguines. Il n'exclut du nombre des jours critiques que le douzième, le seizième et le dix-neuvième.

Presque tous les médecins du siècle rejetèrent cette théorie, parce que le rétablissement du véritable système des péripatéticiens ne s'accordait point avec la doctrine des propriétés des nombres (2) ; et l'on chercha au contraire à expliquer les jours critiques par des raisons astrologiques. Comme le nombre sept exerce surtout une grande influence dans le calcul des jours, il existe à cet égard une analogie frappante avec les phases de la lune, qui se renouvellent de même tous les sept jours. La gravitation du satellite vers la terre semblait, aux astronomes du temps, être changée par le rapport des planètes avec notre globe ; et en cela on trouvait aussi la raison qui fait que les jours critiques surviennent toujours à une distance hebdomadaire. Quand on objectait qu'alors toutes les maladies devraient se juger dans le même temps, les péripatéticiens répondaient qu'il faut encore avoir égard au rapport existant entre le malade, la lune et les planètes, rapport qui ne peut avoir lieu qu'à certains jours. S'il était facile d'établir un raisonnement semblable, on éprouvait plus de difficultés à le faire cencevoir ou à en démontrer

(1) *L. c. p.* 19.

(2) Comparez *Andr. Laurent. histor. anatom. lib. VIII. quæst.* 31. *p.* 709 (*in*-8°. *Francof.* 1602).

la validité ; mais je prouverai dans la suite, par plusieurs exemples, combien les astrologues ont été de tout temps, et surtout au seizième siècle, peu conséquens dans leur manière de voir et d'agir.

Parmi ces astronomes péripatéticiens, Augustin Nifo, de Sessa en Calabre (1), est celui qui devint le plus célèbre. Il apprit la véritable philosophie d'Aristote à Naples, Padoue, Pise, Rome, Bologne, et dans plusieurs autres villes de l'Italie (2). Quoiqu'il ait écrit par ordre du pape contre Pomponazzi, qui avait soutenu que le dogme de l'immortalité de l'âme ne saurait être prouvé par les ouvrages d'Aristote, il n'en fut pas moins partisan zélé du véritable système des péripatéticiens. Son livre des jours critiques renferme les principes astronomiques à l'aide desquels il cherche à expliquer ces jours (3).

Le célèbre astronome Lucas Gaurico, de Gifuni dans le royaume de Naples, qui professa d'abord à Naples et à Ferrare, et fut ensuite nommé, par le pape, évêque de Civitate (4), publia aussi une

(1) Naudé se fonde sur l'autorité de Barri (*Antiquitaeten* etc., c'est-à-dire, Antiquités de Calabre — *Naudæi judic. de Nipho in ej. Opusc. moral. et polit. p.* 16. *in*-4°. *Paris.* 1645), et prétend que Nifo naquit à Jopoli, et prit le nom de Sassanus, par le seule raison que sa ville natale l'avait négligé ; mais Tafuri (*Scrittori* etc., c'est-à-dire, Ecrivains du royaume de Naples, vol. III. Part. I. p. 299) rapporte des témoignages incontestables d'après lesquels on doit conclure qu'il prit naissance à Sassa.

(2) Comparez *Jov. elog. illustr. viror. c.* 12. *p.* 215. — *Facciolati, fasti gymnas. Patav. vol. II. p.* 109. — Fabrucci dans *Calogiera, Raccolta* etc., c'est-à-dire, Recueil d'opuscules scientifiques et philologiques, vol. LI. p. 110. — Bayle, Dictionn. vol. III. p. 515. — *Signorelli, Vicende della* etc., c'est-à-dire, Etat des Sciences dans les Deux-Siciles, in-8°. Naples, 1785. vol. IV. p. 110. — Naudé, et tous ceux qui ont profité de son ouvrage, prétendent que Nifo vécut jusqu'après l'année 1545 ; mais Tafuri (*L. c.* vol. III. part. 6. p. 170) prouve aussi qu'il mourut en 1538.

(3) *De diebus decretoriis. in*-8°. *Argentorat.* 1528.

(4) Il prédit à Bentivoglio la perte de Bologne, et cette prophétie lui valut des coups de bâton (Tiraboschi, vol. VII. Part. I. p. 428. — Tafuri, vol. III. Part. II. p. 112).

théorie des jours critiques qui repose sur les mêmes principes (1).

Jérôme Cardan, que nous apprendrons encore à mieux connaître dans la suite, proposa, pour expliquer les jours critiques, une nouvelle méthode qui ne diffère essentiellement pas de celle de Nifo. En effet, il divisa les jours de l'année en trois parties, contenant chacune quatre mois ou cent vingt jours. Ce dernier nombre résulte de la multiplication de 40 par 3 : la moitié de 40 est 20, et 3 + 7 = 21; ainsi tous les autres jours dérivent du septième (2). Mais, par ce procédé, parvient-on réellement à donner la moindre explication plausible?

Je ne connais que par Merklin et Haller (3) la plupart des autres défenseurs de la théorie astrologique des jours critiques.

L'ancien système qui attribuait le type des fièvres à la différence du principe morbifique, et de l'irritation produite par lui sur les parties solides, fut restreint et modifié différemment par Jérôme Fracastor, de Vérone, qui s'en servit pour expliquer les jours critiques. Ce médecin était disciple de Pomponazzi, et dès l'âge de dix-neuf ans il devint professeur de logique à Padoue; mais, au bout de sept années, il fut obligé d'abandonner cette chaire, parce

(1) *Super diebus decretoriis axiomata. in-fol. Rom.* 1546.

(2) *Cardan. comment. in Hipp. epidem. lib.* I. *comm.* 2. *text.* 29. *p.* 265 (*Opp. vol. X*). *Ej. comment. in Hipp. aphor. IV.* 36. *p.* 382 (*Opp. vol. VIII*).

(3) En voici les titres. — *Georg. Collimitii, artificium de applicatione astrologiæ ad medicinam. in-8°. Argent.* 1531. — *Claude Dariotto de morbis et diebus criticis ex astrorum motu cognoscendis. in-4°. Lugd.* 1557. — *Auger. Ferrarius de diebus decretoriis secundùm Pythagoricam doctrinam, ex astronomorum observationibus. in-16. Lugd.* 1541. — *J. Froset de Val. et Petr. le Cointe : Ergo decretoriorum dierum caussa cœli aut lunæ motus. Paris.* 1549. — *Walth. Herm. Ryff. iatromathematicæ s. medicationis accomodatæ ad astrologicam rationem enchiridion. in-12. Argent.* 1542.

que la guerre fit fermer toutes les écoles : alors il vécut pendant quelque temps dans le Frioul, au sein de l'université nouvellement établie à Portunnone ; puis il exerça la médecine à Vérone et dans sa campagne d'Incassi. Sa grande habileté et son désintéressement engagèrent ses compatriotes à lui ériger une statue (1). Non moins praticien qu'excellent écrivain, il fut l'inventeur d'une théorie fort ingénieuse des jours critiques, théorie à laquelle on ne peut reprocher autre chose que de n'avoir pas l'expérience pour base, et de reposer uniquement sur des spéculations. Lorsqu'un seul principe morbifique prédomine, dit Fracastor, la fièvre est intermittente ordinaire, et on ne peut pas distinguer de jours critiques (2) ; mais lorsque plusieurs principes se trouvent mêlés ensemble, chacun d'eux donne naissance à un paroxysme. Or, comme la pituite se cuit plus facilement que toutes les autres humeurs, les accès reparaissent tous les jours ; de même la bile produit le type tierce, et l'atrabile le type quarte. Si ces principes sont réunis ensemble, l'un prédomine quelquefois bien plus que les autres, et de là résultent des paroxysmes qui ne sont point non plus aussi sensibles. Ces derniers surviennent aux jours que Fracastor désigne sous le nom de *moroses* (3).

En outre, il est nécessaire que la coction se détermine avant l'effervescence de chaque principe morbifique ; mais comme elle exige un temps un peu plus long, il faut aussi que l'atrabile, qui joue un rôle évident ou occulte dans presque toutes les

(1) *Ghilini, Theatro* etc., c'est-à-dire, Galerie de Savans. vol. I. p. 119. — Tiraboschi, vol. VII. part. 3. p. 293. — *Tomasini ; Gymnas. Patav. p. 402. — Freher. theatr. viror. doctor. p.* 1234. — Teissier, vol. I. p. 169. — Nicéron, T. XIII. p. 158. — En expliquant la parallaxe (*homocentr. sect.* 2. *c.* 8. *p.* 62), il parle déjà du télescope.

(2) *De dieb. critic. c.* 8. *p.* 300. 301.

(3) *Ib. c.* 9. *p.* 302.

maladies, soit élaborée et préparée la première (1). C'est pour cette raison que dans ces paroxysmes on reconnaît toujours un type plus ou moins quarte. Il survient bien des accès tous les jours dans les fièvres continues; mais il n'y a de critiques que ceux qui s'observent après la prédominance du principe ou après la plus ou moins longue durée de la maladie. Lorsqu'au premier jour la bile et l'atrabile sont mises simultanément en mouvement, et ce cas a lieu dans beaucoup de fièvres aiguës, alors les périodes quarténaires sont 4, 7, 10, 13. Le premier jour est triste et impair, car pendant sa durée surviennent deux mouvemens différens; le second est plus calme, lorsque la fièvre n'est pas doublée; le troisième, la bile entre en mouvement; le quatrième, c'est l'atrabile qui se meut, mais d'une manière peu manifeste; au cinquième, la bile rentre encore en jeu; le sixième est calme, le septième très-agité, mais n'amène pas de crise, parce que le principe n'a pas encore subi une élaboration suffisante; le huitième est tranquille; le neuvième et le onzième sont accompagnés de l'effervescence de la bile; le douzième est calme, et la crise survient au treizième (2). Mais lorsque l'atrabile n'entre en effervescence que le second jour, ce qui a lieu dans les fièvres modérées, alors les périodes quarténaires sont 2, 5, 8, 11, 17, 20; et les jours critiques, le onzième, le quatorzième, le dix-septième et le vingt-unième (3).

Il ne serait pas difficile de renverser cette théorie par une raison toute simple, en disant qu'on ne saurait prouver, et qu'il est même contraire à l'observation que l'atrabile prédomine ordinairement dans les

(1) *De dieb. critic. c. 9. p.* 303.

(2) *L. c. c.* 11. *p.* 308.

(3) *Ib. c.* 12. *p.* 309.

maladies aiguës. En outre, l'expérience a prouvé d'une manière suffisante que cette humeur peut être élaborée avant le terme de soixante et douze heures, et que dans un grand nombre de fièvres quartes on n'en découvre pas la moindre trace ; mais les antagonistes de Fracastor, André Torino (1) et Michel-Ange Blondo (2), n'employèrent point cet argument. Tous deux invoquèrent le secours de l'astrologie contre lui, et prouvèrent que les changemens qui surviennent dans le corps de l'homme dépendent de ceux que subissent les corps célestes.

Louis Lemos, dans son livre du pronostic, attribue l'intensité de la maladie à la différence du principe morbifique, et cherche à expliquer les jours critiques par les circonstances extérieures ; mais je ne connais cet ouvrage que par ce qu'en dit Prosper Alpin, qui, lui-même, a également égard à la prédominance de l'une ou de l'autre des humeurs élémentaires, sans s'expliquer ultérieurement (3). Jodoc Lomm paraît être aussi du même avis. Il regarde le quatorzième jour comme critique, parce qu'il termine le second septénaire et qu'il commence le troisième ; et il attribue la même propriété au vingtième, qui termine le sixième quarténaire et le troisième septénaire (4). Joubert prétend, au contraire, que dans les fièvres putrides la crise complète survient plutôt le treizième que le quatorzième jour (5). On fit aussi, dans le seizième siècle, deux observations contradictoires sur le sixième jour, le tyran parmi les jours critiques. Musa de Brassavole, en effet, le vit

(1) *Andr. Thurin. de causs. dier. critic. f.* 113. *a.* (*Opp. in-fol. Rom.* 1545).
(2) *De dieb. decretoriis et crisi contra neotericos. in-8°. Lugd.* 1550.
(3) *Alpin. de præsag. vit. et mort. ægrotant. in-4°. Hamb.* 1734. *ed. Gaub. lib. VI. c.* 4. *p.* 380.
(4) *Lomm. observat. medic. in-8°. Amstel.* 1745. *lib. I. p.* 47.
(5) *Medicin. practic. lib. II. c.* 9. *p.* 357.

presque toujours mortel dans l'épidémie de 1528 (1); et Plater rencontra une fièvre quarte qui se termina complètement au sixième paroxysme (2).

Un second objet non moins intéressant de la séméiotique, dont les médecins du siècle s'occupèrent d'une manière spéciale, est la doctrine des signes de l'état morbide fournis par l'urine. Les médecins arabes et les praticiens barbares du moyen âge avaient autorisé l'usage superstitieux de prédire par l'urine, et à la cour même des princes de l'Allemagne, le premier médecin était obligé d'examiner chaque matin l'urine du souverain (3). Les praticiens se permettaient ce charlatanisme, quoique bien convaincus que l'on ne saurait reconnaître une maladie d'après l'inspection de l'urine. L'étude de la véritable médecine grecque dut exercer aussi une influence bienfaisante sur cette partie de la séméiotique; car, bien qu'Hippocrate et ses successeurs employassent l'urine comme signe des changemens généraux qui surviennent dans les affections morbifiques, on ne saurait alléguer un seul exemple qui prouve qu'ils aient cherché à déterminer d'après elle la cause et la nature des maladies.

Clément Clémentinus, médecin romain (4), fut l'un des premiers qui s'élevèrent contre l'ouroscopie, et il fut suivi par Christophe Clausa, qui avait puisé de meilleurs principes dans l'ouvrage de Jean Actuarius, mais dont je ne connais les écrits que par la bibliothèque d'Haller (5). Je n'ai pas lu non plus le traité d'Euricius Cordus contre l'ouroscopie (6).

(1) *Comment. in Aph. II.* 24.
(2) *Observat. lib. II. p.* 281.
(3) *Solenand. consil. medic. sect.* 2. *c.* 5. *p.* 118.
(4) *Lucubrationes. in-fol. Basil.* 1535. *p.* 5. 25.
(5) *Dialogus, dass die* etc., c'est-à-dire, Dialogue sur l'inutilité de l'ouroscopie sans autres signes, et sur les moyens les plus convenables pour recueillir et juger l'urine. in-4°. Zurich, 1531.
(6) *De abusu uroscopiæ conclusiones. in-8°. Francof.* 1546.

Après lui, François Emérich, professeur à Vienne, écrivit pour démontrer les avantages que le pouls offre sur l'urine, quand il s'agit de reconnaître les signes des changemens qui surviennent dans les maladies aiguës. Ce livre parut en 1552, et renferme plusieurs observations dirigées contre ceux qui jugent des maladies par l'urine (1). Merklin et Haller n'en avaient pas connaissance. Ensuite Bruno Seidel, professeur à Erford, donna un ouvrage, dans lequel il développe principalement l'influence qu'une foule de circonstances accidentelles exercent sur l'urine, et prouve ainsi l'incertitude des signes fournis par ce fluide (2). On assure qu'il poussa trop loin le mépris pour l'inspection de l'urine (3).

Guillaume Adolphe Scribonius, médecin de Marbourg, célèbre par son attachement à la philosophie de Ramus, se fit également connaître par un ouvrage dans lequel il dévoile le charlatanisme de ceux qui pronostiquent d'après l'urine, et cherche à déterminer la véritable valeur de ces signes (4). Il fit voir que l'urine s'altère toujours lorsqu'on la porte chez le médecin, et que d'après elle on peut reconnaître l'état du sang, mais non le siége de la maladie, ni même les affections du foie, et moins encore la grossesse.

Jean Lange montra également en cette occasion quels heureux effets l'étude des grands maîtres de l'ancienne Grèce peut produire. Il s'éleva surtout contre l'usage de regarder l'urine comme le seul signe de l'état morbide, et de prétendre reconnaître la ma-

(1) *Diomed. Cornar. histor. admir. rar.* 3. *p.* 5.

(2) *Bruno Seidel, de usitato apud medicos urinarum judicio. in*-8°. 1562.

(3) *Schilling in Craton. epist. lib. VI.* 33. *p.* 589.

(4) *Guil. Ad. Scribonius, de inspectione urinarum, contra eos, qui ex quâlibet urinâ de quolibet morbo judicare volunt. in*-8°. *Basil.* 1585.

ladie d'après elle, sans avoir vu le malade lui-même. L'urine peut servir à faire apprécier l'état du sang et du système vasculaire, mais nullement à indiquer les affections de la tête et de la poitrine (1).

Pierre Forestus fut celui qui publia l'ouvrage le plus célèbre sur l'ouroscopie. Il convient bien que l'urine peut, en grande partie, faire découvrir l'état dans lequel se trouvent le foie et le système sanguin; mais il ajoute que ce système ne compose pas à lui seul l'économie toute entière; que dans plusieurs maladies, telles que la peste et les fièvres intermittentes, l'urine est entièrement fallacieuse; qu'elle ne saurait servir à faire reconnaître les affections externes; que souvent la même urine indique la mort et la guérison, et offre des qualités identiques dans deux maladies entièrement différentes (2). Chaque organe est purifié par l'évacuation d'une humeur particulière : ainsi le foie et les reins le sont par l'urine, et les poumons par l'expectoration (3). On ne peut donc absolument point distinguer les maladies des autres parties par l'urine, à l'aide de laquelle il est de toute impossibilité de parvenir à découvrir les causes des affections (4). Forestus donne en outre différentes règles, que l'on doit observer avant de regarder l'urine comme un signe de l'état maladif. Il faut avoir égard au tempérament, à l'âge, à la saison, circonstances qui toutes exercent une puissante influence sur l'état de la sécrétion (5).

(1) *Jo. Lang. epist. medic. lib. I.* 11. *p.* 49. 83. *p.* 509. *III.* 5. *p.* 1002. — L'ouroscopie paraît avoir été surtout à la mode en Allemagne; et les médecins de cette contrée étaient également célèbres par leur habileté à pronostiquer d'après le sang (*Amat. Lusit. cent. I. cur.* 21. *p.* 49).

(2) *Forest. de incerto urinar. judicio ad calc. observat. chirurg. in-fol. Francof.* 1610. *lib. I. c.* 4. *p.* 173. 175.

(3) *Ib. c.* 5. *p.* 180.

(4) *Lib. II. c* 3. *p.* 196. *Lib. III. c.* 4. *p.* 226.

(5) *Lib. II. c* 1. *p.* 187.

Le vase dans lequel on reçoit le fluide doit être assez élevé pour que le nuage et le sédiment s'y puissent former convenablement (1). Il cite aussi, d'après sa propre expérience, un exemple constatant combien il est nécessaire que le médecin voie le malade d'après l'urine duquel il va porter son pronostic. En effet, il fut appelé auprès d'une personne dont l'urine paraissait, dans l'antichambre, blanche, claire et limpide comme de l'eau, caractères d'après lesquels on n'aurait jamais pu soupçonner l'existence d'une fièvre aussi aiguë que celle qu'il reconnut en s'approchant du malade. Mais, une fois qu'il connut l'intensité du mal, l'état de l'urine lui servit à pronostiquer l'invasion prochaine d'un délire furieux, et la terminaison par la mort (2). Il dit en passant que, pour éviter l'abus que l'on fait des recettes, il écrit les siennes, suivant la coutume des Italiens, dans un livre que l'apothicaire conserve (3).

Après Forestus, Sigismond Koelreuter publia, contre l'ouroscopie, un écrit qui lui valut l'estime de tous les médecins philosophes, et, entre autres, du grand physicien Dudith de Horekowicz (4). Diomède Cornarus (5) cite aussi plusieurs traits du charlatanisme des médecins qui, de son temps, se livraient à l'inspection des urines. Léonhard Botal (6) s'élève de même contre l'abus de l'ouroscopie, et raconte la manière dont se comportaient les praticiens d'Asti pour acquérir, par cet art, la réputation de prophètes.

(1) *Lib. II. c.* 1. *p.* 184.

(2) *Ib. c.* 2. *p.* 190.

(3) *Lib. III. c.* 6. *p.* 239.

(4) *Siegm. Koelreuter vom* etc., c'est-à-dire, de l'ouroscopie. in-8°. Nuremberg, 1584. — Comparez *Craton. epist. lib. III. p.* 181.

(5) *Histor. mirand.* 4. 5. *p.* 9.

(6) *De medici et ægri munere.* §. 43. *p.* 29.

Presque tous les autres écrivains continuèrent de considérer l'urine comme un des signes les plus importans de l'état morbide. Thomas Fyens la croit même plus infaillible que le pouls (1), et pense qu'elle peut faire reconnaître les affections d'autres parties que le foie et le système sanguin, puisque, dans les maladies mêmes du poumon, l'urine sort mêlée avec le sang (2). Il donne à l'urine le nom d'excrément de la seconde coction (3), et tire même certains signes du son qu'elle produit en tombant de la vessie dans le vase destiné à la recevoir (4).

Hercule Sassonia prétend déterminer d'après l'urine presque toutes les maladies, et les changemens qu'elles sont sur le point de subir (5). Cependant il cite quelques preuves de la facilité avec laquelle ce signe peut induire en erreur (6), et distingue parfaitement bien les différentes espèces d'urine dans les diverses fièvres (7).

Le traité de Joubert sur l'urine ne contient, comme tous les autres ouvrages de cet auteur, que des choses très-ordinaires et déjà connues depuis long-temps. Il distingue l'urine trouble suivant qu'elle se trouble au feu, devient limpide quand on l'y expose, ou demeure constamment trouble (8).

Capivacci lui-même, dont on aurait dû attendre toute autre chose, regarde l'ouroscopie comme un art très-utile (9), et croit que l'urine peut servir à dé-

(1) *Fien. Semiotice*, *P. II. c.* 5. §. 4. *p.* 301 (*in*-4°. *Lugd.* 1664.)
(2) *Ib. p.* 306.
(3) *Ib.* §. 1. *p.* 294.
(4) *Ib. c.* 6. §. 5. *p.* 340.
(5) *Saxon. de urinis*, *c.* 16. *p.* 193 (*in*-12. *Francof.* 1600).
(6) *Ib. c.* 25. *p.* 231.
(7) *Ib. c.* 20. *p.* 208. 209.
(8) *Joubert. de urinis*, *c.* 11. *p.* 11.
(9) *Capivacc. de urin. p.* 182.

terminer d'abord les affections du foie, et ensuite l'état de tout le système sanguin (1).

Joseph Struthius, médecin du roi de Pologne (2), traita la sphygmomancie d'une manière tout-à-fait particulière, quoiqu'un peu trop subtile. Ses divisions du pouls sont peu conformes à la vérité. Il ne faut non plus que faire attention à sa jactance, lorsque, par exemple, il prétend que ses prédictions se sont toujours réalisées, pour concevoir une juste méfiance contre lui (3). En combinant les cinq classes générales du pouls, le grand, le vite, le fréquent, le fort et le mou, avec le pouls modéré, il forme quinze espèces simples et dix-sept composées (4). Il nomme *temps inférieur* le repos qui succède à la systole, et *temps supérieur* celui qui s'observe après la diastole (5). Il explique le rhythme du pouls d'après les lois de la musique, et cherche à le rendre sensible par des figures inintelligibles (6). Il pense avec raison que la fréquence du pouls tient à la brièveté du repos entre les deux mouvemens (7). On peut lire aussi avec fruit ses remarques sur les circonstances accidentelles qui agissent sur le pouls et le modifient, comme l'âge, la saison, le sexe, les passions, et même le climat (8).

Leo Rogani répéta, dans son commentaire sur les livres du pouls de Galien, les recherches subtiles de

(1) *Capivacc. de urin. p.* 184.

(2) Il avait étudié à Padoue, et fut ensuite, pendant quelque temps, médecin de la reine Isabelle de Hongrie, et même de la Cour Ottomane. Enfin, il devint médecin de Sigismond II, roi de Pologne (*Eloy, vol. IV. p.* 331).

(3) *Ars sphygmica, lib. V. c.* 16. *p.* 311 (*in-8°. Basil.* 1555).

(4) *Ib. lib. I. c.* 7. *p.* 51.

(5) *Ib. c.* 12. *p.* 60.

(6) *Ib. c.* 20. *p.* 75.

(7) *Lib. II. c.* 5. 9. 117.

(8) *Lib. IV. c. I. p.* 209.

Struthius (1); et l'exemple de ces deux médecins fut presque littéralement suivi par Capivacci. Ce dernier donne le nom de pouls *contourné* à celui qui est à la fois grand et dur (2), et distingue les causes du pouls en prochaines, éloignées et accidentelles. Les prochaines sont la *force* ou le cœur, l'*instrument* ou l'artère, et l'*utilité* ou la diminution de la chaleur vitale. Par exemple, les causes du pouls grand sont l'énergie de la force vitale, la docilité de l'instrument, et l'augmentation de l'utilité. (3). Il développe très-bien les causes de la diminution de la force vitale et du pouls faible qui en est la suite : ce sont l'aggravement, la distraction et l'irritation (4).

On trouve aussi dans Fyens des remarques intéressantes sur la doctrine du pouls. Il divise les causes prochaines de la même manière que Capivacci (5), et comme Prosper Alpin (6), il distingue l'*æqualitas singularis* dans une ou deux pulsations, de l'*æqualitas systematica* dans plusieurs (7). L'inégalité de la température du cœur ou le changement rapide de la force vitale, peut donner naissance à l'irrégularité du pouls (8). Sassonia combat cette opinion galénique par d'excellentes raisons (9). Fyens avoue avec franchise qu'après tant d'années de pratique, il n'est pas en état de concevoir la différence établie par Galien entre la fréquence et la vitesse du pouls (10). Il trouve

(1) *Rogani in libr. Galeni de pulsibus ad tirones commentarius.* in-8°. *Neapol.* 1556.

(2) *Capivacc. de pulsib. c.* 5. *p.* 164.

(3) *Ib. c.* 14. *p.* 170.

(4) *Ib. c.* 18. *p.* 173.

(5) *Fien. Semiot. P. II. c.* 8. §. 3. *p.* 233.

(6) *De præsag. vit et morte, lib. IV. c.* 2. *p.* 242.

(7) *Fien. l. c. p.* 239.

(8) *Ib. p.* 240.

(9) *Saxon. de pulsib. c.* 19. *p.* 126.

(10) *Fien. l. c. p.* 236.

également trop subtile, et purement spéculative, la distinction du pouls dicrote, dans lequel, sur deux pulsations, la seconde est plus faible; et du pouls caprisant, dans lequel c'est au contraire le second battement qui frappe le doigt avec plus de force (1).

Quoique le scholastique Fyens n'ignorât pas que, pour concourir aux progrès de la séméiotique, il n'est pas nécessaire d'être esclave des anciens, mais qu'on doit recueillir soi-même des observations, et juger celles des autres sans partialité, cependant on devait espérer que les autres médecins, encore plus habitués à penser par eux-mêmes, examineraient avec plus de sévérité la doctrine de Galien sur le pouls. Ainsi Dudith de Horekowicz écrit qu'il ne croit pas à la théorie du médecin de Pergame, parce qu'elle lui semble beaucoup trop subtile (2); mais ce fut Hercule Sassonia, professeur à Padoue (3), qui opposa contre elle les objections les plus nombreuses. Il veut, entre autres, étendre le pouls dicrote à plus de deux pulsations, et combat à cet égard Galien et Fernel (4). Le pouls dicrote a lieu sans systole sensible, par la simple diastole, qui provient de l'augmentation de la chaleur du cœur. On ne doit pas non plus le considérer, ainsi que le pense Galien, comme un pouls hectique (5). Il défend contre Vallesius l'opinion que les passions ne changent pas immédiatement le pouls, mais n'agissent sur lui qu'en augmentant la chaleur, ou en développant la force vitale (6). Il observa que le pouls intermittent, regardé par Galien comme

(1) *Fien. l. c. p.* 243.

(2) *Craton. epist. lib. III. p.* 181.

(3) Comparez *Papadopoli histor. gymnas. Patav. vol. I. p.* 344. — *Facciolati, fasti gymnas. Patav. vol. III. p.* 306. 339. 380.

(4) *Saxon. de pulsib. c.* 4. *p.* 69.

(5) *L. c. c.* 14. *p.* 100.

(6) *Ib. c.* 8. *p.* 84.

dangereux, se rencontre quelquefois dans l'état naturel, ou au moins n'est souvent qu'un signe indifférent (1); il réfute, d'après sa propre expérience, les pronostics fâcheux que Prosper Alpin avait tirés de cette espèce de pouls (2), et fait voir en même temps que fort souvent le pouls, même dans les affections les plus dangereuses, ne s'écarte pas de l'état qui lui est naturel (3).

Prosper Alpin doit être, à proprement parler, regardé comme le père de la séméiotique; car ce fut lui qui le premier porta un jugement sain sur les principes fixés par les Grecs, et les réunit avec goût en un seul corps de doctrine. Né à Marostica, près de Vicence, il fit ses études à Padoue, mais contre ses propres inclinations, car il avait une vocation décidée pour l'état militaire. Après avoir pris le grade de docteur, il s'établit à Campo-San-Pietro, petite ville peu éloignée de Padoue; mais le désir de voir l'arbre qui fournit le baume l'engagea bientôt, comme Galien, à voyager dans l'Orient. En 1580, le consul vénitien Emo, cédant à ses sollicitations, l'emmena en Egypte, où il demeura trois années (4). D'après les témoignages les plus authentiques (5), il revint en 1584 à Venise, passa en 1586 à Gênes, où André Doria, prince de Melsi, l'avait demandé pour médecin, et obtint en 1593 la chaire de botanique de Padoue. Suivant d'autres écrivains (6), il se trouvait en 1586 à Bassano, où il

(1) *L. c. e. 21. p.* 132.
(2) *Alpini de præsag. vit. et morte, lib. IV. c.* 4. *p.* 253.
(3) *Ib. c.* 5. *p.* 255.
(4) Nicéron, P. IX. p. 285. — Chaufepié, vol. I. p. 266. art. Alpini.
(5) *Mazzuchelli, scrittori* etc., c'est-à-dire, Ecrivains italiens. T. I. P. I. p. 518.
(6) *Morgani, opusc. vol. II. p.* 7. — Morgani s'est bien certainement trompé; car Alpin, dans l'épître dédicatoire de son livre de la Médecine égyptienne, dit qu'après son retour d'Egypte, il fut nommé médecin du prince Doria de Melfi.

pratiqua la médecine jusqu'en 1594, qu'il se rendit à Padoue; et en 1603 seulement, il fut nommé directeur du jardin de botanique, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1616 (1). C'est ici le lieu de rendre une justice éclatante à son excellent ouvrage sur la séméiotique pathologique. Combien il s'élève au-dessus de tous ses contemporains par les efforts qu'il fait pour rejeter l'esprit et le jargon de l'école! Quels droits n'a-t-il pas acquis par cela même à la reconnaissance et à la vénération des médecins! Fidèle observateur de la nature, les opinions dominantes et l'autorité des écrivains n'influèrent jamais sur sa manière de vivre; et s'il adopte quelques-uns des principes contenus dans les ouvrages d'Hippocrate et de Galien, ce sont ceux que la raison et l'expérience ont confirmés. Puis-je ajouter autre chose pour recommander un livre qui se trouve certainement dans les mains de tous mes lecteurs? Mais comme il n'est point donné à l'homme de faire un ouvrage parfait, on désirerait que Prosper Alpin eût été plus sévère dans l'adoption des principes d'Hippocrate; qu'il eût surtout commencé par rétablir la pureté du texte; qu'il eût réfléchi sur les circonstances au milieu desquelles Hippocrate avait recueilli ses observations, et qu'après ce travail seulement, il eût fait une application générale des principes du vieillard de Cos. Il n'a point non plus rassemblé un assez grand nombre d'observations nouvelles, propres à restreindre ou à confirmer les résultats de celles d'Hippocrate.

Un autre ouvrage de cet auteur sur les maladies des Egyptiens, n'a pas peu contribué à établir sa réputation. Quoique Alpin lui eût donné la forme

(1) *Facciolati*, *vol. III. p.* 402. 405. — *Tommasini*, *elog. vol. II. p.* 301.

peu convenable d'un dialogue dont les interlocuteurs sont lui et Wieland, le grand botaniste de Padoue, cependant son livre renferme un trésor immense de remarques utiles et d'érudition classique qui satisfont également tous les lecteurs (1). Il a encore déployé ses talens historiques dans son ouvrage sur le méthodisme, qui ne peut cependant pas être mis au nombre des bonnes sources dans lesquelles on doive puiser pour l'histoire de cette secte (2).

Les observations de Jodoc Lomm sont presque aussi célèbres, et non moins classiques que la séméiotique de Prosper Alpin. L'auteur, né à Baren dans la Gueldre, fit ses études à Paris sous Fernel, devint médecin de la ville de Tournay, et vécut enfin à Bruxelles (3). Ses observations (4) offrent, à proprement parler, le précis des signes propres à faire reconnaître chaque maladie, de ceux qui annoncent une terminaison heureuse ou fâcheuse, et de ceux qui dénotent les changemens auxquels les différentes affections sont exposées. La méthode synthétique dont il se sert a l'avantage, en séméiotique, de déterminer les signes avec plus de précision, et permet de faire connaître toutes les circonstances dans lesquelles ils indiquent tel ou tel changement. Mais on ne peut non plus méconnaître son grand défaut, celui de confondre ensemble la séméiotique et la pathologie, et de ne pas apprendre à distinguer la raison de la dépendance qui existe entre le signe et le symptôme ; avantage inappréciable que procure, au contraire, la méthode analytique ; car dans celle-ci il faut faire usage du concours des phéno-

(1) *De medicinâ Ægyptiorum, lib. IV. in-4°. Paris.* 1645.
(2) *De medicinâ methodicâ. in-4°. Lugd.* 1719.
(3) *Eloy, vol. III. p.* 96.
(4) *Observationum medicinalium libri III. in-8°. Amstel.* 1745.

mènes simultanés, pour donner plus de précision aux signes et en borner la signification à chaque cas particulier. Lomm a, de plus, laissé sur les fièvres un excellent ouvrage, écrit d'après la manière d'Hippocrate (1). Il suppose l'existence d'une fièvre aiguë simple, dans chacun des trois périodes de laquelle, le début, l'état et la terminaison, il prescrit le régime et les règles d'après lesquelles on peut pronostiquer l'issue. De temps en temps il émet des principes qui lui sont propres, par exemple, sur la saignée, et sur l'usage de l'eau froide dans les maladies aiguës ; usage qu'il était très-disposé à restreindre beaucoup (2). Croyant la bile un principe chaud, il cherche à en accélérer la coction par les rafraîchissans et les sirops (3). Du reste, ce livre ne mérite pas moins d'être médité que le précédent. Son commentaire sur le premier livre de Celse renferme les mêmes principes, qu'il développa plus amplement par la suite ; car cet ouvrage était sa première production (4).

Je n'ai pas vu la séméiotique d'Emile Campolongo, célèbre philologue et amateur des beaux-arts, qui était disciple de Capivacci et professeur à Padoue (5). Haller ne l'a point vue non plus (6), et Conring paraît être le seul qui ait pu la lire (7). Un autre ouvrage de cet auteur, sur la goutte et la petite

(1) *De curandis febribus continuis, liber. in-8°. Amst.* 1745.

(2) *Lib. II. c.* 2. *p.* 146.

(3) *Lib. I. c.* 10. *p.* 98.

(4) *Commentarii de Sanitate tuendâ, in prim. libr. Celsi. in-8°. Amst.* 1745.

(5) Tiraboschi, vol. VII. 2. p. 79. — *Eloy, vol. I. p.* 522.

(6) *Bibl. pract. vol. II. p.* 189.

(7) *Introduct. in art. medic. c.* 6. §. 2. *p.* 215. *ed. Schelhammer.* — En voici le titre, d'après Merklin : Σημειωτικὴ *s. nova cognoscendi morbos methodus, ad analyseos Capivaccianæ normam expressa ; ed. Jo. Jessenii à Jessen. in-8°. Witteb.* 1601.

vérole, (1) n'est, à proprement parler, qu'un libelle dirigé contre Fernel, et qui ne fait pas beaucoup d'honneur à Campolongo. Il cherche à prouver que la métastase d'une humeur quelconque sur les articulations peut donner naissance à la goutte ; que cette maladie ne provient pas uniquement de la pituite, de la bile ou du sang (2) ; enfin, que le principe morbifique découle de toutes les parties du corps, et non pas seulement de la tête (3). Sa méthode curative est dirigée contre celle des quatre qualités élémentaires qui prédomine (4), et quelquefois il se sert des applications répercussives à l'extérieur (5). Le livre sur la petite vérole est une apologie de la théorie des Arabes contre l'opinion de Fernel, qui attribuait l'exanthème à des qualités occultes de l'air : le régime et le traitement sont également conformes aux principes des Sarrasins.

Jacques Aubert, de Vendôme dans la Beauce, médecin à Lausanne, et dont je ferai connaître par la suite les disputes avec Duchesne, écrivit aussi une séméiotique (6) qui ne m'est connue que par la bibliothèque d'Haller.

Thomas Fyens porta dans la séméiotique une grande érudition scholastique et une rare sagacité. Il naquit à Anvers, et son père était auteur du livre sur les flatuosités. Thomas, disciple de Mercurialis, obtint une chaire à Louvain, et devint un médecin très-considéré et fort aimé (7). Dans sa séméiotique,

(1) *De arthritide liber unus, de variolis alter. ed. Ricard. Valcheri. in-4°. Venet.* 1586.

(2) *L. c. c.* 8. *p.* 9.

(3) *Ib. c.* 15. *p.* 15.

(4) *Ib. c.* 39. *p.* 44.

(5) *Ib. c.* 53. *p.* 65.

(6) Σημειωτικὴ. *s. ratio dignoscendarum sedium male affectarum et affectionum. in-8°. Genev.* 1596.

(7) *Foppens, biblioth. Belgic. p.* 1134. — Nicéron, P. III. p. 358. — *Eloy, vol. II. p.* 230.

il allie fort heureusement ensemble la synthèse et l'analyse; il parle d'abord des signes des tempéramens et des genres de maladie, et passe ensuite à ceux des différens symptômes. Quelquefois il s'attache trop à la méthode des Grecs et des Arabes, qui avaient exposé les signes des maladies avec une subtilité incroyable : mais je ne sais pourquoi cette méthode, que personne n'a suivie depuis lui, est regardée par les modernes comme absolument inconvenante; loin de la rejeter, elle mériterait à juste titre le nom de philosophie de la séméiotique. Fyens était trop péripatéticien pour ne pas s'égarer quelquefois dans les jugemens qu'il déduit de la synthèse, comme lorsqu'il prétend que la disposition au frisson dépend du tempérament froid, ce qui est évidemment faux (1), ou quand il examine si le tempérament peut être déterminé *à juvantibus et nocentibus* (2). De même, il est trop galéniste pour ne pas aller trop loin en décrivant les signes de la température de chaque organe et de chaque viscère du corps (3). Ceux qui annoncent la complexion froide ou chaude du cerveau, des poumons, des reins, etc., reposent, on en conviendra aisément, sur des suppositions purement arbitraires; mais de pareilles recherches étaient conformes à l'esprit du temps, et c'était sur elles qu'on basait les indications dans les maladies. Le traité de Fyens sur les signes qu'il nomme *neutres*, ou ceux des fonctions naturelles, est excellent (4). Parmi les signes anamnestiques on trouve aussi une instruction pour déterminer, après la mort d'un blessé, si la plaie était ou non mortelle (5). Ses principes généraux sur le pronostic sont

(1) *P. I. s. I. c. 1. p.* 28.
(2) *Ib. p.* 25.
(3) *S. II. c.* 3. *p.* 43.
(4) *S. II. c.* 3. *p.* 48.
(5) *S. IV. c.* 1. *p.* 53.

dignes d'être lus (1). La seconde partie de l'ouvrage est moins remarquable; les signes sont rangés d'après l'ordre ordinaire, mais puisés dans les meilleures sources et parfaitement bien jugés.

Enfin, je dois encore parler d'un petit ouvrage d'Hercule Sassonia qui traite des signes de la fièvre putride (2), et qui est très-remarquable à cause du traité, classique pour le temps, qu'il renferme sur les malaises et la lassitude comme signes de cette fièvre, ainsi que sur le froid fébrile et ses diverses significations.

On ne peut contester à tous ces auteurs le mérite d'avoir rendu les plus éminens services à la séméiotique, et d'avoir même créé cette science chez les modernes. Dans tous les temps on sera forcé de leur rendre cette justice, malgré le goût qu'ils avaient pour les spéculations et les distinctions scholastiques.

ARTICLE SIXIEME.

Auteurs d'Abrégés de médecine.

Il est encore nécessaire de parler de quelques auteurs d'ouvrages pratiques et d'abrégés sur lesquels le génie de la médecine hippocratique influa plus ou moins. L'un des plus anciens écrivains du seizième siècle est Clément Clémentinus, d'Amelia dans le duché de Spolette, et médecin du pape Léon X. Il écrivit des *Lucubrations* dans lesquelles on trouve la théorie et le traitement de la plupart des maladies aiguës, ainsi qu'une foule de préparations composées, particulièrement de sirops.

(1) *S. V. c.* 1. *p.* 86.
(2) *Sassonia de febrium putridarum signis et symptomatibus*, in-12. *Francof.* 1600.

Entre autres, il établit de très-longs raisonnemens pour prouver qu'il existe une véritable putréfaction du sang, et que ce fluide, lorsqu'il s'altère, ne se convertit pas seulement en bile ou en atrabile (1). Les seuls moyens auxquels cède la fièvre quarte, sont les vomitifs, la diète et certaines pilules aromatiques (2). Dans les fièvres aiguës, il applique des rafraîchissans sur la région précordiale pour tempérer la chaleur (3). Du reste, son livre ne renferme rien qui mérite d'être cité.

Pierre Bairo, de Turin, médecin de Charles II et de Charles III, ducs de Savoie (4), a écrit, dans le goût des Arabes, et dans un latin barbare, un compendium qui était connu sous le nom de *Veni mecum*, et présente fort peu de traces de l'influence du bon goût et de la médecine grecque. Les noms arabes des maladies et l'insupportable empirisme de l'auteur ne permettent pas de douter un seul instant des sources dans lesquelles il a puisé. Il fait preuve de la superstition la plus ridicule en exposant les signes de la grossesse (5). La violette lui servit à guérir du tétanos le prince Louis de Piémont, fils de Charles II (6). Il recommande contre les polypes un médicament de sa propre invention, composé de potasse et de chaux vive (7). On distingue le tableau remarquable d'une maladie qui a beaucoup d'analogie avec l'angine de poitrine, et que Bairo guérit avec le poivre, le vin et les fomentations chaudes sur

(1) *Clement. lucubrat. p.* 57. (*in-fol. Rom.* 1535.)

(2) *Ib. p.* 78.

(3) *Ib. p.* 6.

(4) *Mazzuchelli, vol. II.* 1. *p.* 71.

(5) *Bair. de medendis hum. corp. malis enchiridion quod vulgo* Veni mecum *vocant, distinct.* 15. *tr.* 1. *c.* 1. *p.* 334 (*in-8°. Bas.* 1560). — Cette édition n'est citée nulle part.

(6) *Ib. dist.* 2. *c.* 3. *p.* 67.

(7) *Ib. dist.* 5. *c.* 3. *p.* 126.

l'estomac (1). Il rejette totalement l'usage de l'opium dans la goutte (2); il cite aussi plusieurs exemples de la nécessité d'ouvrir de bonne heure les abcès et les panaris (3).

Jason de Pratis, médecin de Zirickzée, se range de même au nombre des premiers écrivains du seizième siècle qui n'avaient pas encore pris part aux lumières répandues par l'étude de la médecine grecque. Son livre sur les maladies du cerveau (4), dans lequel il traite de toutes les affections qui, suivant le système alors reçu, tirent leur origine de la tête, est écrit dans un style ampoulé et peu convenable au sujet, rempli de barbarismes (5) et de discussions fastidieuses, et en grande partie extrait des Arabes et des Arabistes. Pratis désigne l'hystérie sous le nom de céphalalgie froide, et en donne une description qui n'est pas mauvaise (6). Il guérit un seigneur de Camerage, atteint d'une inflammation du cerveau, en lui appliquant sur la tête une peau d'agneau, qui détermina la suppuration à s'établir extérieurement (7). C'est presque la seule observation remarquable de tout le livre; car l'opinion que l'épilepsie reparaît pendant le premier quartier de la lune lorsqu'elle est humide, et pendant le dernier quand elle est froide (8), doit être considérée comme une suite de l'hypothèse favorite de l'école à laquelle appartenait l'auteur.

L'abrégé de médecine que Benoît Veltori commença, mais qu'il ne put parvenir à terminer (9), est un peu

(1) *Ib. dist.* 11. *c.* 9. *p.* 242.
(2) *Ib. dist.* 19. *tr.* I. *c.* 1. *p.* 394.
(3) *Ib. dist.* 21. *tr.* 1. *c.* 4. *p.* 446. *tr.* 2. *c.* 2. *p.* 456.
(4) *Jaso a Pratis de cerebri morbis. in-8°. Bas.* 1549.
(5) Par exemple, *adjutare*, *c.* 27. *p.* 439.
(6) *C.* 2. *p.* 17.
(7) *C.* 10. *p.* 144.
(8) *C.* 21. *p.* 349.
(9) *Practica magna, seu de morbis curandis ad tyrones, tom. I. II. in-fol. Venet.* 1562.

meilleur que le précédent. Une prolixité insupportable forme le caractère distinctif de cet ouvrage, qui, d'ailleurs, est écrit absolument sur le modèle des Arabes et de leurs imitateurs. Celui qui voudra lire, sur la prescription du régime, les préceptes les plus minutieux, et avoir un tableau des moindres détails, ne saurait trouver un livre plus propre à satisfaire sa curiosité que celui de Veltori. Cette minutie est surtout remarquable dans ce qui concerne les bains, dont il recommande l'emploi contre la plupart des affections chroniques, et qui, si nous ajoutons foi au témoignage d'un autre écrivain (1), étaient alors fort usités en Italie. Il regarde les opiats comme des préparations nuisibles dans les ophthalmies (2), et remarque que la pupille peut être contournée ou conformée d'une manière vicieuse, sans que la vue cesse de s'exécuter parfaitement (3). Il trouva aussi à Raguse que l'eau se charge de particules de plomb en traversant les conduits, et acquiert ainsi des propriétés contraires à la santé (4). Sa passion pour l'empirisme se dénote surtout par le remède ridicule qu'il recommande contre les convulsions, et qui est composé de graisse d'oie, de chair de chat rôtie et de quelques aromates (5). Il publia aussi une introduction à la médecine empirique, ouvrage rempli de recettes à l'aide desquelles, assure-t-il, plusieurs praticiens ont acquis de grandes richesses, pendant que, malgré tout son savoir, il languit dans l'indigence (6).

Veltori donna, en grande partie au nom de la faculté de Bologne, les *consultations* médicales qui sont connues sous le sien, et qui contiennent fort peu

(1) *Jo. Heurn. method. ad prax. lib. I. p.* 28 (*in*-4°. 1609).
(2) *Victor. practic. S. II. c.* 3. *p.* 164.
(3) *Ib. c.* 12. *p.* 191.
(4) *S. I. c.* 21. *p.* 144.
(5) *Ib. c.* 19. *p.* 135.
(6) *Ib. c.* 1. *p.* 9.

de faits remarquables (1). Il traite d'abord la mélancolie par les sirops apéritifs et dissolvans; ensuite il applique des fomentations et des onguens sur la région précordiale, afin d'approprier davantage les esprits à la force animale (2); en outre, il pose les sangsues à l'anus dans presque toutes les espèces de mélancolie (3).

Jacques Dubois ou Sylvius avait tiré déjà beaucoup de fruit de l'étude des grands maîtres de la Grèce. Il était professeur à Paris, et n'obtint le grade de bachelier en médecine qu'à l'âge de cinquante-trois ans (4). La connaissance de plusieurs langues, celle de l'histoire naturelle et des mathématiques, mais surtout une habileté extraordinaire en anatomie, lui procurèrent une telle célébrité que l'on venait de toutes les parties de l'Europe entendre ses leçons, et qu'en un seul jour on vendit neuf cents exemplaires de son traité (5). Cependant cet abrégé n'a pas le moindre prix aujourd'hui, parce qu'il est presque totalement emprunté aux Arabes, et qu'on y rencontre moins une pathologie qu'une instruction des plus prolixes sur le régime à observer dans les maladies. Je trouve absurde le conseil qu'il donne de diminuer les doses des purgatifs des Arabes, parce que les hommes sont moins forts dans les régions septentrionales que dans les contrées du midi (6). Il ne vit qu'une seule fois le véritable diabétès sur un homme qui avait mangé des ognons trop souvent, et en trop grande quantité (7).

Donatus Antoine Altomare, professeur à Naples,

(1) *Medicinalia consilia ad varia morborum genera*, in-4°. *Venet.* 1551.
(2) *Cons.* 15. *f.* 166. *b.*
(3) *Cons.* 37. *f.* 303. *b.*
(4) Bayle, vol. IV. p. 206.
(5) *Ren. Moreau, vit. Sylvii in Opp. in-fol. Genève.* 1630.
(6) *Morbor. intern. curatio*, *p.* 20. (*in-12. Lugd.* 1548.)
(7) *Ib. p.* 219.

et ensuite à Rome (1), émet bien à l'égard des fièvres quelques principes qui lui sont particuliers, mais il se conforme du reste à l'usage généralement adopté de parcourir toutes les maladies du corps depuis la tête jusqu'aux pieds, sans avoir égard à leurs différences essentielles, de les distinguer d'après la prédominance de l'une des qualités élémentaires, et d'en faire connaître les signes diagnostiques et la curation exactement d'après ses prédécesseurs. Entre autres, il défend vivement l'opinion que l'épilepsie a son siége dans le ventricule postérieur du cerveau (2), et prétend que la cause de l'hydropisie réside toujours dans le foie (3). La température froide prédomine dans les palpitations du cœur (4). Il défend la théorie trop restreinte d'Hippocrate, d'après laquelle les spasmes proviennent d'accumulation ou de soustraction, en disant que ce sont là les causes générales auxquelles on peut rapporter les causes particulières (5). Il guérit un homme du diabétès par les bains soufrés (6).

Christophe de Véga, professeur à Alcala de Hénarès, et chambellan de l'infortuné don Carlos, écrivit un abrégé de médecine théorique et pratique dans lequel il se montre zélé partisan de Galien, qu'il défend contre Thomas de Garbo, Torrigiano et d'autres scholastiques du moyen âge (7). Au reste, on ne peut que louer l'attention qu'il porte aux causes des constitutions épidémiques et des vents régnans en Espagne (8). Il tire de l'anomalie du temps le pronostic

(1) *Mazzuchelli*, *vol. I. p.* 544.

(2) *Altomar. de medend. corp. hum. mal. lib. I. c.* 18. *p.* 168.

(3) *Ib. P. II. p.* 234.

(4) *Ib. lib. I. c.* 54. *p.* 430.

(5) *Ib. P. II. p.* 39.

(6) *Ib. p.* 256.

(7) *Christ. à Vega, de arte medendi. in-fol. Lugd.* 1564. *lib. I. c.* 4. *p.* 78. *c.* 5. *p.* 112.

(8) *Lib. II. c.* 1. *p.* 201.

le plus certain d'une peste imminente (1). Il traite fort au long de l'usage des vins d'Espagne, et en fixe un particulier pour chaque saison, recommandant les vins blancs sucrés de Guadalaxara en janvier, février et mars; ceux de Corpa et de Villavilla jusqu'en août; ceux de S. Torquasio et de Yapes jusqu'en décembre (2). Il nous apprend que le peuple espagnol faisait, de son temps, généralement usage de l'eau-de-vie, liqueur qu'il blâme surtout en été, et qu'il assure augmenter la bile et produire des vents (3). Il cite un exemple particulier d'idiosyncrasie, en disant qu'il ne pouvait supporter les anchois, et que ce poisson avait été déjà sur le point de lui causer la mort (4). On peut lire dans son ouvrage quelques observations sur différentes espèces de gâteaux usitées en Espagne (5). Les personnes amoureuses ne doivent pas manger de raisin, car ce fruit leur cause de l'anxiété (6). Il combat vivement un médecin arabe, et soutient que les pommes acides, cuites au feu, n'engendrent pas de flatuosités (7). Ses recherches sur l'idée qu'on doit attacher au mot maladie, sont purement scholastiques: la maladie appartient au *prœdicamentum ad aliquid;* elle consiste dans l'*ametria*, et non pas seulement dans la quantité (8). Il propose une nouvelle division des symptômes, parce qu'il ne peut ranger les efforts salutaires de

(1) *Lib. II. c.* 1. *p.* 206.

(2) *Ib. c.* 2. *p.* 233.

(3) *Ib. p.* 237.

(4) *Ib. c.* 3. *p.* 239.

(5) *Ib. c.* 4. *p.* 243. — On prépare les *bunuelos* avec la farine de froment, l'huile chaude et le sucre; les *hojuelos* avec la farine, le blanc d'œuf et le vin sans levain; les *artalejos* et les *quesadillos* avec la farine, le fromage, le safran et le sel. Il indique deux espèces de biscuits, *fideos* et *hormigos*: ces derniers se font avec la coriandre.

(6) *Lib. II. c.* 4. *p.* 250.

(7) *Ib. p.* 253.

(8) *Lib. III. c.* 1. *p.* 410.

la nature dans les catégories adoptées jusqu'alors (1). Galien avait dit que très-souvent il faut tirer les indications de l'habitude : Véga prouve que l'habitude est purement accessoire, et que les principales indications sont fournies par l'âge et la température du corps. (2) Il porte dans le nez un petit tampon aromatique quand la mémoire est perdue (3). A la suite d'un accouchement laborieux, il observa la procidence de l'œil, qui rentra de lui-même dans l'orbite (4). Il emploie avec une grande circonspection la limaille de fer dans l'hypocondrie et les obstructions (5).

Je dois dire quelques mots de l'ouvrage que Jean Fyens, médecin à Anvers, et père de Thomas Fyens, a publié sur les flatuosités (6). Comme la matière dont il traite avait été jusqu'alors entièrement négligée, il mérite d'être lu, quoiqu'on regrette de voir l'auteur adhérer autant au système et aux idées de l'école. Il cherche à prouver que les vents n'appartiennent ni aux esprits animaux, ni aux esprits naturels, mais sont engendrés de la même manière que ceux de l'atmosphère par les nuages et les vapeurs. Il passe entièrement sous silence la véritable cause, c'est-à-dire l'état morbide des intestins. Au contraire, il cite une liste fort longue, quoique incomplète encore, de maladies produites par les flatuosités, et parmi lesquelles il assigne une place à l'odontalgie (7).

Horace Augénius, dont il a déjà été question précédemment, est l'auteur d'un des meilleurs abrégés de médecine du seizième siècle. Quoique son livre sur les

(1) *Lib. III. c.* 3. *p.* 437.
(2) *Ib. c.* 3. *p.* 478.
(3) *Ib. p.* 506.
(4) *Ib. p.* 539.
(5) *Ib. p.* 626.
(6) *De flatibus, humanum corpus molestantibus*, in-4°. *Antverp.* 1582.
(7) *Ib. c.* 10. *p.* 69.

fièvres ne soit, en grande partie, qu'un tissu de discussions polémiques, ce qui parle en sa faveur, c'est que presque toujours il consulte la raison, et non les autorités médicales : cependant il embrasse surtout le parti de Fernel. La fièvre a son siége comme maladie dans toutes les parties du corps, et comme fièvre dans le cœur : ensuite il admet avec Fernel que toutes les parties du corps sont solides, et non fluides, et que les humeurs ne peuvent être considérées comme en faisant partie; ainsi la fièvre n'a son siége que dans les solides (1). Galien n'a pas dit que les fluides et les esprits sont sujets à la fièvre, mais seulement qu'ils peuvent être atteints de chaleur contre nature, laquelle est la cause principale de la fièvre (2). Il regarde ensuite cette dernière comme un simple symptôme (3). La chaleur contre nature, cause prochaine de la fièvre, naît de l'augmentation de la chaleur naturelle, ou de l'altération des humeurs par des vapeurs putrides : dans le premier cas, la fièvre est quotidienne ou hectique, suivant que les esprits ou les fluides sont affectés; dans l'autre, le malade est atteint de peste, lorsque la cause réside dans la putridité de l'air, ou de fièvre putride, quand cette cause siége dans l'altération des humeurs (4). Il divise la fièvre putride en bilieuse, pituiteuse, atrabilaire et sanguine; division qu'il regarde comme nouvelle, et qu'il substitue à l'ancienne, basée sur le type (5). On voit facilement qu'à l'instar de presque tous ses prédécesseurs, il donne le nom de putridité aux diverses altérations des humeurs : il veut aussi que ce vice ne puisse être produit que par un défaut des solides, sans que les humeurs aient une prédisposition à en

(1) *Augen. de febrib. lib. II. c. 4. p.* 50.
(2) *Ib. p.* 52.
(3) *Ib. c.* 5. *p.* 94.
(4) *Ib. c.* 8. *p.* 100.
(5) *Lib. IV. c.* 18. *p.* 153.

être atteintes (1). Il n'a vu qu'une seule fois la fièvre quarte et la fièvre quotidienne rémittentes, dont son père Louis Augénius n'avait observé que deux ou trois exemples dans le cours de cinquante années de pratique (2). Sa théorie des fièvres intermittentes est fort singulière. Cette maladie peut provenir de trois sources, ou des organes internes sensibles, et principalement des premières voies, comme l'avait prétendu Fernel, ou de la surface extérieure du corps, ou enfin de la force expulsive des veines (3). Les veines ne renferment que du sang : toutes les autres humeurs se trouvent hors de ces vaisseaux, et lorsque, par un renversement de l'ordre ordinaire, elles viennent à y pénétrer, ceux-ci les repoussent et excitent de cette manière une fièvre intermittente. (4) Il croit occulte la cause du retour régulier des paroxysmes dans les fièvres intermittentes, et réfute l'explication qu'en donnent les galénistes (5). La fièvre tierce se juge très-rarement par des sueurs (6) ; les fièvres rémittentes se compliquent souvent avec la dyssenterie bilieuse et le flux hépatique, et deviennent ainsi des maladies épidémiques (7). Il vit une fièvre quarte durer trois ans, et son père en avait observé une qui se prolongea neuf années (8). Dans son traité de la petite vérole, il défend l'opinion arabe de l'effervescence du sang menstruel, dont les restes demeurent dans le corps de l'enfant (9). Ses règles diététiques

(1) *Lib. IV. c.* 20. *p.* 158.
(2) *Ib. c.* 22. *p.* 162.
(3) *Lib. V. c.* 6. *p.* 178.
(4) *Ib. c.* 4. *p.* 175.
(5) *Ib. c.* 9. *p.* 188.
(6) *Ib c.* 14. *p.* 205.
(7) *Lib. VII. c.* 23. 24. *p.* 297.
(8) *Ib c.* 41. *p.* 311.
(9) *Lib. IX. c.* 9. *p.* 371.

sont très-vicieuses dans cette maladie; il recommande, entre autres, la salade (1).

Jean Riolan, d'Amiens, professeur à Paris, l'un des plus zélés partisans de Galien, et défenseur de la médecine hippocratique contre les disciples de Paracelse, nous a laissé un abrégé de thérapeutique générale (2), et un autre sur tous les objets du domaine de la médecine (3); ouvrages entièrement conformes au goût alors dominant. Cependant on remarque qu'il avait lu Fernel, sur les écrits duquel il a publié aussi des commentaires (4). Il tire ses indications de l'organe affecté, de la nature et de la cause de la maladie, et emploie tous les moyens possibles pour corriger les humeurs cardinales.

Nicolas le Pois, disciple de Sylvius et médecin de Charles III, duc de Lorraine, écrivit également un abrégé de médecine auquel je pense que Boerhaave a fait trop d'honneur en le recommandant d'une manière aussi particulière. En effet, lorsqu'on n'a pas lu les prédécesseurs de le Pois, on est tenté de lui attribuer plusieurs principes qu'un examen plus attentif démontre ne pas lui appartenir. La lecture des auteurs, *par ordre chronologique*, peut seule apprendre à porter un jugement équitable et valide sur leurs ouvrages. Celui dont nous nous occupons n'est qu'une compilation des anciens, et parmi les modernes, le Pois copie surtout Altomare, Lomm, Sylvius et Véga. Au nombre des principes remarquables que son livre renferme, je citerai les suivans. Il ne saigne qu'avec beaucoup de circonspection, parce que, dit-il, cette opération cause ou prévient

(1) *Lib. X. c. 17. p. 441.*

(2) *Generalis methodus medendi*, *in*-8°. *Paris.* 1578.

(3) *Universæ medicinæ compendium*, *in*-8°. *Paris.* 1598.

(4) *Commentar. in physiol. Fernelii*, *in*-8°. *Paris*, 1577.

la mort (1). La péripneumonie idiopathique tient presque toujours à l'état muqueux des humeurs et à d'anciens catarrhes (2). Le gonflement des hypocondres est un signe des plus fâcheux dans la phthisie (3). Souvent il vit la lienterie survenir après la diarrhée, et chez des personnes affectées d'aphthes (4). Il recommande le lait comme un excellent moyen contre la dyssenterie (5). Lorsque les femmes, peu de temps avant l'accouchement, éprouvent des douleurs dans les lombes, elles ne peuvent mettre leur enfant au monde; mais elles se délivrent facilement quand elles éprouvent des douleurs à l'anus, et leurs couches seront pénibles si elles en ressentent dans le bas-ventre (6).

L'excellent observateur Félix Plater a laissé un abrégé de médecine qui se distingue très-avantageusement de tous ceux qu'on avait publiés jusqu'alors (7). En effet, on y trouve un essai de classification, le premier qu'on ait tenté, et qui, par cette raison même, est incomplet. Jusqu'alors on avait parcouru successivement toutes les parties du corps, et réuni de cette manière dans le même cadre des maladies entièrement disparates. Le grand mérite d'une bonne méthode en médecine appartient donc tout entier à un Suisse, auquel jusqu'à présent on n'a pas encore rendu sous ce point de vue toute la justice qui lui est due. Plater suit une marche analytique, et donne les maladies pour un ensemble de symptômes, sans avoir égard à l'état intérieur. Il traite d'abord de la lésion des fonctions, puis des vices apparens du corps, et enfin des

(1) *Piso, de cognoscendis et curandis morbis*, in-8°. *Francof.* 1585. *lib. I. c.* 16. *p.* 106.
(2) *Lib. II. c.* 8. *p.* 389.
(3) *Ib. c.* 10. *p.* 409.
(4) *Lib. III. c.* 12. *p.* 520.
(5) *Ib. c.* 15. *p.* 555.
(6) *Ib. c.* 55. *p.* 823.
(7) *Praxis medica, tom. I—III.* in-4°. *Bas.* 1625.

évacuations et des rétentions. Parmi les fonctions, il examine en premier lieu celles de l'âme; mais à cet égard il n'observe pas toujours un ordre philosophique assez sévère : voici quels sont les genres et les espèces qu'il établit. 1° MENTIS IMBECILLITAS. *Hebetudo. Tarditas. Oblivio. Imprudentia.* 2° MENTIS CONSTERNATIO. *Somnus immodicus. Carus. Lethargus. Apoplexia. Epilepsia. Convulsio. Catalepsis. Exstasis.* 3° MENTIS ALIENATIO. *Stultitia. Temulentia. Amor. Melancholia. Hypochondriacus Morbus. Mania. Hydrophobia. Phrenitis. Saltus Viti.* 4° MENTIS DEFATIGATIO. *Vigiliæ. Insomnia.* Puis il passe aux mouvemens vitaux, naturels et volontaires. Viennent ensuite les douleurs qu'il admet non pas seulement dans le tact, mais encore dans d'autres organes des sens. Lorsque le tact est lésé par une chaleur immodérée, il en résulte, d'après Plater, le genre de douleur qu'on appelle fièvre, et le type de la fièvre dépend du siége de l'humeur altérée : plus celle-ci est éloignée du cœur, et plus la fièvre tarde à se déclarer (1). La fièvre intermittente est produite par l'altération des humeurs contenues dans les vaisseaux du mésentère (2). Lorsque les humeurs s'altèrent hors des vaisseaux, il en résulte une fièvre lente (3). Du reste, Plater a de la prédilection pour les remèdes composés : il en accumule toujours un grand nombre contre chaque accident.

Nous avons de Jules César Claudini, professeur à Bologne, une introduction à la pratique (4), qui ne comprend guère que la matière médicale et la chirurgie, et qui débute par une instruction sur la manière d'examiner les malades. L'ouvrage n'est tout entier qu'une simple compilation.

(1) *Praxis medica, tom. II. c. 2. p.* 39.
(2) *Ib. p.* 52.
(3) *Ib. p.* 55.
(4) *Claudin. de ingressu ad infirmos, libri II. in-8°. Bas.* 1617.

Jean Heurnius, d'Utrecht, disciple de Duret et de Ramus, est encore un des principaux écrivains de cette classe. Il avait étudié à Padoue et à Pavie, et était sur le point d'obtenir une chaire dans cette dernière université; mais craignant pour sa vie, à cause de la jalousie de ses rivaux, il prit la fuite, et revint dans sa patrie. A son retour, la cure, bien que malheureuse, du comte de Noortcarmes, gouverneur d'Utrecht, le rendit célèbre. Ce seigneur était atteint d'une jaunisse dont les médecins n'avaient pu découvrir la cause, mais que Heurnius trouva dépendre du poison que les Espagnols avaient très-probablement donné au gouverneur. Il était aussi médecin du comte d'Egmont, et devint enfin professeur à l'université de Leyde, où il jouit d'une grande réputation jusqu'à sa mort (1). Ses ouvrages se distinguent surtout par une érudition classique, des jugemens rationnels et un très-bon style : cependant ils ne sont pas d'une importance bien supérieure à celle des écrits semblables, publiés par ses contemporains. On y trouve une introduction à l'étude de la médecine, qui peut être lue avec fruit, et servir même aujourd'hui. Il porte un jugement très-sain sur l'étude des anciens, et les avantages qu'elle assure aux médecins. On ne doit pas perdre son temps à lire les Arabes, mais il faut recourir de suite aux Grecs, et apprendre d'eux la véritable philosophie de l'art de guérir (2). Son introduction à la pratique n'est pas non plus dénuée d'in-

(1) Comparez l'histoire de sa vie écrite par son fils, et placée en tête de l'édition de ses ouvrages. — *Pope-Blount*, *Censur. celebr. auctor.* p. 799. — *Freher*, *theatr. viror. doctor.* p. 1307. — *Comneni*, *histor. gymnas. Patav. vol. II. p.* 263. — *Burmann*, *ultraject. erudit. p.* 134. 135. — *Adami*, *p.* 164. — *Teissier*, *vol. IV. p.* 398. — Nicéron, P. XIV. p. 44. — Chaufepié, vol. II. H. p. 103. — *Eloy*, *vol. II. p.* 517. Chaufepié raconte encore l'histoire de la cure qu'il opéra sur la comtesse Emilie, sœur du comte Maurice de Nassau, qui, éprise d'amour pour Emmanuel, prince de Portugal, voulait se laisser mourir de faim.

(2) *Method. stud. med. c.* 5. *p.* 169.

térêt. Il combat particulièrement l'opinion qu'il existe des médicamens propres à dissoudre la pierre, à favoriser la sécrétion du lait, et à faire renaître les chairs. Ces moyens, dit-il, n'agissent qu'en vertu de leurs qualités premières, c'est-à-dire en irritant, dissolvant, etc. (1). Dans la pleurésie, il tire avec succès jusqu'à quatre livres de sang (2). Sa dissertation sur le traitement symptomatique contient des principes qui lui sont particuliers (3). Il blâme l'abus des médicamens composés, mais détermine à la manière des anciens l'utilité des remèdes d'après les organes sur lesquels ils agissent (4). Au lieu des bains si usités en Italie, il recommande la décoction des plantes qui peuvent suppléer à leurs vertus (5). Ses commentaires sur Hippocrate se rangent au nombre des meilleurs en ce genre, et l'on doit avouer que Heurnius rencontre souvent le sens avec justesse, quoiqu'il se perde un peu trop dans les théories (6).

Nous connaissons sous les noms de *Vidus Vidius junior* et *senior*, deux auteurs d'un abrégé de médecine complet et fort célèbre. Le premier, oncle du second, et né à Florence, se rendit à Paris en qualité de professeur et de médecin du roi, mais fut rappelé par le duc Côme Ier, nommé professeur à Pise, et revêtu d'un canonicat à Pescia. Son neveu, Julien Guidi, fut aussi médecin du roi de France, puis de François, duc de Toscane, et successeur de son oncle. Il se fit encore connaître comme poëte (7). Guidi l'ancien s'est acquis une assez grande célébrité

(1) *Lib. XII. c. 2. p.* 137.
(2) *Ib. c. 4. p.* 143.
(3) *Method. ad prax. lib. III. c.* 15. *p.* 329.
(4) *Lib. II. p.* 88.
(5) *Method. ad prax. lib. I. p.* 29.
(6) *Commentar. in Hipp. aphor. in*-12. *Lugd. Bat.* 1609.
(7) *Fabrucci, de Pisan. gymnas. in Calogeria, nuovo* etc., c'est-à-dire, Nouveau recueil d'opuscules scientifiques et philologiques, vol. VI. p. 52. — *Freher, theatr. P. III. p.* 1259.

comme anatomiste, point de vue sous lequel nous apprendrons à le mieux connaître par la suite. Il écrivit une introduction à l'art médical, dans laquelle on distingue surtout le jugement équitable qu'il porte sur le mérite de Galien et sur les services qu'il a rendus à la médecine. On désirerait seulement que Guidi eût été plus souvent guidé dans ses ouvrages par des principes aussi désintéressés; mais ses livres sur la conservation de la santé et sur la thérapeutique générale ne sont que des extraits de Galien et des Grecs modernes: on n'y saurait découvrir aucune observation propre à l'auteur. Guidi juge même, dans bien des cas, avec inexactitude, et il n'a pas assez égard aux découvertes de ses contemporains. Son style, diffus et d'une prolixité fatigante, m'a empêché de lire tout ce qu'il a écrit sur la pathologie et la thérapeutique; mais les articles que j'ai parcourus ont été loin de me satisfaire. Le travail de son neveu ne se distingue presque pas, ou même point du tout, du sien. Ce sont la même vénération pour les anciens et la même loquacité qui rendent la lecture de Guidi l'ancien si désagréable. On lui doit les livres *de curatione membratìm*, et la seconde section de la seconde partie *de curatione generatìm*.

Je terminerai cet article par l'indication d'un ouvrage très-utile, qui a pour auteur Louis Settala ou Septalius. Cet excellent écrivain était né à Milan; il étudia sous Cigalini à Pise, et remplit pendant deux années une chaire extraordinaire à Pavie. Au bout de ce laps de temps il retourna dans sa patrie, où il devint professeur de médecine pratique et premier médecin du duché (1). Il avait eu dans l'hôpital de Milan de nombreuses occasions d'observer les infirmités auxquelles l'espèce humaine est exposée, et l'étude atten-

(1) *Argelat. biblioth. script. Mediolan. vol. II. P. I. p.* 1325. — Ghilini, *l. c.* vol. I. p. 290.

tive des maladies l'éleva au rang des médecins philosophes en lui faisant secouer le joug des préjugés ordinaires de l'école. Son ouvrage est rempli de principes fort sages, et souvent il combat avec hardiesse les opinions scholastiques, lorsqu'elles ne s'accordent point avec l'expérience. Ses idées sur le régime convenable dans les maladies aiguës lui sont entièrement particulières : elles roulent principalement sur le choix judicieux des tisanes, et sur les qualités nuisibles de l'oxymel (1). Le livre *de Theriacâ ad Pamphilum*, que l'on attribue à Galien, est regardé avec raison par Settala comme un ouvrage apocryphe (2). Il blâme hautement l'emploi du vin dans les maladies aiguës, et croit que les vins grecs du temps d'Hippocrate différaient totalement des nôtres, quant à leurs propriétés (3); mais j'ai fait voir dans un autre endroit que les effets moins violens de cette liqueur, observés par le médecin de Cos, tenaient uniquement à la manière dont on la préparait dans la Grèce, et à l'usage où l'on était de l'étendre dans une grande quantité d'eau (4).

Settala détermine avec prudence les cas où la saignée peut être avantageuse dans la fièvre quarte (5). Il faut s'abstenir de l'opium chez les enfans, ou ne le leur donner qu'à très-petites doses, parce qu'il altère la mémoire. (6) L'emploi des laxatifs dans l'épilepsie donne quelquefois lieu à l'apoplexie (7). La coutume généralement admise alors d'appliquer le cautère actuel sur le crâne pour guérir les anciens

(1) *Septal. animadvers. et caut. medic. in*-8°. *Dordr.* 1650. *lib. II.* 40. *p.* 38. 56. *p.* 51.
(2) *Ib. p.* 52.
(3) *Ib.* 59. *p.* 53.
(4) *Apologie* etc., c'est-à-dire, Apologie d'Hippocrate, P. II. p. 354.
(5) *Lib. V.* 27. *p.* 108.
(6) *Lib. VI.* 41. *p.* 148.
(7) *Ib.* 54. *p.* 151.

catarrhes, est nuisible aux malades (1). Settala vante l'huile d'olive récente dans la pleurésie (2) et dans la colique, lorsqu'auparavant on a fait prendre les purgatifs (3). Lorsque la faiblesse de l'estomac dérive de la trop grande froideur de ce viscère, il faut faire appliquer en travers sur le bas-ventre un enfant ou un jeune chien (4). Les vésicatoires ne conviennent pas dans l'hydropisie (5); l'eau froide est fort avantageuse pour faire disparaître les coliques qui tiennent à une disposition inflammatoire (6). Les raisins rouges sont un excellent moyen contre la phlegmasie du foie (7).

Les Commentaires de Settala sur le livre des Eaux, de l'Air et des Climats (8), et sur les Problèmes d'Aristote (9), sont aussi des ouvrages importans.

Tels sont les principaux écrivains du seizième siècle qui ont consacré des ouvrages à la médecine pratique, et sur lesquels l'étude des Œuvres d'Hippocrate avait exercé plus ou moins d'influence. Nous devons avouer qu'à l'exception des abrégés donnés par Mercado, Clementinus, Bairo et quelques autres, tous ceux qui parurent à cette époque sont infiniment préférables aux écrits du siècle précédent, et que plusieurs même sont excellens. Félix Plater eut l'honneur de tenter le premier une classification des maladies; mais les autres se contentèrent de parcourir les maladies depuis la tête jusqu'aux pieds, et de recourir à la prédominance des qualités élémentaires pour établir les distinctions qu'ils admettaient entre elles, et même pour déduire les indications auxquelles on

(1) *Lib. VI.* 107. *p.* 164.
(2) *Ib.* 126. *p.* 170.
(3) *Lib. VII.* 74. *p.* 210.
(4) *Ib.* 6. *p.* 191.
(5) *Ib.* 56. *p.* 205.
(6) *Ib.* 82. *p.* 213.
(7) *Ib.* 106. *p.* 222.
(8) *In-fol. Colon.* 1590.
(9) *In-fol. Francof.* 1602.

devait obéir dans le traitement. En outre, il régnait encore parmi eux plusieurs préjugés, que les progrès de l'anatomie pendant le siècle suivant contribuèrent surtout à faire disparaître.

Si nous jetons un coup d'œil sur tout l'ensemble du tableau qui vient d'être tracé, nous verrons que la médecine ne fit guère de progrès que dans le midi de l'Europe, et que les médecins hippocratiques étaient presque tous des Italiens ou des Français. Valériola n'a consulté que son imagination en disant (1) que la plupart des livres de médecine usités dans les écoles de l'Italie avaient été écrits par des Allemands, et que les Italiens s'en contentaient : car jamais Settala, Mercurialis, Foes, Fernel et autres n'auraient voulu choisir pour modèles les productions informes du plus grand nombre des auteurs de l'Allemagne. Les médecins des princes allemands se bornaient à prédire les maladies d'après l'urine, et l'ouromancie ainsi que l'hémomancie étaient en général fort à la mode chez toutes les nations germaniques (2). Aussi était-ce chez elles que les visions de Paracelse pouvaient et devaient même trouver le plus de partisans.

Cependant l'Allemagne avait l'avantage d'être encore plus éclairée que tout le reste du nord de l'Europe. La Suède entière, pendant le cours du seizième siècle, ne posséda pas un seul médecin ou chirurgien véritablement instruit. La preuve en est fournie par Pierre Mansson, évêque de Westeras, dans son détestable ouvrage de médecine dont Bring a donné un extrait (3). Chrétien Morlianus, professeur à Copenhague, cite plusieurs

(1) *Enarrat. medic. lib. II. 5. p.* 232.

(2) *Amat. Lusitan. cent. I. cur.* 21. *p.* 49. — *Solenander. consil. II.* 5. *p.* 118.

(3) *Samling af Handlingar och paminnelser til ljus i Svenska histor. D. I. p.* 16.

xemples remarquables qui font juger à quel point l'art de guérir était méprisé dans tout le Nord (1). A peine, du temps de Gustave Vasa, comptait-on quelques apothicaires dans tout le royaume de Suède (2), et ce fut en 1595 seulement qu'on nomma les premiers professeurs de médecine à Upsal (3).

(1) *Bergius, om Stockholm foer* 200 *der sen, och Stockholm nu foer tiden*, p. 51. *N.* *

(2) *Brahe, Oeconomia, eller Hushaells-bok foer ungt Adels-folk*, p. 45. — *Bergius, l. c.* p. 249.

(3) *J. Gust. Acrell, tal om Laekare-vetenskapens Grundlaeggning ock Tilvaext i Upsala*, p. 7.

SECTION NEUVIÈME.

HISTOIRE DE LA RÉFORMATION DE PARACELSE.

Il ne survient ordinairement point de révolution dans les sciences sans que les esprits y soient déjà préparés. De nouvelles idées s'introduisent peu à peu, mais on les considère comme des dogmes mystiques dont on ne fait part qu'aux adeptes, ou bien on cherche à les concilier avec le système favori, et à s'aider autant que possible des ressources qu'offre ce dernier. Enfin s'élève un homme hardi, guidé par la froide raison ou par l'enthousiasme, qui sape les fondemens déjà ébranlés de l'ancienne théorie, et qui fait connaître à ses contemporains des principes en apparence nouveaux, mais dont les germes se trouvent déjà soit dans les opinions de ceux qui l'ont précédé, soit dans les idées généralement admises à l'époque de son existence. Partisans et antagonistes, tous s'étonnent de sa hardiesse. Les premiers, attirés par les charmes de la nouveauté, admirent l'originalité de son génie, et insensiblement le réformateur se crée une école, qui prend son nom. Les défenseurs de l'ancien système n'en savent plus saisir les véritables principes, ou l'intérêt du moment exige qu'ils se défendent bien plutôt par l'autorité de noms célèbres

que par les armes du raisonnement, et les nouveaux dogmes attirant chaque jour un plus grand nombre de partisans zélés diminuent singulièrement celui des personnes qui pourraient juger sans partialité. En un mot, il se forme des partis dont l'un révère et l'autre déteste le réformateur, et qui tous deux adoptent ou rejettent ses idées avec le même aveuglement, tandis que le chemin de la vérité se trouve presque toujours entre ces deux extrêmes.

L'histoire des sciences nous apprend que les systèmes nouveaux suivent ordinairement cette marche. Certes, la réformation de l'immortel Luther se préparait depuis fort long-temps. Déjà les grands et la classe savante étaient éclairés sur leurs véritables intérêts et sur les rapports qui devaient exister entre eux et le saint-siége; mais Luther combattit la hiérarchie papale avec d'autres armes, plus ouvertement et avec plus de liberté qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Le système fondé par le célèbre Paracelse éprouva le même sort. Long-temps avant ce novateur, on doutait déjà de l'infaillibilité d'Avicenne, de Galien, et même du vieillard de Cos. L'étude de la médecine grecque avait engagé les praticiens à penser et à réfléchir eux-mêmes, et quelques-uns des disciples de l'école hippocratique n'étaient rien moins qu'attachés aux antiques préjugés. Nous trouvons même, comme on le verra bientôt, dans Théodore Zwinger et Gonthier d'Andernach, quelques-uns des principes de Paracelse qui portent moins l'empreinte d'un caractère paradoxal.

D'un autre côté, l'école hippocratique en avait produit deux nouvelles fort célèbres, dont l'une se proposait surtout d'examiner avec la plus grande liberté tous les points de la théorie médicale, et de ne reconnaître d'autre autorité que celle de la raison, mais cependant de chercher toujours à faire croire qu'elle demeurait fidèle à l'ancienne supers-

tition. L'autre école ne s'occupait que de la pratique, et s'attacha spécialement à régler d'une manière différente le traitement des maladies aiguës. Les fondateurs de ces deux écoles vivaient dans le même temps que Paracelse. Ce ne furent certainement point eux qui donnèrent naissance à sa réformation; mais ils contribuèrent beaucoup à rendre les médecins plus disposés à saisir les innovations avec empressement, et favorisèrent le passage des idées de Galien aux principes de Paracelse.

Cependant la plus sensible de toutes les causes qui préparèrent les esprits à adopter le paracelsisme, ce fut le goût des visions et de l'enthousiasme, qui n'a jamais été plus vif que dans le seizième siècle, et qui contribua surtout à multiplier prodigieusement le nombre des partisans du réformateur allemand.

CHAPITRE PREMIER.

Causes préparatoires.

ARTICLE PREMIER.

Ecole d'Argentier.

Jean Argentier, de Castelnuovo dans le Piémont, fut le fondateur d'une école qui contribua beaucoup à ébranler le système de Galien. Il avait fait ses études à Turin, et s'appliqua d'une manière particulière à la philosophie péripatéticienne. Dans la suite il exerça la médecine à Lyon et à Anvers,

puis devint professeur à Pise et à Naples, et revint enfin à Turin, où il enseigna l'art de guérir jusqu'à sa mort (1). Un de ses contemporains (2) assure qu'il était très-malheureux dans sa pratique, et que les malades ne s'abandonnaient pas volontiers à ses soins, parce qu'on craignait toujours de voir les cures entreprises par lui se terminer d'une manière funeste. Cette assertion n'est nullement invraisemblable; car Argentier invoque rarement, ou même jamais, le témoignage de son expérience pour confirmer les principes qu'il établit. Nous possédons cependant de lui plusieurs consultations médicales formant un ouvrage distinct, et qui bien certainement ne sont pas le moins estimable de tous ses écrits.

Argentier attaque le système de Galien non-seulement dans ses conclusions pratiques, mais encore dans ses principes théoriques, et il lui oppose principalement des argumens philosophiques qui sont toutefois exposés avec une assez grande subtilité. Outre Galien, il attaque encore Aristote, et parmi les modernes Montanus, Manard, Fernel et Léonhard Fuchs, qu'il nomme constamment le grammairien de Tubingue.

Dans son commentaire sur l'*Articella* de Galien, il donne à la méthode analytique la préférence sur la synthétique, et veut qu'on n'emploie cette dernière que dans l'exposition (3). Cependant il est des parties de la médecine qu'on peut traiter entièrement d'après la méthode analytique, telles par exemple

(1) Ghilini, théâtre, vol. II. p. 119. — *Freher, theatr. vol. II.* p. 1498. — Fabrucci, dans le nouveau recueil de Calogiera, vol. VI. p. 1498. — *Mazzuchelli, vol. I.* 2. *p.* 10. 38. — Tiraboschi, vol. VII. 2. p. 91. — Nicéron, mémoires, vol. XXVII. p. 118.

(2) Huarte, *l. c* c. 12. p. 239. — Huarte se trompe fortement quand il croit qu'Argentier a rendu de grands services au système de Galien.

(3) *Commentar.* 1. *in Galen. art. medicin. p.* 20. (*Argenterii Opp. vol. I. in-fol. Venet.* 1592.

que la séméiotique, et peut-être même la matière médicale. Argentier cherche de plus à démontrer que la médecine, dans la stricte acception du mot, ne saurait recevoir le nom de science, parce que tous les objets dont elle s'occupe ne sont pas susceptibles d'une démonstration rigoureuse (1). Il ne la range pas non plus parmi les professions vulgaires, mais donne à entendre qu'elle tient le milieu entre les sciences et les arts, et qu'on doit la considérer comme une science d'observation et d'expérience. Il cherche à prouver contre Fernel que les cheveux, les ongles et les humeurs sont réellement au nombre des parties composantes du corps; car sans cela que seraient-elles donc, dit-il, à moins qu'on ne les regarde comme de simples accidens (2)? Toutes les parties du corps sont nourries par le sang, et il n'en est point parmi elles qui tirent leur nourriture de la semence, ainsi que l'a prétendu Galien (3). Il prouve d'une manière nouvelle et très-remarquable, que les qualités secondaires d'un corps, comme le poli, l'âpreté, ne dépendent pas des qualités élémentaires ou primitives (4). C'était là sans doute porter un coup terrible aux principes du système platonico-galénique. La sensibilité n'est point une propriété des fibres simples, comme l'a prétendu Aristote; car ces fibres ne possèdent que les forces attractive, retentrice, transsubstancielle et expulsive (5). La solution de continuité, ou la plaie, se range dans la classe des maladies organiques, et ne doit point être placée, comme l'a fait Galien, parmi les affections des parties similaires (6).

Mais, à mon avis, la plus importante de toutes les

(1) *Commentar.* 1. *p.* 33.
(2) *Comm.* 2. *p.* 104.
(3) *Comm.* 2. *p.* 118. 119.
(4) *Ib. p.* 125.
(5) *Ib. p.* 127.
(6) *Ib. p.* 130.

innovations d'Argentier est d'avoir refusé d'admettre les nombreux esprits que l'école galénique avait jugé jusqu'alors être indispensables pour expliquer les fonctions du corps. Le médecin piémontais ne révoque pas en doute l'existence de ces esprits, mais il croit qu'on n'a besoin que d'en supposer une espèce pour se rendre raison de l'action des différens organes, et qu'en particulier on ne saurait prouver la réalité de l'esprit animal. Il est intéressant d'écouter les argumens qu'il allègue lui-même en faveur de cette théorie. 1° Les esprits animaux sont des êtres imaginaires; car, suivant l'opinion de Galien, ils doivent être préparés dans le tissu réticulaire du cerveau, et ce tissu n'existe pas chez l'homme, ou au moins ne se distingue pas d'une manière très-sensible (1). L'homme devant avoir des esprits animaux plus délicats et plus perfectionnés que les animaux, il faudrait donc aussi qu'il eût un tissu réticulaire plus compliqué pour les sécréter. D'ailleurs, en admettant même la présence de ce tissu, il ne s'ensuit pas que les esprits s'y préparent, comme on ne saurait prouver non plus que les vaisseaux spermatiques sécrètent des esprits. Enfin, si le tissu réticulaire est d'une nécessité absolue pour produire les esprits, pourquoi ne s'en trouve-t-il pas aussi dans le cœur un particulier, propre à donner naissance aux esprits vitaux? 2° Galien dit tantôt que les esprits animaux se séparent

(1) Galien et ses imitateurs admettent ce πλέγμα δικτυοειδὲς θαυμαστὸν dans les environs de la glande pituitaire, et croient qu'il est réellement formé par la carotide. (*Galen. de usu part. lib. IX. p.* 464.) Le premier qui douta de son existence chez l'homme, fut Bérenger de Carpi qui (*Comm. super anatom. Mundini, f.* 459. *a. in*-4°. *Bonon.* 1521) dit : *Nota, lector, quod ego multùm laboravi in cognoscendo hoc Rhete, et locum suum : et plus quàm centies anatomizavi capita humana, quasi solùm propter hoc Rhete, et adhuc in eo sum confusus, etc.* Après lui, Vésale le révoqua en doute chez l'homme (*De corpor. human. fabric. lib. VII. c.* 12. *p.* 553); et Willis prouva (*Cerebri anat. in*-12. *Amst.* 1664. *c.* 8. *p.* 62) qu'il ne se trouve que chez certains animaux, la brebis, le cochon, le veau, etc.

des vitaux, tantôt qu'ils proviennent de l'air respiré, et tantôt qu'ils sont engendrés par le sang. Or; si le médecin de Pergame est si peu d'accord avec lui-même, on peut en conclure que le sujet dont il traite est chimérique. 3° Galien ne détermine point non plus d'une manière précise l'endroit où les esprits sont sécrétés; il les fait naître ici du tissu réticulaire, là des ventricules latéraux, plus loin du ventricule moyen, ailleurs encore du postérieur. 4° Si les esprits animaux existaient toujours dans le cerveau, les fonctions de l'âme et les sensations devraient s'exécuter constamment. 5° Galien dit lui-même que les forces animales exercent sur le corps une action semblable à celle des rayons du soleil sur la terre : or, il n'est point nécessaire qu'il existe des esprits pour produire un semblable effet. 6° Il n'y a qu'une seule espèce de chaleur animale; on ne peut donc admettre non plus qu'une seule espèce d'esprit dans le corps. 7° Les actions infiniment variées du corps exigent un organe ou un agent commun; sans quoi elles s'exécuteraient dans le plus grand désordre. 8° Enfin Aristote est favorable à cette opinion, car il n'admet qu'une seule sorte d'esprits (1).

Argentier émit encore le premier un principe nouveau et parfaitement vrai, celui que les différentes forces de l'âme ne sont pas inhérentes à certaines parties isolées de l'organe encéphalique, et que par exemple la mémoire ne réside pas dans telle ou telle partie du cerveau (2). Le foie n'est pas non plus la source des veines, car elles sont avant lui; la force productrice du sang appartient à ces vaisseaux, et non au foie, organe auquel notre auteur refuse également toutes les autres forces qu'on lui accordait

(1) *Argenter. l. c. p.* 156.

(2) *Comment.* 2. *p.* 185.

autrefois (1). Il attribue le sommeil à la suspension de l'influence que la chaleur animale exerce sur les organes des sensations et des mouvemens volontaires, et son ouvrage sur le sommeil est un des plus savans parmi tous ceux qui traitent de la même matière (2). Pour prouver que le pouls intermittent n'est pas toujours aussi dangereux qu'on le pense, il assure qu'à Pise, s'étant livré avec trop d'assiduité à l'étude, son pouls prit un caractère intermittent, et qu'il devint sujet à de fréquentes syncopes, mais que la saignée le rétablit parfaitement (3). Son traité sur la putridité est très-long, mais peu instructif. La putréfaction provient du développement des parties humides et chaudes des corps, et l'air extérieur ne concourt en rien à sa production (4). L'humidité la distingue de la mort qui dessèche tout (5). L'accroissement de la chaleur ne suffit pas pour la susciter, lorsque la transpiration n'est point dans le même temps supprimée (6). Après avoir admis qu'il n'existe qu'une seule espèce de chaleur animale, il se contredit en disant qu'il y a dans le corps deux chaleurs : l'une propre, qui a son siége dans les membres et les organes; l'autre commune, dont le cœur est l'organe, et qui est indispensable pour l'accomplissement de la coction (7). La coction détermine toujours l'épaississement des humeurs ; mais les moyens qu'on emploie pour la favoriser présentent des variétés infinies (8). Enfin, il s'élève fortement

(1) *Comment.* 2. *p.* 158. 224.
(2) *Ib. p.* 202.
(3) *Ib. p.* 273.
(4) *Comment.* 3. *p.* 335. 338.
(5) *Ib. p.* 340.
(6) *Ib. p.* 343.
(7) *Ib. p.* 359.
(8) *Ib. p.* 360. 361.

contre l'usage de confondre la cause prochaine avec la maladie elle-même (1).

On trouve dans ses autres ouvrages bien moins d'idées qui lui soient propres et qui diffèrent des opinions généralement adoptées. Il rejette la définition que Galien avait donnée de la maladie (2), parce que l'idée de la disposition diffère totalement de celle de la maladie, et que les fonctions du corps peuvent être lésées par une foule de choses auxquelles on n'a cependant pas le droit de donner le nom de maladie : mais à cet égard on voit qu'Argentier est animé par l'esprit de controverse ; car Galien a suffisamment déterminé quel est, de tous les états du corps qui lèsent les fonctions, celui qu'on doit appeler maladie. De même, lorsqu'il prétend que la maladie ne se borne pas à déranger les fonctions, mais altère encore les évacuations, on s'aperçoit aisément qu'il n'a d'autre but que de rendre Galien méprisable. Enfin il donne sa propre définition de la maladie, en disant que c'est une *ametria*, fondée sur la complication des parties du corps; ce qui sans doute est encore beaucoup moins précis que la définition de Galien (3). Mais il réfute d'une manière parfaite l'idée que les qualités élémentaires sont les causes des maladies (4), quoiqu'il admette des affections froides, humides, sèches et chaudes (5). Il donne l'épithète de malignes aux maladies dont les qualités sont cachées (6), et en cela il s'accorde parfaitement avec Fernel. Son livre sur les devoirs du médecin (7) renferme une thérapeutique générale des plus subtiles.

(1) *Comment.* 3. *p.* 366.
(2) *De morbi gener. p.* 2. (*Argenter. Opp. vol. II.*)
(3) *Ib. p.* 4.
(4) *Ib. c.* 4. *p.* 8.
(5) *Ib. p.* 59.
(6) *De differ. morb. c.* 16. *p.* 32.
(7) *Opp. vol. II. p.* 248.

Les contemporains d'Argentier ne pouvaient concevoir ni supporter un aussi grand nombre de propositions hardies; lui-même n'avait pas assez évité les inconséquences qui ne sont que trop faciles à découvrir dans ses ouvrages, et de cette manière il donnait prise aux adversaires que lui suscita sa théorie. Jules Alexandrin de Neustain, zélé partisan de Galien, le critiqua fort amèrement (1), et Reinier Solenander, disciple d'Argentier, défendit son maître contre Alexandrin (2). Remigius Megliorati prit contre Argentier la défense de la théorie d'Aristote sur la putréfaction (3). Nous avons aussi de Georges Bertini, médecin napolitain, une apologie de Galien, dirigée contre le professeur de Turin (4).

Cependant le système d'Argentier trouva dans l'école de Montpellier deux célèbres défenseurs, Laurent Joubert et Guillaume Rondelet. Nous reviendrons encore par la suite, d'une manière particulière, sur ce dernier. Joubert, natif de Valence en Dauphiné, avait étudié à Paris sous Sylvius, et à Turin sous Argentier. Par la suite il devint professeur de médecine à Montpellier, puis chancelier et censeur de l'université, conseiller et médecin du roi de France (5). Je n'ai lu son Traité des erreurs populaires que dans la traduction latine, où l'on a supprimé les passages trop libres dont parlent Bayle et Haller. Cet ouvrage fut accueilli avec un tel enthousiasme, que dans l'espace de six mois il s'en débita six mille quatre cents exemplaires (6). Ce que

(1) *Anti-Argenterica pro Galeno, in-4°. Venet.* 1552.
(2) *Apologia, quâ Julio Alexandrino respondetur pro Argenterio. in-8°. Florent.* 1556.
(3) *De putredine, ad Argenterium, in-8°. Florent.* 1552.
(4) *Bertini, medicina, libris 20 comprehensa, in-fol. Basil.* 1587.
(5) Bayle, vol. III. p. 855. — Nicéron, vol. XXXV. p. 70. — Teissier, vol. III. p. 245.
(6) Bayle, *l. c.*

j'en ai lu renferme une apologie de la médecine écrite avec beaucoup de partialité contre les détracteurs de l'art. Cependant il réfute très-bien le préjugé superstitieux que l'on ne doit pas empiéter sur les droits de Dieu, qui seul a le pouvoir de guérir les maladies (1). Il serait également difficile de trouver une réfutation meilleure et plus détaillée de l'opinion vulgaire qu'on peut apprécier les connaissances et l'habileté du médecin d'après l'issue des affections dont il entreprend la cure (2).

Mais les *paradoxes* de Joubert sont, de tous ses écrits, celui dont il importe le plus de faire mention ici, parce qu'il y attaque avec une grande hardiesse différens points du système de Galien. Plusieurs de ses idées seraient encore aujourd'hui regardées et combattues comme paradoxales; telle est celle qu'il n'existe point de médicamens doués d'une puissance chaude, mais que tous les remèdes contiennent du feu réel, dont l'épaisseur de la peau empêche seule d'apercevoir la présence (3). On éprouve du froid après les repas, non pas parce que la chaleur, organe de la force vitale, se concentre autour de l'estomac, mais à cause de plusieurs circonstances accidentelles qui se réunissent pour produire ce phénomène (4). Le sang se prépare dans les veines du foie, et non dans le parenchyme de cet organe (5). Ses idées sur les forces médicatrices de la nature sont intéressantes et nouvelles : les effets de ces forces ne dépendent point de la volonté de l'âme, mais sont les résultats des lois nécessaires de la nature, et les suites de la

(1) *Joubert. de vulgi erroribus, c.* 4. *p.* 68. (*ed. Bourges. in-8°. Antwerp.* 1600.)

(2) *Ib. c.* 7. *p.* 101. *c.* 8. *p.* 109.

(3) *Joubert. paradox. dec.* 1. 1. *p.* 20. (*in-8°. Lugd.* 1566.)

(4) *Dec.* 1. *par.* 3. *p.* 63.

(5) *Ib. par.* 4. *p.* 104.

réaction (1). Le sang menstruel ne possède aucune qualité vénéneuse, et sa rétropulsion n'occasione ni les affections hystériques ni la petite vérole (2). L'attraction des humeurs a lieu dans l'acte de la nutrition, par une simple assimilation, mais ne dépend en aucune manière de la volonté de l'âme, de la douleur, de la chaleur, de la sécheresse, ou de l'horreur du vide (3). On peut réellement considérer Joubert comme le premier qui ait banni l'horreur du vide de la physique et de la physiologie, et qui l'ait regardé comme un être chimérique. Il expose aussi à sa manière les principes de Platner sur l'action des médicamens, que celui-ci pense produire une impression désagréable et rebutante sur l'estomac; car le professeur de Montpellier explique les effets des remèdes par l'antipathie (4). Il cherche à réduire le nombre prodigieux des forces admises avant lui, en regardant la force nutritive comme une continuation de la force plastique, qui finit, faute de substance, par ne plus pouvoir produire de nouvelles parties (5). Thomas Jordan (6) s'efforça de démontrer la différence de ces deux forces, dans un écrit polémique qu'on trouve, aussi-bien que la réponse de Joubert, parmi les œuvres de ce dernier.

L'une des propositions paradoxales de Joubert, concernant la doctrine de la putréfaction, fut celle qui fit la plus vive sensation; et son ami Valleriola l'engagea fortement à ne point la faire connaître, en l'assurant qu'il aimait mieux à cet égard rester, comme les anciens, dans les ténèbres, que de chercher avec

(1) *Dec. I. p.* 224.
(2) *Dec. II. par. I. p.* 314.
(3) *Ib. par.* 8. *p.* 470. 481.
(4) *Ib. par.* 9. *p.* 494.
(5) *Ib. par.* 7. *p.* 456.
(6) La vie de Jordan se trouve dans Czvittengers, *specim. Hungar. liter. p.* 186.

les modernes à faire preuve de sagacité et de pénétration. Joubert avança la vérité, bien reconnue de nos jours, que la putréfaction ne saurait jamais avoir lieu dans le corps de l'homme vivant, et que les fièvres dites putrides tiennent, non pas à une véritable putridité, mais à l'effervescence des humeurs (1). Sous le point de vue de la théorie elle-même de la fièvre, il professa le scepticisme le plus digne d'éloges; cependant il conjectura que la bile prend surtout part à la production de presque toutes les affections fébriles (2). Cette opinion était d'une grande hardiesse à l'époque où il vivait. Bruno Seidel, professeur à Erford (3), dans son écrit polémique, objecta principalement à Joubert qu'il n'avait pas bien établi la distinction existante entre les différens degrés d'altération des humeurs, et que s'il voulait regarder le pus comme un fluide intermédiaire entre les humeurs saines et putrides, il fallait que ce pus participât des qualités de ces deux dernières, et par conséquent fût aussi de nature putride (4). Dans sa réponse, Joubert déclara cette conclusion fausse, et Simon Simonius, médecin de l'électeur de Saxe et professeur à Leipsick, entreprit aussi de défendre le praticien français, en soutenant que la putridité, quelque faible qu'on la suppose, n'en est pourtant pas moins une putréfaction, et que, comme telle, elle ne saurait exister dans le corps vivant (5). Joubert rappela ensuite contre Seidel que l'odeur fétide des matières excrémentitielles n'est point une preuve de putrescence, puisqu'un grand nombre de substances exhalent une odeur désagréable sans être cependant pourries, telles, par exemple, que l'*assa fetida*, la *sta-*

(1) *Dec. II. par.* 2. *p.* 231.
(2) *Ib. par.* 3. *n.* 346. 386.
(3) Il était de Querfurt, et bon poëte latin (*Adami*, *p.* 235).
(4) Seidel, dans *Joubert. Opp. vol. II. p.* 88.
(5) *Simon. ib. p.* 111.

pelia, le *chenopodium vulvaria*; *etc.* (1). Thomas Eraste s'engagea également dans cette dispute. Il oppose la putréfaction naturelle et générale, qui cause la dissolution de tout le corps, à la putrescence particulière et violente qui attaque tous les élémens, à l'exception du feu, tandis que la première épargne ces mêmes élémens. Cette dernière espèce de putréfaction peut, suivant lui, survenir dans le corps, et être excitée par l'art : elle a lieu très-souvent même dans l'état naturel (2). On voit qu'Eraste n'attache pas un sens aussi précis aux mots, et qu'il donne le nom de putridité à presque toutes les altérations des humeurs.

Dans ses annotations aux livres de Galien sur les forces naturelles (3), Joubert ne veut pas qu'on établisse de différence entre ces forces et les vitales, et sous ce point de vue il se montre véritable disciple d'Argentier. Il n'y a non plus qu'une seule chaleur intégrante et qu'un seul esprit. La force plastique ne se dissipe pas après la formation de l'embryon, mais continue d'exister comme force assimilatrice et nutritive (4). On est étonné de le voir soutenir, comme l'avaient déjà enseigné les anciens, qu'une partie des boissons pénètre dans les poumons par la trachée-artère (5). Les substances sucrées ne sont pas nuisibles par elles-mêmes, et n'engendrent point de vers, à moins qu'elles ne soient dans le même temps des matières alimentaires altérées (6). Plusieurs des argumens qu'il oppose à Fernel et aux principes des anciens, sont parfaitement bien fondés. Entre autres, il blâme avec justice l'ancienne théorie qui

(1) *Joubert. ib. p.* 131.
(2) *Erast. disputat. XVI. f.* 36. *b.*
(3) *Joubert. annotat. in Galen de facult. natur. lib. I. p.* 160.
(4) *Ib. p.* 166.
(5) *Ib. lib. II. p.* 191.
(6) *Ib. p.* 195.

attribuait les convulsions à la réplétion ou à la vacuité, et dit que l'irritation en est la seule et unique cause (1). Dans la thérapeutique générale il ne veut admettre que les indications tirées de l'essence de la maladie, et assure que toutes les autres sont inutiles (2). Ayant remarqué que la paralysie de la langue est plus intense pendant la nouvelle lune qu'à toute autre époque, il explique ce phénomène par la réplétion des vaisseaux qui a lieu au temps de la pleine lune (3). Il traite de chimérique la distinction fixée par Galien entre l'inflammation de la lame externe et celle de la lame interne de la plèvre (4).

Un autre disciple d'Argentier, mais bien moins digne d'un aussi excellent maître, Jérôme Capivacci, professeur de médecine à Padoue (5), adopta l'opinion du praticien piémontais sur l'unité de la chaleur et de l'esprit, quoiqu'il semble quelquefois se rapprocher du système de Galien, ou même de celui des arabistes. Il s'attache surtout aux définitions. La chaleur intégrante est un corps mixte, développé par le sang menstruel et par la semence, et qui sert d'organe aux opérations de l'âme (6). Il continue encore de regarder la mélancolie comme une suite de l'obscurcissement des esprits vitaux (7). Le vertige est toujours à ses yeux l'effet du mouvement circulaire des esprits vitaux, et la cause en réside dans la faiblesse de la force de rétention du cerveau (8). Il est digne de remarque que cet auteur parle d'une ma-

(1) *De essent. et causs. convuls. p.* 219.
(2) *Quæst. med.* 7. *p.* 257.
(3) *Ib. p.* 333.
(4) *De affect. thorac. c.* 8. *p.* 483.
(5) Comparez, *Eloy*, *vol. I. p.* 532. — Crato dit, dans une lettre à Kentmann, que Capivacci était redevable de toutes ses connaissances à Argentier.
(6) *Capivacc. schol. in Hipp. aph. I.* 14. *p.* 341.
(7) *Practic. lib. I. c.* 11. *p.* 430.
(8) *Practic. lib. I. c.* 15. *p.* 443.

ladie qui consiste dans le peu de volume de l'estomac (1). Sa pyrétologie diffère peu de celle d'Avicenne, qu'il suit aveuglément (2). Dans sa thérapeutique générale il s'éloigne de même de ses contemporains; car il ne veut admettre que trois indications, dont l'une a rapport à la maladie, l'autre à la cause, et la dernière aux forces. Il réfute fort au long toutes les autres indications (3), et manifeste de sages idées sur l'analogisme et la différence de l'indication (4). Parmi les causes, qu'on peut anéantir en remplissant l'indication préservative, il cite aussi les matérielles, qui sont ou vaporeuses ou minérales (5). Les consultations qu'il a publiées ne se distinguent pas d'une manière fort avantageuse. La plupart concernent le catarrhe ou le rhumatisme. On en remarque une entre autres, signée par Bernard Paternus, Mercurialis et Fabrice d'Acquapendente : elle est destinée pour un jeune homme atteint de la cataracte. Les médecins prescrivent un régime minoratif, et des moyens propres à attirer les humeurs; mais Capivacci assure que ce traitement ne procura pas le moindre soulagement au malade (6).

André Dudith de Horekowicz, Hongrois de naissance, homme doué d'un grand génie, contribua sans doute d'une manière puissante à rétablir la liberté de penser parmi les médecins de l'Allemagne. Il n'y avait pas de science dont il n'eût une connaissance parfaite, et dont il ne pût parler de manière à s'attirer l'admiration générale. Celui qui, sans avoir aucune idée de son mérite, lit ses lettres dans la collection de Crato, s'aperçoit à l'instant même qu'elles sont

(1) *Lib. III. c.* 3. *p.* 566.
(2) *Lib. VI. c.* 1. *p.* 715.
(3) *Method. medend. c.* 7. *p.* 218.
(4) *Ib. c.* 4. *p.* 214.
(5) *Ib. c.* 15. *p.* 231.
(6) *Consil.* 15. *p.* 836.

écrites par le médecin le plus éclairé du temps, tant cet homme étonnant pénètre avec sagacité les plus profonds mystères de notre art. Ses grands talens le firent appeler à la cour d'Autriche par Ferdinand I, qui lui donna le titre de conseiller intime, et le fit évêque de Tina en Dalmatie. Bientôt après il fut envoyé comme député du clergé de Hongrie au concile de Trente, et son éloquence, égale à celle de Cicéron, et son attachement aux opinions libres, le rendirent fort célèbre. Il fut rappelé, et nommé évêque de Funfkirchen; mais il abandonna son évêché pour se marier, ce qui le fit excommunier par le pape. Ensuite l'empereur l'envoya en qualité d'ambassadeur à la cour de Pologne, et il mourut à Breslau en 1589 (1). La correspondance de ce savant, aussi bon politique que profond naturaliste, avec Monavius, Crato de Craftheim et Jordan, forme la partie la plus intéressante du recueil de Crato. Dudith ne s'y montre pas moins ennemi de tous les préjugés scientifiques qu'ami zélé de la vérité. Il ne peut concevoir comment les médecins adoptent encore aussi servilement les principes de Galien, au lieu de soumettre ses idées aux décisions de l'évidence, et de ne conserver que celles qui sont réellement fondées (2). La doctrine subtile de Galien sur le pouls est surtout ce qui le choque dans les œuvres du médecin de Pergame (3). Il ne blâme pas moins la méthode expectante des Italiens, et l'usage des onguens dans la peste (4). Il trouve ridicule l'importance superstitieuse qu'on attache aux amulettes et au nombre

(1) *Czwittinger. specimen Hungar. liter. p.* 125. — Sa vie, écrite par Reuter, se trouve en tête de *Dudith. orationibus in concil. Tridentin. habit. in-4°. Offenb.* 1610. — Nicéron, mémoires, vol. XIII. p. 260. — *Stieff's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Vie de Dudith. in-8°. Breslau, 1756.

(2) *Craton. epist. lib. VI.* 24. *p.* 572.

(3) *Ib. lib. III. p.* 198.

(4) *Ib. p.* 206.

trois (1). Il est convaincu qu'on ne saurait dissoudre les calculs vésicaux à l'aide d'aucun médicament interne (2). On trouve dans ses lettres un témoignage frappant de l'utilité de l'antimoine contre la gale (3).

ARTICLE SECOND.

École de Botal.

Léonhard Botal, d'Asti dans le Piémont, donna une tournure tout-à-fait originale au traitement des maladies. Il avait étudié à Pavie, et était disciple de Fallope. Dans la suite, après avoir servi quelque temps dans les armées, il devint médecin du duc d'Alençon, quatrième fils de Henri II, et plus tard celui de Henri III (4). Jusqu'à cette époque les médecins français n'avaient pratiqué la saignée qu'avec beaucoup de circonspection et dans des cas fort rares; et Pasquier raconte (5) que Duret fit sur lui-même un jeu de mots plaisant, en disant *qu'il était un fort petit saigneur.* Très-peu de praticiens considéraient la saignée comme un moyen propre à favoriser la coction, et on ne l'employait presque jamais dans les cas d'altération des humeurs. Mais Botal parut, et la recommanda non-seulement contre toutes les affections compliquées de malignité, mais encore, à ce que dit Pasquier, contre la goutte. Il faisait réitérer l'opération jusqu'à quatre et cinq fois, et, ajoute le même

(1) *Craton. lib. VI. p.* 562.
(2) *Ib. lib. V. p.* 298.
(3) *Ib. lib. VI. p.* 560.
(4) Riolan, Recherches des escholes de médec. p. 236. 277. — Bayle, Dictionn. vol. I. p. 625. — *Eloy, vol. I. p.* 421.
(5) Lettres, vol. II. liv. 29. p. 548.

auteur, un avocat lui ayant représenté qu'il affaiblissait trop ses malades en leur enlevant continuellement du sang, il répondit que plus l'on tire d'eau d'un puits, plus la nouvelle qui sourd est pure, et que plus un enfant suce le sein de sa nourrice, plus aussi le lait de cette dernière devient abondant. Cependant la faculté de Paris condamna la méthode de Botal comme hérétique et extrêmement dangereuse, et Bonaventure Granger écrivit contre l'inventeur un ouvrage qui fut reçu avec la plus grande bienveillance (1). Mais la méthode de Botal n'en continua pas moins de se propager dans toute la France, et Pasquier nous rapporte que de son temps on saignait tous les malades et dans toutes les circonstances. Ce nouveau procédé, suivant Mazzuchelli, fut également accueilli avec transport en Italie (2).

Lorsque l'on parcourt avec attention l'ouvrage de Botal, on y remarque, dès le début, la coutume généralement répandue parmi les médecins du temps, de prendre Hippocrate et les Grecs à témoin de leurs assertions, et d'interpréter en leur faveur les principes des anciens qui peuvent avoir la moindre analogie avec ceux qu'ils professent. Ensuite Botal expose son opinion; il prétend que non-seulement la saignée est indiquée dans tous les cas où les humeurs sont altérées d'une manière quelconque ou sont trop abondantes, mais encore que c'est le plus efficace de tous les moyens, et que les suites funestes qu'elle entraîne doivent être attribuées à l'ignorance de ceux qui la prescrivent; que les laxatifs sont plus à craindre que la saignée (3). De là il passe aux cas particuliers, et soutient que, même chez

(1) *Bonavent. Granger, de cautionibus in sanguinis missione adhibendis. in-8°. Parisiis*, 1578. — Georges Caspius écrivit contre lui et pour Botal. (*Haller. bibl. med. pract. vol. II. p.* 226.)

(2) *Mazzuchelli, vol. II.* 3. *p.* 1868.

(3) *Botall. de sanguin. miss. c.* 1. *p.* 104. 105. (*Opp. ed. Hoorne. in-8°, Lugd. Bat.* 1660.

les personnes les plus âgées, il est très-bon de pratiquer quatre à six fois par an la saignée, lorsque les humeurs sont altérées, et qu'elle convient même chez les plus jeunes enfans (1). Elle est surtout indispensable dans la dyssenterie, parce qu'il existe une très-grande affinité entre cette affection et la péripneumonie (2). Dans ses campagnes, il a obtenu instantanément des effets salutaires de la saignée en la pratiquant chez des individus atteints de fièvres malignes compliquées d'hémorragies nasales (3). Il cherche à prouver par l'exemple de son frère et par le sien propre, qu'on doit y avoir recours dans les cas d'altération des humeurs (4). Elle n'est pas moins nécessaire dans les coliques dues à des flatuosités; car elle dissipe les obstructions, et donne issue à l'air qui cause les douleurs (5). Il cite plusieurs observations qui lui sont propres, afin de faire voir qu'on la doit recommander aussi dans le marasme et la fièvre hectique (6). La quantité de sang que l'on doit tirer à chaque fois est de deux ou trois livres; et l'on s'étonne non-seulement de la hardiesse de Botal, mais surtout du grand nombre de cas où cette méthode inconsidérée fut couronnée du plus brillant succès (7).

C'était un préjugé généralement adopté en Espagne, que la saignée est nécessaire dans toutes les maladies aiguës, où elle sert à évacuer les humeurs altérées; et si l'on peut admettre une liaison entre les idées dominantes dans ce pays et celles des Italiens, je suis plus disposé à croire que Botal emprunta sa méthode aux Espagnols, qu'à admettre qu'il leur com-

(1) *Botall. ib. c.* 2. *p.* 114.
(2) *Ib. c.* 4. *p.* 144. — Caspius confirma aussi, d'après sa propre expérience, l'utilité de la saignée dans la dyssenterie. (*Haller. l. c.*)
(3) *Botall. ib. c.* 6. *p.* 154.
(4) *Ib. c.* 8. *p.* 184.
(5) *Ib. c.* 9. *p.* 195.
(6) *Ib. c.* 17. *p.* 218.
(7) *Ib. c.* 30. *p.* 284.

muniqua la sienne. Crato de Craftheim, entre autres, témoigne que les médecins de l'Espagne ne balançaient point à pratiquer des saignées extrêmement copieuses (1), et raconte que dans une fièvre rhumatismale ils tirèrent jusqu'à trente-sept onces de sang. Il nous apprend (2) que André Camutius, professeur à Pise, avec lequel il eut à soutenir une dispute célèbre (3), ayant été atteint d'une fièvre à son retour d'Espagne, se fit tirer vingt-cinq onces de sang. Cependant, il ne faut accorder cette manière de voir qu'aux praticiens ordinaires de l'Espagne; car les Espagnols de l'école hippocratique ne firent certainement point un pareil abus de la saignée. Christophe Vega (4) porte un jugement très-raisonnable sur les indications et les contre-indications de cette opération, et sur l'état des forces vitales qui peut servir à faire apprécier les cas dans lesquels elle est nécessaire; mais il faut avouer qu'il la conseille chez les enfans, et qu'en général il la prescrit dans un bien plus grand nombre de cas que ceux où nous la jugeons aujourd'hui indispensable. Ferdinand Valdès, médecin de Séville, écrivit également une apologie de la saignée chez les jeunes enfans affectés de la petite vérole (5); et Bernardin Caranès, de Barcelone, publia, contre les médecins de Valence, un livre dans lequel il soutient qu'elle est utile contre les fièvres putrides (6).

Cependant la méthode de Botal reçut un accueil extraordinairement favorable en France et dans quelques autres pays. Un très-grand nombre de médecins cherchèrent même à en démontrer les avantages par

(1) *Epist. lib. II. p.* 243.
(2) *L. c. lib. I. p.* 219.
(3) *Haller. bibl. med. pract. vol. II. p.* 146.
(4) *De arte med. lib. II. p.* 323.
(5) *De utilitate venæ sectionis in variolis atque aliis affectibus puerorum. in-*4°. *Hispal.* 1583.
(6) *Adversus Valentinos et alios nostri temporis medicos de ratione mittendi sanguinem in febribus putridis. in-*8°. *Barcin.* 1592.

Hippocrate et Galien. Alexis Gaudin défendit avec chaleur l'utilité de la saignée dans les fièvres putrides contre son ami Joubert, et employa surtout pour argument, que la putridité produite par la fièvre diffère totalement de celle qui tire son origine des premières voies; car elle est toujours accompagnée d'une chaleur que l'on tempère par la saignée (1). Joubert allégua avec raison que, d'après ces principes, on devrait avoir recours à cette opération dans toutes les fièvres putrides, et qu'alors ces mêmes principes entraînent des suites funestes, puisqu'ils dispensent d'avoir égard à l'état de la force vitale (2). Argentier lui-même était partisan de la saignée dans toutes les espèces de fièvres putrides, parce qu'elle augmente la transpiration cutanée (3). Lomm se déclare aussi pour l'usage fréquent de cette opération; mais cependant il porte un jugement fort sage à cet égard (4). Horace Augenius recommande la saignée dans toutes les fièvres très-intenses, et même chez les enfans les plus délicats, dès qu'ils sont atteints de la petite vérole (5). Massaria la prôna vivement dans tous les cas de crudités et de trop grande tension des parties solides chez les personnes attaquées de maladies aiguës (6). Haller fait mention d'une thèse qui fut, vers la même époque, soutenue à Paris sur cette matière (7).

Mais la méthode de Botal ne trouva pas moins de contradicteurs, principalement parmi les médecins de l'école hippocratique. François Valleriola prouve fort bien que la saignée pratiquée à contre-temps

(1) *Joubert. opp. vol. II. p.* 139.
(2) *Ib. p.* 141.
(3) *Argenter. comm.* 3. *in Galen. at. medic. p.* 350.
(4) *De febrib. c.* 2. *p.* 14.
(5) *De febrib. lib. X. c.* 3. *p.* 409.
(6) *Disput. duæ: altera de scopis mittendi sanguinis generaliter, altera de purgatione in principio morborum. in-4°. Venet.* 1588.
(7) *Cotreau et le Moine. Non ego in quovis morbo venæ sectioni locus. in-4°. Paris.* 1581.

plonge les humeurs dans un état de crudité, et qu'on ne doit par conséquent pas y avoir recours sans la plus grande circonspection (1). Jules-César Claudius avertit des suites fâcheuses qu'elle peut avoir, et rapporte, d'après les anciens Grecs, les cas où elle est réellement indiquée (2). Jacques Pons, médecin de Lyon (3), se sert de la même autorité pour prouver qu'on ne peut la considérer en aucune manière comme un moyen préservatif, ou comme le seul qui soit en état de sauver la vie; car il est un grand nombre de maladies dans lesquelles on ne saurait l'employer sans aller contre les véritables indications, telles, par exemple, que les fièvres malignes, et les affections causées par l'altération ou la dégénérescence des humeurs. Il démontre aussi que, bien qu'elle convienne au début des maladies aiguës, lorsque les forces sont suffisantes pour la supporter, il faut se garder de la pratiquer pendant l'état ou la diminution de la maladie. François Courcelles, d'Amiens, écrivit contre les Botalliens un livre remarquable (4), où il fait connaître la grande différence qui existe entre la pléthore et l'altération des humeurs: dans le premier cas, la saignée ne peut servir qu'à diminuer ou faire disparaître les mauvais effets de la pléthore. Si, lorsque les humeurs sont altérées, on évacue le sang de bonne qualité, l'altération fait encore de plus grands progrès; d'ailleurs l'évacuation du sang altéré, loin d'être utile, peut au contraire entraîner des suites fâcheuses. Jean Munster, médecin des États de Wurtemberg, écrivit sur l'usage de la saignée, chez les enfans, un ouvrage

(1) *Enarrat. med. lib. II.* 8. *p.* 279.

(2) *De ingressu ad infirm. lib. II. c.* 3. *p.* 118.

(3) *De nimis licentiosâ ac liberaliore intempestivâque sanguinis missione.* in-8°. *Lion.* 1566.

(4) *De verâ ratione mittendi sanguinis adversus* αἱματοθρασίας. in-8°. *Francof.* 1593.

dans lequel il s'attache particulièrement à réfuter Augenius(1); et Claude de la Courvée s'éleva encore, vers le milieu du siècle suivant, contre l'abus de la saignée (2), qui cependant a continué de régner en France jusque dans des temps très-modernes, après avoir toutefois subi différentes modifications (3).

ARTICLE TROISIÈME.

Propagation du système cabalistique et théosophique.

Ces idées et ces méthodes entièrement opposées à celles qui étaient adoptées par le plus grand nombre des médecins, contribuèrent bien moins à procurer accès au système de Paracelse que le goût général pour les visions de toute espèce, et que la propagation de l'alchimie, de l'astrologie, de la croyance aux maladies démoniaques, à la chiromancie et à tous les genres de superstition. Les préjugés avaient pu étendre leur domination sans obstacle dans les siècles de barbarie, personne ne s'était élevé contre eux; mais comme assez ordinairement les ténèbres les plus profondes sont voisines de la vive lumière, le rétablissement des sciences avait aussi suscité des ennemis plus puissans à la superstition. Celle-ci devait se dissiper ou opposer davantage de résistance; malheureusement elle choisit ce dernier parti, et

(1) Περὶ παιδοφλεβοτομίας. *in-4°. Tubing.* 1604.

(2) *Frequentis phlebotomiæ usus et cautio contra Thrasonas, qui tanto remedio passim abutuntur. in-8°. Paris.* 1647.

(3) En 1633, un médecin de Paris, Cousinot, atteint de rhumatismes, fut saigné soixante-quatre fois en huit mois. (Lettres de Patin, vol. I. p. 11.)

souvent elle eut le dessus. Ajoutons encore qu'on tira de l'oubli différens systèmes anciens, qui furent décorés de nouveaux ornemens, et ne contribuèrent pas peu à propager les préjugés. Ainsi Fracastor écrivit sur la sympathie et l'antipathie un ouvrage dans lequel il explique ces deux phénomènes, non pas par l'attraction des particules similaires et la répulsion des molécules hétérogènes, mais uniquement, ainsi que l'avaient fait les anciens éléatiques, par le passage des atomes indivisibles d'un corps dans un autre (1). De même l'influence des constellations sur le monde terrestre fut attribuée à ces sympathies et à ces antipathies, avec le secours desquelles on parvint à défendre les préjugés les plus grossiers. Telles étaient les opinions généralement répandues dans les écoles du seizième siècle ; mais on ne se borna point là : les atomes de Démocrite devinrent bientôt des démons ou des substances spirituelles, transmutation qu'il était si facile d'opérer ; et alors la cabale avec toute sa suite s'introduisit dans la physique. Or, comme les démons sont des émanations de la divinité, Dieu redevint la cause agissante immédiate de tous les phénomènes, et la physique fut convertie en une véritable théosophie.

Jean Reuchlin, Jean-François Pic de la Mirandole, François Giorgio ou Dardi, Jean Trithemius et Henri-Corneille Agrippa de Nettesheim, furent ceux qui favorisèrent le plus l'introduction de la théosophie et de la cabale parmi les chrétiens. Reuchlin, le premier professeur de langue hébraïque en Allemagne, avait une grande prédilection pour la fausse philosophie des juifs, dont l'étude lui coûta des sommes considérables. Il croyait qu'on peut dériver le système de Pythagore de la cabale, et il recom-

(1) *Fracastor. de sympath. et antipath. lib.* 1. *c.* 5. *p.* 15. (*Opp. ed. Genev.* 1621. *in*-8°.

manda la lecture des rabbins à ses nombreux disciples. Cependant la seule preuve qu'il allégua en faveur de la vérité de la cabale, fut de dire, *credendum esse cuique in arte suâ perito* (1). En Allemagne, où le mysticisme trouva un grand nombre de partisans à l'époque de la réformation, les idées de Reuchlin ne pouvaient manquer d'être adoptées avec le plus vif enthousiasme, et d'obtenir le succès qu'il espérait leur procurer; car, ainsi qu'il l'avait promis, la divinité, à la vérité subordonnée, du Christ, la Trinité et les autres mystères de la religion trouvèrent dans la cabale leur principal appui (2). Trithemius, abbé de Spanheim, et ensuite de Wurtzbourg (3), chercha aussi à multiplier en Allemagne les partisans de la cabale qu'il avait apprise de Reuchlin, et à mettre en vogue toutes les branches de cette science absurde, but auquel il ne parvint qu'avec trop de succès. On le regarda même comme un nécromancien, soupçon qui avait pour fondement quelques-uns de ses écrits (4). Il était fort aimé à la cour de plusieurs princes allemands; le savant Joachim I, électeur de Brandebourg, fut même initié par lui dans les mystères de l'astrologie, de l'histoire et de la médecine, et soupçonné, comme son instituteur, d'être en possession de l'exercice de la magie noire (5).

(1) *De arte cabbal. lib. III. p.* 527.

(2) *Melanchthon. declamat. vol. III. p.* 280. — *Tittel, acta societ. latin. Marchio-Badens. inaugural. p.* 70. (*in-8°. Carolsr.* 1767.)

(3) Nicéron, Mémoires, vol. XVIII. p. 283. — *Ziegelbauer et Lepigontii historia rei literariæ ordinis S. Benedicti. in-fol. Aug. Vindel.* 1754. *vol. III. p.* 217.

(4) *Wyer. præstig. dæmon. lib. II. c* 6. *p.* 150. — Il écrivit une *Chronologia mystica de septem intelligentiis, orbes post Deum moventibus*; une *Philosophia naturalis de geomantiâ*; un *Tractatus chymicus de lapide philosophico.* Sa *Stéganographie* le fit aussi, mais à tort, passer pour sorcier, à cause du ton mystique qui y règne; car ce livre ne contient qu'une écriture chiffrée. Ulric, duc de Brunswick, chercha, sous le nom de Gustave Sélenus, à deviner le véritable sens de Trithemius.

(5) *Moehsen's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des sciences dans la Marche de Brandebourg, p. 449.

Jean-François Pic de la Mirandole était le neveu de celui dont j'ai déjà parlé dans le second volume. Il s'efforça de réunir les chimères du nouveau platonisme et de la cabale avec la philosophie dominante, et trouva un accueil très-favorable en Italie (1). Comme Reuchlin, il enseigna aussi que l'art cabalistique est le principal soutien de la doctrine de la divinité de Jésus-Christ, puisqu'Adam Cadmoa, le premier homme créé, était en possession de cette science (2). François Giorgio se nommait réellement Dardi, et appartenait à l'ordre *dei Minori Osservanti*. Il adopta la même marche que les cabalistes dans l'explication de l'Écriture sainte et dans l'application du mysticisme à la médecine (3).

Henri-Corneille Agrippa, de Nettesheim, allia, avant Paracelse même, la cabale à la médecine. Il était natif de Cologne, et débuta dans la carrière littéraire en expliquant le livre de Reuchlin, *de Verbo mirifico*, à Dôle en Bourgogne. Son auditoire se composait de conseillers au parlement, et des personnages les plus marquans de la ville; mais les intrigues et les détractions d'un moine appelé Catilinet l'obligèrent de quitter ce lieu, et de se rendre en 1510 à Londres (4), puis en Italie, où il interpréta en 1515, à l'université de Pavie, les livres apocryphes d'Hermès. Ensuite il servit dans les armées de l'empereur, parcourut la majeure partie de l'Europe, et se fixa enfin à Metz, où il embrassa la profession d'avocat. Mais, ayant défendu la cause d'un sorcier, et affiché publiquement du mépris pour les légendes des saints, il fut contraint de prendre la fuite et de se réfugier à Fribourg dans le canton de Berne, où

(1) Tiraboschi, vol. VII. 1. p. 397.
(2) *Agripp. Nettesheim. epist. lib. VII. 26. p.* 361.
(3) Tiraboschi, *l. c.* p. 401.
(4) *Expostulatio cum Catilineto*, p. 376.

il exerça la médecine (1). De là il se rendit à Lyon, et passa, en qualité de médecin, au service de la reine de France, mère de François I. Ayant eu l'imprudence de refuser à la reine de lui tirer son horoscope d'après les astres, et de prédire de grandes victoires au connétable de Bourbon (2), il fut destitué de sa charge, et, après avoir erré pendant long-temps, s'arrêta enfin à Malines, où il publia son livre *de Vanitate scientiarum.* Mais comme, à l'instar du citoyen de Genève, et seulement avec d'autres argumens, il cherchait à y prouver que toutes les sciences sont incertaines et dangereuses, il fut mis en accusation, et aurait couru de grands dangers si les cardinaux Campegius et De Marc n'avaient point apaisé l'empereur (3). Il adressa son apologie au conseil de Malines, alla en qualité d'historiographe de l'empereur à Cologne, et de là à Grenoble, où il mourut (4). Ce turbulent enthousiaste se livra, dès sa plus tendre jeunesse, à toutes les branches de la cabale et de la magie. Il est certain qu'il se fit passer pour avoir le secret de faire de l'or. Il écrit, entre autres, à son ami Landulph, qu'il se serait rendu à Lyon si les frais du voyage ne l'eussent retenu, et qu'il est contraint de demeurer à Avignon jusqu'à ce que ses opérations chimiques lui aient procuré la somme nécessaire (5). Dans un autre endroit, il assure que différens princes lui avaient fait de grandes promesses, s'il voulait consentir à leur fabriquer de l'or (6). On

(1) *Epistol. lib. II.* 39 *p.* 80. *lib. VII.* 36. *p.* 380.
(2) *Epistol. lib. IV.* 29. *p.* 180. 62. *p.* 107.
(3) *Adami, vit. medic. germ. p.* 19.
(4) Bayle, vol. I. p. 103. — Nicéron, Mémoires, vol. XII. p. 360. — Teyssier, vol. III. p. 437.
(5) *Epist. lib. I.* 10. *p.* 8.
(6) *Ib.* 4. *p.* 3.

sait qu'il passait aussi pour nécromancien (1); et Wyer, qui était son disciple, cherche à le disculper de cette accusation (2).

Son ouvrage sur la philosophie occulte, dont l'édition que je cite paraît être tronquée (3), renferme tout l'ancien système de la cabale, avec une attention continuelle aux principes des philosophes barbares, de Zamolxis, d'Abaris, etc. (4). Les trois mondes, l'intellectuel, le céleste et l'élémentaire, sont les objets de la théologie, de la métaphysique et de la physique. Comme dans le monde primitif tout est dans tout, de même, dans le monde physique, tout est un, et l'unité est dans tout (5). De chaque corps émanent des atomes, des substances indivisibles, qui se répandent dans l'espace infini; c'est pourquoi les corps peuvent agir à de grandes distances les uns sur les autres, et l'on est en état de communiquer sa pensée à un homme, quoiqu'il soit éloigné de plus de mille lieues (6). Les formes substantielles sont le fondement des qualités occultes; elles n'ont besoin que de prendre très-faiblement part à la matière, pour produire les plus grands effets (7). Les astres et tous les corps célestes sont également composés des élémens des corps terrestres. Aussi les *idées* des corps célestes attirent-elles les *espèces* qui émanent des corps terrestres (8). Par conséquent les forces des

(1) *Bodin. de magor. dæmonoman. lib. II. c.* 1. *p.* 104. (*in*-4°. *Basil.* 1581.) — *Adami*, *p.* 18.

(2) Adami cite un passage de Wyer qui manque dans mon édition.

(3) *Schelhorn. amœnitat. literar. tom. II. p.* 520. — Ses œuvres complètes forment deux volumes in-8° qui ont été imprimés à Lyon, en 1600, chez les frères Bering.

(4) Comparez *Reuchlin. de arte cabbalist. lib. II. p.* 464.

(5) *De occult. philosoph. lib* 1. *c.* 8. *p.* 14. — Comparez *Reuchlin de arte cabbalist. lib. I. p.* 460.

(6) *De occult. philosoph. lib. I. c.* 6. *p.* 10.

(7) *Ib. c.* 10. *p.* 17.

(8) *Ib. c.* 11. *p.* 18.

choses dérivent d'abord des idées, puis des intelligences dominantes, ensuite de la constellation céleste, et enfin des élémens des corps qui sont en harmonie avec les idées des astres. Les phénomènes qui arrivent sur la terre reconnaissent donc pour causes les formes substantielles des corps, les forces du ciel, les intelligences, et enfin les idées et les formes exemplaires de l'archétype (1). Les intelligences ne peuvent produire leurs effets qu'avec le secours de l'esprit, lequel est répandu dans le monde entier, et analogue à celui de l'homme. Si on parvient à le tirer des substances et à l'allier à d'autres corps, alors on acquiert le pouvoir de créer de nouveaux êtres; car c'est cet esprit qui engendre tout; c'est aussi sur cette idée que repose la faculté de faire de l'or (2). La sympathie des choses similaires, et l'antipathie des choses dissemblables, sont les raisons de la connexion qui existe non-seulement entre les corps d'un monde, mais encore entre eux et ceux des autres mondes avec lesquels ils sont en harmonie. Ainsi, chaque partie du corps est en rapport avec une intelligence céleste ou avec un esprit (3), et les astres ont aussi certains métaux sur lesquels ils agissent (4). Si l'on veut attirer les forces du soleil, on se sert de plantes solaires : il en est de même à l'égard de la lune et des autres planètes (5). Agrippa défend fort au long la génération spontanée des animaux par l'union de choses hétérogènes (6). Ensuite il passe aux démons proprement dits, ou aux intelligences qui sont revêtues d'une substance matérielle. Il existe de ces démons dans la

(1) *De occult. philosoph. lib.* 1. *c.* 13. *p.* 21.
(2) *Ib. c.* 14. *p.* 23.
(3) *Ib. c.* 15. 17. 22. 23. *p.* 24. 26. 34. 35.
(4) *Ib. c.* 34. *p.* 46.
(5) *Ib. p.* 48.
(6) *Ib. c.* 36. *p.* 50.

nature entière, et quelques-uns sont attachés spécialement à certains élémens, de sorte qu'ils règnent dans l'air, le feu, l'eau, la terre, et même les constellations. On les soumet par des fumigations avec différens ingrédiens qui correspondent avec eux; alors ils sont obligés d'obéir à l'homme et d'exécuter ses volontés (1). Les humeurs des personnes mélancoliques sont aussi un appât pour les démons, qui produisent alors la possession de ces individus (2). Certains mots et paroles, certaines lettres et divers caractères sont favorables ou contraires aux démons; car Jésus-Christ, l'homme par excellence, a dit que leurs noms sont inscrits dans le ciel (3). Les lettres hébraïques ont une signification naturelle, car cette langue est sacrée et la plus ancienne de toutes; et lorsque les démons parlent, ils s'expriment toujours en hébreu (4). Les nombres jouissent de propriétés surnaturelles. On peut guérir la fièvre tierce avec la *verbenaca*, lorsqu'on coupe cette plante à la troisième articulation; et elle fait disparaître la fièvre quarte quand on la coupe à la quatrième (5). Les échelles de l'unité, etc., où Agrippa montre la correspondance des choses dans les différens mondes, bien que dépourvues de bon sens, sont intéressantes pour l'histoire de la théorie de Paracelse. Ainsi, dans l'échelle de l'unité, *I*, première lettre du mot *Iéoué*, se trouve dans l'archétype, l'âme du monde dans le monde intellectuel, le soleil dans le monde céleste, la pierre philosophale dans le monde élémentaire, le cœur dans

(1) *De occult. philosoph. c.* 39. 40. 43. 44. *p.* 54. 59. 61. — *Lib. III. c.* 16. *p.* 281.

(2) *Ib. c.* 60. *p.* 92.

(3) *Ib. c.* 70. *p.* 107.

(4) *Ib. c.* 74. *p.* 133. *Lib. III. c.* 23. *p.* 296.

(5) *Ib. lib. II. c.* 3. *p.* 121.

le microcosme, et Lucifer dans le monde infernal (1). Ainsi le nombre des mondes est porté jusqu'à six, parce que chacun de ceux que j'ai indiqués plus haut se divise en deux. L'échelle du duel renferme pour archétype les noms de Dieu *Jé* et *Al;* pour le monde intellectuel, l'âme, et les anges; pour le monde céleste, le soleil et la lune; pour le monde élémentaire, l'eau et la terre; pour le microcosme, le cœur et le cerveau; pour le monde infernal, Béhémoth et Leviathan (2). Je joins ici l'échelle du septenaire, parce que Paracelse en a fait un grand usage dans la médecine (3).

(1) *De occult. philosoph. c.* 4. *p.* 124. — *Reuchlin. art. cabbal. lib. III. p.* 517.

(2) *De occult. philosoph. c.* 5. *p.* 126. — *Reuchlin, l. c.*

(3) *Ib. c.* 10. *p.* 145. *c.* 13. *p.* 154.

SCALA SEPTENARII.

	NOMS DE DIEU.						
In Archetypo.	*Araritha.*	*Sive.*	*Aéié.*	*Assir.*	*Aéié.*		
	NOMS DES ANGES.						
In mundo intelligibili.	*Tsaphégial.*	*Tsargial.*	*Kamal.*	*Réphal.*	*Eanial.*	*Mikal.*	*Ghibérial.*
In cœlesti.	*Saturnus.*	*Jupiter.*	*Mars.*	*Sol.*	*Venus.*	*Mercur.*	*Luna.*
In elementali.	*Upupa.* *Sepiæ.* *Talpa.* *Plumbum.* *Onychinus.*	*Aquila.* *Delphinus.* *Cervus.* *Stannum.* *Sapphirus.*	*Vultur.* *Lucius.* *Lupus.* *Ferrum.* *Adamas.*	*Olor.* *Vitul. marinus.* *Leo.* *Aurum.* *Carbuncul.*	*Columba.* *Thymallus.* *Hircus.* *Capra.* *Smaragd.*	*Ciconia.* *Mugil.* *Simia.* *Argentum viv.* *Achates.*	*Noctua.* *Ærulus.* *Felis.* *Argentum.* *Crystallus.*
In microcosmo.	*Pes dexter.* *Auris dextra.*	*Caput.* *Auris sinistra.*	*Manus dextr.* *Naris dextr.*	*Cor.* *Ocul. dextr.*	*Pudenda.* *Naris sinistr.*	*Manus sinistr.* *Os.*	*Pes sinistr.* *Ocul. sinistr.*
	NOMS DES MAUVAIS DÉMONS.						
In mundo infern.	*Ghiénoum.*	*Tsalamouth.*	*Ssârimouth.*	*Barssét.*	*Titérin.*	*Ebéroum.*	*Ssaoul.*

Agrippa arrive enfin aux moyens moraux qu'il faut employer pour se rendre maître des intelligences. Le mage qui veut prendre part aux forces du monde supérieur doit avoir la foi, l'amour et l'espérance. L'auteur donne ensuite la clef des cérémonies magiques auxquelles on doit avoir recours pour produire des effets surnaturels (1). Chaque homme a trois démons : l'un sacré, qui lui est donné par Dieu ; l'autre inné ; et le dernier, démon de profession, qui dépend des constellations et des intelligences célestes (2).

Il paraît que, sur la fin de ses jours, Agrippa sentit le néant de cet absurde système ; car, dans son livre sur la vanité des sciences humaines, il rejette non-seulement l'astrologie (3), mais encore la cabale, comme des préjugés inutiles (4), et regarde même l'alchimie comme un art futile (5).

Cependant l'opinion était généralement fixée à l'égard de toutes ces fausses sciences. Peut-être n'y eut-il jamais plus de prétendus sorciers et possédés que dans le seizième siècle, et la croyance à l'influence des mauvais démons sur les phénomènes du monde n'a jamais causé plus de mal qu'à cette époque. L'augmentation des hérétiques et des apostats de l'Eglise romaine en Allemagne, provoqua déjà, vers la fin du quinzième siècle, dans l'année 1484, la bulle sévère qu'Innocent VIII lança contre les diableries des pays germaniques, et qui établit deux inquisiteurs, les dominicains Henri Institor et Jacques Sprenger. Elle donna à ces moines le pouvoir de connaître du vice de magie, et de n'épargner aucun soin pour l'extir-

(1) *L. c. lib. III. c.* 5. *p.* 254.
(2) *Ib. c.* 22. *p.* 294.
(3) *De vanitat. scientiar. c.* 31. *p.* 57.
(4) *Ib. c.* 47. *p.* 76.
(5) *Ib. c.* 90. *p.* 200.

per autant que possible. Le pape fit confirmer cette bulle par Maximilien I, afin d'assurer aux inquisiteurs le secours du bras séculier (1). Mais, ainsi que Moehsen l'a parfaitement démontré, la destruction des arts magiques ne fut qu'un prétexte dont Innocent VIII se servit pour couvrir son véritable dessein, celui d'anéantir les Hussites et les Wiclésites. Les ravages que ces deux moines causèrent, au nom de l'Eglise, en Allemagne, et même en France, furent énormes. Le seul électorat de Trêves vit dans l'espace de quelques années périr sur l'échafaud six mille cinq cents de ses habitans, accusés de sorcellerie (2). Il est absolument impossible de concevoir aujourd'hui comment les personnes accusées de sortilége et de magie pouvaient elles-mêmes s'avouer réellement coupables, et raconter toutes sortes de fables que les inquisiteurs n'étaient que trop disposés à ériger en autant de vérités. Mais les tourmens et les tortures étaient bien en état d'arracher ces aveux à des hommes superstitieux, mélancoliques ou maniaques, qui depuis leur enfance s'adonnaient à tous les arts mystiques.

A Friedberg, dans la nouvelle Marche, cent cinquante individus furent possédés du diable vers la fin du seizième siècle, et le mal devint si général, que le consistoire ordonna des prières publiques dans toutes les églises de la Marche électorale et de la nouvelle Marche, pour l'expulsion de l'esprit malin (3). L'excellent écrivain de qui j'emprunte ce fait, a démontré d'une manière très-lumineuse combien la réformation était plutôt propre à favoriser les diableries qu'à y mettre un terme. L'immortel Luther lui-

(1) *Hauber biblioth. magic. cah. 1. p. 1.* — *Schwager's Geschichte*, etc., c'est-à-dire, Histoire des procès intentés aux sorciers, p. 42.

(2) Moehsen, *l. c.*, p. 436.

(3) Moehsen, *l. c.*, p. 500.

même était si peu dégagé de ce préjugé de son siècle, qu'il attribuait le plus grand nombre des maladies au diable, et s'emportait contre les médecins qui les regardaient comme l'effet des causes naturelles. Il alla même si loin, qu'ayant vu à Dessau un enfant tourmenté par une faim dévorante, il conseilla de le jeter dans la huche, et, dans la suite, regretta qu'on ne l'eût pas fait (1). Le diable lui apparaissait souvent sous la forme d'un moine dont les mains étaient garnies de griffes semblables à celles des oiseaux, et qui lui opposait des syllogismes (2). Mélanchthon était aussi imbu de préjugés superstitieux; car il se plaît à raconter des histoires de spectres et de revenans (3). Une autre raison encore, c'est que la plupart des prédicateurs institués après l'adoption de la réforme de Luther, étaient des hommes tirés des dernières classes de la société, ou des artisans sans instruction, qui par conséquent devaient être très-disposés à adopter les préjugés vulgaires. Enfin Moehsen fait avec beaucoup de sagacité la remarque que les possédés, les maladies démoniaques, les sorciers et les revenans dûrent augmenter après la réformation, parce qu'on vit cesser les pèlerinages, qui, dans les pays catholiques, guérissaient une foule d'hommes mélancoliques et de femmes hystériques (4).

La postérité doit toute sa reconnaissance à l'excellent médecin Jean Wyer, qui seul opposa les armes de la raison aux préjugés destructeurs de son siècle, et fut ainsi le bienfaiteur du genre humain. Ses relations intimes avec Agrippa, la connaissance des pré-

(1) *Luther's Sæmmtliche*, etc., c'est-à-dire, Œuvres complètes, in-4°. Halle, 1743, P. XXII. p. 1171.

(2) *Wyer, Præstig. dœmon. lib. I. c.* 17. *p.* 93.

(3) *Cardan. de subtilit. lib. XIX. p.* 657 (*Opp. vol. IV*). — Comparez *Melanchthon, declamat. vol. IV. p.* 646.

(4) Moehsen, *l. c.*, p. 503.

tendus secrets de ce dernier (1), enfin les grands et nombreux voyages qu'il entreprit, formèrent son jugement et éclairèrent son esprit (2). On doit bien s'attendre aussi qu'ayant embrassé la défense des sorciers, et combattu en général la superstition, ses contemporains le considérèrent lui-même comme un maître sorcier. Il découvrit à Fez et à Tunis les supercheries des magiciens de ces deux villes (3), et ce fut là vraisemblablement la première cause qui le fit réfléchir sur les opinions régnantes. Ensuite il eut occasion, à Unna, de reconnaître la ruse d'une jeune fille qui prétendait ne jamais prendre d'alimens, et qui passait pour sorcière. Les auteurs du siècle nous rapportent un grand nombre d'histoires semblables, dont ils adoptent en toute confiance la véracité, et où le diable ne manque jamais de jouer un grand rôle (4).

Wyer écrivit sur les prestiges des démons un livre immortel, dans lequel il s'attache surtout à démasquer les affreux mensonges et les cruautés horribles auxquelles les ouvrages des inquisiteurs, principalement le célèbre *Malleus maleficorum* et le livre de Delrio, avaient donné occasion. Dans son épître dédicatoire, il s'adresse à l'empereur, et le supplie de ne point faire couler le sang innocent des sorciers. Au début de son ouvrage, il emploie l'artifice d'admettre l'influence du diable, et de rapporter plusieurs anec-

(1) *Wyer, præstig. dæmon. lib. II. c. 5. p. 147.*

(2) *Adami, p.* 186. — Teyssier, vol. III. p. 434.

(3) *Wyer, l. c., c.* 15. *p.* 188.

(4) Voici les titres de quelques ouvrages qui ont rapport à cet objet : *Poggii florent. de puellâ germanicâ, quæ biennium fere vixerat absque cibo potuque, in-4°. Florent.* 1551. — *Ger. Bucoldiani brevis enarratio de puellâ, quæ sine cibo et potu per aliquot annos in pago Roed egit, in-8°. Paris.* 1542. — *Henr. Smetii miscellan. lib. VIII. 3. p.* 395. *lib. X. p.* 551. — *Catharinæ Binder inedia. in-8°. Heidelb.* 1584. — Pasc. Rollin, Histoire mémorable d'une fille d'Anjou, laquelle a été quatre ans sans user d'aucune nourriture, que d'un peu d'eau commune, in-12. Paris, 1587.

dotes qu'il était bien éloigné de croire véritables (1); mais ensuite il fait voir qu'on a tort d'attribuer une foule de phénomènes naturels au malin esprit; que, par exemple, l'*osmunda lunaria* répand, à l'approche de la nuit, une clarté dont il ne saurait indiquer la cause (2), et que les prétendus miracles sont le résultat de la souplesse extraordinaire et de l'habileté des charlatans, sans que le démon y prenne la moindre part (3). Il restreint tellement le pouvoir du diable, qu'à la fin il lui reste fort peu de chose à faire; et il cherche à prouver qu'il n'est au moins pas capable de donner naissance au plus petit corps (4). On doit le louer quand il refuse d'ajouter foi aux cures opérées par les saints. (5) C'est une absurdité grossière de croire que Satan se serve des sorciers comme de ses ministres; car il n'a pas besoin d'eux pour faire beaucoup de mal. Les possédés ne sont ordinairement que des femmes hystériques ou mélancoliques, dont l'esprit est aliéné. Son traité sur les erreurs que l'imagination peut produire chez les personnes mélancoliques, mérite d'être lu (6). Il réfute la fable de la métamorphose des sorciers en loups (7), et s'attache à détruire autant que possible tous les préjugés de ce genre par des raisons tirées de l'histoire (8). Il démontre que les onguens magiques sont des moyens narcotiques, stupéfians et enivrans, qui dérangent l'imagination (9). Il réfute parfaitement la théorie de la génération spontanée des animaux, et sous ce point de vue on doit le consi-

(1) *Wyer, præstig. dæmon. lib. I. c.* 13. *p.* 75.
(2) *Ib. c.* 17. *p.* 93.
(3) *Ib. p.* 95.
(4) *Ib. c.* 24. *p.* 123.
(5) *Lib. II. c.* 19. *p.* 201.
(6) *Lib. III. c.* 5. *p.* 223. *c.* 34. *p.* 327. *Lib. IV. c.* 25. *p.* 425.
(7) *Ib. c.* 10. *p.* 237.
(8) *Ib. c.* 14. *p.* 250.
(9) *Ib. c.* 16. *p.* 276.

dérer comme le prédécesseur du grand Linnée (1). Le cauchemar n'est point un démon, mais seulement l'effet d'un sang trop épais (2). Il rejette même les récits fabuleux, mais généralement adoptés alors, de vomissemens de matières étrangères, comme épingles, etc., et de noyaux de cerises qui germent et se développent dans le corps (3). Ensuite il prouve que la méthode superstitieuse mise en usage pour guérir les possédés et les sorciers est inutile et honteuse (4). Il termine enfin par une excellente apologie des sorciers, qu'il dépeint comme des êtres insensés ou mélancoliques, qui ne méritent par conséquent point la mort (5).

Wyer avait d'autant plus sujet d'employer toutes les armes de la raison pour combattre les sottises de ses contemporains, et pour diminuer ou faire même cesser les sacrifices humains, qu'une foule de médecins et de juristes continuaient encore de condamner les sorciers comme les instrumens du diable, et de soutenir l'existence des maladies démoniaques. Georges Pictorius, né à Villingen sur le Danube, fut l'un des plus grossiers et des plus ignorans parmi tous les ennemis des sorciers. Il avait étudié à Fribourg en Brisgau, et pratiquait la médecine à Ensisheim dans l'Alsace (6). Il écrivit sur la matière dont les démons se servent pour leurs apparitions (7); et dans un autre ouvrage, il condamne les malheureux sorciers aux peines les plus effrayantes (8). Il est aussi l'auteur d'un livre abominable sur la nécromancie (9).

(1) *Wyer, præstig. dæmon. lib. IV. c.* 23. *p.* 300.
(2) *Ib. c.* 18. *p.* 281.
(3) *Lib. II. c.* 17. *p.* 193. *Lib. IV. c.* 2. *p.* 352.
(4) *Lib. V. c.* 24. *p.* 530.
(5) *Lib. VI. c.* 22. *p.* 642.
(6) *Adami. p.* 184.
(7) *Ad calc. Agripp. opp. vol. I. p.* 518.
(8) *Ib. p.* 480.
(9) *Ib. p.* 463.

Guillaume-Adolphe Scribonius écrivit également contre Wyer, et recommanda l'épreuve de l'eau pour reconnaître si un homme est ou non sorcier (1). Thomas Eraste, le célèbre antagoniste de Paracelse, était cependant d'accord avec lui à l'égard des sorciers, et tenta de démontrer dans un livre consacré à cet objet, que les possédés ont abjuré Dieu et la religion, qu'ils ont fait un pacte avec le diable, et que l'esprit malin leur enseigne comment ils doivent se servir des paroles magiques, des plantes et d'autres choses par elles-mêmes innocentes, pour bouleverser les élémens, nuire aux hommes, aux bestiaux, aux champs, aux fruits, et produire, en un mot, des phénomènes miraculeux, contraires à l'ordre de la nature (2). Il prouve l'existence des sorciers par les traditions sacrées des juifs, et assure que les autorités chrétiennes se rendraient coupables d'un grand crime si elles ne purgeaient pas la terre de ces monstres. Eraste dirigea évidemment son livre contre Wyer, quoiqu'il ne le nomme pas. A cette époque on était fermement convaincu, dans plusieurs endroits, que les sorciers peuvent exciter des orages : ce fait est prouvé au moins par l'histoire de l'affreux procès qui fut, en 1583, intenté à Berlin contre deux vieilles femmes accusées d'avoir suscité une grêle qui ravagea les campagnes : l'une d'elles fut condamnée par les juges à périr dans les flammes (3). Jean-Mathieu Durastante, médecin à Macerata, s'efforça d'adopter une opinion mitoyenne entre celles de Wyer et de ses adversaires. Il soutint la puissance des démons, et pensa qu'on peut les réduire à l'aide des cérémonies

(1) *De sagarum naturâ et potestate, ut et examine per aquas. in-4°, Helmst*, 1584.

(2) *Erasti disputatio de lamiis seu strigibus. in-4°. Basil.* 1572.

(3) *Angel. annal. Marchic. p.* 351. (*in-fol.* 1598.)

magiques, mais ne put se persuader qu'ils fussent en état de causer des maladies (1).

Le premier écrivain systématique sur la médecine légale, Paul Zacchias enseigna également que les possédés ne sont, à proprement parler, que des hommes mélancoliques, mais ajouta que leur maladie engage le malin esprit à les faire servir d'instrumens à sa malice. Il rappelle avec raison que beaucoup d'insensés et de femmes dont l'écoulement menstruel est supprimé, sont accusés d'être possédés, quoiqu'ils ne le soient réellement pas (2). On doit toujours soupçonner une cause naturelle, et surtout des congestions atrabilaires, chez les personnes qui passent pour possédées, ou qui prétendent l'être; car, après l'intercession de l'Église, ces individus guérissent par l'emploi de moyens puisés dans la nature (3). La harpe de David délivra le roi Saül de sa mélancolie par la puissance de la musique, et d'une manière tout-à-fait naturelle (4).

Les efforts de Jean-Baptiste Porta ne contribuèrent pas peu à dissiper les prestiges des diableries et des événemens surnaturels. Il était de Naples, parcourut l'Allemagne, la France et l'Espagne, passa ensuite au service du cardinal Louis d'Este, et institua dans sa propre maison une *académie des secrets*, dont on ne pouvait devenir membre qu'après avoir inventé un nouveau procédé, ou découvert un médicament jusqu'alors inconnu. Mais, comme il était facile de le présumer, il fut soupçonné de magie, et contraint de se rendre à Rome pour répondre aux accu-

(1) *Durastantii problemata tria. in-8°. Venet.* 1567.

(2) *Zacch. quæstion. med. legal. in-fol. Romæ* 1621. *vol. I. lib. II. tit. I. qu.* 18. *n.* 3. 4. 11.

(3) *L. c. n.* 15.

(4) *Ib. n.* 16. 17. 18.

sations intentées contre lui (1). On doit convenir que Porta lui-même donna lieu à ce soupçon par la partie théorique de sa magie naturelle. Il y développe dans le plus grand détail toutes les anciennes chimères théosophiques, prétend que les formes substantielles sont données au corps par les intelligences, c'est-à-dire par les émanations de la Divinité, et que les fondemens de la magie reposent sur cette alliance (2). Il existe un esprit général du monde qui unit tous les corps ensemble, donne naissance à notre âme, et nous procure par conséquent le pouvoir d'exercer les arts magiques (3). Bien des événemens et des changemens physiques ne peuvent être expliqués que par la sympathie et l'antipathie, qui dépendent de cet esprit général du monde (4), en vertu duquel les astres dominent certaines plantes et agissent sur le corps de l'homme (5). La sympathie dérive aussi de l'attraction des parties similaires, et de la répulsion des parties hétérogènes; c'est pourquoi la rue n'aime point le chou, la brebis craint le loup, etc. (6). Porta explique d'après ces mêmes idées l'action des cervelles d'animaux sur les forces de l'âme humaine; celle des orchidées sur les organes de la génération, en un mot, ce qu'on appelle les *signatures* (7).

D'après ce court exposé, on peut se convaincre que le but de Porta n'était pas d'expliquer les phénomènes de la nature par les forces physiques. Ce-

(1) Comparez Nicéron, mém. vol. XLIII. p. 30. — Tiraboschi, vol. VII. I. p. 444. — *Signorelli*, *Vicende*, etc., c'est-à-dire, Histoire de la Littérature dans le royaume des Deux-Siciles, vol. IV. p. 125.

(2) *Portæ magia naturalis.* in-12. *Lugd.* 1569. *lib. I. c.* 4. *p.* 18.

(3) *Ib. c.* 5. *p.* 23.

(4) *Ib. c.* 8. *p.* 28.

(5) *Ib. c.* 10. *p.* 45.

(6) *Ib. c.* 14. *p.* 51.

(7) *Ib. lib. II. c.* 26. *p.* 219.

pendant l'académie des secrets qu'il fonda, et la partie pratique de sa magie naturelle, contribuèrent beaucoup à faire bannir les préjugés, en dévoilant les subterfuges et les artifices dont les imposteurs s'étaient servis pour produire des effets en apparence surnaturels. Il indique entre autres la préparation de l'onguent magique composé d'aconit et de belladone, et fait voir qu'il agit d'une manière simple et naturelle (1). Il avait étudié avec beaucoup de soin les vertus de l'aimant; et Paul Sarpi, dont il sera encore question par la suite, fut, de tous les membres de l'académie des secrets, celui qui fit le plus de recherches sur cet objet (2). Je ferai connaître dans la suite les découvertes chimiques de Porta, lorsqu'il sera question de l'alchimie.

Quoi qu'il en soit, on continua toujours de croire à l'influence des démons sur les maladies, aux possessions du diable et aux sorcelleries. Un de ceux qui défendirent avec le plus d'ardeur ces idées superstitieuses, fut Jérôme Cardan, qui dans ses écrits traite de toutes les espèces de magie. Déjà son père, Facius Cardan, avait un démon familier de nature éthérée (3), et lui-même entretenait des relations avec un semblable esprit. Il cherche à prouver, d'après les propres aveux des sorciers, la grande influence qu'ils exercent. Ou bien ces hommes mentent, dit-il, ce qu'on ne peut supposer à cause des tourmens horribles que la question leur fait éprouver, ou bien leur esprit est aliéné, et ils sont par conséquent dans un état de démence; mais comme ils agissent avec beau-

(1) *L. c. lib. II. c.* 21. *p.* 192.
(2) *Griselini*, *Memorie*, etc., c'est-à-dire, Mémoires et anecdotes sur la vie et les études du philosophe F. Paul Sarpi. in-8°. Lems. 1760. — On trouve un extrait de cet ouvrage dans *Wieland's neu*, etc., c'est-à-dire, Nouveau Mercure allemand, an 1793, cah. 10. p. 153.
(3) *Cardan. de rer. variet. lib. XV. c.* 93. *p.* 320. (*Opp. vol. IV.*)

coup de sagesse, il est impossible d'admettre que leurs fonctions mentales sont dérangées, et il faut croire qu'ils disent la vérité (1). Cardan raconte qu'il était autrefois permis aux inquisiteurs et aux juges de s'approprier les biens des condamnés, ce qui leur donna lieu d'exercer des cruautés diaboliques, mais que le sénat de Venise supprima ce privilége, parce qu'on s'était aperçu que des personnes innocentes avaient été jugées coupables et livrées à la mort (2). Du reste, il pense que personne ne saurait révoquer en doute l'existence, et par conséquent l'influence des démons et les apparitions de revenans, sans refuser en même temps d'admettre le dogme de l'immortalité de l'âme (3). Il range, d'après Psellus, les démons en plusieurs classes, et prétend qu'ils agissent sur les statues de même que sur le corps humain (4). Les incubes engendrent des enfans qu'il faut livrer aux flammes (5). D'ailleurs, Cardan rapporte une multitude d'histoires de spectres, et de contes de bonnes femmes; la plupart originaires d'Ecosse: il attribue même ses propres songes à des inspirations des démons (6).

Ambroise Paré n'est pas plus exempt des préjugés de son siècle. Il adopte la définition des magiciens et des sorciers donnée par Eraste, mais regarde cependant tout ce que ces individus croient voir et entendre, comme les seuls produits de l'imagination, et comme des illusions causées par les mauvais démons: car de même que les nuages affectent dans l'atmosphère mille formes différentes, de même aussi les démons peuvent

(1) *L. c. c.* 80. *p.* 289.
(2) *Ib. p.* 292.
(3) *Ib. c.* 93. *p.* 317.
(4) *Ib. p.* 318.
(5) *Ib. p.* 322.
(6) *Ib. p.* 323.

prendre la figure de tous les animaux connus (1). Il est aussi impossible de concevoir la manière d'agir des démons, et d'indiquer la cause de cette action, que de dire pourquoi l'aimant attire le fer (2). Au reste, ce n'est qu'une simple illusion lorsque les sorciers prétendent avoir un commerce charnel avec les démons: ces derniers sont immortels et immatériels, ils ne sauraient donc produire de semence (3). Paré raconte, avec une bonne foi et une candeur exemplaires, l'histoire d'une maladie convulsive qu'il juge avoir été évidemment de nature démoniaque (4).

Jean Lange, dont j'ai déjà eu l'occasion de vanter les connaissances sous d'autres rapports, était, à l'égard des maladies démoniaques, aussi rempli de préjugés que la plupart des médecins de son siècle. Celui qui pouvait croire que l'*ocimum* donne naissance aux scorpions, ne devait point douter un seul instant non plus de la véracité des histoires de possédés qui répandaient, à Juilliers et à Aichstaedt, des urnes pleines de médailles devant les autels des saints (5).

Félix Plater, auquel nous avons aussi prodigué tant d'éloges, introduisit dans son système les maladies démoniaques et la mélancolie, suite de la possession par le diable (6). Il raconte dans ses observations l'histoire d'une catalepsie probablement masquée sous une autre forme, affection pendant laquelle le malade demeura plusieurs jours sans boire ni manger; mais comme il entendait et voyait fort bien, Plater l'abandonna sur-le-champ, et refusa d'entreprendre la guérison d'un possédé du diable (7).

(1) *L. c.* p. 332. — *De subtilit. lib. XIX. p.* 655. — OEuvres de Paré, liv. XXV. ch. 25. p. 670.
(2) *Ib.* ch. 28. p. 671.
(3) *Ib.* ch. 28. p. 673.
(4) *Ib.* ch. 31. p. 674.
(5) *Lang. Epist. lib. I.* 38. *p.* 185.
(6) *Plater. prax. med. tom. I. col.* 86. 9.
(7) *Plater. observat. lib. I. p.* 18.

Dans l'ouvrage informe que Levinus Lemnius, médecin à Zirickzee en Zélande (1), publia sous le titre de *de Miraculis occultis naturæ*, se trouve un très-grand nombre de récits qui attestent la crédulité aveugle de l'auteur. Lemnius explique tous les miracles par la sympathie et l'antipathie des émanations: ainsi, d'après son opinion, la noix muscade est plus active lorsque c'est un homme qui la porte, que lorsque c'est une femme (2). Il croit que la corneille conçoit par le simple aspect et par l'absorption des larmes, que certains poissons font leurs petits par la bouche (3), et que la vermine est le résultat de la putréfaction, sans avoir besoin de semence pour se développer (4). Les démons eux-mêmes n'engendrent point de maladies, mais ils se servent des humeurs des personnes mélancoliques pour faire naître en elles toutes sortes d'idées singulières, et pour tromper leurs sens (5). Lemnius pense que le cadavre d'un homme mort assassiné, saigne à l'approche du meurtrier (6).

Un des plus ardens défenseurs de l'influence des démons et de la réalité des ensorcellemens, fut Jean Bodin, favori de Henri III, roi de France, conseiller intime du duc d'Alençon, ensuite député du tiers-état de Vermandois à l'assemblée de Blois, et enfin procureur du roi à Laon (7). Dans son livre sur la démonomanie, il expose la doctrine de l'influence des démons exactement d'après l'ancien système cabalistique, et fait preuve d'une connaissance

(1) *Adami*, *p.* 99.
(2) *Lemn. de occult. natur. miracul. lib. II. c.* 22. *p.* 189. *lib. III. c.* 10. *p.* 397.
(3) *Lib. IV. c.* 19. *p.* 431.
(4) *Lib. II. c.* 40. *p.* 237.
(5) *Ib. c.* 2. *p.* 140.
(6) *Ib. c.* 7. *p.* 160.
(7) Laboureur, Continuation des mém. de Castelnau, vol. II. p. 385. — Bayle, vol. I, p. 593. — Nicéron, mémoires, vol. XIII. p. 140.

profonde dans la littérature hébraïque. Il a horreur de la magie elle-même, ne veut point enseigner les arts qui y ont rapport, s'élève contre Porta, mais cependant ne rejette pas les bases de cette magie (1). Il éprouva le sort qu'avaient eu tant d'autres avant lui, et passa pour sorcier (2). Ses idées sont encore entièrement superstitieuses à l'égard des possédés: il raconte, entre autres, que Houlier refusait d'abord d'ajouter foi aux effets de la magie, mais qu'enfin il fut guéri de son incrédulité (3). Malgré tout ce qu'ont pu dire les médecins, le cauchemar n'en est pas moins l'effet des sorciers et des démons (4), et les loups sont réellement des hommes, principalement des magiciens et des sorciers, revêtus de la forme d'un animal; ce qu'il cherche à confirmer par le témoignage de Peucer (5). Il combat Wyer avec véhémence, parce que cet auteur avait déclaré les sorciers innocens, et révélé d'horribles formules magiques dont Agrippa lui-même s'était bien gardé de parler.

Quant à ce qui concerne chaque branche particulière des arts magiques, la nécromancie, ou l'évocation des ombres, fut très-souvent encore l'objet des recherches sérieuses des médecins. Agrippa prétendait que les âmes des personnes mortes subitement, sans avoir expié leurs péchés, dont les prières de leurs proches n'ont point obtenu la rémission, sont, comme les démons, enveloppées sans cesse de vapeurs humides, qui les rendent susceptibles d'apparaître et d'être évoquées par les magiciens (6). Pictorius de

(1) *Bodin. de magor. dæmonomania. in-4°. Basil.* 1581. *lib. I. c.* 5. *p.* 72.

(2) Bayle, *l. c.*

(3) *Bodin*, *lib. II. c.* 3. *p.* 148.

(4) *Ib. c.* 7. *p.* 208. *Medici ementiuntur legem Dei, homines in cæca ignoratione continent, efficiuntque ut gravissima omnium scelera impune abeant.*

(5) *Ib. c.* 6. *p.* 186.

(6) *Agripp. de occult. philosoph. lib. III. c.* 42. *p.* 345.

Villingen (1) et Richard Argentinus (2) écrivirent également pour soutenir la réalité des apparitions de personnes mortes. Cardan lui-même assure que jusqu'au temps où il vivait, la nécromancie fut enseignée comme une science particulière dans l'université de Salamanque, et que depuis peu de temps seulement on avait défendu de faire des cours sur cette matière. C'est pour cette raison que Salamanque et l'Espagne en général étaient les contrées de l'Europe où l'on cultivait cette espèce de magie avec le plus de succès (3). Cardan enseigne aussi la chiromancie d'après des principes certains, comme le faisaient beaucoup de ses contemporains. Il place les signes de la force, de la vaillance et de la volupté dans le pouce, ceux des places honorifiques et des dignités civiles ou ecclésiastiques dans l'indicateur, qui est régi par Jupiter, comme le pouce par Mars. Le doigt du milieu est consacré à Saturne : il sert à faire reconnaître la capacité de l'homme pour les arts magiques, différentes occupations, la pauvreté, les chagrins, les soucis, les fièvres quartes et la captivité. L'annulaire, soumis à l'influence du soleil, peut faire présager l'amitié, l'honneur et la puissance. L'auriculaire, qui se trouve sous la domination de Vénus, indique les enfans, les belles femmes et les plaisirs voluptueux. Mercure règne sur le triangle du milieu de la main, qui fournit les signes de l'érudition, de la sagesse et du vol. La lune domine l'hypothénar ou le bord externe de la main, qui annonce les flux muqueux, les suffocations, les tempêtes, etc. (4). Je passe sous silence la signification des différentes lignes.

(1) *Agripp. vol. I. p.* 534.

(2) Moehsen, p. 445.

(3) *Cardan. de subtil. lib. XIX. p.* 660. — Comparez *Gesner. epist. lib. I. f.* 1. *b.*

(4) *Id. de rer. variet. lib. XV. c.* 79. *p.* 287.

Un Bolonais, nommé Bartholomée Rocca, et plus ordinairement Coclès, s'est rendu trop célèbre dans la chiromancie pour que je puisse me dispenser d'en faire mention. Il prédit à Gauricus sa mort violente, mais fut assassiné par ordre de Bentivoglio le jeune, auquel il avait annoncé des événemens désagréables, comme Gauricus en avait prophétisé aussi à Bentivoglio l'ancien (1). Son ouvrage sur la chiromancie fut publié par Alexandre Achillini, qui y joignit une préface (2).

Les livres chiromantiques de Jean d'Indagine (3) et d'André Corvi (4) eurent plusieurs éditions, et furent traduits en différentes langues.

Je range encore parmi les objets qui appartiennent à l'histoire des préjugés dominans au seizième siècle, les recherches sur le pouvoir attribué aux rois de France et d'Angleterre de guérir les goîtres par la simple apposition des mains. J'ai fait connaître précédemment l'origine de cette idée superstitieuse. Il s'éleva, pendant le cours du seizième siècle, de vives contestations sur la question de savoir lequel des deux monarques jouissait réellement de ce don miraculeux. L'histoire apprenait, à la vérité, que les cures merveilleuses avaient commencé un peu plus tôt en Angleterre qu'en France; mais André du Laurens, chancelier de Montpellier, consacra un ouvrage tout entier à établir la prérogative des rois de France, décrivit les cérémonies d'usage dans les guérisons opérées par Henri IV, et prétendit que le don était inhérent au trône, et non à la famille régnante. Il assure avoir été lui-même

(1) *Geschichte*, etc., c'est-à-dire, Histoire de la folie humaine, in-8°, Leipsick, 1785, P. I. p. 6.

(2) *Coclitis chiromantiæ et physiognomoniæ anaphrasis*, *cum approb. Alex. Achillin. in-fol. Bonon.* 1523.

(3) *Introductiones apotelesinaticæ in chiromantiam.* in-8°. *Francof.* 1546.

(4) *Compendium physionomiæ*, in-8°. *Leid.* 1597.

témoin des cures miraculeuses (1). Guillaume Tooker, anglais de naissance, soutint au contraire les droits du roi d'Angleterre (2); et Sébastien Montuus avait déjà rangé ce don surnaturel au nombre des forces occultes qu'on ne peut expliquer, mais dont l'observation confirme cependant la réalité d'une manière suffisante (3). Pour donner une preuve de la crédulité qui régnait à cette époque, je dois encore dire quelques mots de l'histoire de la dent d'or qui fit tant de bruit en Allemagne vers la fin du seizième siècle. Cette dent miraculeuse s'était développée dans la mâchoire d'un enfant de dix ans, natif des environs de Schweidnitz en Silésie. Jacques Horst, médecin de la ville, ayant entendu raconter l'anecdote à Helmstaedt, où il professait alors, c'est-à-dire en 1595, l'art de guérir, écrivit sur elle un livre extrêmement singulier (4), dans lequel, sans douter un seul instant de la véracité du fait, il range l'apparition de la dent au nombre des phénomènes surnaturels, et la fait dépendre des constellations sous lesquelles l'enfant avait pris naissance. En effet, le 22 décembre 1586, époque à laquelle cet enfant était venu au monde, le soleil se trouvait en conjonction avec Saturne dans le signe du belier (5). Cette cause surnaturelle, déterminant une augmentation de chaleur, accrut prodigieusement la force nutritive, de sorte qu'au lieu d'une substance osseuse, ce fut de l'or qui se trouva sécrété (6). Horst passe ensuite à l'examen

(1) *Laurent. de mirabili strumas sanandi vi solis Galliæ regibus concessa.* in-8°, *Paris*, 1609.

(2) *Charisma, s. donum sanitatis, s. explicatio questionis in dono sanandi strumas concesso regibus Angliæ.* in-4°. *London.* 1597.

(3) *Montui dialexeon medicin.* in-4°. *Lugd.* 1533. *Lib. I. p.* 115. — Comparez *Henry*, *history*, etc., c'est-à-dire, Histoire de la Grande-Bretagne, vol. VI. ch. 4. § 1. p. 442.

(4) *Horst. de aureo dente maxillari pueri silesii.* in-8°. *Lips.* 1595.

(5) *Ib. p.* 42. 54. 85.

(6) *Ib. p.* 5. 79.

des prédictions qu'on peut tirer du phénomène. Comme les éclipses de soleil et les tremblemens de terre sont annoncés par des signes particuliers, de même aussi on doit considérer cette dent comme l'indice d'un siècle d'or (1). L'empereur des Romains chassera de l'Europe les Turcs, ces ennemis de la chrétienté, et alors on verra commencer le siècle d'or et un empire qui durera des milliers d'années. Pour prouver le fondement de cette prophétie, Horst cite le second chapitre de Daniel, dans lequel la tête d'or de la statue annonce un grand État. Mais comme la dent d'or de l'enfant silésien était la dernière de sa rangée, la puissance de l'empereur des Romains s'anéantira aussi peu de temps avant l'arrivée du Christ (2); et comme la dent se trouvait sur le côté gauche de la mâchoire inférieure, cette position indique que le siècle d'or sera précédé par de grands troubles (3). Que reste-t-il à faire à l'historien lorsqu'il rencontre de pareilles folies, sinon de se borner à les répéter telles qu'il les trouve?

Je dois dire, pour l'honneur du siècle, que les prophéties de Horst ne trouvèrent pas un accueil très-favorable, au moins parmi les médecins. Duncan Liddel, écossais de naissance et son collègue, publia une réfutation parfaite des chimères qu'il avait avancées (4). Un autre avait déjà remarqué, vers la fin de l'année 1595, que depuis quelque temps le miraculeux enfant ne se laissait pas examiner la bouche par les savans, et devenait presque furieux lorsqu'on voulait l'y contraindre; ce qui fit naître le soupçon que la célèbre dent était simplement couverte d'or,

(1) *Horst, l. c. p.* 30.
(2) *Ib. p.* 116. 120.
(3) *Ib. p.* 134.
(4) *Liddel, de dente aureo. in*-8°. *Hamb.* 1628.

et que ses racines n'étaient point formées du même métal (1). Liddel avait en outre appris qu'elle était plus épaisse que les autres, et que la molaire voisine manquait; circonstances d'où il conclut aussi qu'il y avait de la supercherie (2). Mais il reproche surtout à Horst son ignorance grossière en astronomie, lorsqu'il parle d'une conjonction du soleil avec Saturne au mois de décembre, tandis que l'astre du jour n'entre qu'en mars dans le signe du belier. Si, dit Liddel, le soleil s'était trouvé dans ce signe du zodiaque le jour de la naissance de l'enfant, le miracle eût été encore bien plus étonnant que si toutes les dents du jeune Silésien eussent été d'or (3). Il tourne en ridicule ce que Horst dit des signes qui annoncent les éclipses et les tremblemens de terre; car ces phénomènes sont produits par des causes entièrement naturelles, et depuis que le monde existe, l'éclipse survenue après la mort du Christ est la seule qui ait été annoncée par un événement remarquable (4). Enfin, il ajoute que de son temps la feuille d'or dont on avait recouvert la dent était devenue trop mince pour que le miracle ne disparût pas bientôt de lui-même.

Deux autres praticiens, Martin Ruland le jeune, de Lavingen, alors médecin à Ratisbonne, d'où il se rendit ensuite à Prague, et Jean Ingolstetter, de Nuremberg, médecin à Amberg (5), disputèrent, non pas sur le fait, car tous deux paraissaient en être convaincus, mais sur la théorie et l'explication qu'on en devait donner. Le premier avait tenté de l'attri-

(1) *Liddel, l. c. p.* 6. — Balthasar Caminæus de Francfort écrivit cette nouvelle à Liddel.

(2) *Liddel. l. c. p.* 10.

(3) *Ib. p.* 12.

(4) *Ib. p.* 16.

(5) Comparez *Adami*, *p.* 447.

buer à des causes naturelles (1); mais Ingolstetter, autant que j'en puis conclure d'après le titre de son ouvrage (2), voulut prouver que c'était un vrai miracle, et un événement surnaturel. Je connais encore, mais d'après Haller seulement, un autre écrit en vers sur le même objet (3).

Jamais l'astrologie ne fut plus répandue et plus généralement enseignée et étudiée comme une science utile, que dans le seizième siècle : jamais on n'entendit autant parler de prédictions par les astres, les signes du zodiaque et les songes, qu'à cette époque, où la domination du mysticisme était sans bornes, et où l'on voyait chaque jour s'accroître le nombre des enthousiastes et des fanatiques, aux yeux desquels une imagination ardente faisait apparaître tous les objets qu'ils désiraient apercevoir. Chaque événement remarquable était précédé par quelque signe ou quelque miracle : telle fut, entre autres, la bataille de Mühlberg, où l'électeur de Saxe tomba au pouvoir de l'ennemi (4). On peut lire dans Arnold un grand nombre de notices sur des visions, des apparitions et des songes significatifs (5). On s'attendait à voir la fin du monde, lorsque les Turcs auraient été chassés de l'Europe (6), absolument de

(1) *Ruland. nova et in omni memoria inaudita historia de aureo dente, qui nuper in Silesia puero cuidam septenni (decenni) succrevisse animadversus est. in-4°. Francof.* 1595. — *Ej. demonstratio judicii de aureo dente pueri silesii adversus Ingolstetteri responsionem. in-8°. Francof.* 1597.

(2) *Ingolstetter, De aureo dente pueri silesii responsio ad judicium Rulandi, qua demonstratur, neque dentem, neque ejus generationem naturalem esse. in-8°. Lips.* 1596.

(3) *Zach. Liebhold, Gespræch* etc., c'est-à-dire, Discours sur la dent d'or. in-8°. Breslau. 1596.

(4) *Fabric. annal. Misen. p.* 87. — *Camerar. vita Melanchthon. p.* 262.

(5) *Arnold's Kirchen* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'Eglise et des hérésies, P. II. T. XVI. c. 21. p. 267. c. 23. p. 325.

(6) *Luther's Saemmtliche* etc., c'est-à-dire, OEuvres complètes, P. XXII. p. 2269. M. Philippe dit : L'Empereur Charles atteindra l'âge de quatre-vingt-quatre ans. D. Luther répondit : Le monde ne subsistera pas aussi long-temps, Ezéchiel s'y oppose; car si nous chassons les Turcs, la prophétie de Daniel est accomplie, et le dernier jour approchera.

même qu'à la fin du dixième siècle on annonçait avec certitude l'époque où devait arriver le dernier jour. Stœfler, de Tubingue, maître de Mélanchthon, répandit la terreur dans toute l'Europe en prédisant un déluge universel qui arriverait en 1524, et reconnaîtrait pour cause la conjonction des trois planètes supérieures dans le signe des poissons. Stœfler avait dédié son ouvrage à Charles V, et le prince en fut tellement troublé, qu'Augustin Nifo eut beaucoup de peine à le convaincre du peu de fondement de cette prophétie (1). Depuis Wittemberg jusqu'à Toulouse, on attendait avec une vive inquiétude les événemens qui devaient survenir, et beaucoup de personnes prirent les précautions les plus ridicules pour échapper à la calamité générale. Ce fut seulement après avoir reconnu combien cette crainte était frivole, qu'on parvint à concevoir que, d'après la promesse faite à Noë, le monde ne pouvait pas être détruit par un nouveau déluge (2). Rien de plus plaisant que l'histoire de la prophétie de M. Stiefel, prédicateur de Wittemberg, qui avait annoncé la fin du monde pour l'année 1533, le 3 octobre à huit heures du matin. On peut la lire dans l'ouvrage classique de Moehsen (3). La vie de Paul Grebner, autre prophète de la même classe, se trouve également racontée par l'estimable auteur de l'*Histoire de la folie humaine* (4). Grebner était, en 1572, maître d'école à Lunébourg, et deux ans après il publia son *Sericum mundi filum*, dans lequel il menace le Pape, les Turcs et la maison d'Autriche d'une ruine prochaine, en même temps

(1) *Niphus, de falsa diluvii prognosticatione. in*-8°. *Bonon.* 1520. — *Naudæi judic. de Nipho. p.* 46.

(2) Moehsen, p. 410.

(3) *Ibid.* p. 426.

(4) P. IV. p. 61. — Comparez *Moller. Cimbria literat. vol. II. p.* 245. — Il est dit qu'il se tenait à la cour du duc de Holstein-Gottorp, et à Hambourg.

qu'il assure au roi de Danemarck la possession des Pays-Bas espagnols, et à la reine Elisabeth, celle de l'Espagne et de l'Amérique. L'auteur anonyme du livre que je viens de citer, présume que ce fut le même Grebner qui, en 1621, annonça la destruction de l'Empire Ottoman, en fondant sa prophétie sur la comète de 1618 (1).

La coutume généralement établie de faire écrire par les médecins des calendriers contenant l'annonce du temps et l'interprétation des constellations, contribua surtout d'une manière très-efficace à propager l'astrologie, et à la réunir avec l'art de guérir. Moehsen fait voir (2) que la prédiction d'un médecin d'Alt-Brandebourg, Valentin Trutiger, qui était né à Halle, et qui professa quelque temps à Wittemberg, fut la circonstance qui concourut le plus à introduire l'usage des calendriers astrologiques dans la Marche. Trutiger prétendait avoir remarqué que la ville de Brandebourg avait été ravagée par des maladies pestilentielles toutes les fois que Saturne et Mars s'étaient montrés dans le signe du capricorne ou dans celui du cancer. Il annonça une peste pour les années 1564 et 1566, d'après la conjonction de Saturne et de Jupiter dans le signe du cancer; or, comme sa prédiction se réalisa, les médecins astrologues de la Marche obtinrent une telle considération, qu'ils commencèrent à fournir tous les almanachs du pays, usage qui s'était déjà répandu dans l'Allemagne entière. Cette coutume fut aussi introduite en Poméranie par David Herlich, de Zeiz, disciple de Peucer, et qui avait été pendant quelque temps physicien à Anclam. Herlich continua cinquante ans sans interruption à écrire des almanachs, qui jouissaient d'une

(1) *Geschichte*, etc., c'est-à-dire, Histoire de la folie humaine, P. IV. p. 74.
(2) *Ib.* p. 418.

telle célébrité, qu'on les traduisit en plusieurs langues. Il passa le restant de sa vie à Lubeck et à Stargard, où il mourut en 1636. On vantait surtout son habileté dans l'art de l'horoscope, et le nombre de ses ouvrages astrologiques, dont Müller rapporte les titres, est prodigieux (1). Pierre Capiteyn, de Middelbourg en Zélande, fit connaître les calendriers astrologiques dans le Danemarck. Il continua d'en écrire pendant une longue suite d'années, en même temps qu'il occupait une chaire à Copenhague; mais auparavant il avait vécu à Rostock (2). Nous avons un calendrier semblable de François Rapaldi, lequel indique pour tous les temps futurs, les jours où l'on doit pratiquer la saignée, donner des purgatifs, et appliquer des ventouses (3). Jean Lange s'élève avec raison contre cet abus général, et rapporte comme preuve des suites funestes qu'exercent de pareils préjugés, l'observation d'un jeune homme chez lequel la saignée était absolument nécessaire, mais ne fut toutefois point pratiquée, parce qu'on n'en trouva pas les signes dans le calendrier : le malade ne tarda pas à périr (4). Gesner écrivit aussi contre cette coutume, mais surtout contre les signes de la saignée et des purgatifs (5). Thomas Eraste se plaint de ne pouvoir jamais saigner ou purger à la cour du comte de Henneberg, sans consulter le calendrier. Au reste, on peut lire l'excellente dissertation de Moehsen sur cette matière (6).

Les premiers savans et les écrivains les plus célèbres du seizième siècle étaient tous plus ou moins

(1) *Moller. Cimbr. literat. vol. II. p.* 324. — Bayle, vol. II. p. 752.
(2) *Eloy, vol. I. p.* 530.
(3) *Magnum et perpetuum almanach. in-8o. Antv.* 1551.
(4) *Lang. epistol. med. lib. I.* 36. *p.* 178.
(5) *Gesner. sanitatis tuendæ præcepta, p.* 110. (*in-8o. Tigur.* 1562.)
(6) *L. c.* p. 409. 421.

portés en faveur de l'astrologie. Un des plus anciens auteurs sur l'art de guérir, Clément Clementinus, soumit déjà les principales parties du corps à une planète et à une constellation particulières. Il rangea surtout les organes génitaux sous l'influence de Vénus et du scorpion; aussi regarda-t-il ce dernier comme la cause de la maladie siphilitique (1). Le plus renommé de tous les défenseurs de l'astrologie fut Philippe Mélanchthon, disciple de Stœfler, dont les nombreux élèves contribuèrent puissamment à la propagation de cet art. Quelques passages épars dans les anciens médecins lui fournirent l'occasion d'en soutenir la haute importance, et il se rendit même célèbre par son habileté dans l'art de l'horoscope (2). Il regardait l'astrologie comme une partie de la physique, et croyait qu'elle repose sur des bases non moins inébranlables que celles de cette dernière (3). Cependant il a la modestie d'avouer que les médecins vont un peu trop loin quand ils prétendent expliquer tous les changemens du corps par les constellations (4). Au contraire, Luther, qui n'était pourtant point exempt de préjugés, avait une répugnance invincible pour l'astrologie, que Laurent Friese défendit contre lui (5).

Un des amis les plus intimes de Mélanchthon, Jacques Milich, professeur de médecine à Wittemberg, est vanté par lui pour avoir cherché à unir étroitement l'art de guérir et l'astrologie, et avoir regardé cette dernière comme aussi infaillible et aussi certaine qu'aucune autre science humaine (6). Les

(1) *Lucubrat*, *p.* 12.
(2) Moehsen, p. 416.
(3) *Melanchthon. declamat. vol. I. p.* 329.
(4) *Ib. p.* 327.
(5) *Kurz* etc., c'est-à-dire, Courte apologie de l'astrologie contre les juges ignorans. in-4°. Strasbourg. 1520.
(6) *Melanchthon. declamat. vol. V. p.* 579.

auteurs qui ont écrit sa vie, rapportent une circonstance qui leur paraît remarquable ; c'est que le jour de sa naissance, Saturne, Jupiter, Mercure et Vénus se trouvaient en aspect trigone et sextile dans les signes du verseau, du belier et des gémeaux (1). Collimitius Tannstetter, Jean Müller de Kœnisberg, et Georges Peuerbach avaient été ses maîtres en astronomie et en mathématiques; d'où l'on peut facilement expliquer la tendance qu'il avait à unir ensemble l'astrologie et la médecine. Il n'a rien laissé qu'un discours sur l'utilité de sa science favorite; mais ses principes ont été propagés par les nombreux élèves qu'il forma.

L'un d'eux, Henri de Ranzau, qui devint ensuite gouverneur de Schleswig et du Holstein (2), écrivit un traité sur la nativité et l'influence. On y trouve le jugement de Dasypodius sur la naissance de l'auteur lui-même (3).

Jean Cario, astronome de la cour de Brandebourg, était aussi fort célèbre de son temps. Il avait étudié à Wittemberg, et fut l'auteur d'un grand nombre de prédictions qui s'étendent jusqu'à l'année 1789. Il écrivit une chronique, que Mélanchthon publia, mais après y avoir fait de grands changemens (4).

Jean Moibanus, de Breslau, autre disciple de Mélanchthon et de Milich, était médecin à Ausbourg, et donna une édition de l'*Euporista*, livre attribué faussement à Dioscoride (5). D'après son horoscope et l'opposition de Saturne, il prédit lui-même sa mort

(1) *Adami, p.* 92. — Teissier, vol. 1. p. 408.

(2) *Maller. Cimbria literat. vol. 1. p.* 525.

(3) *Ranzovii tr. astrologicus de genethliacorum thematum judiciis. in-8°. Francof.* 1593.

(4) Moehsen, p. 429. — *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la folie humaine, P. III. p. 110.

(5) *Adami, p.* 120.

prématurée ; et sa prophétie se réalisa, car il mourut à l'âge de trente-cinq ans (1).

Parmi le grand nombre d'ouvrages astrologiques qui furent publiés en Allemagne dans le seizième siècle, je citerai encore ceux de Kolner, médecin de la Poméranie (2), et de Schyllander (3); quant aux autres, je renvoie à Moehsen, qui a tracé un tableau très-fidèle du goût général qu'avaient alors les princes pour l'astrologie (4).

Quoique cette science comptât dans les autres contrées de l'Europe bien moins de partisans qu'en Allemagne, cependant il y avait beaucoup d'astrologues en France, en Italie et en Espagne, où l'usage des calendriers ne s'introduisit toutefois pas. Qui ne connaît les prédictions de Michel Nostradamus? Quel est également celui qui ignore que Nostradamus fut en plusieurs endroits regardé comme un véritable prophète ? Cet homme avait pris l'astrologie pour base, et il paraît n'être parvenu à une telle perfection dans l'art du charlatan que par une longue pratique médicale, et par le succès des méthodes curatives qu'il mit en usage dans la peste d'Aix et de Lyon. Il était né à Saint-Remy en Provence, étudia l'art de guérir à Avignon, prit le titre de docteur à Montpellier, et se rendit ensuite à Agen, ville qu'habitait alors Scaliger : là il se maria, et sa femme étant venue à mourir, il entreprit des voyages, auxquels il consacra dix années de sa vie. A son retour il se fixa à Salon, où il pratiqua l'art de guérir et l'astrologie (5).

(1) *Adami*, *p.* 124.
(2) *Tract. ex thematis cœli morbi alicujus naturam etc. prænuntians.* in-8°. *Gryph.* 1618,
(3) *Medicina astrologica, omnibus medicinæ studiosis longe utilissima.* in-8°. *Antv.* 1575.
(4) Moehsen, p. 400.
(5) Mercure de France, 1724, août. p. 1730, nov. p. 2363. — *Eloy, vol. III. p.* 400.—La vie et le testament de Nostradamus. in-12. Paris, 1789.

Antoine Mizaud, de Mont-Luçon en Bourbonnais, étudia à Paris les mathématiques sous Oronce Finé, et la médecine sous Fernel. Fidèle à l'usage généralement adopté de son temps, il tenta de réunir les deux sciences, et ses nombreux écrits sur l'astrologie médicale prouvent qu'il s'occupa presque exclusivement de cet objet (1). Cependant je possède de lui un livre dans lequel il examine les vertus des herbes potagères, sans avoir égard à leur correspondance avec les propriétés des constellations. Tout ce qu'il dit est en grande partie tiré d'Émile Macer, des Géoponiques, de Serenus Samonicus, des Arabes et des écrivains de l'école de Salerne. Il recommande entre autres le raifort comme le meilleur remède contre la pierre (2). Dans le supplément, Mizaud décrit la méthode dont les Arabes s'étaient déjà servis pour donner des propriétés médicales aux fruits, et qui consiste à semer des plantes médicinales autour de l'arbre, ou à porter des médicamens dans sa partie médullaire. Il invoque surtout le témoignage de Pierre Belon, grand voyageur et excellent naturaliste (3).

Jean Carvin, de Montauban, professeur de médecine à Paris, écrivit également sur l'alliance de l'astrologie avec l'art de guérir, et regarda la première comme une science extrêmement utile (4).

Nous avons de Jacques Pons, qui écrivit contre Botal, une *propædeutique* de la médecine, dans la-

(1) Nicéron, mém. vol. XL. p. 200. — Teissier, vol. III. p. 154. — Je ne citerai ici que son *Harmonia superioris naturæ mundi et inferioris*, *Paris*. 1558, et son *Conjugium Æsculapii et Uraniæ medicum simul et astronomicum. in-4°. Lugd.*, 1550.

(2) *Artzgarten* etc., c'est-à-dire, Jardin médical, ou Des plantes qui croissent communément dans les jardins : traduit en allemand par Georges Henisch de Bartfeld. in-8°. Bâle, 1577. p. 98.

(3) *Artzbüchlein* etc., c'est-à-dire, Manuel médical, indiquant une manière nouvelle et miraculeuse d'employer les fruits, les herbes potagères, les racines et les raisins.

(4) *De sanguine dialogi VIII. in-8°. Hanov.* 1605.

quelle il range l'astrologie parmi les sciences accessoires et préparatoires (1).

Le traité des maladies des yeux de Bartisch renferme une foule de preuves de l'attachement superstitieux que l'auteur avait pour l'astrologie, la magie et les autres branches de la théosophie. Il recommande entre autres de faire attention à l'influence de la balance, du sagittaire et du verseau, lorsqu'on veut pratiquer une opération sur les yeux (2).

En Italie, Jérôme Cardan fut le défenseur le plus zélé de l'astrologie. Non-seulement il publia une foule d'ouvrages sur cette science, mais encore dans ceux de ces écrits qui sont consacrés à l'art de guérir, il a constamment égard à la connexion des deux arts. Thomas Giannozzi de Ravenne, surnommé *Philologus*, s'attacha aussi, comme Jean François Pic de la Mirandole, à unir la cabale avec la médecine, et recommanda en outre l'astrologie, ainsi que le prouvent ses ouvrages (3). Morgagni a démontré (4) que Giannozzi naquit en 1493; par conséquent Ginanni (5) se trompe lorsqu'il prétend que ce médecin était déjà professeur à Padoue en 1496, et qu'il parvint à l'âge de cent vingt ans. Facciolati le trouva cité seulement en 1518 parmi les professeurs de Padoue (6). Il enseigna dans cette académie

(1) *Medicus, s. ratio ac via aptissima, tum ad discendam, tum ad exercendam medicinam. in* 8°. *Lugd.* 1600.

(2) Ὀφθαλμοδουλεία ou *Augendienst* etc., c'est-à-dire, Traité des maladies des yeux, par George Bartisch de Kœnigsbsuck. in-fol. Dresde, 1583. P. XV. c. 1. p. 248. *a.*—C'est l'édition que Moehsen (*Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire des sciences, p. 69) assure être si rare.

(3) *Thom. Philologus* (*Rangonus. Ravennas. Janothus*) *de repentinis, mortiferis et miraculosis ægritudinibus. in-*4°. *Venet.* 1535. — *Ej. de microcosmi affectuum, maris, feminæ, hermaphroditi, gallique miseria. in-*8°. *Venet.* 1575.

(4) *Opusc. vol. II. p.* 9.

(5) *Scrittori* etc., c'est-à-dire, Ecrivains de Ravenne, vol. II. p. 227.

(6) *Fasti gymnas. Patav. vol. II. p.* 136.

la sophistique pendant une année, et l'astrologie durant le même laps de temps (1) ; ensuite il se rendit à Venise, où il pratiqua la médecine avec un succès extraordinaire, et acquit de cette manière une si grande renommée et des richesses tellement considérables, qu'on l'éleva bientôt au rang de chevalier de Saint-Marc, et qu'il légua les fonds nécessaires pour que trente-deux jeunes gens de Ravenne pussent étudier la médecine à Padoue, et avoir à leur disposition une excellente bibliothèque (2).

Le traité de Settala sur les taches de naissance vulgairement appelées envies, n'est autre chose qu'un simple *lusus ingenii*, et l'auteur explique ces phénomènes par les lois de l'astrologie. D'après les taches qui se trouvent sur le nez, il détermine celles qui doivent exister sur le membre viril, parce qu'il suppose une harmonie parfaite entre les parties de la face et celles du corps. S'il se remarque une tache sur les joues, les lombes doivent en porter une semblable, qui sera d'autant plus rapprochée des parties génitales, que la première est aussi plus voisine du nez (3). Ensuite Settala prétend que les planètes ont de l'influence sur les forces du corps : le soleil agit sur la force vitale, la lune sur la force végétative, Mercure sur l'imagination, Vénus sur le désir, Mars sur l'aversion, Jupiter sur les forces naturelles, et Saturne sur la force retenante. La sphère vraie influe sur la volonté. Cette comparaison du macrocosme avec le microcosme est encore poussée plus loin dans la suite de l'ouvrage. Les lignes du visage et les rides du front, les organes des sens et les autres parties du corps sont comparés avec les sept planètes (4). C'est aussi

(1) *Fasti gymnas. Patav. vol. III. p.* 320.
(2) Tiraboschi, vol. VII. 2. p. 59.
(3) *Septal. de nævis, p.* 10. 11. *ad calc. ej. animadvers. et curat.*
(4) *Ib. p.* 15.

des étoiles que dépendent les impressions que nous appelons envies, et qui indiquent constamment une certaine disposition de l'état interne des organes (1).

Parmi les astrologues espagnols, je me contenterai de nommer Pierre de Peramado (2), et Manuel Ledesma (3).

Cependant le nombre fut très-considérable des médecins et des autres savans qui reconnurent le peu de fondement de l'astrologie, et opposèrent la raison à ce préjugé ridicule; mais il ne s'en trouva pas à beaucoup près autant que de défenseurs de cette science absurde, et ils ne purent acquérir sur la manière de voir du vulgaire, l'influence dont leurs adversaires étaient déjà en possession. Nous avons encore d'Euricius Cordus un poëme adressé à son fils Valérius, dans lequel il lui dépeint l'astrologie comme un art mensonger, et l'engage à se mettre en garde contre ses prestiges (4). Thomas Eraste qui, à la cour du comte de Henneberg, eut tant à souffrir de l'aversion que lui inspirait le charlatanisme astrologique, écrivit, comme un véritable péripatéticien, contre l'influence des astres sur les vertus des plantes (5). Dieu, dit-il, a créé les corps terrestres sans la coopération des forces ou des intelligences célestes, et les conserve aussi sans l'assistance de ces dernières. De plus, Eraste fait la remarque que toutes les plantes ont été créées avant les astres, de sorte que le firmament n'a pu leur communiquer aucune vertu, ni aucune forme substantielle. Les objections d'Henri Brucæus contre l'astrologie sont également

(1) *Septal. de nævis*, *p.* 32.

(2) *De elementis*, *temperamentis*, *spiritibus*, *facultatibus*, *conceptu*, *astrologiâ*, *in medicinâ necessariâ. in-fol. S. Lucar di Barramed.* 1576.

(3) *Apologia y defensa* etc., c'est-à-dire, Apologie de l'astrologie contre quelques médecins qui en disent du mal. in-fol. Valence, 1599.

(4) *Adami*, *p.* 26.

(5) *Smet. miscellan. med. lib. II. c.* 14. *p.* 83.

très-fondées. On les trouve rassemblées dans le même recueil (1). Si l'on admet, dit cet auteur, que les astres donnent naissance à tous les phénomènes sublunaires, et qu'ils influent sur les forces de l'âme et la moralité de l'homme, il est impossible alors de croire au libre arbitre ; nous sommes d'après cela esclaves du ciel, et personne n'est responsable de ses actions. François Valleriola ne s'attacha pas moins à dévoiler l'absurdité de l'astrologie. Il attribuait bien aux planètes et aux constellations une certaine influence sur la terre et l'atmosphère, mais il rejetait par de bonnes raisons celle qu'on leur accordait sur l'esprit humain (2). Aloysius Mundella blâme avec autant de force l'abus de l'astrologie, et l'usage où l'on est de regarder les vertus médicales des plantes comme la suite de l'action que les corps célestes exercent sur elles. Il fait voir (3) que Théodore Gaza a mal traduit Théophraste en rendant ἀὴρ par *cœlum*, tandis que le naturaliste grec entend parler de l'influence de l'air sur les propriétés des végétaux. Levinus Lemnius lui-même, quoiqu'il ne fût certainement point exempt de préjugés, restreint beaucoup le domaine de l'astrologie judiciaire, et préfère, lorsqu'il s'agit d'expliquer les forces des corps terrestres, avoir égard à leurs qualités élémentaires, plutôt que de prendre en considération les formes inconnues qu'ils pourraient avoir reçues des étoiles (4).

La dernière, mais la plus ruineuse et la plus dangereuse de toutes les branches de la magie et de la théosophie, celle dont il me reste maintenant à parler, est l'alchimie, ou la prétendue science qui ap-

(1) *Smet. miscellan. lib. IV. ep.* 5. *p.* 194.
(2) *Enarrat. med. lib. VI. p.* 776.
(3) *Epist. medic. p.* 4.
(4) *Lib. de astrolog. p.* 280: *ad calc. ej. similitud. parabol. bibl. in-12. Francof.* 1608.

prend à perfectionner les métaux imparfaits, et à les transmuer en or. Cet art misérable devint fort à la mode vers la fin du quinzième siècle et dans le cours du seizième. Les fabriques, les mines et les fonderies s'étaient multipliées à l'infini, et sans avoir aucune connaissance théorique, on y tentait une foule d'essais, qui avaient quelquefois des résultats utiles, ou au moins étonnans. Qu'on se figure la surprise d'un fondeur ignorant du quinzième siècle, qui, après avoir par hasard dissous du borax et de la crème de tartre ensemble, avoir mêlé cette dissolution avec du sublimé corrosif, et avoir fait sublimer le sel qui en résultait sur la surface d'une plaque d'argent, voyait cette dernière prendre l'aspect et la couleur de l'or! Il n'en fallait pas davantage pour faire croire qu'on avait découvert le grand secret, qu'on avait trouvé la pierre philosophale, et qu'on était sur le point de fabriquer l'or à volonté. En effet, on trouve dans la plupart et les plus anciens des ouvrages sur l'alchimie, que le borax, le tartre, le mercure et le sel marin sont des ingrédiens indispensables pour le grand œuvre. Cependant toutes les opérations n'avaient eu pour résultat que de procurer à l'argent une teinte jaune, que l'acide nitrique étendu d'eau faisait disparaître à l'instant même (1), ou bien s'il se manifestait réellement de l'or, c'était probablement une portion de ce métal qui s'était glissée à l'insu du préparateur : en un mot, ce dernier, ignorant la nature des substances dont il avait fait usage, croyait fermement avoir fait de l'or, et se remettait de suite au travail, sans être en état d'indiquer les moyens dont il se servait pour at-

(1) *Wiegleb's Untersuchung* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'alchimie, p. 338. — *Gren's Handbuch* etc., c'est-à-dire, Manuel de chimie, P. II. 2. § 2314. — C'est ce qu'a déjà démontré Smétius, *miscell. lib. XII. p.* 697, où l'on trouve un tableau fort exact des raisons pour et contre l'alchimie.

teindre son but, ni de dire pourquoi il les mettait en usage. L'alchimie paraît donc être restée pendant long-temps dans les mains d'ignorans fondeurs et fabricans ; mais le rétablissement de la philosophie des nouveaux platoniciens et celui des arts cabalistiques la fit ranger, comme on l'avait déjà fait autrefois, parmi les branches de la théosophie. Si la véritable école péripatéticienne avait continué de dominer, la chimère de la transmutation des métaux n'aurait jamais relevé la tête, car cette école enseignait qu'une espèce ne peut jamais se convertir en une autre (1), raison pour laquelle les vrais aristotéliciens furent toujours ennemis déclarés de l'alchimie ; mais le système des théosophes permettait d'expliquer les plus grandes absurdités, et la transmutation des métaux s'y rattachait étroitement. Les moines oisifs et les scolastiques ambulans se livrèrent, au commencement du seizième siècle, aux opérations alchimiques, de même qu'à l'horoscope et à toutes les sciences futiles (2), et cette circonstance, jointe à l'esprit de charlatanisme, les engagea aussi à prendre d'autres noms que les leurs, lorsqu'ils écrivaient des ouvrages. Cependant la plupart ne dévoilaient que verbalement une partie de leur science aux adeptes, abandonnant à ces der-

(1) Les partisans modernes de Paracelse cherchèrent cependant dans Aristote lui-même des preuves en faveur de la transmutation des métaux. Le philosophe de Stagyre (*Meteorolog. lib. III. f.* 157. *a.*) fait provenir tous les fossiles, le réalgar, le soufre et les ochres des vapeurs sèches. Les vapeurs humides et aqueuses engendrent les métaux fusibles. De là on conclut : *quæ generabilia sunt et corruptibilia ea et transmutabilia.* Voyez surtout *Libavii alchym. transmutator. defens.* 2. *contra Guibert. p.* 168. (*in-fol. Francof.* 1615). On imagina aussi le subterfuge ordinaire, *species in speciem non transit formaliter sed materialiter, ob principis materialis genericam communionem* : comme, par exemple, le chyle se transforme en sang. La forme du chyle n'est pas convertie en celle du sang ; mais la première disparaît, et la seconde est engendrée de nouveau. (*Libav. l. c. p.* 190.)

(2) *Rehkopf's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des écoles. P. I. p. 125.

niers le soin de découvrir le grand secret, après qu'ils se seraient livrés comme eux à des essais sans nombre et tous infructueux. Ordinairement ils entreprenaient de grands voyages dans l'Orient, parce que la tradition attribuait une sagesse surnaturelle aux anachorètes des monts Sinaï, Oreb et Athos ; ou bien ils se rendaient en Suède pour y examiner les montagnes d'aimant, et autres merveilles non moins illusoires (1). En réunissant toutes ces circonstances, on voit que la véritable histoire de l'alchimie doit demeurer à jamais ensevelie dans l'ombre du mystère, parce que les prétendus adeptes se firent constamment un cas de conscience de la tenir cachée dans une obscurité mystique et religieuse.

Une autre cause ne contribua pas moins efficacement à propager l'alchimie dans le seizième siècle : c'est le goût que les souverains avaient pour cet art chimérique. Les revenus des princes ne coulaient point alors de sources aussi abondantes et aussi riches qu'aujourd'hui, et lorsqu'on voulait entreprendre une guerre il fallait souvent recourir à des mesures extraordinaires. C'est pourquoi les monarques entretenaient des alchimistes qui devaient travailler pour eux, leur promettaient, il est vrai, des monts d'or, mais avaient presque tous l'adresse de leur soutirer de grosses sommes avec lesquelles ils prenaient la fuite. Ce genre de fourberie était déjà poussé si loin chez les Anglais au commencement du quinzième siècle, et on prenait si peu de précautions pour voiler l'astuce et la supercherie, qu'Henri IV rendit une loi très-sévère contre les alchimistes, et fut contraint de les déclarer tous imposteurs (2). Malgré cet édit, les fabricans d'or par-

(1) Comparez Moehsen, Vie de Thurneysser dans ses *Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire des sciences. in-4°. Berlin, 1783. p. 32.

(2) Wiegleb, p. 230.

vinrent à s'attirer une grande considération sous le règne du faible Henri VIII, et comme les revenus de l'État étaient épuisés par les pertes que la Pucelle d'Orléans avait fait éprouver aux Anglais, et par les guerres désastreuses de la rose rouge et de la rose blanche, les alchimistes eurent l'adresse de faire concevoir à la cour des espérances si flatteuses, que le roi concéda à plusieurs d'entre eux, parmi lesquels l'histoire nomme Fauceby, Kirkeby et Ragny, le privilége de fabriquer l'or et l'élixir de longue vie (1). L'empereur Rodolphe II n'était pas moins disposé en faveur de ces charlatans. Lui-même travaillait souvent dans le laboratoire, et pour se former une idée des dépenses qu'entraînaient ses opérations, il suffit de savoir qu'à sa mort on trouva jusqu'à dix-sept tonnes d'or dans son cabinet de chimie (2). Les alchimistes, à la cour des princes allemands, avaient le rang d'officiers du souverain. Chaque prince cherchait à enlever aux autres les fabricans d'or qu'ils possédaient, et auxquels on prodiguait des sommes immenses, ainsi qu'on peut s'en convaincre en parcourant l'ouvrage de Moehsen (3).

Comme les alchimistes des premiers siècles de l'Eglise s'attachèrent à interpoler les livres des anciens pour relever l'importance de leur art, ils abusèrent des noms célèbres de l'antiquité pour couvrir leurs supercheries sous ce voile respectable, et se donnèrent à eux-mêmes des noms de leur propre invention. Cet usage régna généralement aussi dans les quinzième et seizième siècles, et la mode s'en conserva même parmi les adeptes de l'ordre moderne des illuminés. Pour couvrir d'un prétexte

(1) *Henry, History* etc., c'est-à-dire, Histoire de la Grande-Bretagne, T. V. ch. 4. § 1. p. 413.

(2) *Boecler, memorabil. sæcul. XVI. p.* 674.

(3) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des sciences dans la Marche, p. 522.

plausible les cérémonies les plus absurdes et les fables les plus répugnantes au bon sens, on prétendit en retrouver des traces dans l'antiquité : on en attribua l'invention aux rois Hiram et Salomon, à Pythagore, à Hermès, à Zoroastre, à Hippocrate et à Démocrite. On publia dans le seizième siècle diverses éditions des livres faussement attribués à Hermès, à Démocrite et à Zoroastre, et qui traitent de l'art de fabriquer l'or. Les moines surtout écrivirent des ouvrages alchimiques, contenant les rêveries les plus bizarres exposées dans un style ampoulé, pieux et mystique, et en tête desquels ils placèrent hardiment les noms d'Hippocrate, de Galien, d'Avicennes, etc., se jouant ainsi de la crédulité du public. Ainsi Paracelse vit à Braunau « un livre long « de six palmes, large de trois et épais d'une et « demie, contenant les véritables Commentaires de « Galien et d'Avicennes. » D'après le même témoignage, un vieux bourgeois de Hambourg conservait les manuscrits originaux de Galien et d'Avicennes, écrits sur des écorces de poirier et sur des tables de cire (1). Lorsque Paracelse se fut attiré de nombreux prosélytes, cette fourberie donna lieu à l'opinion adoptée généralement, si ce n'est par les disciples des vraies écoles hippocratiques, que les principes des théosophes modernes étaient aussi anciens que le monde, et qu'Hippocrate, Galien, etc., avaient déjà enseigné par symboles dans leurs écrits les principes répandus par Paracelse et les rose-croix (2).

Au reste, l'histoire des anciens alchimistes étant hérissée de difficultés souvent insurmontables, je me sens hors d'état, malgré le désir que j'en éprouve, de donner à leur égard plus de renseignemens qu'on n'en trouve dans les historiens ordinaires. Sous le

(1) *Paracels. de pestilit. tr. I. p.* 338. (*Opera. in-fol. Strasb.* 1616.
(2) *Abrah. Seyler in Craton. epist, lib. VI. p.* 528.

nom de Basile Valentin nous possédons une foule d'ouvrages alchimiques, dont on assure que l'auteur, bénédictin du couvent de Saint-Pierre à Erford, vivait au commencement du quinzième siècle (1). En effet, vers le milieu du siècle, on avait déjà plusieurs écrits portant ce nom. Guainer dit que leur auteur, ne pouvant faire fortune avec son alchimie, résolut de s'adonner à la médecine, et découvrit plusieurs médicamens utiles (2). Cependant, depuis long-temps on présume que Basile Valentin est un nom emprunté (3), et que peut-être plusieurs alchimistes jugèrent prudent de s'en servir pour cacher le leur propre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le *char triomphal* date au moins du seizième siècle. En effet, le passage qui traite de la maladie siphilitique (4) est un témoignage trop équivoque pour faire croire que l'ouvrage parut à une époque plus ancienne (5). S'il m'est permis d'émettre mon sentiment à cet égard, j'avouerai que je regarde le char triomphal de l'antimoine comme une production de Paracelse ou de ses fidèles disciples, peut-être de Carrichter, de Thurneysser ou d'autres. On y voit régner partout la jactance théosophique de Paracelse. Comme ce dernier, Basile injurie les savans docteurs qui se livrent avec trop d'ardeur aux sciences vulgaires, et négligent ainsi la haute sagesse. Nous retrouvons à chaque instant le même mysticisme, et les fréquentes invocations que la cabale enseigne.

(1) *Gudenii Erfurtische* etc., c'est-à-dire, Histoire d'Erford. T. II. c. 21. p. 129.

(2) *Guainer. opus præclar. ad prax. tr. IX. c. 7. f.* 29. *a.*

(3) *Placcius catalog. pseudonym. p.* 159. — *Morhof. polyhist. lib. I. c.* 9. § 25. *p.* 91.

(4) *Theodori Kerkringii Anmerkungen* etc., c'est-à-dire, Annotations au char triomphal de l'antimoine de Basile Valentin. in-8o. Nuremberg, 1724. p. 50.

(5) Aussi Sennert dit-il (*de consens. et dissens. chimic. cum Galen. c.* 11. *p.* 224. *Opp. vol. I. in-fol. Lugd.* 1666) que Basile vivait à la fin du quinzième siècle.

L'auteur cherche dans tous les métaux et dans toutes les plantes des esprits élémentaires, de qui dépendent leurs vertus et leurs effets, qui ont une vie occulte, et qu'on peut attirer à volonté lorsqu'on s'entend avec Vulcain. Ce qu'il y a de remarquable, et même de caractéristique dans cet ouvrage, c'est que Basile recommande avec le plus grand sérieux de ne jamais dévoiler le secret, et qu'il rapporte plusieurs exemples de la vengeance effrayante que le diable tire de ceux qui commettent la moindre indiscrétion (1). Il distingue, à la manière des véritables cabalistes, ces esprits des démons de l'air, de la terre, de l'eau et du feu, lesquels sont doués d'intelligence (2). On ne doit pas chercher à s'enrichir par l'antimoine, mais il faut, en attirant au-dehors l'esprit élémentaire de ce métal, s'attacher à en préparer des médicamens, quoique par lui-même il soit un poison violent : le poison de la maladie est en effet chassé par cette substance vénéneuse, qui devient ainsi un remède des plus salutaires (3). Au reste, l'antimoine est de la même nature que le mercure, dont il diffère seulement parce qu'il contient plus de parties salines (4).

Les autres ouvrages chimiques de Basile Valentin (5) offrent aussi quelques traces d'une origine plus récente, mais renferment en même temps un grand nombre de découvertes importantes. On y trouve clairement indiquée la préparation du régule d'antimoine (6), du beurre d'antimoine (7), du pré-

(1) *Chymische* etc., c'est-à-dire, OEuvres chimiques, p. 752.
(2) *Triumph-Wagen*, c'est-à-dire, Char triomphal, p. 31.
(3) *Ib. p.* 41.
(4) *Ib. p.* 94.
(5) *Basilii Valentini Sæmmtliche* etc., c'est-à-dire, OEuvres complètes de chimie. in-8°. Hambourg, 1740.
(6) *Ib. p.* 402. 408.
(7) *Ib. p.* 421. 1075.

cipité rouge (1) et de l'alcali volatil fluor (2). L'auteur décrit fort bien le foie de soufre (3), le bismuth (4) et le sucre de Saturne (5). Il enseigne à préparer l'acide sulfurique avec le vitriol martial (6), et par la sublimation du soufre (7), l'acide nitrique, l'acide muriatique (8), l'eau régale (9) et l'éther sulfurique (10). Autant je suis peu disposé à attribuer ces découvertes à Valentin, autant il est facile d'entrevoir que la théosophie alchimique rendit d'éminens services à l'humanité, parce qu'elle conduisit d'une manière indirecte à la découverte de vérités intéressantes et de substances très-importantes. C'est là encore une nouvelle preuve de ce principe, dont tous ceux qui étudient l'histoire de l'esprit humain seront obligés d'admettre avec moi la justesse, que les écarts les plus grossiers de l'esprit sont entre les mains de la Providence d'excellens moyens pour parvenir aux fins les plus avantageuses et perfectionner le genre humain.

Parmi les alchimistes qui vécurent avant Paracelse, ou travaillèrent sans adopter son système, je range encore Quirinus Apollinaris, médecin de la cour à Bayreuth, qui florissait au commencement du seizième siècle. L'historien Enoch Widemann nous apprend qu'alternativement il languit dans la misère, et posséda de grandes richesses. Quelquefois il avait un cheval, mais souvent aussi il était obligé d'aller à pied, *prout artis alea ferebat* (11).

(1) *Basil. Valent. l. c. p.* 810.
(2) *Ib. p.* 991.
(3) *Ib. p.* 907.
(4) *Ib. p.* 347.
(5) *Ib. p.* 806.
(6) *Ib. p.* 765. 836.
(7) *Ib. p.* 429.
(8) *Ib. p.* 396. 1076.
(9) *Ib. p.* 720.
(10) *Ib.* 6. *p.* 881.
(11) *Mencken. script. rer. German. vol. III. p.* 740.

Isaac Hollandus doit encore trouver place ici. Ses ouvrages se trouvent dans le second volume du *Théâtre chimique*. Ordinairement on pense que ce nom appartient à deux personnages différens, appelés l'un Isaac, et l'autre Jean Isaac, et que ce dernier était fils de l'autre. Tous deux ont singulièrement perfectionné l'art de l'émailleur et celui de fabriquer les pierres gemmes artificielles. Ils ont le mérite d'avoir décrit leurs opérations avec un soin et une exactitude qui ne laissent rien à désirer. On dit, et, je pense, avec raison, que leurs travaux furent ceux dont Paracelse profita le plus (1).

Nicolas Barnaud, de Crest dans le Dauphiné, qui vécut à Genève et en Hollande, est un des plus célèbres alchimistes du siècle, et il passe pour avoir fabriqué des masses énormes d'or (2). Nous lisons dans le troisième volume du *Théâtre chimique* deux traités de lui sur une inscription énigmatique trouvée à Bologne, et sur le grand œuvre. Il a encore publié une collection d'ouvrages alchimiques (3).

Ewald ou Théobald de Hogheland ne s'est pas moins rendu célèbre par son habileté dans l'art de transmuer les métaux. Libavius nous a donné quelques renseignemens sur son compte (4).

Jean Aurelius Augurelli, de Rimini, fut, malgré son érudition, un partisan zélé de la théosophie. On prétend qu'ayant dédié son ouvrage au pape, le saint-père lui envoya une bourse de soie vide, pour qu'il la remplît d'or (5).

(1) *Adami. p.* 34.
(2) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la folie humaine. P. I. p. 71. — Comparez, *Libavii alchym. transmutator. defens.* 2. *contra Guibert. p.* 234. 250.
(3) *Quadriga aurifera. in*-4°. *Lugd. Bat.* 1599.
(4) *Appendix syntagm. arcan. p.* 268. (*in-fol. Francof.* 1615).
(5) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la folie humaine. P. I. p. 119. — Sa *Chrysopoea* se trouve dans le tome troisième du théâtre chimique.

Un des plus célèbres alchimistes du siècle, Michel Sendivogius, de Pologne, entreprit des voyages aux frais de Volsky, grand maréchal de la couronne, pour découvrir la pierre philosophale, et obtint d'un Anglais, nommé Alexandre Sidonius, le secret de la teinture. Il mourut dans une terre dont l'empereur Ferdinand II lui avait fait présent (1).

Möehsen parle (2) de plusieurs autres alchimistes qui périrent de mort violente. Jean-Baptiste Porta, que ses contemporains et même des auteurs plus modernes rangent parmi les fabricans d'or, ne me paraît pas devoir être confondu dans cette classe. Il ne faut que lire la préface du troisième livre de la magie naturelle, pour se convaincre qu'il était trop sincère pour s'abaisser jusqu'à ce genre de charlatanisme. Il condamne l'ineptie et l'impudence des alchimistes, et promet de ne faire connaître que des procédés et des remèdes utiles. Il propose plusieurs moyens pour donner une couleur d'or à l'argent, indique la manière de préparer l'arbre de Diane et de réduire les oxides métalliques, et parle des fleurs d'étain sous le nom d'esprit d'étain. En un mot, Porta n'émet aucune idée qui autorise à le regarder comme un alchimiste.

La théorie de toutes ces branches de la théosophie fut développée de la manière la plus circonstanciée par un homme que ses immenses connaissances, sa sagacité extraordinaire, sa grande liberté de pensée, et son style en général noble et relevé, placent au nombre des écrivains les plus justement célèbres du seizième siècle, mais auquel un goût décidé pour les paradoxes et le merveilleux, une

(1) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la folie humaine. P. VI. p. 76.

(2) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire des sciences, Vie de Thurneysser, p. 28.

crédulité enfantine, une superstition peu concevable, une vanité insupportable et une jactance sans exemple, attirèrent les sarcasmes et le mépris de ses contemporains et de la postérité; un homme enfin dont un écrivain marquant dit avec beaucoup de vérité: *Nemo eo sapientius desipuisse, nemo stultius sapuisse videtur.* Je veux parler de Jérôme Cardan, qui n'est pas moins important dans l'histoire de la philosophie et des mathématiques que dans celle de la médecine. Cet homme, auquel on ne peut refuser la justice de dire qu'il a rendu les plus éminens services à plusieurs branches des connaissances humaines, quoique dans bien des endroits ses ouvrages renferment des principes évidemment contraires à la saine raison, a lui-même écrit sa vie d'une manière fort singulière, et voici quelles en sont les circonstances les plus importantes (1). Du côté paternel, il descendait d'une famille noble milanaise, et naquit à Pavie en 1501 (2). Il rapporte, comme des faits remarquables, que son père discernait les objets également bien le jour et la nuit, avait son démon familier, et ne cohabitait jamais avec sa femme (3). De ce passage, et de ce que la faculté de Padoue refusa deux fois d'accorder la première dignité à notre Cardan, parce qu'il passait pour être le fruit d'un amour illégitime (4), on a prétendu pouvoir conclure qu'il était réellement le fils d'une

(1) *Cardan. de vitâ propriâ*, dans la première partie de ses OEuvres complètes qui ont paru à Lyon, en 1663, en dix volumes *in-fol.* — Comparez aussi Bayle, II. 71. — Nicéron, Mémoires, tom. X. p. 453. — *Magazin zur* etc., c'est-à-dire, Magasin de psycologie, tom. VI. 1. p. 99. — Tiraboschi, vol. VII. 1. p. 412.

(2) Dans le livre *de vit. propr. c. 2. p. 2*, on trouve la date M. D. VIII; mais cette date ne s'accorde pas avec celles qui suivent, et dans le livre *de consolat. lib. III, p.* 618. celle de 1501 est écrite en toutes lettres.

(3) *De vit. propr. c.* 2. 3. *p.* 2. *c.* 47. *p.* 44.

(4) *De consolat. lib. III. p.* 619.

femme de mauvaise vie (1); mais un autre passage (2) nous permet de conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, que sa mère se sépara de son père à cause d'une peste qui régnait à Pavie. Cependant, il est très-possible que les deux époux aient vécu dans une grande mésintelligence, car sa mère, étant enceinte de lui, tenta plusieurs fois de se faire avorter (3), et pendant son enfance et sa jeunesse, il fut traité fort rudement par son père (4). Peu de temps après sa naissance, il contracta la peste, guérit heureusement, mais fut bientôt atteint d'une hydropisie compliquée de flux hépatique, et, jusqu'à l'âge de huit ans, il essuya toutes les maladies possibles. Cet état valétudinaire continuel de son enfance nous donne en partie l'explication de son bizarre caractère, et de son imagination ardente et égarée. Jusqu'à dix-neuf ans, il servit de domestique à son père, qui l'accablait sans cesse de mauvais traitemens, mais qui, vaincu enfin par les prières de sa mère, l'envoya dans un gymnase, où il apprit avec beaucoup de peine les premiers élémens de la langue latine, de la grammaire et de la dialectique. La peste le priva de son père au moment où celui-ci commençait à prendre des sentimens plus doux à son égard. Cardan s'appliqua dès-lors avec beaucoup d'assiduité à la médecine, à la philosophie et aux mathématiques, soutint des disputes dans sa vingt et unième année, et démontra publiquement les élémens d'Euclide. A l'âge de vingt-trois ans, il se rendit à Padoue, où les étudians le choisirent pour leur recteur; mais son indigence l'empêcha d'étudier avec autant d'application qu'il l'aurait désiré. Il s'adonna

(1) La Mothe le Vayer, tom. XI, lettr. 63. p. 38. — Bayle, *l. c.*

(2) *De consolat. lib. III. p.* 618.

(3) *De vit. propr. c.* 2. *p.* 2.

(4) *De consolat. l. c.*

au jeu d'échecs, où il acquit assez d'habileté pour pouvoir subvenir à ses dépenses, et écrire la règle du jeu. A vingt-quatre ans, il prit le titre de docteur. La peste qui ravageait Pavie et Milan, et la guerre civile, l'obligèrent de partir pour Sacco, petite ville située entre Padoue et Venise. Là il exerça l'art de guérir, et sa pratique le mit à même de nourrir sa famille. Ensuite il se rendit à Gallareato, près de Milan, où il passa plusieurs années de sa vie dans la plus grande misère. En 1534, on le nomma professeur de mathématiques à Milan; mais il ne conserva cette place que deux années, au bout duquel temps il alla à Plaisance. En 1543, il revint à Milan, et pendant les sept années suivantes il vécut alternativement dans cette ville et dans celle de Pavie. Hamilton, archevêque de Saint-André en Écosse, le fit appeler en 1550 pour qu'il le guérît d'un asthme opiniâtre et chronique. Ce voyage contribua beaucoup à accroître sa réputation, et, après son retour, il habita successivement Pavie, Milan et Bologne. Il passa plusieurs années dans cette dernière ville, mais ses créanciers l'y retinrent six mois en prison. Enfin, il partit pour Rome, où le pape lui accorda une pension, et où il mourut en 1576.

Malgré les contradictions dont ses ouvrages sont remplis, on peut assurer que pendant sa jeunesse Cardan fut le plus superstitieux de tous les écrivains du siècle, celui qui aima le plus les paradoxes, et celui qui défendit avec le plus de chaleur toutes les espèces de théosophie et de magie (1). Il attribue aux constellations qui l'ont vu naître tous les défauts de son caractère, et même tous les vices qu'on lui reproche. Comme Vénus, Mercure et Jupiter régnaient le jour de sa naissance, il a dû être un homme inconstant,

(1) *Naudæi judic. de Cardano*, dans la première partie des Œuvres complètes.

envieux, artificieux, lascif et calomniateur, incapable de garder un secret, d'oublier une injure et de respecter la religion. C'est aussi son horoscope qu'il accuse de l'impuissance dont il fut atteint pendant plusieurs années. Il avait même établi l'horoscope du Christ, et attribué les vertus ainsi que les actions du Rédempteur à l'influence des constellations sous lesquelles il naquit (1). Suivant qu'on grave un cachet sous telle ou telle constellation, il procure aussi telle ou telle qualité à celui qui le porte (2). Nous avons une preuve de ses préjugés dans l'explication qu'il nous donne des phénomènes morbides d'après les astres, et dans l'application qu'il fait de l'astrologie aux méthodes curatives, car il prétend qu'on doit régler l'emploi des purgatifs et de la saignée d'après les phases de la lune (3). Les prières adressées à la mère de Dieu, le premier avril à huit heures du matin, jouissent d'une efficacité particulière, et sont exaucées de préférence à toutes les autres (4). Cardan raconte fort au long dans une foule d'endroits les songes significatifs dans lesquels il a eu des relations avec Dieu lui-même ou avec les démons (5). Comme son père, et de même que Socrate, Plotin, Synésius, Dion et Flavius Josèphe, il avait son génie familier, qui se faisait connaître à lui par une infinité de marques évidentes (6). Il attribue le pouvoir divinatoire à l'influence des démons et des constellations (7). Il assure (8) avoir été souvent atteint d'un amour *héroïque* si violent, qu'il

(1) Bayle, II, 54.
(2) *De rer. varietat. lib. XVI. c.* 89. *p.* 307. (*Opp. vol. III.*)
(3) *Contradicent. med. lib. IV. c.* 1. *p.* 685. (*Opp. vol. VI.*) — *De method. med. S.* 1. *c.* 24. *p.* 211. (*Opp. vol. VII.*)
(4) *De vit. prop. c.* 36. *p.* 28.
(5) *Ib. c.* 37. *p.* 29. — *De rer. variet. lib. XVI. c.* 93. *p.* 335.
(6) *De vit. prop. c.* 47. *p.* 44. — *De rer. variet. l. c.*
(7) *De rer. variet. lib. XIII. c.* 63. *p.* 269.
(8) *Ib. lib. VIII. c.* 43. *p.* 160. — *De vit. propr. c.* 7. *p.* 6.

éprouvait le désir de s'arracher lui-même la vie. Il prétend qu'il pouvait à volonté tomber dans une extase pendant laquelle il voyait et entendait tout ce qui lui plaisait, et découvrait même l'avenir, car les signes des événemens futurs se peignaient sur les ongles de ses doigts. Enfin il nous apprend qu'il ne pouvait point vivre sans douleur, parce que, dès qu'il n'en éprouvait pas, il tombait dans une agitation insupportable, et se voyait contraint de se mordre les lèvres ou de se piquer les bras pour faire naître en lui une sensation douloureuse. La bizarrerie de son caractère éclate aussi dans l'amour excessif qu'il se porte à soi-même, et dans le ridicule usage où il est de toujours parler de lui. Non-seulement il a l'audace de dire qu'on ne voit paraître un grand médecin que tous les mille ans, et qu'il est le septième depuis la création du monde (1), mais encore il entretient à chaque instant le public de ce qui le concerne personnellement, vante en plusieurs endroits le succès avec lequel il a guéri, comme par miracle, des maladies désespérées, exalte le talent qu'il a dans les disputes de réduire tous ses adversaires au silence (2), raconte toutes ses anecdotes galantes (3), décrit son canif, et dit combien lui a coûté son écritoire (4). Naudé excuse parfaitement toutes ces extravagances en les mettant sur le compte de la pauvreté de Cardan, qui l'engageait à entasser une foule de choses paradoxales et singulières pour augmenter le volume de ses ouvrages et en assurer le débit.

D'un autre côté, on ne saurait diconvenir que fort souvent Cardan donne des preuves si évidentes de son dégoût pour tous les préjugés, qu'il est im-

(1) *Tomasini, elog. vol. I. p.* 415.
(2) *De vit. propr. c.* 12. *p.* 9. *c.* 40. *p.* 32. — *De meth. med. sect. III. c.* 15. *p.* 256.
(3) *De vit. propr. c.* 8. *p.* 6.
(4) *Ib. c.* 18. *p.* 14. — *De rer. variet. lib. XIII. c.* 64. *p.* 256.

possible de ne pas le croire sincère. Il dit expressément, que, d'après les principes de l'astrologie, il n'aurait pas dû vivre au-delà de quarante ans, et que, par conséquent, cette science l'a induit en erreur (1). Il assure n'avoir jamais estimé ou pratiqué la chiromancie, l'art de préparer les poisons, la chimie, et encore moins la magie (2). Il blâme ceux qui attribuent à certains mots ou caractères le pouvoir surnaturel de dompter les esprits (3): cependant ailleurs il enseigne la manière de s'en servir. Il rejette les préjugés régnans à l'égard de l'extraction des verrues (4), et regarde même les fantômes et les spectres comme les fruits d'une imagination exaltée (5). Il pense que tous les signes ou miracles annonçant l'apparition de la peste tiennent au dérangement des facultés intellectuelles des personnes mélancoliques (6). Quelle inconséquence dans la manière de voir d'un homme qui s'accorde si peu avec lui-même! Quelle incertitude continuelle dans ses idées, puisqu'il émet avec la même franchise et la même conviction, des sentimens aussi contraires!

Dans ses principes sur la théorie de la physique générale, Cardan cherche autant que possible à développer les dogmes des nouveaux platoniciens, et à les concilier avec sa propre philosophie. Il admet pour base de toute sa physique l'idée d'une sympathie générale qui règne entre les corps célestes et les parties du corps humain. Ici nous trouvons l'application des échelles cabalistiques à la théorie médicale. Le soleil est en harmonie avec le cœur et l'air, la

(1) *De vit. propr. c.* 10. *p.* 8.

(2) *Ib. c.* 39. *p.* 31.

(3) *De secret. c.* 20. *p.* 548. (*Opp. vol. II.*)

(4) *De rer. variet. lib. VIII. c.* 46. *p.* 173.

(5) *Ib. p.* 168.

(6) *De venen. c.* 9. *p.* 288. (*Opp. vol. VII.*)

lune avec les humeurs du corps et l'eau. De même il existe une sympathie entre deux frères, quelle que soit la distance qui les sépare l'un de l'autre (1). Cardan exclut le feu du nombre des élémens, parce qu'il est constamment volatilisé et qu'il contribue plutôt à détruire qu'à engendrer les corps. Tout naît de la matière de l'eau et de la terre, par l'intermède de la chaleur céleste. Il n'existe réellement que deux qualités, la chaude et l'humide : la première est la cause formelle, et la seconde, la cause matérielle de la production de tous les corps. Tous les corps organisés sont animés, de sorte qu'il n'y a point de principe auquel on puisse donner le nom de Nature (2). Tout est régi par l'influence des propriétés des nombres, dont on doit principalement se servir pour expliquer l'effet des constellations (3). Cardan défend l'opinion que les animaux imparfaits sont le produit de la putréfaction, et soutient même qu'il n'y a pas de putrescence qui ne donne naissance à quelque chose. Mais les animaux engendrés de cette manière sont imparfaits, parce que dans un aussi court espace de temps rien de parfait ne saurait se former (4). Il me semble que toutes ces assertions sont en contradiction avec un autre passage (5), où Cardan fait provenir le castor, le lièvre et la gazelle, de la putréfaction des eaux stagnantes. On voit clairement qu'il ne laisse échapper aucune occasion d'avancer quelque paradoxe ou quelque idée singulière. Du reste, on remarque l'observation d'un homme dont les cheveux étaient entourés d'une flamme électrique (6),

(1) *De rer. variet. lib. I. c. 1. p. 3.*
(2) *De vit. propr. c. 44. p. 39. — De subtil. lib. II. p. 385. (Opp. vol. III.)*
(3) *De vit. propr. l. c.*
(4) *De subtil. lib. II. p. 388. lib. IX. p. 508.*
(5) *Contradic. med. lib. II. tr. 6. c. 18. p. 654.*
(6) *De rer. variet. lib. VIII. c. 43. p. 163.*

et la description d'un pyrophore qui se prépare avec le sang humain (1). Nous lisons aussi un passage assez intéressant sur l'illusion d'optique qui fait voir sur la terre l'image de la surface de la mer (2).

Quant à la théorie médicale de Cardan, nous retrouvons à cet égard les mêmes inconséquences qui rendent si difficile d'exposer ses véritables idées. Cependant on doit convenir qu'il avait secoué les chaînes de l'ancien système galénique autant que le pouvait faire un médecin italien du seizième siècle. Combien est sage, par exemple, le jugement qu'il porte sur les signes de l'urine, puisque tout en les croyant fort certains, il s'écarte de Galien et d'Avicennes! Il apprécie très-bien ceux de l'urine noire (3), et reproche en même temps à Galien de n'avoir point connu l'art d'observer (4). Il prétend, contre le médecin de Pergame, que le sédiment de l'urine n'est pas, à proprement parler, le produit immédiat de la coction (5), et contredit l'ancienne théorie, en disant que la coction peut survenir au début même d'une maladie aiguë (6). On regrette cependant que Cardan, de son propre aveu, se soit aussi peu occupé de l'anatomie (7), quoique dans plusieurs endroits il en recommande beaucoup l'étude (8). En effet, s'il avait eu des connaissances plus étendues dans cette science, il aurait pu se prononcer d'une manière plus décisive sur certains objets de la théorie, et ne se serait pas rendu cou-

(1) *De subtil. lib. XVIII. p.* 647.
(2) *De rer. variet. lib. VIII. c.* 41. *p.* 155. — Comparez, *Büsch, tract. duo optic. p.* 17. — Wetterling dans *Stockholmiska* etc., c'est-à-dire, Mémoires de l'académie de Stockholm, an. 1788. janv. p. 12.
(3) *De urin. c.* 39. *p.* 140.
(4) *Ib. c.* 6. *p.* 113.
(5) *Ib. c.* 17. *p.* 121.
(6) *Contradic. med. lib. II. tr.* 5. *c.* 14. *p.* 582.
(7) *De vit. propr. c.* 39. *p.* 31.
(8) *De meth. med. S.* 1. *c.* 89. *p.* 258.

pable de plusieurs inconséquences. Entre autres, il soutient que le cœur ne reçoit pas un seul nerf. Il prétend qu'Averrhoës n'a placé l'origine des nerfs dans cet organe, que parce qu'il s'est laissé induire en erreur par ses flocons blancs, et par sa substance analogue à celle des nerfs (1). Ailleurs il se prononce en faveur de la sensibilité du cœur, en admettant trois facultés sensitives différentes : la première complète, résultat de l'influence des nerfs, faible par conséquent à la superficie du cœur, mais entièrement nulle dans son intérieur; la seconde incomplète, n'ayant lieu que dans l'état morbide, ou dans les tendons et les ligamens, qui, pendant la santé, sont dépourvus de toute sensibilité; la troisième enfin, siégeant dans l'âme elle-même, et à laquelle le cœur, source de la vie, prend aussi une part très-active (2). Il juge fort exactement l'idée que les différentes forces de l'âme résident dans les diverses parties du cerveau : cette opinion, dit-il, est dénuée de vraisemblance, et elle n'influe en rien sur le traitement (3). Les fibres des muscles et des vaisseaux n'attirent point, mais sont formées par attraction (4). On remarque que Cardan avait connaissance de la découverte de Fallope, mais qu'il ne l'a pas bien comprise. Il ne regarde la putréfaction de l'air comme la cause des maladies contagieuses, qu'autant que les vapeurs contenues dans l'atmosphère viennent à s'altérer (5). En outre, il prétend que le mucus qui s'écoule par le nez et la bouche ne provient pas toujours immédiatement de la tête, mais que très-souvent il est produit par les organes sécrétoires du nez et de la bouche (6), de sorte qu'il

(1) *Contradic. med. lib. II. tr. I. c.* 4. *p.* 443.
(2) *Ib. lib. I. tr.* 5. *c.* 1. *p.* 378. *lib. VI. c.* 54. *p.* 805.
(3) *Ib. lib. III. c.* 17. *p.* 667.
(4) *Ib. lib. IV. c.* 18. *p.* 697.
(5) *Ib. lib. II. tr.* 1. *c.* 12. *p.* 456.
(6) *Ib. c.* 15. *p.* 457.

a réellement soupçonné la grande vérité si bien démontrée par Conrad Victor Schneider. Les mucosités se développent hors des vaisseaux, qui les pompent ensuite, au lieu que les autres humeurs naissent dans ces organes, et sont exhalées par eux dans le tissu cellulaire (1). Il n'est pas rare que le mucus non salé se convertisse en bile, et le mucus salé en atrabile (2). Outre les espèces de biles citées par Galien, il en existe encore une infinité d'autres (3). La fièvre putride provient de l'échauffement du sang et de l'altération des humeurs qui s'en séparent, car ce fluide lui-même ne saurait jamais tomber en putréfaction (4). Le sang est préparé imparfaitement dans le foie, et parfaitement dans le cœur (5). Souvent, après avoir observé tous les signes de la phthisie pendant la vie, on a trouvé dans les cadavres les poumons entièrement sains, ou garnis seulement d'un très-petit nombre de légers tubercules (6). Cardan a vu l'épilepsie dégénérer en mélancolie (7).

Il rapporte ses autres observations de manière à faire voir qu'il n'avait d'autre but que de satisfaire sa vanité. Ainsi, parmi douze médecins, lui seul parvint à découvrir la maladie d'une certaine comtesse qui était atteinte d'hydropisie de l'utérus, et que tous ses confrères croyaient être enceinte (8). Se trouvant une fois chez un malade avec différens autres praticiens, il déclara que l'affection était un opisthotonos, et chacun se récria sur la dissonance de ce nom barbare : il guérit parfaitement la personne par le mithridate et les frictions avec l'huile de ca-

(1) *Contradic. med. tr.* 2. *c.* 14. *p.* 495.
(2) *Ib. tr.* 3. *c.* 11. *p.* 511.
(3) *Ib. c.* 12. *p.* 512.
(4) *Ib. lib. IV. c.* 6. *p.* 688. *c.* 25. *p.* 706.
(5) *Ib. lib. VIII. c.* 5. *p.* 843.
(6) *De causs. sign. et loc. morb. p.* 95.
(7) *Comment. in libr. de aliment. lect.* 44. *p.* 452.
(8) *De causs. sign. et loc. morb. p.* 105.

momille (1). Il termina fort heureusement la cure de plusieurs lépreux et phthisiques (2). Dans cette dernière affection, il se servait d'acide sulfurique étendu d'eau, de racine d'iris de Florence, de bol d'Arménie, de sucre de rose et de sirop de capillaire (3). Lui-même fut atteint, à Gallareato, d'un diabétès pendant la durée duquel il évacua journellement cent onces d'urine (4). Il cite l'observation d'une autre personne affectée de cette maladie, et qui rendait par jour trente-six livres d'urine, quoiqu'elle ne prît que sept livres pesant de boissons et d'alimens (5). Les seins d'une jeune fille qui n'est point enceinte peuvent fournir du lait, quand on les fustige avec des orties (6). On remarque sa théorie des effets généraux que produisent les bains (7), et l'ardeur avec laquelle il combat l'ancienne indication galénique, *contraria contrariis opponenda*. Il fait voir que cette règle n'est point susceptible d'une application générale, puisque, par exemple, on peut guérir la diarrhée par les purgatifs (8). Il s'élève contre l'ancien préjugé qui défendait de donner du vin aux personnes atteintes de la fièvre (9), et blâme l'usage des eaux distillées qui n'ont ni goût, ni odeur : car non-seulement elles sont inutiles, puisqu'elles ne possèdent aucune propriété dominante, mais encore elles peuvent nuire par les particules métalliques dont elles sont imprégnées, et qui se détachent des vaisseaux où on les distille (10). On

(1) *De meth. med. S. III. c.* 15. *p.* 256.
(2) *De vit. propr. c.* 44. *p.* 40. — *De meth. med. S. III.* 1. *p.* 253. 4. *p.* 254.
(3) *De meth. med. S. I. c.* 65. *p.* 226.
(4) *De rer. variet. lib. VIII. c.* 43. *p.* 163.
(5) *Ib. c.* 46. *p.* 168.
(6) *Ib. c.* 43. *p.* 164.
(7) *Contradict. med. lib. II. tr.* 5. *c.* 3. *p.* 538.
(8) *Ib. c.* 8. *p.* 559.
(9) *De meth. med. S. I. c.* 6. *p.* 204.
(10) *Ib. c.* 12. *p.* 207.

a tort d'administrer de légers laxatifs au début de toutes les maladies aiguës, et de différer trop longtemps la saignée dans ces affections, car cette opération est un des moyens les plus nécessaires pour modérer l'afflux trop considérable des humeurs (1). Cardan range au nombre des préjugés nuisibles celui de croire qu'il faut toujours donner des purgatifs après le plus haut période de la maladie, et que la saignée est dangereuse pendant l'écoulement des menstrues (2). On doit s'abstenir de la paracentèse dans toutes les hydropisies causées par une affection du foie, lorsqu'on n'a encore point eu recours à d'autres moyens, et que la congestion s'est manifestée insensiblement (3). Vers la fin de presque toutes les fièvres, il emploie les bains tièdes, et je pense que cette coutume est, généralement parlant, bonne et utile (4). La saignée et les vésicatoires ne conviennent point dans toutes les apoplexies (5).

Je supprime bien des détails pour ne pas devenir trop prolixe, et je me contenterai de dire encore que les commentaires de Cardan sur Hippocrate, loin d'être mauvais, sont au contraire fort estimables, et que la seule raison pour laquelle les vrais médecins hippocratiques en parlent toujours d'une manière désavantageuse, c'est qu'on y trouve peu de traces d'un attachement servile aux dogmes des anciens Grecs.

(1) *De meth. med. S. 1. c.* 16. 17. *p.* 208.
(2) *Ib. c.* 20. *p.* 209. *c.* 63. *p.* 225.
(3) *Ib. c.* 98. *p.* 245.
(4) *Ib. c.* 92. *p.* 241.
(5) *Ib. c.* 97. *p.* 244.

CHAPITRE SECOND.

Vie et opinions de Paracelse.

Jusqu'ici nous avons porté nos regards sur l'extension que la théosophie et toutes les sciences occultes qui en dépendent prirent au commencement du seizième siècle, et parcouru les principaux écrivains qui contribuèrent à en répandre le goût. En considérant l'homme que je vais maintenant essayer de faire connaître à mes lecteurs, on ne doit jamais perdre de vue l'esprit dominant du siècle où il vivait, sans quoi on court le danger de porter un faux jugement sur son compte. S'il m'est permis de me prononcer au sujet de la réforme opérée par Paracelse, je dirai que le but principal de ses écrits paraît être de populariser la cabale, et de l'unir à la médecine par les liens les plus étroits. Gonthier d'Andernach, qui certainement était initié dans tous les dogmes de son système, confirme le jugement que je porte par un passage remarquable (1), où, après avoir développé les causes pour lesquelles Paracelse abandonna les anciens, il ajoute que le célèbre Allemand écrivit plutôt pour le peuple que pour les savans, et qu'il introduisit la cabale en médecine, parce qu'elle dispensait d'étudier les langues et les autres sciences. Paracelse lui-même prédit que sa pratique sera confirmée par des signes et des miracles, en sorte que les artisans et le commun du peuple pourront la concevoir (2).

(1) *Guinther. Andernac. de medicin. veter. et nova, dial. II. p. 30. Maluit vulgo potius quàm probis viris inservire.* — Comparez *Ad. de Bodenstein onomast. p.* 411.

(2) *Paracels. de tinctur. physic. p.* 921.

La vie de cet homme extraordinaire n'est pas moins obscure et moins contradictoirement racontée par les différens historiens que celle de la plupart des alchimistes et des théosophes du siècle. Peu d'hommes ont été, d'un côté, l'objet d'éloges aussi extraordinaires, et de l'autre, celui d'un mépris aussi profond, que ce père des chimistes et des enthousiastes modernes. Lorsque, sans égard au sentiment des anciens écrivains, on considère le mépris avec lequel le traitent Zimmermann (1) et Girtanner (2), et qu'on lit ensuite les louanges que lui prodiguent Hemmann (3), Hensler (4) et de Murr (5), on ne sait réellement plus à quoi s'en tenir, et on forme naturellement le même vœu que le Clerc (6), Hensler (7) et un autre savant non moins estimable (8), celui de voir quelqu'un se consacrer à écrire sans partialité l'histoire de cet homme singulier et excentrique.

Quoiqu'il se donne à lui-même les noms de Philippe-Auréole-Théophraste Bombast de Hohenheim, Haller prétend, d'après le témoignage de Laurent Zollweger, bailli d'Appenzell (9), qu'il s'appelait réellement Hœchener (10), et qu'il était natif de

(1) De l'expérience, tom. II. c. 4.

(2) *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité des maladies vénériennes, tom. II. p. 79.

(3) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Mémoires médico-chirurgicaux. in-8°. Berlin, 1778, p. 19.

(4) *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la siphilis, p. 127.

(5) *Neues* etc., c'est-à dire, Nouveau journal des arts et de la littérature, P. II. p. 179.

(6) Histoire de la médecine, p. 804. « Ce n'est pas une chose aisée « de donner le précis de ce système, à cause de l'obscurité qu'il a par- « tout affectée, et parce qu'il se contredit souvent. Cependant il sera « nécessaire que celui qui continuera l'histoire de la médecine tâche de « surmonter ces difficultés. »

(7) *L. c. p.* 129.

(8) *Deutscher* etc., c'est-à-dire, Mercure allemand, 1776. juillet, p. 85.

(9) *Bibl. med. pract. vol. II. p.* 2.

(10) Murr paraît regarder ce mot comme une faute d'impression au lieu de Hohenheim; mais son opinion est combattue par la correction étonnante qui règne dans toute la bibliothèque de Haller.

Gaiss, dans le canton d'Appenzell. Cependant cette assertion est détruite par deux de ses contemporains, et par ce qu'il dit lui-même. Eraste, son ennemi juré, lui reproche d'abord de s'être fait passer faussement pour un rejeton de la noble famille de Hohenheim, assure que dans l'endroit il n'existe point de maison qui porte ce nom, et ajoute que, d'après des conjectures très-plausibles, Paracelse était sorti de la lie du peuple (1). Mais il est certain que la passion seule a pu dicter ces paroles d'Eraste; car, quelle aurait pu être l'intention de Paracelse en disant constamment qu'il était natif d'Einsideln, à deux milles de Zurich (2)? En outre, il existait réellement une famille noble fort célèbre portant le nom de Bombast de Hohenheim, et dont Schenk cite l'un des membres (3). Le testament de Paracelse, que Michel Toxites fit imprimer, et qui présente un trop grand caractère d'authenticité pour qu'on puisse le soupçonner apocryphe (4), renferme les preuves les plus lumineuses de la véracité de ses assertions. On y trouve la quittance d'un certain Pierre Wesener, qui s'y donne le titre d'intendant de l'abbaye d'Einsideln, et par laquelle il reconnaît avoir reçu des parens de Paracelse la somme de dix florins que ce dernier lui avait léguée. Wesener, dans cette quittance, appelle le testateur son *cher cousin*. La même pièce nous apprend que la mère de Paracelse avait la surveillance de l'hospice de l'abbaye d'Einsideln (5). Son père se nommait Guillaume Bombast de Hohen-

(1) *Erast. disputat. de medicinâ novâ Paracelsi*, *in-4°. Basil.* 1572. *P. I. p.* 237.

(2) J'ignore sur quoi se fonde Schroekh (*Lebensbeschreibung* etc., c'est-à-dire, Vie des hommes illustres), quand il dit que Paracelse naquit à Hundweil.

(3) *Observat. lib. I. p.* 15.

(4) *Testamentum Paracelsi. in-*8°. 1574. — Voyez aussi Murr, dans le *Neues Journal* etc., c'est-à-dire, Nouveau journal. P. II. p. 264.

(5) Murr, *l. c.* p. 183. 276.

heim, et il était propre parent de George Bombast de Hohenheim, qui devint par la suite grand-maître de l'ordre des Johannites. Ce fait est attesté non-seulement par Paracelse lui-même (1), mais encore par Michel Toxites, et par le magistrat de Villach en Carinthie (2). En effet, Guillaume de Hohenheim s'était établi dans cette ville pour y exercer la médecine; et son fils, dans une épître dédicatoire, remercie les Etats de Carinthie de toutes les bontés dont ils ont honoré son père (3).

Comme l'éducation première et l'instruction qu'un homme a reçue pendant sa jeunesse sont ordinairement les véritables sources d'après lesquelles on peut expliquer son caractère, ses talens et ses goûts, il est très-intéressant de savoir où et comment Paracelse fut élevé. De toutes les recherches que j'ai faites, il résulte que cet homme extraordinaire passa sa jeunesse comme avaient coutume de le faire les scolastiques ambulans d'alors, c'est-à-dire, qu'il erra de pays en pays, prédisant l'avenir d'après les astres et les lignes de la main, évoquant les morts, et répétant toutes les opérations chimiques qu'il avait apprises des fondeurs et des alchimistes (4). Il fut redevable de son initiation dans l'alchimie, l'astrologie et la médecine, à son père, qui s'était beaucoup adonné à ces trois

(1) Grande chirurgie, tom. II. tr. 3. p. 101. — Eraste raconte (*disp. de medic. Paracels. I. p.* 237) qu'il fut châtré à l'âge de trois ans; d'autres disent qu'il perdit sa virilité par suite de la morsure d'un cochon. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait pas de barbe, et qu'il détestait les femmes. (Voy Murr, *l. c.* P. II. p. 182.)

(2) *Testament. Paracels.* — Murr, *l. c.* p. 262.

(3) *Chronica* etc., c'est-à-dire, Chronique de Carinthie, p. 248.

(4) *Conr. Gesner. epistol. medic. lib. I. f.* 1. *b.* — Murr nie, ou au moins doute que Paracelse ait été scolastique ambulant, parce qu'il dit du mal de ces vagabonds. Mais il faut connaître les mœurs du temps pour trouver l'assertion de Gesner vraisemblable. (*Ruhkopf's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des écoles et de l'instruction publique en Allemagne, p. 129.) Luther lui-même fut dans sa jeunesse un scolastique ambulant: cependant il s'élève avec raison contre ce pernicieux usage. (Ruhkopfs, *l. c.* p. 122.)

sciences, et à différens ecclésiastiques, parmi lesquels il cite principalement Tritheim, abbé de Spanheim, et les évêques Scheit de Stettgach, Erhart de Laventall, Nicolas de Hippon et Mathieu Schacht (1). Il fit aussi plusieurs campagnes en qualité de chirurgien militaire, car il dit avoir guéri beaucoup de malades dans les Pays-Bas, les États de Rome, le royaume de Naples, et pendant les guerres contre les Vénitiens, les Danois et les Hollandais (2).

Plusieurs écrivains doutent qu'il ait jamais fréquenté les hautes écoles. En effet, quand on considère combien il est ignorant dans toutes les connaissances qu'on peut y puiser, et combien il se plaît à répéter avec emphase que le médecin doit tenir toute sa science de Dieu; quand on le voit avouer lui-même que les médecins lui reprochent de n'avoir jamais fréquenté leurs écoles (3); il faut réellement croire qu'il s'arrogea sans droit le titre de docteur, et tel est le sentiment de Smetius (4). Cependant, si on peut ajouter foi à ses récits, il est impossible de douter qu'il n'ait étudié dans les académies, car il assure expressément avoir visité les universités d'Allemagne, de France et d'Italie (5): ailleurs, il dit avoir fait l'ornement des écoles (6); enfin, il parle même (7) du serment qu'il fut obligé de prêter en prenant ses grades. Mais où, quand et combien de temps a-t-il étudié? Ce sont là des questions dont ni lui, ni ses disciples, ni ses biographes, ne nous donnent la solution. Il faut, au reste, que Paracelse ait consacré bien peu d'attention à ses études, puisqu'il

(1) Paracelse, grande chirurgie, tom. II. tr. 3. p. 101.
(2) Préface du livre d'hôpital, p. 310.
(3) Préface du livre *Paragranum*, p. 198. — Voyez aussi *de podagricis*, *lib. I. p.* 566.
(4) *Miscellan. med. lib. XII. p.* 684.
(5) Préface de la grande chirurgie.
(6) Préface du livre d'hôpital, p. 310.
(7) Sixième apologie, p. 261.

ignorait jusqu'aux premiers élémens des connaissances les plus vulgaires; mais il travailla long-temps chez le riche Sigismond Fugger de Schwatz, pour apprendre de lui le secret du grand œuvre (1).

Il nous donne beaucoup plus de détails sur les voyages que, suivant l'usage des alchimistes du temps, il entreprit dans les montagnes de la Bohême, l'Orient, et la Suède, pour voir les travaux des mineurs, se faire initier dans les mystères des adeptes orientaux, enfin observer les merveilles de la nature et la célèbre montagne d'aimant. Dans la préface de sa grande Chirurgie, il dit avoir parcouru l'Espagne, le Portugal, la Prusse, la Pologne et la Transylvanie, où non-seulement il profita des lumières des médecins avec lesquels il entretenait des relations, mais encore recueillit les connaissances de toutes les vieilles femmes, des bourreaux, des Czingares et des magiciens (2). Il passa plusieurs années en Hongrie, et raconte qu'à Weissenbourg, en Croatie, et à Stockholm, il apprit de plusieurs vieilles femmes la préparation de diverses boissons propres à guérir les plaies (3). Si nous devons en croire les bruits publics, Paracelse avait voyagé en Egypte, et même en Tartarie, et il accompagna le fils du Kan des Tartares à Constantinople pour apprendre le secret de la teinture, de Trismosin qui habitait cette capitale. Je ne prétends point garantir l'exactitude de cette tradition, mais il est possible qu'elle soit fondée. D'après tous les détails dans lesquels je viens d'entrer, on voit combien il lui restait peu de temps pour s'adonner à la lecture. Lui-même assure (4) que, dans l'espace de dix ans, il n'ouvrit pas un seul livre, et que toute sa bibliothèque ne se compo-

(1) *Adami, vit. medic. Germ. p.* 30.
(2) Quatrième apologie, p. 257.
(3) Grande chirurgie, tom. I, p. 22.
(4) *Fragm. med. p.* 131.

sait pas de six feuilles. L'inventaire dressé après sa mort constate la fidélité de son récit; car la Bible, la Concordance de la Bible, le nouveau Testament et les Commentaires de saint Jérôme sur les Evangiles, furent les seuls livres qu'il laissa (1).

Nous ignorons à quelle époque il revint en Allemagne; mais à l'âge de trente-trois ans, le grand nombre de cures heureuses qu'il avait opérées, le rendit l'objet de l'admiration des peuples et de la jalousie des médecins instruits. Il prétend avoir guéri dix-huit princes dont les praticiens voués au système galénique avaient aggravé l'état (2). Entre autres, il parvint à délivrer de la dyssenterie Philippe, margrave de Bade, qui lui promit de grandes récompenses, mais ne tint point parole, et le traita d'une manière indigne d'un prince (3). Cependant cette cure, et d'autres semblables, accrurent beaucoup sa célébrité; et, pour augmenter encore la réputation dont il jouissait, il déclara être en état de guérir radicalement les maladies jugées incurables, pouvoir soulager les maux les plus graves par ses remèdes minéraux, et avoir découvert un elixir avec lequel on était maître de prolonger sa vie à volonté (4). Il traitait aussi gratuitement les pauvres, dont les autres médecins exigeaient une rétribution (5).

Enfin, l'an 1526, Paracelse fut appelé à l'université de Bâle pour y remplir la chaire de physique et de chirurgie, qui lui fut accordée, à ce qu'on assure, d'après la recommandation d'OEcolampadius (6). La

(1) Murr, *l. c.* p. 274.

(2) Préface du livre d'hôpital, p. 310.

(3) *Fragm. medic. p.* 132.

(4) *Archidox. lib. IV. p.* 796. — *Smet. miscellan. lib. XII. p.* 685.

(5) *Libav. defens. alchem. lib. II. p.* 153.

(6) *Schroekh's Lebensbeschreibung* etc., c'est-à-dire, Vie des hommes illustres. P. I. p. 43.

nouvelle méthode qu'il suivit dans l'exposition de la théorie et de la pratique de l'art, le grand nombre de cures heureuses qu'il invoquait à l'appui de ses procédés, l'emphase avec laquelle il parlait de ses arcanes propres à prolonger la vie et à guérir indistinctement toutes les maladies, mais plus encore l'usage qu'il introduisit de faire les cours en langue vulgaire, toutes ces circonstances réunies attirèrent à Bâle une foule de gens crédules, oisifs et enthousiastes. Nous possédons encore les leçons qu'il fit sur la médecine pratique dans un langage mêlé de latin barbare et d'allemand, et l'on y chercherait en vain autre chose qu'une multitude de remèdes empiriques, indiqués avec la plus grande prétention. Au mois de novembre 1526, il écrivit à Christophe Clauser, médecin de Zurich, qu'il pouvait en toute sûreté se comparer à Hippocrate, Galien, Rhazès et Marsile Ficin. Chaque pays produit un médecin illustre, dont les principes sont appropriés au climat qui l'a vu naître. Hippocrate a été produit par l'Archée ou le génie de la Grèce, Rhazès par celui de l'Arabie, Ficin par celui de l'Italie, et lui-même par celui de l'Allemagne. Ce qu'Hippocrate a écrit était vrai pour la Grèce, mais ne l'est point pour les pays germaniques. De cette manière, il faut que la médecine soit inventée dans chaque contrée, si on ne veut pas courir le risque de vivre toujours dans l'erreur(1). Paracelse commença par brûler publiquement dans la salle des leçons les ouvrages d'Avicennes et de Galien, assurant aux auditeurs que les cordons de ses souliers en savaient davantage que ces deux médecins. Toutes les universités réunies n'ont pas autant de savoir que sa barbe, et les poils de son chignon sont plus instruits

(1) *Philosophiæ magnæ collectanea per G. Dorn. in-8°. Basil.* 1580. *p.* 7. — *Paracels. de gradib. et composit. recept. et natural. p.* 951.

que tous les écrivains réunis (1). Bien loin que cette impudence diminuât le moins du monde sa renommée, Ramus (2) et Urstisius (3) assurent qu'elle ne fit au contraire que l'accroître; et Ramus le compare, avec beaucoup de modération encore, à Asclépiade de Bithynie. La cure qu'il opéra sur Frobenius attira l'attention d'Erasme lui-même, qui le consulta pour les maladies dont il était atteint; et nous possédons encore la correspondance qui s'établit entre eux à cet égard. Mais bientôt après Frobenius mourut au mois d'octobre 1527, et les antagonistes de Paracelse attribuèrent sa mort, peut-être avec raison, aux violens remèdes qui avaient été administrés à cet homme énervé par la goutte. Cette circonstance contribua beaucoup à ternir la gloire de notre héros; mais ce qui lui nuisit surtout, ce fut non-seulement l'ivrognerie, à laquelle il était adonné, mais encore la bassesse de ses sentimens et sa vie ordurière. Suivant le témoignage d'Oporin, il ne montait presque jamais en chaire sans être à moitié ivre, et ne dictait ordinairement à ses secrétaires qu'après avoir égaré sa raison dans le vin. Si on l'appelait chez un malade, il était rare qu'il s'y rendît avant de s'être gorgé de cette liqueur. Quelquefois il passait les nuits dans les cabarets avec les paysans, et ne savait plus le matin ce qu'il faisait. Ayant consacré une nuit entière à faire d'amples sacrifices à Bacchus, une personne le fit aussi appeler auprès d'elle le lendemain matin. En entrant, il demanda au malade s'il avait pris quelque chose; les assistans répondirent : « Rien que le corps du « Seigneur. — Puisque vous vous êtes déjà pourvu « d'un autre médecin, ma présence est inutile ici »,

(1) *Fragm. med. p.* 144. — Préface du livre *Paragranum, p.* 203.
(2) *Rami orat. de Basil. p.* 170.
(3) *Baseler* etc., c'est-à-dire, Histoire de Bâle, tom. III. c. 19. p. 1527.

dit l'ivrogne, qui partit sur-le-champ (1). Lorsque Albert Basa, médecin du roi de Pologne, à son retour d'Italie, rendit visite à Paracelse dans la ville de Bâle, il l'emmena voir un malade dont les forces étaient complètement épuisées, et qu'il jugeait en conséquence ne pouvoir point se rétablir; mais Paracelse, voulant faire parade de sa science, invita le malade à dîner pour le lendemain, lui donna trois gouttes de son laudanum, et la personne se rendit effectivement chez lui le jour suivant (2). Enfin, vers la fin de l'année 1527, une anecdote scandaleuse porta le dernier coup à sa célébrité. Le chanoine Corneille de Lichtenfels, qui souffrait depuis longtemps de la goutte, le prit pour médecin, et lui promit cent florins s'il parvenait à le guérir. Paracelse lui fit prendre trois pilules de laudanum, et, voyant qu'il ne ressentait plus de douleurs, exigea la somme convenue; mais Lichtenfels refusa de la lui compter toute entière. Paracelse l'attaqua en justice, et le magistrat de Bâle décida que le chanoine ne devait payer autre chose que ce qui était fixé par le tarif des médecins. Irrité de ce jugement, notre ivrogne tint les discours les plus injurieux contre le magistrat, qui le menaça des punitions infligées à tous ceux qu'on trouvait convaincus d'un pareil délit. Ses amis lui conseillèrent de prendre la fuite, et il choisit ce parti pour se soustraire aux dangers qui planaient sur sa tête (3).

La célébrité dont il jouissait comme professeur académique était tellement déchue, que personne ne

(1) La lettre d'Oporin à Wyer et à Solénander se trouve dans *Sennert. Tractat. de consensu ac dissensu chymicorum cum Galen. et Aristot. c.* 4. *p.* 188. (*Opp. vol. I. in-fol. Lugd.* 1666.) — Il appelle les étudians de Zurich ses *combibones optimos.* (*De gradib. recept. p.* 953.)

(2) *Adami*, *p.* 34.

(3) Urstisius, *l. c.* T. VII. c. 19. p. 1527.

voulait plus l'entendre (1); aussi sa fuite ne fit-elle pas une grande sensation à Bâle. Il se rendit d'abord en Alsace, et fit venir son fidèle Oporin avec tous ses appareils chimiques. En 1528 nous le trouvons à Colmar, où il recommença la vie de théosophe ambulant, qu'il avait menée pendant sa jeunesse. L'épître dédicatoire de son livre sur la Siphilis est adressée au greffier de Nuremberg, Spengler, et porte la date de Nuremberg, 1529 (2). Il habitait en 1531 Saint-Gallen (3), en 1535 Pfeffersbade (4), et en 1536 Augsbourg, où il dédia sa grande Chirurgie à Thalhausen. A la sollicitation de Jean de Leippa, maréchal de Bohême, il entreprit le voyage de Moravie, parce que ce seigneur, tourmenté depuis long-temps par la goutte, avait entendu dire qu'il avait le talent de guérir radicalement cette affection. Paracelse séjourna long-temps à Kromau et dans les environs. Jean de Leippa, se trouvant toujours plus mal des remèdes minéraux, finit par périr, aussi-bien qu'une dame de Zérotin, chez laquelle ces moyens excitèrent jusqu'à vingt attaques d'épilepsie dans le même jour (5). Paracelse n'attendit pas la mort et le déshonneur, mais écrivit un *Consilium* dans lequel il dit être obligé d'aller à Vienne, pour savoir comment on le traiterait dans cette ville (6). On assure qu'il passa alors en Hongrie; mais l'année suivante, en 1538, nous le retrouvons à Villach, où il dédia sa Chronique aux Etats de Carinthie, et les livres *de*

(1) *Arnold's Kirchen* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'Église et des hérésies. P. II. T. XVI. c. 22. p. 308.

(2) De la siphilis. T. I. p. 149.

(3) *Paramir. lib. III. p.* 51.

(4) Du bain de Pfeffers, p. 1116.

(5) *Erast. disputat. de medicin. nov. Paracels. P. IV. p.* 175.

(6) *Consil. med. p.* 687. — Murr (*l. c.* p. 233) dénature tous ces faits pour présenter la science et le caractère de Paracelse sous un jour favorable.

Naturâ rerum à son ami Winkelsteiner (1). Il était en 1540 à Mindelheim, et en 1541 à Strasbourg, où il mourut dans l'hôpital de Saint-Etienne (2).

La vie errante de ce théosophe eut indubitablement beaucoup d'influence sur son caractère et sa manière de voir. Il assurait souvent à ses élèves qu'il lui était impossible de séjourner long-temps dans un endroit, parce qu'il avait contracté l'habitude de voyager (3). Il était toujours entouré de compagnons que son ivrognerie, les sottises qu'il débitait dans cet état, et sa pauvreté, ne pouvaient cependant détourner de le suivre. Le plus célèbre est Oporin, savant imprimeur de Bâle, celui aussi auquel il prodigue le plus d'éloges (4). Je doute, avec Hemmann (5), qu'on doive ajouter foi à tout ce qu'Oporin raconte de son maître, parce qu'il était fort aigri de ce que celui-ci ne lui découvrait pas, selon sa promesse, le secret de la pierre philosophale. Sennert nomme encore deux autres compagnons de Paracelse, François, qui assurait que le théosophe s'adonnait à la transmutation des métaux (6), et George Vetter, qui le regardait, de même qu'Oporin, comme un mage (7). Lui-même parle encore du docteur Cornelius, qu'il nomme son secrétaire, et en l'honneur duquel il écrivit plusieurs de ses libelles, dont il dédia d'autres aussi aux docteurs Pierre, André et Ursin, au licencié Pancrace et au maître Raphaël. A cette occasion, il se plaint beaucoup de l'infidélité de ses serviteurs, qui

(1) Chronique de Carinthie, p. 249. — *De natur. rerum*, p. 881. Ici on trouve 1537 dans quelques éditions : ailleurs je lis 1539. Cette dernière date est plus vraisemblable.

(2) *Adami*, p. 32.

(3) *Sennert, de consensu et dissensu chymicor. cum Galen.* c. 4. p. 191.

(4) De la siphilis. T. II. p. 174.

(5) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Mémoires médico-chirurgicaux, p. 19.

(6) *Libav. defens. alchem. lib. II.* p. 153. — Murr. *l. c.* p. 210.

(7) *Sennert, l. c.*

ont surpris plusieurs de ses secrets, et sont parvenus de cette manière à établir leur réputation. Il accuse également les barbiers et les baigneurs qui le suivaient (1), et se plaint même des médecins de tous les pays (2).

L'inattention des copistes qu'il employait est vraisemblablement aussi l'une des causes des difficultés infinies qu'on rencontre lorsqu'on veut se former une idée exacte et complète du système philosophique et médical de ce fanatique. Déjà depuis long-temps on se plaint de ne pas pouvoir distinguer ses véritables productions, à cause des nombreuses contradictions qu'on y rencontre. Cependant ces défauts seuls ne peuvent pas servir de preuves contre l'authenticité des écrits d'un homme qui était privé si souvent de l'usage de sa raison, et aveuglé par les fumées du vin. En outre le style entortillé, mystique et surchargé de mots nouveaux, oppose de grands obstacles à celui qui n'est pas familiarisé avec ces expressions. Paracelse, suivant l'usage de tous les fanatiques modernes, attache aux mots ordinaires un sens extraordinaire. Ainsi, l'anatomie est pour lui toute autre chose que pour nous. Ce terme signifie presque toujours la nature, la force et la désignation magique d'une chose; et comme, d'après la théorie platonique et cabalistique, chaque corps de la nature est formé sur le modèle d'un être céleste, Paracelse appelle anatomie la connaissance de ce modèle, de cet idéal, ou de ce paradigme d'après lequel toutes les choses sont créées (3). De même il nomme astre la force fondamentale d'une chose, et définit l'alchimie l'art d'attirer au-dehors les astres des métaux (4). L'astre est la source de toutes les connaissances : lorsque quel-

(1) De la siphilis. T. II. p. 174.
(2) Préface des livres *Bertheoneæ*, p. 335.
(3) *Paramir. lib. II. p.* 30.
(4) *Fragm. med. p.* 148.

qu'un mange, il insinue surtout dans son corps l'astre qui est ensuite modifié, et favorise la nutrition (1). Plusieurs expressions obscures et inintelligibles de Paracelse sont évidemment la suite de son ignorance; mais avec un peu de soin on parvient à les déchiffrer. *Pagoyus*, qu'un grand nombre de mes lecteurs ne saurait probablement pas comprendre, paraît n'être autre chose que *paganus*. Paracelse nomme *pagoyæ* les quatre *entités*, ou les causes morbifiques fondées sur l'influence des astres, les qualités élémentaires, les qualités occultes et l'influence des esprits, parce qu'elles étaient déjà admises par les païens. Mais la cinquième *entité*, ou la cause de la maladie, qui a Dieu immédiatement pour raison, est *non pagoya* (2). Son *Undimia* est notre *Œdema*; seulement il applique cette dénomination à toutes les espèces d'hydropisies (3). Il ne faut pas non plus s'étonner de le voir décliner le mot *tonitru*, et dire *la pierre tonitrui*. Il travestit singulièrement le vers si connu d'Ovide

Tollere nodosam nescit medicina podagram,

en substituant :

Tartaream Roades curare podagram.

Roades, ajoute-t-il, signifie un *médecin de chevaux*; et ceux qui ne sont pas contens de ce vers, n'ont qu'à en faire un autre (4). Il invente aussi une foule de mots sans y attacher aucun sens : nous en verrons bientôt quelques exemples.

Le mépris pour toutes les connaissances acquises à force de travail et d'application, et l'orgueil de

(1) *De caduc. matric. p.* 612.

(2) *Paramir. lib.* 1. *p.* 21.

(3) *Paragraph. lib. IV. p.* 460.

(4) Des maladies tartareuses, p. 313.

croire tenir la sagesse immédiatement de Dieu, sont deux qualités communes à Paracelse et aux autres fanatiques tant anciens que modernes. Dans tous les temps, la véritable théosophie consistait à se réunir intimement à Dieu, le père éternel de tous les bons esprits; réunion qui s'opère par la contemplation intérieure des perfections de l'Être suprême, et l'abnégation non-seulement de toutes les sensations, mais encore de toutes les facultés de l'âme. Quel besoin a donc le théosophe de s'adonner à des études pénibles, puisque sans elles, et en tenant son âme dans un état entièrement passif, la Divinité elle-même, dont il est une émanation, lui fait part de ses lumières et de sa sagesse? D'ailleurs, comme il acquiert de cette manière un empire marqué sur les démons, ceux-ci lui procurent tout ce qu'il peut désirer. Le théosophe qui s'est rendu digne de participer ainsi à la lumière divine, n'a pas non plus besoin d'adopter une religion positive, ni de s'assujettir à des cérémonies religieuses. La lumière intérieure et les théophanies auxquelles la Divinité l'assimile, remplacent tous ces usages vulgaires, et les surpassent même de beaucoup. Aussi a-t-on de tout temps accusé Paracelse de mépriser le culte public; et si les orthodoxes lui ont fait à cet égard des reproches amers, cette raison même a engagé les enthousiastes modernes à le porter aux nues (1). C'est pourquoi il n'était également point satisfait de l'exégèse ordinaire, mais tenta d'expliquer d'une manière mystique les mots et les syllabes de la Bible (2). C'est encore pour cette cause qu'il était fâché de voir Luther ne pas aller assez loin: « Luther, « dit-il, n'est pas digne de dénouer les cordons de « mes souliers, et si je me mêlais de réformer, je vou-

(1) *Erast. P. I. c.* 24. — *Sennert. c.* 4. *p.* 189. — Arnold, *l. c. p.* 309.
(2) *Sennert. p.* 190.

« drais commencer par envoyer le pape et les réfor-
« mateurs à l'école (1). »

La lumière intérieure qui nous communique la sagesse et la connaissance de la médecine, enflamme en nous l'esprit sacré sans notre participation. Cet esprit dévoile à ses disciples la sagesse et l'intelligence par ses ouvrages (2). Dieu, dit Paracelse dans un autre endroit, est en toutes choses le premier et le plus excellent des écrivains. L'Ecriture sainte nous conduit à toutes les vérités, et nous enseigne toutes les choses; or la médecine, la philosophie et l'astronomie se trouvent du nombre de toutes ces choses (3). C'est pourquoi il prétend que, lorsqu'on veut savoir ce que c'est que la médecine magique, on doit interroger l'Apocalypse. La Bible, avec ses paraphrases, est la clef de la théorie des maladies : elle nous met à même de comprendre saint Jean, lequel était, comme Daniel, Ezéchiel, Moïse, etc., un mage, un cabaliste, un divinateur (4). Aussi le premier devoir du médecin qui débute est-il d'étudier la cabale, sans quoi il commet à chaque instant des erreurs grossières (5). « Apprends, dit-il, l'art cabalis-
« tique, qui renferme en lui-même tous les autres (6). » On trouve dans le même livre un long commentaire sur ce principe bien vrai, que le praticien doit naître médecin (7) : « l'homme n'invente rien, le
« diable n'invente rien; c'est Dieu seul qui nous dé-
« voile tout par la lumière de la Nature (8). » Dieu honora d'abord de son apparition les aveugles

(1) *Fragm. med. p.* 143. — *Adami. p.* 32. — *Libav. de philosoph. harmon. fratr. de Ros. Cruce*, *p.* 264.
(2) *Paragran. lib. I. p.* 208.
(3) *Labyrinth. medic. p.* 277.
(4) *De pestilit. lib. II. p.* 345.
(5) *Labyrinth. medic. p.* 277.
(6) *Paragran. lib. II. p.* 214.
(7) Préface du livre *Paragran. p.* 200.
(8) *Paragran. lib. IV.* p. 227.

païens, Apollon, Esculape, Machaon, Podalire et Hippocrate, et leur fit part du génie de la médecine: leurs successeurs furent des sophistes (1). De ce passage on pourrait conclure que Paracelse avait réellement étudié Hippocrate, et qu'il l'estimait; mais les commentaires qu'il a laissés sur quelques aphorismes, loin de confirmer ce jugement, prouvent que souvent il ne comprit pas le médecin grec: car, dit-il, la compassion de Dieu est l'unique fondement de l'art de guérir, et non point les grands maîtres ou les livres écrits en grec et en latin (2). Dieu agit souvent dans les songes par la lumière de la Nature, et indique à l'homme la manière de guérir les maladies (3). Cette lumière rend visibles tous les corps qui ne sauraient frapper la vue, et lorsque la foi s'y joint, rien n'est alors impossible au théosophe, qui peut transporter l'Océan sur l'Etna, et l'Olympe dans la mer Rouge (4). Paracelse prédit qu'en 1590 cette théosophie chrétienne sera généralement répandue partout (5), et que les écoles galéniques approchent de leur entière décadence (6).

Le système d'émanation supposait un homme primitif, ou une collection de paradigmes émanés d'abord de la Divinité, dans laquelle, de laquelle et par laquelle existent toutes les choses. Les premiers théosophes chrétiens, et différens hérétiques, principalement les gnostiques et les ariens, donnaient le nom de *Pleroma* à cette première émanation de Dieu, et pensaient que c'était le Christ. Voilà pourquoi on trouve aussi quelques traces de leur opinion dans

(1) Réponse à quelques calomnies, p. 252. — Livre d'hôpital. P. II. p. 318.
(2) *De peste cum addit. lib. II. p.* 383.
(3) *De caduc. lib. IV. p.* 603.
(4) *Morbor. invisib. p.* 85.
(5) *De tinctur. physic. p.* 921. — Comparez *Semler's Sammlung* etc., c'est-à-dire, Recueil pour servir à l'histoire des Rose-croix, cah. I. p. 64.
(6) *Paragran. lib. III. p.* 225.

Paracelse, qui appelle le premier homme *parens hominis*, et qui en fait émaner tous les esprits (1). C'est le *limbus minor* ou la dernière créature, dans laquelle entre le grand *limbus* ou la semence de toutes les créatures, l'Etre infini. Toutes les sciences et tous les arts de l'homme dérivent du grand *limbus*; et celui qui s'enfonce dans le petit *limbus*, c'est-à-dire dans Adam, et qui parvient, par la foi, à communiquer avec le Christ, peut évoquer tous les esprits (2). Ceux qui doivent leur science à ce *limbus* sont les plus instruits, ceux qui la tiennent des astres occupent le dernier rang, et ceux qui en sont redevables à la lumière de la Nature se placent entre les précédens (3). Le Christ, en sa qualité de *limbus minor* et de premier homme, étant toujours un rayon de la majesté de Dieu, une émanation de la lumière primitive, et par conséquent une personne subordonnée, ces idées nous expliquent pourquoi Paracelse passa pour être arien, et pour ne pas croire à la divinité de Jésus-Christ (4). A la vérité, il veut que les âmes croyantes fassent des miracles et opèrent des cures magiques par leur simple confiance en Dieu le père, et non par la foi qu'elles ajoutent au Christ; mais il ajoute cependant qu'on doit prier Jésus, afin d'obtenir son intercession (5).

Ce même système d'émanation repose sur l'harmonie générale de tous les corps de la nature, et principalement sur la correspondance qui existe entre les astres et les choses sublunaires. A proprement parler, cette idée n'était basée que sur l'opinion

(1) *De pestilit. lib. II. p.* 348.
(2) Des maladies goutteuses. T. I. p. 581.
(3) Grande chirurgie. T. II. p. 73.
(4) *Gesner. epist. med. lib. I. f.* 1. *b.* — *Erast. P. I. p.* 24. — Les partisans de Servet jugeaient de même au temps de Paracelse, et Socin est à cet égard d'accord avec Paracelse. (*Sandii hist. ecclesiast. p.* 427. — Arnold, *l. c.* P. II. T. XVI, c. 33. p 396.)
(5) *Morbor. invisib. p.* 90.

de Platon, celle que tous les corps terrestres sont formés d'après des modèles éternels et des images impérissables qui existent dans la région des étoiles ; mais combien n'était-il pas facile aux fanatiques de transformer cette configuration d'après des modèles, en l'existence réelle de ces derniers dans les choses sublunaires ? De là la comparaison continuelle qu'ils établissent entre le corps humain et tous les corps de la nature d'un côté, le firmament et l'univers de l'autre. Toutes les parties de notre corps sont contenues dans le firmament et le macrocosme, non pas réellement, mais seulement *virtualiter* et *spiritualiter* (1). Comme philosophe, le médecin reconnaît la sphère inférieure, ou l'existence des intelligences célestes dans les choses sublunaires ; mais comme astronome, il reconnaît la sphère supérieure, c'est-à-dire, qu'il retrouve les parties du corps humain dans le firmament (2). Ce qui arrive sur la terre a déjà eu lieu auparavant dans le ciel, et Dieu révèle en songe à l'esprit de l'homme les secrets de la cabale (3). Enfin, la présence des intelligences célestes, non point quant à la forme, mais bien quant à l'essence, n'est pas uniquement bornée au corps humain, car elle a lieu aussi dans toutes les autres choses. Si quelqu'un mange un morceau de pain, il le mange également sur la terre et dans le ciel, de même que tous les astres et toutes les intelligences célestes (4). Quel excellent moyen pour expliquer la transsubstantiation et les autres mystères du christianisme !

Tous les corps, et notamment celui de l'homme, sont doubles, l'un matériel, l'autre spirituel (5). Le corps spirituel, qu'on peut nommer aussi *sydérique*,

(1) *Labyrinth. medicor. p.* 277.
(2) *De caduc. matric. p.* 616.
(3) *Frag. med. p.* 141.
(4) *De modo pharmacandi, lib. II. p.* 775.
(5) *Archidox. lib. I. p.* 783.

résulte des intelligences célestes, et on peut tracer d'après lui une figure qui produit toutes sortes d'effets magiques. Dès qu'il est possible d'agir sur le corps lui-même, on agit aussi sur sa forme spirituelle par des caractères, des conjurations et divers procédés théurgiques (1). Dans un autre endroit, Paracelse blâme cependant toutes les cérémonies magiques, et prétend qu'elles dérivent du manque de croyance (2). Les intelligences célestes, ou le corps spirituel, impriment sur tous les corps matériels certains signes qui manifestent leur influence. La perfection de l'art théosophique consiste à connaître le sens des signes, et à pouvoir discerner, d'après les signatures, l'essence, la nature et les qualités d'un corps. Plusieurs sont à la portée de tout le monde : ainsi le nombre des andouillers indique l'âge du cerf ; mais d'autres sont profondément cachés (3). Adam, le premier homme, avait une connaissance parfaite de la cabale. Il savait interpréter les signatures de toutes les choses : c'est pourquoi il assigna aux animaux les noms qui leur convenaient le plus ; c'est pourquoi aussi la langue hébraïque fournit les meilleurs noms d'animaux, puisqu'ils indiquent même la nature des êtres qu'ils désignent (4). On serait tenté de croire, d'après cela, que Paracelse recommande d'une manière particulière la langue hébraïque, ainsi que l'avaient fait les anciens théurges ; mais il n'en parle plus ailleurs, sans doute parce qu'il n'était nullement familier avec cet idiome. Un homme qui, en renonçant à toute sensualité, et en obéissant aveuglément à la vo-

(1) Le livre de la longue vie, p. 837. — *Prælection. de vulner. p.* 558.
(2) *Morb. invisib. p.* 114.
(3) *De signatur. rer. natural. lib. IX. p.* 910. 919.
(4) *Ib. p.* 918. — En effet, il n'est point de langue au monde dans laquelle les noms des animaux soient plus significatifs qu'en hébreu. (Comparez, *Adelung's Magazin* etc., c'est-à-dire, Magasin pour la langue hébraïque. in-8°. Leipsick, 1782. cah. 2.)

lonté de Dieu, est parvenu à prendre part à l'action qu'exercent les intelligences célestes, possède par cela même la pierre philosophale ; jamais il ne manque de rien, toutes les créatures de la terre et toutes les forces du ciel lui sont soumises, il peut guérir toutes les maladies, et prolonger même sa vie tant qu'il lui plaît, parce qu'il a en son pouvoir la teinture dont Adam et les patriarches faisaient usage avant le déluge pour reculer le terme de leur existence (1). Beelzébuth, le chef des démons, est également soumis au mage. Et qui peut blâmer le théosophe de croire au diable? Il doit seulement ne pas faire ce que l'esprit malin lui commande (2). Aussi entendait-on souvent Paracelse dire : « Si Dieu ne « m'aide pas, le diable m'assistera (3). »

Le panthéisme était encore un des principaux dogmes du système cabalistique, et Paracelse l'adopta dans le sens le plus grossier. Notre fanatique soutient en mille et un endroits que tout est animé dans l'univers; que tout ce qui existe, mange, boit et rend des excrémens; que par conséquent tous les minéraux et tous les fluides prennent des alimens et expulsent des matières excrémentitielles (4). Ce polythéisme, ou plutôt ce panthéisme, conduit nécessairement à admettre dans chaque partie du monde sublunaire, dans l'eau, l'air, la terre et le feu, un grand nombre de substances spirituelles intermédiaires entre les matérielles et les immatérielles, qui, de même que les hommes, mangent, boivent, parlent, et engendrent des enfans, mais qui se rapprochent des purs esprits, en ce qu'elles sont plus transparentes et infiniment plus agiles que tous les autres

(1) *Archidox. lib. VIII. p.* 808.
(2) *Morb. invisib. p.* 112.
(3) *Adami, p.* 35.
(4) *De modo pharmacandi, lib. II. p.* 772.

corps animaux (1). Comme l'homme a une âme, et que les purs esprits en sont dépourvus, ces substances spirituelles sont à la fois corps et esprit sans âme (2). Elles meurent aussi-bien que les hommes, mais alors il ne reste plus d'âme. Elles sont, comme nous, exposées aux maladies (3). Leurs noms varient selon les lieux qu'elles occupent. On les appelle *Sylvains* dans l'air, *Nymphes* dans l'eau, *Gnomes* ou *Pygmées* sur la terre, et *Salamandres* dans le feu (4). On peut nommer aussi les nymphes *Undenas*. Les sylvains sont ceux qui se rapprochent le plus de notre nature, parce qu'ils vivent dans l'air comme nous (5). Les trois premières espèces de ces demi-hommes obtiennent quelquefois de Dieu la permission de se rendre visibles, de causer avec l'homme, de s'abandonner avec lui à un commerce charnel, et de donner naissance à des enfans; mais les salamandres n'ont ordinairement aucun rapport avec nous (6). Ces substances spirituelles connaissent l'avenir, et le révèlent à l'homme. Elles apparaissent sous la forme de feux follets (7). Ici se présente l'histoire des fées, de la belle Mélusine, et des géans qui descendent des sylvains. Ces esprits aquatiques, ces salamandres, etc., sont aussi donnés pour être les gardiens des trésors cachés, et Paracelse n'oublie pas d'indiquer la manière de s'emparer de ces trésors en charmant les undènes, les sylvains, les gnomes et les salamandres.

Cette division de l'homme en corporel et spirituel, et des choses de la nature en visibles et invisibles,

(1) *Philosophia magna*, *ed. Dorn. p.* 176.
(2) *Ib. p.* 177.
(3) *Ib. p.* 178.
(4) *Ib. p.* 179.
(5) *Ib. p.* 180.
(6) *Ib. p.* 186.
(7) *Ib. p.* 187.

a de tout temps été adoptée par les fanatiques, parce qu'elle leur servait à expliquer les histoires de revenans et une foule d'autres préjugés. L'esprit étant l'essence du corps *sydérique* et invisible, on doit regarder le corps visible comme l'organe de l'âme. De là résulte la distinction entre l'âme et l'esprit, que nous retrouvons chez tous les théosophes, depuis les plus anciens jusqu'aux désorganisateurs français modernes (1), et d'où proviennent les trois harmonies suivantes, auxquelles les successeurs de Paracelse consacrèrent une attention particulière :

Ame,	*Esprit*,	*Corps.*
Mercure,	*Soufre*,	*Sel.*
Eau,	*Air*,	*Terre* (2).

La volonté et l'imagination de l'homme agissent principalement au moyen de l'esprit, ce qui permet de se rendre compte des ensorcellemens et des effets magiques (3). Les taches de naissance sont des impressions de ces *vice-hommes*, et Paracelse les appelle *cocomica signa* (4). Le corps *sydérique* de l'homme attire à lui par l'imagination tout ce qui l'entoure, et surtout les astres, sur lesquels il agit en quelque sorte comme un aimant. De cette manière les femmes enceintes, et celles qui se trouvent dans le période de l'écoulement menstruel, ayant l'imagination malade, peuvent non-seulement empoisonner une glace par leur souffle, et nuire ainsi aux enfans qu'elles mettront au monde dans la suite, mais encore empoisonner la lune. Elles ont en quelque sorte des

(1) Comparez *K. Sprengel's Sendschreiben* etc., c'est-à-dire, Lettre sur le magnétisme animal. Halle, 1788.

(2) Comparez *Thurneysser* προκατάληψις *der Harn-Probe. in-fol.* 1571. Préface, p. II.

(3) *Philosoph. magn. p.* 212.

(4) *De podagric. lib. II. p.* 572.

yeux de basilic, qui lancent la mort de tous côtés (1). L'action du corps *sydérique* donne même au mage le pouvoir de faire naître un homme de la liqueur prolifique, pourvu seulement qu'on la cache dans du fumier de cheval (2). C'est ainsi que Paracelse explique les pluies de grenouilles. Les corps *sydériques* de ces reptiles voltigent sous forme invisible dans l'atmosphère, mais ils tombent avec la pluie, et deviennent alors susceptibles de frapper nos sens (3). Les sorciers et les mages provoquent la peste, la siphilis et autres maladies, par la force de l'imagination et le secours des demi-hommes (4). On transmue les métaux avec l'assistance des esprits montagnards. Cependant nous remarquons les paroles qu'ajoute Paracelse après avoir avancé cette assertion : « Avant que « la fin du monde arrive, un grand nombre d'arts « qu'on regarde généralement comme les œuvres du « diable et des vice-hommes, se dévoileront aux « yeux de tous, et alors on reconnaîtra que la plupart de ces effets dépendent des forces naturelles (5). » Cette prédiction s'est parfaitement réalisée, mais comment se trouve-t-elle dans la bouche de Paracelse?

D'après tous les détails dans lesquels je viens d'entrer, il est facile d'entrevoir quel doit être le système médical de ce fanatique. Examinons en premier lieu sa théorie physiologique, qui consiste en grande partie dans l'explication des fonctions du corps par les lois de la cabale. Nous retrouvons d'abord l'harmonie des parties, des membres et des viscères du corps avec les intelligences célestes ou les constella-

(1) *De pestilit. lib. II. p.* 351.
(2) *De vitâ longâ, p.* 860.
(3) *Morb. invisib. p.* 98.
(4) *Ib. p.* 94.
(5) *Philosoph. magn. p.* 218.

tions. Cependant Paracelse ne veut pas qu'on admette une liaison de causes entre les corps célestes et les viscères de l'homme. La génération et les autres fonctions ne sont point l'effet des astres, et on ne peut pas dire que l'homme agit d'après Mars, mais il faut admettre plutôt que Mars agit d'après l'homme, car celui-ci est plus que Mars et que toutes les planètes (1). Bien que Paracelse ajoute que, quand même il n'y aurait pas de constellations, l'homme n'en serait pas moins tel qu'il est, et ne saurait être autrement, cependant il avoue que la force vitale est une émanation des astres, et qu'elle dérive de l'air (2). Ainsi, il existe une connexion intime entre le Soleil et le cœur, la Lune et le cerveau, Jupiter et le foie, Saturne et la rate, Mercure et les poumons, Mars et la bile, Vénus et les reins (3). Dans un autre endroit, il détermine de la manière suivante les *loca planetarum :* le Soleil agit sur l'ombilic et la partie moyenne du bas-ventre, la Lune sur l'épine du dos, Mercure sur les viscères, Vénus sur les organes génitaux, Mars sur la face, Jupiter sur la tête, et Saturne sur les extrémités (4). Le pouls n'est donc autre chose que la mesure de la température du corps, suivant l'espèce des six places qui sont en relation avec les planètes. Deux pouls sous la plante des pieds appartiennent à Saturne et à Jupiter, deux au cou à Mars et à Vénus, deux aux tempes à la Lune et à Mercure. Le pouls du Soleil se trouve au-dessous du cœur. Le macrocosme a aussi sept pouls, qui sont les révolutions des sept planètes, et l'irrégularité ou l'intermittence de ces pouls est représentée par les éclipses (5). La Lune et Saturne sont chargés dans le macrocosme

(1) *Paramir.* 1. *p.* 5. 2. *p.* 49.
(2) *Ib.* 1. *p.* 7.
(3) *Ib.* 3. *p.* 15.
(4) Des plaies et ulcères. T. IV. p. 387.
(5) *De pestilit. lib. I. p.* 339.

d'épaissir l'eau, ce qui la fait geler : de même aussi la Lune du microcosme, c'est-à-dire le cerveau, coagule le sang. C'est pourquoi les personnes mélancoliques, que Paracelse appelle *lunatiques*, ont un sang épaissi (1). En général, il faut dire d'un homme non pas qu'il a telle ou telle complexion, mais que c'est Mars, que c'est Vénus, etc. (2), en sorte que le médecin doit connaître les planètes du microcosme, son méridien, son zodiaque, son orient et son occident, avant de chercher à expliquer les fonctions ou à guérir les maladies (3). Il acquiert cette connaissance par la comparaison continuelle du macrocosme et du microcosme. Le grand avantage de ce système est de rendre toutes les sciences inutiles, et de faire parvenir en très-peu de temps à la découverte des secrets les plus cachés de la nature. Aussi le ciel, avec toutes les étoiles et les herbes, est-il dix fois plus facile à apprendre que l'insupportable latin ou que la grammaire grecque (4).

Le système de Galien ayant pour base principale la doctrine des qualités élémentaires, Paracelse lui fit éprouver un choc violent en négligeant ces qualités, et multipliant les substances de la maladie elle-même. Levinus Battus, ardent défenseur de son système à Rostock, accorde principalement à ce fanatique l'honneur d'avoir restreint l'abus qu'on faisait de l'idée attachée aux maladies simples des solides, des forces et des qualités sensibles, pour expliquer les états morbides composés (5). Mais à cet égard on ne peut s'empêcher de partager le sentiment d'Eraste (6), lorsqu'il

(1) *De pestilit. lib. II. p.* 349.
(2) *Paragran.* 2. *p.* 219.
(3) *Ib. p.* 213.
(4) *De pestilit. lib. I. p.* 339. — Comparez *Guinth. Andernac. medicin. veter. et nov. comment.* 2. *p.* 30.
(5) *Smet. lib. XII. p.* 653. 655.
(6) *Erast. disput. de medicin. nov. Paracels. P. II. p.* 37.

dit que Paracelse n'avance jamais une opinion dans un endroit sans la démentir dans un autre. Paracelse admet, à proprement parler, trois ou quatre élémens des choses, l'*astre*, la *racine* et l'*élément*, auxquels on peut encore ajouter le *sperme*, qu'il distingue à son tour de la véritable *semence*. Tous ces élémens étaient originairement renfermés et confondus dans le *chaos* ou dans la matière informe de Platon, dans le *grand mystère*, comme le nomme Paracelse à l'instar des cabalistes, ou dans l'*Yliados* (1). L'astre est la force active qui donne la forme à la matière. On peut considérer ces astres comme des êtres raisonnables, qui, suivant Paracelse, s'adonnent à la sodomie et à l'adultère de même que les autres créatures. Chacun d'eux tire, à sa volonté, du chaos ou du grand mystère, l'herbe et le métal avec lesquels il a de l'affinité, et donne à leur racine une forme *sydérique* (2). Quant aux semences, il y en a de deux espèces: l'une, ou le *sperme*, est le véhicule de la véritable semence, laquelle est engendrée par la spéculation, par l'imagination, par la puissance de l'astre. Le corps occulte, invisible, *sydérique*, produit la véritable semence, et l'homme *adamique* n'en sécrète que l'enveloppe visible (3). Comme la nature entière est animée et ne renferme pas un seul corps mort, puisque toutes les choses ont leur paradigme ou leur image dans le ciel, il n'est pas possible que la simple putréfaction donne naissance à un nouveau corps. Il faut que la semence préexiste, et elle est développée pendant la corruption par la puissance des astres (4). Dans ce cas, Paracelse lui donne le nom de *cagastrique*; mais il la

(1) *Sennert*, *l. c. c.* 9. *p.* 201. — *Paracels. philosoph. magn. p.* 90.
(2) *De pestilit. lib. I. p.* 339.
(3) De la génération de l'homme, p. 121.
(4) *Paragraph. II. p.* 452. — *Labyrinth. med. p.* 280. — *Smet. miscellan. lib. XII. p.* 665.

nomme *iliastrique* quand elle provient originairement du grand mystère, ou du chaos, sans corruption (1). La génération des animaux s'opère en particulier par le concours des semences infinies qui se détachent de toutes les parties du corps ; ainsi la semence du nez reproduit un nez, celle des yeux engendre les yeux, etc. (2). Tout ce système n'était en réalité qu'un renouvellement de celui de Démocrite (3).

A l'égard des élémens eux-mêmes, Paracelse leur accorde bien, de temps en temps, une influence sur les fonctions du corps et la théorie des maladies ; mais il fait provenir des astres les facultés dont ils sont pourvus. On sait que ce fut lui qui ébranla le plus fortement l'ancienne doctrine des quatre élémens, imaginée par Empédocle. Le règne de l'alchimie introduisit aussi les principes chimiques, et déjà Isaac Hollandus et Basile Valentin avaient prétendu que le *sel*, le *soufre* et le *mercure* sont les vrais élémens des choses (4) ; mais Paracelse tenta de réunir ces trois élémens avec ses idées cabalistiques, et de démontrer plus clairement l'utilité dont ils peuvent être dans la théorie de la médecine. Il créa un sel *sydérique*, qui n'est susceptible d'être aperçu que par les sens exquis du théosophe élevé par l'abnégation de toute sensualité grossière jusqu'au niveau des démons purs et spirituels. Ce sel est la cause de la consistance des corps, et c'est lui qui leur donne la faculté de renaître de leurs propres cendres. Paracelse imagina de même un soufre *sydérique*, qui, vivifié par l'influence des astres, est la raison de l'accroissement et de la combustion des corps, et il admit enfin

(1) *Labyrinth. medicor. p.* 281.
(2) De la génération de l'homme, p. 124.
(3) *Plutarch. phys. philosoph. decret. lib. II. c. 3. p.* 107. Ἀφ' ὅλων τῶν σωμάτων καὶ τῶν κυριωτάτων μερῶν ὁ γόνος, ὡς τῶν σαρκικῶν, ἰνῶν.
(4) *Sennert*, c. 11. *p.* 224.

un mercure *sydérique*, fondement de la fluidité et de la volatilisation. C'est le concours de ces trois substances qui forme le corps (1). On ne peut méconnaître ici l'inconséquence du théosophe qui regarde ces principes immatériels comme constituant l'essence des corps matériels; mais les philosophes modernes n'ont-ils pas de même prétendu que les monades sont les élémens primitifs de tout ce qui existe? Cependant on s'apercevra; d'un autre côté, que Paracelse ne faisait qu'enseigner en d'autres mots seulement, ce qu'Anaxagore avait dit au sujet de la composition des corps qu'il croyait être un assemblage de terre, d'eau et de feu. La théosophie, plus recherchée dans sa manière de s'exprimer, s'était contentée de remplacer les mots vulgaires, et à la portée de tout le monde, par des termes chimiques auxquels elle attachait un sens plus relevé. En différens endroits Paracelse dit même que les élémens sont constitués par ces trois principes. Chez les plantes, il appelle le sel *baume*, le soufre *résine*, et le mercure *gotaronium* (2). Ailleurs il s'élève contre l'assertion des galénistes qui veulent que le feu soit sec et chaud, l'air froid et humide, la terre froide et sèche, l'eau chaude et humide. Chacun des élémens peut, suivant lui, admettre toutes les qualités, de sorte qu'il y a réellement de l'eau sèche, du feu froid, etc. (3).

Une autre doctrine physiologique non moins importante, est celle de l'*Archée*, démon qui préside dans l'estomac à l'opération des alchimistes, qui sépare le poison des alimens du principe nutritif, et qui donne aux substances alimentaires la teinture en vertu de laquelle elles deviennent susceptibles d'assi-

(1) *Paramir.* 2. *p.* 26. 39. — Grande chirurgie, T. II. p. 81.

(2) *Labyrinth. med. p.* 296.

(3) *Paramir.* 2. *p.* 47.

milation (1). Ce *maître de l'estomac*, qui change le pain en sang, est le type du médecin, qui doit s'entendre avec lui et lui prêter son assistance. Changer les humeurs, ne doit jamais être le but du véritable médecin, mais l'action des moyens qu'il emploie se concentre sur l'estomac et le maître qui y règne (2). Cette archée, à laquelle on peut aussi donner le nom de Nature, opère tous les changemens en vertu de sa propre puissance, et, seule aussi, elle guérit les maladies. Elle a une tête et des mains: ce n'est donc autre chose que l'*esprit de la vie*, le corps *sydérique* de l'homme, et il n'existe pas d'autre esprit qu'elle dans le corps (3). Chaque partie a aussi son estomac distinct, à l'aide duquel s'exécutent les sécrétions (4). Paracelse avait, sur la nutrition du fœtus dans le sein de la mère, des idées particulières prouvant qu'à certains égards il était conséquent avec lui-même. En effet, comme il attribuait des qualités vénéneuses au sang menstruel, ce liquide ne peut point alimenter l'embryon, qui se nourrit avec le lait porté des seins à la matrice par des canaux inconnus (5).

Si nous jetons maintenant les yeux sur la théorie des maladies, nous voyons que Paracelse s'exprime trop clairement à l'égard des causes générales qui produisent ces affections, pour qu'on puisse élever le moindre doute sur ses opinions. Il ne faut pas, dit-il, attribuer tous les phénomènes aux élémens et à l'état des humeurs, car les maladies reconnaissent cinq causes différentes. La première est l'*Ens astrorum*. Les constellations ne provoquent pas immédiatement les maladies, mais elles altèrent et infectent l'air, et c'est là proprement ce qu'on doit appeler l'entité

(1) *Paramir.* 1. *p.* 11.
(2) *Paramir.* 2. *p.* 36. 4. *p.* 77.
(3) *De virib. memb. lib. II. p.* 318.
(4) *De modo pharmac. p.* 771. 772.
(5) *Paramir.* 4. *p.* 74.

des astres. Parmi les constellations, les unes sulfurisent la *grande mer*, c'est-à-dire l'atmosphère, et d'autres lui communiquent des propriétés arsenicales, salines ou mercurielles. Les entités astrales *réalgariques* nuisent au sang, les mercurielles à la tête, et les salines aux os et aux vaisseaux : l'orpiment détermine des tumeurs et des hydropisies, et les astres amers provoquent la fièvre (1). La seconde espèce de cause morbifique générale est l'*Ens veneni*, qui provient des substances alimentaires. Lorsque l'archée est languissante, on voit naître la putréfaction, soit *localiter*, soit *emunctorialiter* : cette dernière a lieu lorsque les choses qui devaient être expulsées par le nez, les intestins et la vessie, sont retenues dans le corps. Il s'échappe par les pores de la peau du mercure dissous, par le nez du soufre blanc, par les oreilles de l'arsenic, par les yeux du soufre délayé dans l'eau, par l'urine du sel dissous, et par l'anus du soufre en déliquescence (2). La troisième espèce de cause morbifique est l'*Ens naturale*; mais Paracelse soumet encore à l'influence de l'entité astrale les principes que les écoles ont coutume de ranger au nombre des causes naturelles (3). L'*Ens spirituale* forme la quatrième espèce, et la cinquième est l'*Ens deale* ou l'entité chrétienne. Cette dernière classe comprend tous les effets immédiats de la prédestination divine (4).

L'idée ridicule de l'harmonie et de l'attraction réciproque de toutes les choses de l'univers, conduisit Paracelse à des méthodes fort singulières pour parvenir à la connaissance des causes. Ainsi, de l'observation des propriétés de la pivoine, il concluait

(1) *Paramir.* 1. *p.* 8.
(2) *Ib. p.* 11. 12.
(3) *Ib. p.* 14. 16.
(4) *Ib. p.* 18. 21.

quelles doivent être l'essence et les causes de l'épilepsie (1), et nous trouvons très-fréquemment de semblables recherches dans les ouvrages de ses successeurs. La comparaison des maladies avec les phénomènes de la nature qui présentent une apparence d'imperfection, coule aussi de la même source. L'épilepsie, par exemple, est le tremblement de terre du microcosme, révolution qui résulte de l'effervescence de l'esprit vital (2). Paracelse expose dans le plus grand détail et avec des allusions continuelles la théorie de Fyens sur les flatuosités (3). L'apoplexie ressemble au feu du ciel, à l'éclair (4). La manie devient plus intense pendant la pleine et la nouvelle lunes, parce que le cerveau est la lune du microcosme (5). La jaunisse provient aussi des impressions astrales et de l'imagination du corps *sydérique*, car cette maladie ne peut reconnaître pour cause la bile, qui ne s'étend pas au-delà de l'estomac et des intestins (6). En général, on doit étudier la physionomie des maladies, et les considérer comme des hommes, si on veut parvenir à les guérir radicalement (7). Les signes, le diagnostic et la théorie des affections morbifiques ne sauraient reposer sur l'observation des symptômes ; mais il faut interroger dans toutes ces choses les paradigmes célestes, les planètes (8). Paracelse recommande aussi d'établir une différence essentielle entre les maladies de l'homme et celles de la femme, parce que la matrice, en sa qualité de microcosme du microcosme, joue un grand rôle dans toutes les affections des femmes. C'est pourquoi l'hy-

(1) *Paragran.* i. *p.* 209.
(2) *De morb. ament. lib.* I. *p.* 487. — *De caduc. p.* 596.
(3) *De colicâ, p.* 524.
(4) *Ib. p.* 527.
(5) *De morb. ament. p.* 495.
(6) De l'ictère, p. 522.
(7) Des maladies goutteuses, p. 585.
(8) *De caduc. matric. p.* 619.

pocondrie et l'hystérie diffèrent entièrement l'une de l'autre (1).

La théorie pathologique de Paracelse s'éloigne de celle de Galien en ce qu'elle fait usage des principes chimiques pour expliquer chaque maladie en particulier, et dérive la plupart, sinon même la totalité des accidens, de l'effervescence des sels, de la combustion du soufre et de la coagulation du mercure. Si Paracelse n'a pas été conduit à cette idée par l'étude des phénomènes que présentent les maladies auxquelles les mineurs et les fondeurs sont exposés, ces affections contribuèrent au moins beaucoup à confirmer sa théorie. Le chaos de l'air se charge des particules minérales, et lorsqu'on connaît ces dernières, on peut aussi guérir les accidens qui en résultent (2). Il dépeint avec une grande exactitude les maladies produites par les vapeurs arsenicales et par les exhalaisons mercurielles : celles-ci se manifestent, comme le froid, par l'épaississement des humeurs, en sorte que Paracelse les compare à l'hiver (3). On remarque qu'à cette occasion il parle des gaz vitriolique et muriatique (4), et qu'ailleurs il fait mention d'un acide fort corrosif qui s'élève du miel (5).

On peut lui reprocher cependant d'avoir été beaucoup trop loin en voulant faire une application générale de ces observations à la pathologie. C'est de cette manière qu'il introduisit la doctrine des acretés chimiques, qui, jusqu'aux temps les plus rapprochés de nous, s'est opposée si puissamment au perfectionnement de la médecine. Suivant son opinion, les trois entités chimiques, le sel, le soufre et

(1) *Paramir.* 4. *p.* 78.
(2) Des maladies des mineurs. T. I. p. 645.
(3) *Ib.* T. I. p. 648. T. III. p. 665.
(4) *Ib.* T. II. p. 657.
(5) *Archidox. lib. V. p.* 805.

le mercure, renferment les élémens de toutes les maladies, et ces substances n'ont pas besoin du concours des complexions pour manifester leur action (1). Le mercure est sublimé, distillé ou précipité par la chaleur : sa sublimation occasione la manie, sa précipitation détermine la goutte, et sa distillation entraîne la mort subite (2), la paralysie ou la mélancolie (3). Si le sel prédomine, on voit naître les maladies que les écoles attribuent à l'atonie, comme les diarrhées, les hydropisies, etc. (4). Le sel aide aussi au développement du *tartre*, surtout lorsqu'il se dégage sous forme gazeuse (5), ainsi que je le ferai voir plus au long dans un instant. Je reviendrai également sur le grand rôle que Paracelse fait jouer au sel dans les ulcères. Cette substance est engendrée par l'usage immodéré des alimens, qui rend les parties trop lascives et y attire un trop grand afflux d'humeurs; mais la luxure et l'influence des astres contribuent beaucoup aussi à sa production (6). Le soufre donne naissance à la plupart des fièvres (7). Il agit davantage sur les organes internes, mais le sel et le mercure dirigent plus particulièrement leur action sur les parties externes (8). De la même manière on doit attribuer aussi certaines maladies au métal astral. La lèpre peut recevoir très-convenablement le nom de *maladie de l'or* (9). Voici l'explication bizarre que Paracelse donne du paroxysme dans la maladie hystérique : « Le *fabri-*« *cateur* dans l'*astre* mécanique prend le *mercure*

(1) *Paramir.* 2. *p.* 26. 30.
(2) *Ib. p.* 44. 45.
(3) *Fragment. medic. p.* 134.
(4) Des trois premières essences, p. 324.
(5) *Fragm. med. p.* 134.
(6) *Paramir.* 2. *p.* 45.
(7) *Fragm. med. p.* 134.
(8) Des trois premières essences, p. 324.
(9) *Ibid.*

« *de la matrice* avec son soufre et son mercure, les « convertit en *liquide*, les mêle intimement en« semble, et les enflamme au feu du *lion* par le « secours du *soleil* et de *Mars* : ensuite il les divise « et les mélange de nouveau (1). »

Une section fort importante de la pathologie de Paracelse, est celle qui concerne la doctrine du *tartre*. Sans contredit, c'est la plus utile de toutes les innovations introduites par ce fanatique, quoiqu'on doive avouer qu'il la développe d'une manière fort embrouillée et peu conséquente. D'après l'idée que j'ai pu m'en former, le tartre est le principe de toutes les maladies qui proviennent de l'épaississement des humeurs, de la rigidité des solides ou de l'accumulation de la matière terreuse. Paracelse trouve le nom de *pierre* peu convenable pour désigner cette matière, parce qu'il n'en indique qu'une espèce. Très-souvent ce principe naît du mucilage, et le mucilage est le tartre (2). Il appelle ce principe tartre, *tartarus*, parce qu'il brûle comme le feu de l'enfer, et occasione des maladies très-graves. On ne peut révoquer en doute ici la présence d'une opération chimique. En effet, comme le tartre se dépose au fond du tonneau qui renferme le vin, de même le tartre chez l'homme s'applique à la surface des dents. Il se dépose dans les parties internes, lorsque l'archée agit avec trop d'impétuosité et d'une manière irrégulière, et lorsqu'elle sépare trop activement le principe nutritif. Alors l'esprit salin s'y joint et coagule le principe terreux qui existe toujours, mais se trouve souvent à l'état simple de matière première, sans être coagulé. De cette manière, le tartre *in primâ materiâ* peut être transmis du père

(1) *De caduc. matric. p.* 620.

(2) Des maladies tartareuses, p. 284.

aux enfans; mais il n'est point héréditaire et transmissible quand il a déjà pris la forme de goutte, de calcul rénal ou d'obstruction (1). L'esprit salin qui lui donne la forme et qui le coagule, est rarement pur et sans mélange : ordinairement il renferme de l'alun, du vitriol ou du sel marin, et ce mélange contribue aussi à modifier les maladies tartareuses (2). On peut encore distinguer le tartre suivant qu'il dérive du sang lui-même, ou des matières étrangères qui se sont accumulées dans les humeurs. Le grand nombre de pierres qu'on a trouvées dans toutes les parties du corps, et les obstructions, confirment la généralité de cette cause morbifique, à laquelle sont dues la plupart des maladies du foie (3). Les accidens que le tartre produit, et qu'on nomme *paroxysmes calculeux*, dans l'espèce de cette substance qui engendre les calculs rénaux, surviennent lorsque l'influence change, ou lorsque la matière tartareuse vient à être augmentée par certains alimens (4). Il est donc la cause de violentes douleurs : « il agit « comme vomitif, mais a en outre des vertus déso- « pilantes et apéritives. » Il peut même donner lieu à la mort, lorsque l'esprit salin devient corrosif, et que le tartre coagulé par lui acquiert des propriétés trop irritantes (5). Le tartre est donc toujours un excrément, qui, dans bien des cas, résulte de la trop grande activité des forces digestives : il peut se développer dans toutes les parties du corps, à cause de l'irrégularité et de l'activité trop énergique ou trop indolente de l'archée, et alors il donne lieu à des accidens particuliers relatifs à chacune des fonctions. Paracelse cite un grand nombre de maladies

(1) *Ib. p.* 302.
(2) *Ib. p.* 302.
(3) *Ib. p.* 299.
(4) *Ib. p.* 305.
(5) *Ib. p.* 306.

des organes qui peuvent être expliquées par cette seule cause, et assure que la profession de médecin serait infiniment plus utile, si on s'attachait à découvrir le tartre avant de chercher à expliquer les affections (1). Cependant il se trompe quand il croit que les anciens n'ont point connu son tartre, au moins sous d'autres noms; car ce n'est évidemment point autre chose que l'atrabile de Galien, et les modernes ont donné à cet état la dénomination d'obstruction, d'infarcissement ou de conjonction.

Paracelse indique aussi les moyens qu'on peut employer pour reconnaître la présence du tartre d'après l'urine. Il ne suffit pas pour cela d'inspecter le fluide, mais il faut nécessairement encore le soumettre à l'analyse chimique (2). Notre fanatique déclame hautement contre l'ouroscopie ordinaire (3). Il divise l'urine en interne et externe: l'interne provient du sang, et l'externe annonce la nature des alimens et des boissons dont on a fait usage. Il désigne le sédiment sous le nom nouveau d'*alcola*, et en admet trois espèces, l'*hypostasis*, la *divulsio* et le *sedimen:* la première se rapporte à l'estomac, la seconde au foie, la troisième aux reins, et le tartre prédomine dans toutes les trois (4). Enfin il cite une observation remarquable, celle que les habitans de la vallée de Veltlin sont exempts de toutes les maladies tartareuses (5).

La cabale dirigea constamment Paracelse dans sa théorie de la thérapeutique et de la matière médicale. Comme tous les corps terrestres ont leur paradigme ou leur image dans la région des étoiles, et que les maladies dépendent aussi de l'influence des astres, il ne

(1) *Paramir.* 3. *p.* 56.
(2) Des maladies tartareuses, p. 304.
(3) *Paragran.* 2. *p.* 220.
(4) De l'ouromancie, p. 747. 750.
(5) Des maladies tartareuses, p. 308.

s'agit, pour guérir les affections par certains moyens, que de savoir reconnaître, à l'aide de la cabale, l'harmonie des constellations. L'or est, en conséquence, un spécifique contre toutes les maladies dans lesquelles l'affection primitive dépend du cœur, parce que dans l'échelle mystique il se trouve en harmonie avec ce dernier viscère. La *liqueur de la lune* et le cristal, conviennent dans les maladies du cerveau: la *liquor Alkahest* et *Cheiri* est efficace dans celles du foie (1). Il faut aussi, quand on se sert des moyens végétaux, prendre en considération leur harmonie avec les constellations, et leur harmonie magique avec les parties du corps et les maladies, chaque étoile attirant, par une sorte de vertu magique, la plante avec laquelle elle a de l'affinité, et lui faisant part de son activité, de sorte que les plantes sont, à proprement parler, autant d'étoiles sublunaires (2). Pour découvrir les vertus des végétaux, on doit en étudier l'anatomie et la chiromancie, car les feuilles sont leurs mains, et les lignes qui s'y remarquent font apprécier les propriétés qu'elles possèdent. Ainsi l'anatomie de la chélidoine nous apprend que cette plante convient dans l'ictère (3). Ce sont là les célèbres *signatures* au moyen desquelles on déduit les vertus des végétaux et des médicamens de l'analogie qu'ils présentent sous le rapport de leur forme. Cette absurde théorie a encore pour base l'idée des impressions *sydériques*, c'est-à-dire, des taches et des signes qui se voient sur les plantes dont ils nous révèlent les propriétés. Les médicamens se reconnaissent, de même que la femme, par la forme qu'ils affectent. Celui qui révoque ce principe en doute, accuse de mensonge la Divinité, dont la sagesse infinie a ima-

(1) *De virib. memb. lib. II. p.* 319. 320.
(2) *De pestilit. lib. I. p.* 339.
(3) Des maladies goutteuses, p. 587.

giné ces caractères extérieurs pour mettre l'étude plus à la portée de la faiblesse de l'esprit humain. Plusieurs orchis ont des bulbes en forme de testicule, preuve évidente que ces plantes agissent sur les organes de la génération. L'euphraise porte sur sa corolle une tache noire, d'où l'on doit conclure qu'elle fournit un excellent remède dans toutes les affections des yeux. Le lézard a la couleur des ulcères malins et des charbons, ce qui détermine également l'efficacité dont il jouit (1).

Comme ces signatures étaient fort commodes pour les fanatiques, puisqu'elles les dispensaient de réfléchir sur les vertus des médicamens, de même Paracelse agit d'une manière très-conséquente, lorsqu'il les attribua principalement à l'influence des astres, et prétendit que l'observation des constellations favorables est une condition indispensable dans l'emploi des médicamens. « Les remèdes sont soumis « à la volonté des astres, et dirigés par eux. Tu dois « donc attendre que le ciel soit favorable avant d'or- « donner un médicament (2). » Ainsi nous voyons ce théosophe prescrire le temps où l'on doit administrer le gui de chêne dans l'épilepsie, et dire que la seule raison pour laquelle il est si souvent inutile, c'est qu'on néglige d'observer cette précaution (3).

Lorsqu'on ne s'occupe point des propriétés naturelles des médicamens, il faut admettre nécessairement qu'ils agissent d'une manière spécifique, et les regarder comme des arcanes. Tel est en effet le but principal de la matière médicale de Paracelse. Tous les effets des plantes sont occultes, et jamais ces substances n'agissent sur la complexion (4). De pa-

(1) Des maladies tartareuses, p. 312. — *De pestilit. lib. I. p.* 331.
(2) *Paragran.* 2. *p.* 219.
(3) *De caduc. p.* 602.
(4) *Paramir.* 2. *p.* 31.

reilles idées excusent les éloges qu'il prodigue à l'élixir de longue vie, et à tous les moyens dont on peut se servir pour reculer le terme de l'existence. Il croit que ces moyens, qui renferment la matière première, servent à réparer constamment les pertes que cette matière éprouve dans le corps humain (1). Il prétend connaître quatre arcanes semblables, auxquels il donne des noms mystiques, le *mercure de vie*, la *pierre philosophale*, etc. Cette passion pour les arcanes se rapproche beaucoup de l'empirisme. Aussi Brucæus a-t-il parfaitement raison quand il range Paracelse parmi les empiriques grossiers (2). En effet, dès qu'on abjure toutes les opinions de l'école, il ne reste plus autre chose à faire que d'admettre l'harmonie des choses les plus disparates, d'après les échelles cabalistiques, dont l'arrangement dépend de suppositions arbitraires et de combinaisons totalement dépourvues de bon sens. Lévinus Battus, dont il a déjà été parlé précédemment, entretint avec Smétius une correspondance fort intéressante sur un des arcanes de Paracelse, que ce dernier avait recommandé comme infaillible contre tous les effets de la magie. Ce spécifique est la persicaire, *polygonum persicaria*, mêlée avec d'autres herbes, appliquée sur la partie souffrante, et ensevelie ensuite dans la terre. Battus assure que cette plante attire à elle les esprits malins, comme un aimant, et qu'il faut l'enterrer pour empêcher ces esprits de s'échapper (3). Quelques-uns des prétendus arcanes vantés par Paracelse dans différentes affections, peuvent facilement être expliqués d'une manière toute naturelle, et un très-bon juge dans cette matière assure que plusieurs méritent en effet

(1) *Archidox. lib. V. p.* 804.
(2) *Smet. miscellan. lib. V.* 1. *p.* 211.
(3) *Ib. lib. XII. p.* 650.

d'être recommandés (1). Cependant on peut ajouter foi à Crato, lorsqu'il refuse à Paracelse l'honneur d'avoir découvert le premier ces arcanes, prétend qu'ils étaient déjà fort usités avant lui par les partisans de l'alchimie et de la magie noire, et ajoute que l'emploi inconsidéré qu'on en a fait a fort souvent entraîné des suites fâcheuses (2). Paracelse conseille le soufre sublimé dans toutes les maladies inflammatoires, et nous savons que les fleurs et le lait de soufre sont des laxatifs très-convenables dans toutes les affections fébriles. Il vante la centaurée et le chardon-béni dans les fièvres intermittentes, et le safran de Mars dans la dyssenterie (3); mais il est difficile de concevoir quelles peuvent être les vertus spécifiques qu'il attribue à l'acide sulfurique contre l'épilepsie (4). Eraste prétend (5) que tous les arcanes de Paracelse étaient composés de mercure sublimé et oxidé, et Monavius assure (6) que les malades qui en faisaient usage mouraient au bout d'un an; mais ces assertions paraissent avoir été dictées par des passions privées.

La réformation de Paracelse eut le grand avantage de représenter la chimie comme un art indispensable pour la préparation des médicamens. Les dégoûtantes décoctions et les inutiles sirops firent place aux teintures, aux essences et aux extraits. Paracelse dit expressément que le véritable but de l'alchimie est de préparer les arcanes, et non de fabriquer de l'or. Il saisit cette occasion pour déclamer contre les cuisiniers et les aubergistes qui

(1) *Conring. introduct. c.* 3. § 37. *p.* 111.
(2) *Craton. epistol. lib. I. p.* 190. *V. p.* 303.
(3) *Smet. lib. XII. p.* 650.
(4) *Paracels. de morb. ament. lib. II. p.* 499. — Grande chirurgie, tom. I. p. 7. — *Smet. lib. XII. p.* 716.
(5) *Erast. disputat. de medicin. nov. Paracels. P. IV. p.* 301.
(6) *Craton. epist. lib. V. p.* 309. — *Erast. P. III. p.* 211. *P. IV. p.* 253.

noient les meilleurs arcanes dans les soupes, et en détruisent ainsi toutes les propriétés (1). On distingue surtout un passage remarquable où il blâme l'usage de mélanger les simples, parce que si toutes les maladies proviennent d'une altération de la température, il suffit d'avoir recours à un seul moyen qui possède une température opposée. « Lisez leurs *her-* « *biers*, et vous les verrez attribuer mille et une « propriétés à chaque plante; mais lorsqu'il s'agit de « formuler, ils accumulent souvent jusqu'à quarante « ou cinquante simples contre une seule maladie. On « ne saurait douter que leurs disciples n'en introduisent bientôt des centaines ou des milliers dans « la même recette, car cet usage est tellement ré- « pandu aujourd'hui, qu'au lieu de réunir comme « autrefois six, ou tout au plus sept drogues, « l'une pour le cœur, l'autre pour le foie, etc., et « d'écrire ainsi de bonnes formules, on apprit en- « suite que trois fois trois font neuf, et que six fois « six font trente-six. Le goût des multiplications de- « vint si dominant, qu'il est presque impossible de « savoir à présent à laquelle de cette opération, ou « de l'addition, on attache le plus d'importance. Nous « leur pardonnerions encore ce défaut, s'ils eussent « en même temps fait usage de la soustraction et de la « division, car alors ils eussent retranché tout ce qui « pouvait être inutile. Maintenant, si on appliquait « l'addition et la multiplication aux humeurs du « corps de l'homme, le monde entier pourrait ras- « sembler un trésor assez considérable pour bâtir « une église, et y instituer des moines, chargés de « chanter le *Requiem* pour la multiplication dans « l'art des formules, et le *Te Deum laudamus* pour « la multiplication dans les humeurs. Je voudrais

(1) *Paragran.* 3. *p.* 220. 223. — *Labyrinth. medicor. p.* 272.

« moi-même entrer comme moine dans cette con« grégation, pour expier mes péchés à l'égard de la « multiplication des humeurs (1). » Paracelse, au lieu de toutes ces simples, cherche à obtenir de chaque chose la quintessence, ou l'éther d'Aristote, qu'il croit être le principe de leur action, et il décrit au long la manière de l'extraire (2); mais il était peu scrupuleux dans le choix des substances qu'il employait : le cœur de lièvre, les os de lièvre, l'os du cœur d'un cerf, la nacre de perle, le corail, et autres corps semblables, tels sont ceux qui doivent fournir les quintessences propres à guérir les maladies les plus graves.

Paracelse combat avec une ardeur toute particulière la méthode curative des galénistes, dirigée uniquement contre les humeurs prédominantes et contre les qualités élémentaires (3). Cependant il en adopte une analogue, dont les indications se rapportent à la domination des élémens *sydériques*, du feu, de l'eau, de l'air et de la terre. J'en ai déjà cité quelques exemples précédemment.

Il blâme avec raison aussi la correction des médicamens par des choses ridicules. Il entrevit l'inutilité des efforts tentés pour corriger la scammonée par le soufre, et ne rejeta pas moins ce *diagrède* que le *diaturbith*. « Le feu et la chimie sont les seuls correctifs (4). » Il cherche à corriger le tartre dans le corps par les eaux minérales acidules et l'acide vitriolique (5). Du reste, il n'a pas la plus légère idée du régime, notamment de celui qui convient aux maladies aiguës. Dans presque toutes les fièvres il saigne, s'abstient des pur-

(1) *De pestilit. lib. I. p.* 341.
(2) *Archidox. lib. IV. p.* 796.
(3) *De caduc. p.* 602.
(4) *Paragran.* 3. *p.* 224.
(5) Des maladies tartareuses, p. 309.

gatifs, donne le corail blanc, l'or et l'alcohol, et blâme l'usage des dépuratifs (1).

Un autre préjugé qu'il s'attacha surtout à combattre, c'est celui qui faisait regarder certaines maladies, telles que la lèpre, la goutte, l'épilepsie et l'hydropisie, comme incurables. Les avantages souvent inattendus qu'il obtint de l'emploi des remèdes minéraux, lui donnèrent une si grande confiance dans l'efficacité générale de ces médicamens, qu'il ne voulut plus croire à l'existence de maladies rebelles aux traitemens dirigés contre elles. « Veux-tu rendre « service à ton prochain, s'écrie-t-il : ne dis pas qu'on « ne peut procurer aucun soulagement, mais dis seu- « lement que la chose est impossible pour toi (2). » On pourrait, d'après sa jactance et celle de ses zélateurs, croire qu'il réussit au moins plusieurs fois à guérir les maladies qui viennent d'être nommées : cependant nous lisons dans ses écrits une foule de passages où il accorde la préférence tantôt à un médicament, tantôt à un autre, et même déclare plusieurs affections incurables, d'où l'on voit clairement qu'il n'avait pas plus que nous l'art de les guérir. On doit à cet égard consulter Smétius (3). Bruno Seidel publia aussi, contre les prétentions des paracelsistes, un livre dans lequel il s'attache à démontrer ce que personne n'a jamais été tenté de révoquer en doute, c'est-à-dire, qu'il existe réellement des maladies incurables (4).

On peut ranger parmi les services dont la médecine est redevable à Paracelse, celui d'avoir le premier employé l'étain contre les vers, quoique la manière dont il le prépare soit vicieuse. En effet, après

(1) *Paragraph. IX. p.* 470. — Traité de la saignée, p. 728.
(2) Autre apologie, p. 254.
(3) *L. c. lib. XII. p.* 655. 685.
(4) *Bruno Seidel. de morb. incurabilib. in-8°. Francof.* 1593. *p.* 133.

l'avoir pulvérisé, il le brûle avec du sel marin et de l'asphalte, puis le mêle avec du sang-dragon et de la coloquinte. Il le recommande aussi dans l'hydropisie et la jaunisse (1).

Enfin je veux encore parler, en peu de mots, des innovations que Paracelse a introduites en chirurgie. Déjà nous avons appris à le connaître sous plus d'un point de vue avantageux, surtout dans ce qui concerne ses principes pratiques; mais c'est principalement en chirurgie qu'il fait époque, et ses opinions sur différens objets de cette branche de la médecine sont assez remarquables pour mériter de trouver place ici. Paracelse rejeta d'abord l'emploi du cautère actuel, de l'instrument tranchant, et même de la suture, parce que ses arcanes jouissent souvent de la même efficacité, et parce que, même dans les plaies et les ulcères, il fondait un grand espoir sur les efforts salutaires de l'archée (2). La nature, dit-il, a en elle une force d'accroissement et de nutrition, et le chirurgien doit se borner à la garantir de l'action des élémens extérieurs. Elle tire de toutes les humeurs du corps un baume dont elle arrose les plaies et les ulcères, et qui suffit pour guérir ces lésions. Paracelse donne le nom de *mumie* à ce baume, dont le pus et les autres humeurs lymphatiques sont le véhicule. Souvent il provient de choses extérieures, comme des herbes et des arbres, et alors il prend plus particulièrement la dénomination de *baume*. Si on applique ce dernier sur une plaie, la nature le transforme en *mumie* animale, et produit de cette manière la cicatrisation (3). Les sucs visqueux qui se trouvent dans la terre, et les vapeurs qui s'exhalent du feu, sont aussi

(1) *De præparat. lib. 1. p.* 876.
(2) *M. A. Severin. de efficac. medic. lib. 1. c.* 8. 9. *p.* 16. (*in-fol. Francof.* 1646.)
(3) Grande chirurgie, tom. I. p. 2. — *De mum. p.* 650. — Bertheoney, tom. I. p. 333. t. II. p. 363.

des *mumies*, et peuvent servir aux mêmes usages. L'alchimie seule enseigne les arcanes qui renferment la *mumie*, et celle-ci rend les emplâtres inutiles, car, dans tous les cas, la nature rapproche parfaitement bien elle-même les lèvres de la plaie (1). Cette idée très-juste de la grande utilité de la *mumie*, ou de l'humeur visqueuse qui seule opère la cicatrisation, ne se concilie point avec le conseil que donne Paracelse de renouveler souvent les pansemens, et avec le soin qu'il recommande d'apporter à ce que la plaie soit toujours très-propre, puisque en procédant ainsi, on doit nécessairement enlever la *mumie*, si avantageuse pour la guérison (2).

Il prétend guérir les fractures sans appareil contentif, et la consoude, *symphytum officinale*, est le remède universel qu'il emploie contre elles. Il vante aussi les baies de genièvre comme un excellent moyen dans les plaies (3). On remarque le conseil qu'il donne de commencer toujours par guérir les maladies de la peau avant de songer à traiter les solutions de continuité (4). Du reste, sa pathologie des ulcères ressemble beaucoup à sa théorie des maladies internes. L'origine des lésions externes n'est pas moins minérale que ne le sont les causes des maladies internes (5). Le réalgar de la Lune et de Vénus corrode la face, celui de Jupiter et de Mercure, les épaules et la poitrine, celui de Mars, le dos et le ventre, celui du Soleil, la partie moyenne de la poitrine, enfin, celui de Saturne, les pieds. Mars, Saturne, la Lune et Vénus, donnent naissance aux ulcères les plus malins et les plus difficiles à guérir;

(1) Grande chirurgie, tom. I. p. 13.
(2) *Ib. p.* 5. 6.
(3) *Ib. p.* 49.
(4) *Ib. p.* 55.
(5) *Ib. T. II. p.* 68.

mais ceux que provoquent le Soleil, Jupiter et Mercure, se cicatrisent aisément (1).

Les instructions que Paracelse donne à l'égard de la saignée sont caractéristiques. Il blâme les calendriers astrologiques pour une toute autre raison que celle qu'on pourrait soupçonner. Les désavantages de la saignée, dit-il, dépendent non pas de l'influence qui contre-indique l'opération, mais du temps peu convenable où on la pratique. Dans une bataille, où tant de milliers d'individus sont blessés souvent au même instant, il est bien certain que tous se trouvent sous l'influence d'une seule et même constellation. Mais Paracelse regarde comme une condition indispensable à remplir, d'avoir égard au signe de qui dépend la maladie dans laquelle on veut recourir à la saignée, et jamais on ne doit saigner lorsqu'on se trouve sous le signe qui lui a donné naissance. Il ne nous indique pas la manière dont on doit procéder pour découvrir cette connexion. Au reste, il se prononce hautement contre l'hémomancie. On trouve le sang pur et clair dans la peste, malgré que la vie soit exposée aux plus grands dangers (2). Il donne d'excellentes remarques à l'égard de l'influence que l'altération de l'air exerce sur les maladies dans les hôpitaux, et fait connaître les moyens par lesquels on peut le purifier (3).

Dans un tableau consacré à donner une idée exacte du système de Paracelse, il est impossible d'omettre ses principes sur les propriétés de l'aimant. Ils sont si particuliers, si nouveaux et si importans, qu'ils méritent à juste titre l'attention dont le grand Lessing (4) et Hemmann (5) les ont jugés dignes. Toutes

(1) Grande chirurgie, tom. II. p. 89.
(2) Traité de la saignée, p. 712. 713.
(3) Livre d'hôpital, III. 320.
(4) *Lessing's Collectaneen*, tom. II. p. 117.
(5) *Medizinische* etc., c'est-à-dire, Mémoires médico-chirurgicaux, p. 23.

les maladies que Paracelse fait provenir de l'influence de Mars, c'est-à-dire les hémorragies, et les maux qui s'étendent depuis la partie moyenne du corps jusqu'à sa périphérie, peuvent être guéris par l'aimant, qui les retient au centre. Ainsi, lorsqu'on applique un aimant sur le lieu d'où provient l'hémorragie, ou sur l'endroit du corps dans lequel la maladie a pris naissance, on voit à l'instant même cesser l'écoulement du sang ou l'affection. En outre, il importe de bien connaître les pôles attractif et répulsif de l'aimant. Paracelse donne au premier le nom de ventre, et au second celui de dos. Dans les maladies hystériques, il applique le ventre de l'aimant au bas, et le dos à la partie supérieure, de sorte que l'affection demeure entre ces deux points (1). Dans les épilepsies qui tendent à se rapprocher de la tête, on applique aux parties inférieures quatre aimans, le ventre en haut; et sur la tête un autre aimant, le dos en bas : de cette manière on parvient à guérir un très-grand nombre de maladies convulsives.

Paracelse contribua aussi à mettre plus en vogue qu'ils ne l'avaient jamais été, les talismans, antique invention de la superstition et de la jonglerie. La théorie de ces moyens mystiques reposait sur la supposition que certaines pierres possèdent des vertus antivénéneuses, et sur l'influence que les métaux dont ces médailles ou cachets sont formés, éprouvent de la part des planètes. Les talismans préservaient des charmes de la magie, guérissaient presque toutes les maladies, et assuraient à jamais le bonheur de celui qui les portait. Ordinairement ils étaient chargés de figures magiques : on y voyait le symbole de Jupiter et du Soleil, ou des tables de chiffres donnant toujours un certain nom-

(1) Des vertus de l'aimant, p. 1019, 1020.

bre mystique dans quelque sens qu'on les comptât. Moehsen nous a transmis les figures de plusieurs talismans semblables, inventés par Thurneysser (1).

Si on réfléchit attentivement sur les principaux points du système de Paracelse, on trouve qu'il ne renferme pas un seul principe nouveau ou inconnu jusqu'alors. Toutes les extravagances théosophiques imaginées par les fanatiques de l'antiquité, et exposées isolément dans leurs écrits, furent réunies en un seul corps de doctrine par Paracelse, qui en fit l'application aux diverses branches de la médecine. Son plus grand mérite, celui que l'esprit de controverse peut seul lui disputer, c'est d'avoir recommandé les médicamens tirés du règne minéral à la place des sirops et des décoctions inutiles, recommandés avant lui, d'avoir observé plusieurs phénomènes intéressans de la nature, et d'avoir étudié un grand nombre de maladies remarquables, surtout parmi celles qui rentrent dans le domaine de la chirurgie. Des médecins dont on ne saurait louer la partialité, et même des disciples de l'école hippocratique, comme Crato (2), lui rendirent cette justice; mais d'autres aimèrent mieux s'en tenir tranquillement aux anciens que de suivre le nouveau fanatique, dont les remèdes passaient pour causer tant de mal. Cependant la chimie acquit peu à peu plus de considération. Il est vrai que, d'abord, on continua encore de la confondre avec l'alchimie; mais, au commencement du siècle suivant, elle commença toutefois à prendre une forme plus digne d'une science aussi utile. Malgré les nombreux et violens antagonistes qui s'élevèrent contre le système de Paracelse, les principes de cet homme extraordinaire non-seulement se répandirent

(1) *Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire des sciences, p. 133.

(2) *Epist. lib. III. p.* 236.

en Allemagne et dans le nord de l'Europe, mais encore trouvèrent des partisans en France et en Angleterre.

CHAPITRE TROISIÈME.

Propagation du système de Paracelse.

Une révolution qui a pour base le mysticisme, trouve bien plus facilement accès parmi le commun des hommes, que celle qui est opérée par le bon sens, parce que les chimères de l'imagination se présentent toujours sous des couleurs plus vives, et mettent l'esprit bien plus en jeu que les conclusions sévères de la froide raison. Au seizième siècle, l'Allemagne avait éclairé l'Europe entière par son esprit de réformation. Le grand génie de Luther rendit à ses contemporains, et à la postérité même la plus reculée, l'inappréciable service de porter un coup si funeste au mysticisme, que le catholicisme et la théologie scolastique se trouvèrent à jamais abattus. Paracelse adopta le même plan; mais les circonstances suivantes s'opposèrent à ce que son système trouvât un accueil aussi favorable et aussi général que celui qu'avait reçu le réformateur de la théologie.

1o La médecine est une science d'expérience, et il faut l'apprendre pour la posséder. Elle repose sur des principes raisonnés et déduits de l'expérience. Par conséquent, une doctrine qui rejette le témoignage de la raison, et qui représente l'expérience comme une chose inutile, ne saurait avoir un grand succès parmi les médecins.

2° Le système de Paracelse était basé non-seulement sur le mysticisme, mais encore sur le fanatisme le plus grossier. A la vérité, la superstition régna tyranniquement dans tout le cours du seizième siècle; mais, vouloir donner à ces mêmes préjugés l'apparence d'une doctrine scientifique, c'était une idée qui choquait trop le bon sens pour qu'elle fût généralement adoptée.

3° Enfin, Paracelse n'était point homme à pouvoir assurer le succès de son système. C'était un barbare, un ignorant, qui méprisait toutes les sciences par la seule raison que toutes ces sciences lui étaient étrangères. Quoiqu'il parlât beaucoup de la lumière divine, source de connaissances universelles, ses mœurs et sa vie vagabonde ne prouvaient certainement pas qu'il participât à cette lumière.

Cependant sa doctrine trouva, en Allemagne surtout, plus de partisans qu'on n'aurait dû s'y attendre. D'après le calcul que j'ai établi sur les successeurs connus de Paracelse, il résulte que les trois quarts d'entre eux étaient Allemands de naissance, mais, la plupart aussi, des gens sans éducation et sans aucune teinture des sciences, qui se jetaient à corps perdu dans les bras de ce système mystique, parce qu'ils y trouvaient amplement de quoi suppléer à leur manque d'instruction et à leur ineptie. Les autres s'en tenaient aux médicamens et aux arcanes de Paracelse: ils cherchaient à concilier sa théorie avec le système de Galien, ou au moins à l'épurer, la perfectionner et la rendre plus plausible. Enfin, la société des Rose-croix l'appliqua d'une manière bien plus exacte qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, à la théologie et à la philosophie.

Parmi les partisans de Paracelse qui, sans chercher à comparer le système de Galien avec celui qu'il avait inventé, adoptèrent exclusivement ce

dernier dont ils embrassèrent la défense, l'un des premiers, et le plus célèbre de tous, est Léonhard Thurneysser-zum-Thurn, de la vie duquel je vais faire connaître les événemens principaux, d'après Moehsen qui nous en a donné une histoire complète (1). Il naquit en 1530, à Bâle, où son père exerçait la profession d'orfèvre. Ayant un jour voulu vendre comme de l'or véritable une masse d'étain doré, cette escroquerie l'obligea, en 1548, de prendre la fuite. Il avait appris l'état de son père; mais dans le même temps il s'occupait à chercher des plantes pour D. Huber, médecin de Bâle, qui lui fit lire les ouvrages de Paracelse. Peut-être aussi eut-il occasion de voir quelques planches anatomiques, mais certainement il n'étudia dans aucune école, car à l'âge de cinquante ans il fut obligé d'apprendre le latin. Chassé de Bâle, il se réfugia en Angleterre, et en 1552 il s'engagea comme arquebusier dans le régiment d'Albert, Margrave de Brandebourg. L'année suivante il quitta le service, entra comme ouvrier dans une fonderie, reprit ensuite sa profession, et vint en 1555 s'établir à Strasbourg. Bientôt après il fut chargé de la surveillance des mines du Tyrol, et se rendit en 1558 à Tarenz, dans la haute vallée de l'Inn, où il établit à son propre compte une exploitation et une fabrique de soufre. Cette opération fut couronnée d'un succès si brillant, qu'il acquit beaucoup de célébrité, et qu'il fit la connaissance de plusieurs célèbres métallurgistes. Ayant été recommandé à l'Empereur lui-même, il fut envoyé en 1560 dans l'Ecosse et les îles Orcades, pour y examiner les mines de plomb. L'année suivante il parcourut l'Espagne, l'Afrique, l'Asie mineure, et se fit conférer l'ordre de Sainte-Catherine sur le mont

(1) *Moehsen's Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire des sciences.

Sinaï. Pendant ce voyage il apprit un peu de grec, et s'efforça d'acquérir des connaissances plus exactes en médecine.

Lorsqu'il revint, en 1568, il se rendit célèbre par ses cures, et fut envoyé dans les mines de Hongrie pour en régulariser le service. Alors il prit la résolution de publier ses ouvrages de médecine, et voulant les faire imprimer avec tout le luxe typographique du temps, il prit d'abord la route de Munster, où il donna, en 1570, sa *Quinta essentia* avec des planches gravées sur bois. De là il se rendit à Francfort-sur-l'Oder, ville alors célèbre par ses belles presses, et y fit imprimer son *Pison*, ouvrage qui traite des propriétés des eaux, des fleuves et des sources. Ce livre, quoiqu'il ne fût point encore terminé, devint le fondement de sa fortune. L'électeur Jean-Georges, qui se trouvait alors à Francfort, apprit que le traité de Thurneysser faisait connaître des richesses jusqu'alors ignorées dans les fleuves de la Marche de Brandebourg. Les courtisans, qui désiraient vivement pouvoir établir des mines dans leurs possessions, recommandèrent aussi l'auteur, qui, ayant parfaitement guéri la femme de l'Electeur d'une maladie pour laquelle il avait été consulté, fût nommé médecin du prince.

Thurneysser sut tirer un excellent parti de sa nouvelle charge. Il vendit du fard et d'autres cosmétiques aux dames de la cour. Au lieu des décoctions dégoûtantes des galénistes, il prescrivit les médicamens de Paracelse sous les noms pompeux de teinture d'or, magister du soleil, or potable, etc., et acquit de cette manière des richesses immenses. Il établit aussi pour ses propres ouvrages une fonderie de caractères et une imprimerie, entretint dans son laboratoire plus de deux cents personnes, et vécut avec le plus grand faste. Son édition des alphabets de trente-

deux dialectes européens, et de soixante-huit langues étrangères, le fit regarder comme un des premiers savans de son temps. Il employa encore une foule d'autres moyens pour augmenter sa fortune, s'adonna surtout à l'astrologie, qui lui rapportait de grosses sommes, et établit même une maison de prêt sur gages, commerce d'autant plus lucratif pour lui, que les Juifs avaient été chassés du pays. Éléonore, femme du prince électoral, ayant fondé un laboratoire à Halle, elle chargea Thurneysser du soin de le diriger. Cet homme singulier publia des calendriers astrologiques qui trouvèrent un débit extraordinaire; mais comme les prophéties étaient conçues en termes fort ambigus, il en vendait aux princes quelques exemplaires interlignés, et où il donnait l'explication des termes obscurs. Lorsqu'on était menacé d'une grande calamité, il envoyait, pour la détourner, des talismans qu'on lui payait fort cher. En un mot, jusqu'en 1582, il posséda des richesses incalculables, occupa une place importante, et jouit de toute la confiance du souverain; mais depuis lors tous les malheurs se réunirent pour le précipiter du plus haut point de splendeur dans la dernière des misères.

Gaspard Hoffmann, professeur à Francfort, homme instruit et éclairé, avait publié un traité fort bien écrit *De Barbarie imminente*, dans lequel il cherchait à démasquer l'extravagance du charlatan, disciple de Paracelse. Ce livre fixa les regards des courtisans, et dessilla même les yeux de l'Électeur : Thurneysser perdit beaucoup de sa considération. D'un autre côté, l'ignorance et la superstition lui avaient suggéré de se faire passer pour le possesseur d'un diable qu'il portait sur lui dans un cristal, et François Joël, professeur à Griswald, avait même contribué à répandre cette absurdité; mais le prétendu diable n'était autre chose qu'un scorpion renfermé dans un flacon d'huile,

et que Thurneysser conservait avec d'autres raretés. Enfin, un procès qu'il perdit avec sa femme, dont il était séparé, lui enleva la plus grande partie de sa fortune. Il s'enfuit en 1584, prit la route de l'Italie, où il s'occupa de la transmutation des métaux, et vint mourir à Cologne en 1595.

Les écrits de cet homme singulier portent le cachet du système de Paracelse. Thurneysser regarde même ce dernier comme le seul vrai médecin qui ait existé, et ne tarit point sur les éloges qu'il lui prodigue (1). Sa *Quintessence* est écrite en vers. Dans le premier livre il fait parler le Secret, qui est aussi représenté un cadenas à la bouche, une clef à la main et assis sur une caisse dans une chambre dont les croisées sont fermées. Ce personnage enseigne que tous les corps sont composés de sel, de soufre et de mercure, ou de terre, d'air et d'eau, et que par conséquent le feu est exclus du nombre des élémens (2). Il faut chercher le Secret dans la Bible, ensuite dans les astres et les esprits (3). Au second livre, c'est l'Alchimie qui prend la parole. Elle indique la manière de procéder aux opérations, et dit entre autres que chercher à fixer les substances volatiles, c'est vouloir écrire en blanc sur un mur avec un charbon (4). Elle avertit de ne point se livrer aux opérations trop longues, car Dieu a créé le monde entier en six jours. Vient ensuite une comparaison détaillée des arcanes de la médecine ancienne et moderne, puis un discours sur l'harmonie des élémens : 1° l'esprit est dans chaque corps ; l'âme elle-même n'existe point sans esprit. Les gémeaux, la balance et le verseau sont les signes de l'esprit, Vénus et Jupiter

(1) *Quinta essentia. in-fol. Lips.* 1574. *p.* 35. 203.
(2) *Ib. p.* 29.
(3) *Ib. p.* 33.
(4) *Ib. p.* 43.

ses planètes, Raphaël et Chérubin ses esprits. 2° Le corps ou le sel est en harmonie avec Mars et Saturne : il a le capricorne, la vierge et le taureau pour signes, Ariel, Uriel et les Gnomes pour esprits, le plomb et l'antimoine pour métaux. 3° L'âme ou le mercure est en rapport avec le cancer, le scorpion et les poissons : elle agit sur le tempérament flegmatique.

Je citerai encore deux autres de ses écrits, traitant de l'ouromancie à la manière de Paracelse (1). En effet Thurneysser distille l'urine, fixe au récipient un tube garni d'une échelle dont les degrés correspondent à chacune des parties du corps, et les phénomènes que présente la distillation du fluide lui servent pour conclure quel doit être l'état des différentes parties. Il a joint à ces ouvrages des planches en bois représentant le corps humain dépouillé de ses tégumens, afin de laisser apercevoir les parties subjacentes, invention qu'adoptèrent ensuite Georges Bartisch et Ulric Rumler. Ordinairement il commençait par peser l'urine, après qu'elle avait été exposée quelque temps à un feu doux, et mêlée par l'agitation avec le sédiment. Lorsqu'elle est lourde, les esprits vitaux sont malades : quand elle est légère, ce sont les esprits animaux qui souffrent. Je ne puis oublier deux remarques que Thurneysser cite en passant : la première concerne des hydatides qui furent crachées par une personne atteinte d'une phthisie commençante, à la suite de l'emploi du gaïac (2); la seconde a trait à la conservation de l'irritabilité du cœur, que l'auteur a vu se contracter huit minutes encore après avoir été arraché de la poitrine (3).

(1) Προκατάληψις ou *Pœoccupatio durch* etc., c'est-à-dire, De l'ouromancie en douze traités différens. in-fol. 1571. — Βεβαίωσις ἀγωνισμοῦ, c'est-à-dire, *confirmatio concertationis. in-fol. Berol.* 1576.

(2) Βεβαίωσις, *p.* 78.

(3) Προκατάληψις, *p.* 49.

Adam de Bodenstein, fils du célèbre théologien Carlstad, était partisan très-zélé de Paracelse, et il mena une vie non moins errante et vagabonde que ce dernier (1). Il entreprit d'expliquer tous les mots barbares, obscurs et inintelligibles de Paracelse, dont il emprunte presque toujours les propres expressions dans ses commentaires. Ce travail a fort peu de prix certainement quand on a lu Paracelse lui-même, mais on y trouve quelques observations de Bodenstein qui ne sont pas dénuées d'intérêt. De son temps, en effet, on avait déjà plusieurs ouvrages attribués faussement à Paracelse, difficiles à distinguer de ceux qui lui appartenaient réellement, et auxquels il avait peut-être lui-même une grande part (2). Le laudanum tire son nom de *à laude* : c'est la quintessence du mercure, et non un opiat. Oporin en a obtenu des effets extraordinaires (3). Paracelse était du reste un véritable cabaliste, un écrivain guidé par Dieu lui-même, et dont Bodenstein défend l'infaillibilité de tout son pouvoir (4).

Michel Toxites, de Grabundten, publia ce dictionnaire en même temps qu'un autre d'histoire naturelle composé par Jean Fischart. Il était médecin à Haguenau, avait fait des études régulières dans les écoles d'Italie, et cultivait la poésie avec succès (5). Il s'attacha surtout à mettre l'antimoine plus en vogue chez les Allemands, et désirait déjà voir le système de Galien réuni à celui de Paracelse, vœu que plusieurs médecins exaucèrent effectivement dans la suite. On lui doit aussi une édition des œuvres de Paracelse.

(1) *Adami*, *p.* 231.
(2) *Semmler's Sammlungen* etc., c'est-à-dire, Recueils pour servir à l'histoire des Rose-croix, cah. I. p. 63.
(3) *Onomastic. in-8°. Basil.* 1574. *p.* 450.
(4) *Ib. p.* 411.
(5) *Adami, p.* 195.

Valentin Antaprassus Siloranus publia de même une édition de Paracelse. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était du nombre des partisans de ce fanatique qui débitaient les mensonges les plus grossiers avec une impudence déhontée, et regardaient leur héros comme un envoyé infaillible de Dieu. Dans le discours préliminaire de son édition; Siloranus dit qu'après avoir parcouru tous les médecins *chaldéens*, arabes et grecs, il se voit contraint de leur préférer Paracelse, que les Athéniens appelaient le destructeur de toutes les erreurs, les médecins de Montpellier l'Hippocrate allemand, et les Hébreux le nouveau Ben-Maimon. Il ajoute que le docteur Cyperinus Flaënus a traduit Paracelse en italien et en français, et que Bebeus Ramdus l'a reproduit en grec. Il assure avoir traduit ces ouvrages du latin, langue dans laquelle ils étaient originairement écrits. Enfin, cette préface renferme autant d'impostures que de mots, comme Sennert l'a déjà remarqué (1).

Gérard Dorn, médecin à Francfort sur le Mein, s'est fait beaucoup connaître par son attachement à Paracelse. Il était entièrement animé de l'esprit de son maître : la cabale passait à ses yeux pour la source de toutes les connaissances humaines, et il préférait Trithemius à tous les philosophes. Sa grossièreté ne le cédait en rien à celle de Paracelse, et il accablait d'injures tous ses antagonistes. En sa qualité d'adepte, il ne lui fallait que quinze mois pour préparer la pierre philosophale, tandis que tous les autres consacraient deux années à ce travail (2). Il dérivait la chimie entière des premiers chapitres du premier livre de Moïse, dont il expliquait alchimiquement les mots. Ces paroles surtout : Dieu sépara l'eau qui est sur la terre de celle qui est au-dessous, et

(1) *De consensu et dissens. chymic. cum Galen. c.* 4. *p.* 189.
(2) *Lapis metaphysicus aut philosophicus. in*-8°. 1570.

nomma la première Firmament, lui paraissaient renfermer l'idée du grand œuvre. En même temps il accumulait des explications tirées de la philosophie des nouveaux platoniciens, ce qui donne à son livre un aspect si bizarre, qu'il serait difficile d'imaginer un galimatias plus savant (1). Il publia aussi contre Thomas Éraste, le plus ardent ennemi de Paracelse, un écrit polémique, qui n'est autre chose qu'un extrait des invectives auxquelles son maître lui-même s'était abandonné (2).

Le plus célèbre de tous les partisans de Paracelse parmi les anciens écrivains du seizième siècle, est Pierre Sévérin, de Ribe dans le Jutland, médecin du roi de Danemarck, et chanoine de Roskild. On raconte comme un trait remarquable de sa vie, que dès l'âge de vingt ans il remplissait une chaire de poésie à Copenhague. Il avait fréquenté les écoles de médecine de la France et de l'Italie, mais n'en demeura pas moins fermement attaché au nouveau réformateur (3). Autant on a vanté le mérite qu'il eut de perfectionner le système de Paracelse, autant aussi Théodore Zwinger porte un jugement exact sur son compte, quand il dit que Sévérin n'agit pas toujours avec la liberté philosophique tant vantée par lui, mais se borne en grande partie à répéter ce qu'avait dit Paracelse (4). Jean Paludanus, dans une lettre à Smetius (5), ne le juge pas non plus d'une manière très-favorable. Il prétendait pouvoir guérir radicalement l'épilepsie, la lèpre et la goutte; mais, dit Paludanus, jamais il n'en a donné de

(1) *De naturæ luce physicâ ex Genesi desumtâ.* in-8°. *Francof.* 1583. p. 47.
(2) *Ad Thom. Erastum admonitio modesta satis.* in-8°. 1583.
(3) *Thom. Bartholin. hist. méd. Hafn. loc. XII. p.* 114. — *Moller. Cimbr. literat. vol. I. p.* 623.
(4) *Craton. epist. lib. III. p.* 236.
(5) *Smet. miscellan. lib. XII. p.* 725.

preuves dans le Danemarck. Il vendait des panacées, et quoiqu'il recommandât beaucoup les remèdes de Paracelse, il avait souvent recours aux compositions de Galien. Libavius (1) et Sennert (2) le traitent encore plus mal, quoique tous deux fussent plutôt paracelsistes que galénistes.

Le seul ouvrage qu'il ait laissé, est un exposé succinct et très-incomplet du système de Paracelse, dans lequel il n'épuise pas à beaucoup près tout ce qui a rapport à cette doctrine, et entremêle ses propres idées avec celles de son idole. La logique ne lui plaisait point, « car, dit-il, j'aime mieux un morceau de pain « que toute la logique avec la dialectique. » Eraste, ennemi juré de tous les paracelsistes, répond à ce passage : « Sévérin a parfaitement raison, quand « l'estomac est affamé ; mais le besoin de la vérité « ne peut être satisfait que par la philosophie, et « non par une nourriture substantielle (3). » Sévérin distingue, comme Paracelse, l'anatomie ordinaire de la haute anatomie, qu'il appelle *vitale*. Il partage aussi l'astronomie en vulgaire et *vitale*.

Suivant sa définition, la médecine est la connaissance de l'harmonie générale du monde entier. Aussi compare-t-il ensemble le macrocosme et le microcosme, et trouve-t-il dans ce dernier des fleuves et des lacs, des montagnes et des vallées, des minéraux et des plantes (4). Les élémens sont partagés en deux sphères, la supérieure et l'inférieure : le feu et l'air prédominent dans l'une, la terre et l'eau dans l'autre. Il attache beaucoup d'importance à cette division, et dit que celui qui la méconnaît laisse

(1) *Exam. philosoph. vit. Hartmann. sect.* 21. *p.* 157. 177.

(2) *L. c. p.* 199.

(3) *Erast. de medicin. nov. Paracels. disp. P. I. p.* 113.

(4) *Severin. Idea medicinæ philosophicæ. in-4°. Hag. Com.* 1663. *c.* 4. *p.* 19. 20.

l'amande pour son écorce. Les élémens sont combinés ensemble par l'intermède du baume vital, qui tient tous les corps de la nature dans une union intime, et donne à chaque chose la force et la vie. Il ne faut pas se figurer les élémens comme des corps sensibles, car chacun des élémens sensibles, le feu, l'air, l'eau et la terre, est produit par les quatre élémens insensibles; de sorte qu'il y a un feu aqueux, terreux, aérien, etc., et ces qualités sont spirituelles, puisqu'elles ne tombent point sous les sens (1). Sévérin donne aux forces des élémens le nom d'*astres* comme Paracelse. Le médecin et le naturaliste qui ne le connaissent point, sont aveugles et sourds. Ces astres de tous les corps terrestres sont de deux espèces : ou ils imitent les constellations, et produisent tous les mélanges, toutes les mutations des corps, ou bien, après la soustraction de leur corps, ils se réfugient dans l'Empyrée, séjour où ils n'éprouvent ni la faim ni la soif (2) Les astres unis avec les élémens s'appellent semences : ce sont les liens de tous les corps, dont ils produisent les qualités sensibles et les signatures; ces dernières elles-mêmes ne sont autre chose que les impressions faites sur le corps par les semences (3). Sévérin compare à tort les trois principales semences de tous les corps avec les trois principes des péripatéticiens, ce qui prouve combien peu il a compris Aristote (4). Il prétend les retrouver dans les trois règnes de la nature, de sorte qu'il parle du mercure, du sel et du soufre des minéraux, des végétaux et des animaux (5), et pense que pour qu'il survienne de nouvelles transmutations, il suffit que les semences trouvent un corps

(1) *Severin. l. c. c.* 5. *p.* 22. 24.
(2) *Ib. c.* 6. *p.* 26. 27.
(3) *Ib. c.* 6. *p.* 31. *c.* 7. *p.* 33.
(4) *Ib. c.* 7. *p.* 31.
(5) *Ib. c.* 7. *p.* 39.

avec lequel elles puissent se réunir (1). Le sel est la seule cause de la coagulation et de la forme des corps (2). Il détermine des mutations réelles d'espèces en se combinant avec d'autres matrices, et imprime aux corps de nouvelles signatures; mais pour produire de semblables transmutations, il faut posséder une teinture vitale très-forte, qui puisse changer la racine ou la matrice (3). Il cherche à prouver que les corps sont engendrés par les semences, en citant plusieurs exemples de substances invisibles qui deviennent apparentes. Nous ne voyons pas, dit-il, le suc nutritif dans les alimens, et cependant il donne naissance aux parties visibles de notre corps (4). La semence visible des animaux n'est pas le *semen*, mais seulement le véhicule de ce dernier qui ne réside pas dans les testicules, mais y arrive de toutes les parties du corps (5). Ainsi, chacune de ces dernières peut être considérée comme un testicule spirituel, de même que chacune aussi a son estomac, son foie, sa rate, etc. Les fonctions de chaque partie sont accomplies par les esprits minéraux qui y résident, et la structure compliquée des organes était nécessaire pour que les esprits et les astres eussent une matrice convenable (6).

Sévérin invoque également dans la pathologie les chimères de la théorie de Paracelse. Tout vit dans la nature : les étoiles sont des hommes comme nous; elles souffrent les mêmes maladies, et nos maux ne sont que la copie de ceux qu'elles éprouvent. Ainsi, d'après la comparaison du macrocosme et du microcosme, nous pouvons reconnaître l'origine des

(1) *Severin. l. c. c.* 8. *p.* 41.
(2) *Ib. c.* 8. *p.* 62.
(3) *Ib. c.* 9. *p.* 73.
(4) *Ib. c.* 10. *p.* 81.
(5) *Ib. c.* 8. *p.* 55. *c.* 10. *p.* 77.
(6) *Ib. c.* 11. *p.* 90.

maladies qui est ordinairement astrale. C'est ce que Sévérin appelle *loca affecta* et *semina morborum* (1). L'hydropisie, la lèpre, la goutte et l'épilepsie sont les maladies cardinales, avec lesquelles d'autres ont une grande affinité : les affections calculeuses et les hémorroïdes dépendent, par exemple, de la goutte. Ces maladies cardinales sont curables aux yeux des paracelsistes, à moins qu'une prédestination secrète ne s'y oppose (2). Les vertus des médicamens se trouvent en harmonie avec la nature des maladies, et ne reposent point sur les qualités élémentaires ou les propriétés sensibles, mais elles ont pour base unique les astres, dont les impressions donnent naissance aux qualités apparentes ou aux signatures (3). Ensuite Sévérin prouve aussi la réalité de la médecine universelle par deux raisons. D'abord il dit que l'antimoine ronge tous les métaux imparfaits, à l'exception de l'or; de sorte qu'il doit aussi consumer toutes les impuretés du corps, et ménager la source de la vie, le cœur. Ensuite on sait qu'il existe des poisons qui nuisent à tous les hommes indistinctement; il faut donc qu'il y ait de même des médicamens qui soulagent tous les hommes sans distinction, et guérissent toutes les maladies (4).

En Allemagne, on a tenté de très-bonne heure différens moyens pour rendre le système de Paracelse plus attrayant, et pour lui procurer accès auprès des galénistes. Quelques médecins de l'école galénique contribuèrent même à ces essais, en négligeant à la vérité la théorie de Paracelse, mais adoptant ses médicamens, et les appuyant de tout leur crédit (5). Gonthier d'Andernach, que j'ai déjà fait

(1) *Severin. l. c. c.* 12. *p.* 149.
(2) *Ib. c.* 13. *p.* 175.
(3) *Ib. c.* 2. *p.* 8. *c.* 15. *p.* 202.
(4) *Ib. c.* 14. *p.* 175.
(5) *Craton. epist. lib. III. p.* 237.

connaître dans le nombre des médecins hippocratiques, fut de cette manière, vers la fin de ses jours, l'un des premiers et des plus actifs défenseurs du système de Paracelse. A l'âge de soixante et dix ans, il s'adonna pour la première fois à l'étude des élémens de la chimie, et des écrits des théosophes (1). Alors il enseigna que les extraits, les huiles et les sels agissent avec plus d'énergie et de promptitude que les racines et les herbes elles-mêmes. Dans les affections légères, on peut bien continuer les sirops des Arabes, mais les médicamens chimiques conviennent infiniment mieux pour combattre les maladies graves. Les anciens, dans ce dernier cas, pouvaient avoir recours à des moyens moins actifs, parce que de leur temps les forces de l'homme n'étaient point aussi énervées. Paracelse a eu de bonnes raisons pour s'écarter du système de Galien, car les anciens avaient des connaissances fort incomplètes; ils ont déclaré incurables plusieurs maladies qui ne le sont point, ils ignoraient presque entièrement la structure du corps humain, et l'anatomie ordinaire doit être considérée comme une chose fort peu essentielle, leurs idées sur les élémens sont également inexactes, et les trois principes de Paracelse valent beaucoup mieux; enfin, on ne peut plus se servir, de notre temps et dans notre climat, des signes assignés aux maladies par les Grecs (2). Gonthier cherche ensuite à comparer les élémens des galénistes avec ceux des paracelsistes, et finit par conclure qu'on ne doit rejeter complètement ni l'un ni l'autre système, mais qu'il est bon de se familiariser d'abord avec l'ancien, puis d'étudier le nouveau (3).

(1) *Quercetan. tetras graviss. capit. affect.* in-8°. *Francof.* 1609. c. 14. p. 168.

(2) *Comm. II. dial.* 2. p. 28.

(3) *Ib.* p. 31.

Donzellini adopta ces principes de Gonthier. Il emploie de préférence les médicamens chimiques dans les maladies chroniques, et dit expressément qu'il faut s'en tenir à Gonthier, si l'on veut trouver rassemblé tout ce qu'il y a de bon dans Paracelse (1).

André Ellinger, de la Thuringe (2), professeur à Jéna, contribua aussi à faire adopter les chimères de Paracelse, par la publication surtout de son traité de pharmacie (3), dans lequel il recommande des moyens empiriques et des préparations chimiques contre chaque affection. On lui doit encore un autre ouvrage consacré à l'exposition des principes de l'alchimie (4).

Phèdre de Rodach, homme d'ailleurs entièrement inconnu, publia des ouvrages analogues, dont on trouve la liste dans Haller (5).

Un certain Benoît Aretius écrivit une matière médicale, dans laquelle la théorie galénique est réunie de la manière la plus bizarre avec celle de Paracelse. L'auteur n'admet que deux complexions, la chaude et la froide, et divise chacune d'elles en quatre degrés. Puis il range les médicamens sous leurs planètes respectives, et ajoute les arcanes de Paracelse (6).

Conrad Gesner lui-même publia, sous le nom d'Évonymus, un recueil de remèdes secrets, de sorte qu'à cet égard il se rapproche un peu des paracelsistes (7).

(1) *Craton. epistol. lib. VI. p.* 606.
(2) *Adami*, p. 240.
(3) *Reise* etc., c'est-à-dire, Pharmacie de voyage et de guerre. in-8°. Zerbst, 1602.
(4) *Von rechter* etc., c'est-à-dire, De la manière de bien extraire les vertus spirituelles des plantes. in-4°. Wittemberg, 1609.
(5) *Bibl. med. pract. vol. II. p.* 161.
(6) *De medicamentorum simplicium gradibus et compositionibus opus novum. in-8°. Tigur.* 1572.
(7) Lenglet du Fresnoy, Histoire de la philosophie hermétique, vol. III. p. 34.

Bartholomée Carrichter, de Reckingen, ouvrit à la nouvelle doctrine l'accès même de la cour impériale. Il était médecin des empereurs Maximilien II et Ferdinand (1), avec lesquels il vivait dans une intimité qu'il ne méritait pas, si nous nous en rapportons au jugement de Crato. Celui-ci le regarde comme un homme ignorant, et raconte que l'empereur Ferdinand étant atteint de la pierre, il lui faisait prendre tous les jours une décoction de prunelles, et de temps en temps des purgatifs drastiques (2). Nous pouvons nous convaincre par les ouvrages mêmes de Carrichter, que le jugement de Crato est parfaitement d'accord avec la vérité. Sa *Practica* renferme une foule de remèdes empiriques et d'arcanes contre toutes les espèces de maladies (3). L'ignorance la plus grossière règne dans son livre sur la guérison des affections magiques, où il prend le ton de Paracelse, imitant même la coutume que ce fanatique avait d'employer des mots inintelligibles, comme le démontre le passage suivant : « Cette maladie (les hémorroïdes magiques) appartient, dans l'origine, « au troisième degré du *Haustoris resoluti*; mais « dès que les douleurs viennent à disparaître, elle « se range dans l'*uviatorium arsolutam inflaculectam Capoi Cori*, entre le commencement et la fin « du troisième et du quatrième degré (4). » Michel Toxites publia son livre sur les végétaux (5). On y trouve un catalogue de plantes officinales rangées par ordre astrologique, c'est-à-dire, que l'auteur parcourt les douze signes du zodiaque, qui de trois

(1) *Moehsen's Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire des sciences dans la Marche de Brandebourg, p. 414.

(2) *Craton. epist. lib. I. p.* 184.

(3) *Practica aus* etc., c'est-à-dire, Pratique des principaux secrets. in-8°. Strasbourg, 1611. c. 83. p. 150.

(4) *Von gründlicher* etc., c'est-à-dire, De la guérison radicale des maladies magiques, p. 17.

(5) In-8°. Strasbourg, 1617.

en trois appartiennent à une des humeurs élémentaires du corps. Chaque signe a quatre degrés, sous lesquels sont disposées les plantes, avec l'indication de leurs vertus, et du temps où on doit les recueillir d'après les constellations auxquelles elles correspondent. La balance, le verseau et les gémeaux forment la première *triplicité*, celle du sang : le lion, le belier et le sagittaire, la seconde, celle de la bile ; la vierge, le taureau et le capricorne, la troisième, celle de l'atrabile ; enfin le cancer, le scorpion et les poissons, la quatrième, celle du flegme. En parlant de chaque plante, Carrichter fait connaître sa sympathie et son antipathie. Ce qu'il a écrit de mieux, c'est son *Office des Allemands*, recueil de remèdes populaires, et de règles diététiques assez bonnes, et qui peuvent être mises en pratique. Ce livre est rempli d'idées singulières, et quelquefois ridicules, mais on y remarque quelques observations intéressantes. La Saar, par exemple, ayant débordé, entra dans un four à chaux, et enflamma la matière calcaire, de sorte que la maison fut brûlée. Une semblable catastrophe détruisit une fois la ville de Biberach presque entière (1).

L'exemple de Martin Ruland le père, natif de Freysingen, praticien à Lavingen en Souabe, et médecin de Philippe Louis, électeur palatin (2), nous prouve que le système de Paracelse ne s'accorde jamais mieux qu'avec l'empirisme grossier. Ruland rassembla les cas les plus remarquables qui s'étaient offerts à lui ; mais il les raconta sans avoir le moindre égard aux causes des maladies, et se contenta de citer les médicamens dont il s'était servi, lesquels sont en grande partie des arcanes. Une vieille femme,

(1) *Der Teutschen* etc., c'est-à-dire, l'Office des Allemands. in-8°. Amberg, 1610. p. 20.

(2) Teyssier, vol. IV. p. 413. — *Eloy*, *vol. IV*. *p.* 135.

par exemple, était atteinte d'une maladie inconnue. L'auteur lui donna, au nom de Jésus, son *aqua benedicta*, qui la fit vomir et la soulagea (1). En général, il est grand ami des vomitifs dans toutes les fièvres dangereuses (2). Parmi les remèdes secrets, ceux qu'il recommande le plus sont l'*aqua terræ sanctæ*, et le *vinum sublimatum* παντονοσαγωγὸν. Çà et là on trouve quelques bonnes observations; telles sont celles d'un écoulement de sang par la bouche, remplaçant les menstrues (3), de la guérison d'un sphacèle de l'utérus avec l'eau de chaux et autres remèdes appropriés (4), et de l'utilité de l'huile de soufre dans l'hydrocèle (5). Ruland attache beaucoup d'importance au choix des veines, et indique par ordre alphabétique les maladies dans lesquelles on doit ouvrir tel ou tel de ces vaisseaux.

Les disciples de l'école paracelsique n'étaient en général pas fort sévères sur le choix de leurs maîtres. Paracelse lui-même avait appris beaucoup des faiseurs d'or, des vieilles femmes et des magiciens. Les pasteurs des villages s'érigeaient aussi en maîtres, dès qu'ils pouvaient parvenir à rassembler, dans les ouvrages superstitieux de toute espèce, un grand nombre de médicamens. Combien ne sont pas devenus célèbres les écrits de Michel-Baptiste de Rochlitz, curé de Mohorn, dans le cercle de Meissnitz! Cet ecclésiastique avait en pension chez lui de jeunes gentilshommes qui venaient écouter ses leçons, et il exerçait en même temps la médecine. Il faut convenir qu'il avait beaucoup lu; mais le goût, la critique et le jugement lui manquaient. Peut-être la littérature médicale ne possède-t-elle pas un seul livre qui ren-

(1) *Ruland. curat. empiric.* in-8°. *Budiss.* 1679. *p.* 362.
(2) *Ib. p.* 368.
(3) *Ib. p.* 307.
(4) *Ib. p.* 325.
(5) *Ib. p.* 302.

ferme plus de fables extravagantes, de moyens absurdes et de bavardage ridicule, que son traité sur la médecine, l'art et les miracles. Je possède trois ouvrages de ce curé, mais je ne puis pas y trouver le plus petit fait à citer (1). Cependant des médecins hippocratiques du temps, comme Monavius, le consultaient (2).

Si l'on veut prendre une idée parfaite des armes dont les paracelsistes se servaient pour combattre les partisans de Galien, on n'a qu'à lire la correspondance de Christ. Pithopoeus, d'abord instituteur d'Albert Frédéric, duc de Prusse, puis médecin à Annaberg (3), et de Barth, professeur à Léipsick (4). Celui-ci se montre un homme instruit et posé; l'autre est un fanatique ignorant, qui ne fait attention à aucun raisonnement, mais se laisse emporter au gré de ses passions et de son insatiable orgueil.

Vers cette époque, un jeune juriste, Georges Amwald, se rendit célèbre par son charlatanisme paracelsique, et par une panacée qu'il débitait dans toute l'Allemagne en même temps qu'une terre sigillée, dont il exigeait toujours un prix considérable. Dans son ouvrage sur ce remède (5), il défend Paracelse contre tous ceux qui le diffamaient, et donne à sa médecine la préférence sur celle des Grecs, parce que ces derniers étaient d'aveugles païens, que Galien méprisait Moïse et Jésus-Christ, et qu'Aëtius

(1) *Arzney-Kunst* etc., c'est-à-dire, Livre de l'art, des médicamens et des miracles. in-4°. Léipzick, 1592. — *Giftjagendes* etc., c'est-à-dire, Livre de l'art de chasser les poisons. in-4°. 1592. — *Wunderbarliches* etc.; c'est-à-dire, Livre miraculeux de médecine et de chirurgie. in-4°. Eisleben, 1596.

(2) *Craton. epist. lib. II. p.* 388.

(3) *Moehsen's Beytraege* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire des sciences, p. 90.

(4) *Craton. epist. lib. III. p.* 300.

(5) *Kurzer Bericht* etc., c'est-à-dire, Courte instruction sur la manière d'employer la panacée amwaldine, remède unique dans la lèpre, la siphilis et les ensorcellemens. in-4°. Francfort, 1592.

était arien et athée. Sa panacée, dès qu'on la pose sur la langue, se combine à l'instant même avec les esprits vitaux, et les conforte. Or, comme toutes les maladies, sans exception, dépendent de l'altération des esprits vitaux, il n'en est point non plus une seule qui ne puisse être guérie par ce moyen. Amwald indique les doses de sa panacée d'année en année, et spécifie les affections dans lesquelles elle est utile et salutaire. Il finit par rapporter une foule d'attestations de personnes qui ont été sauvées par elle, et qui lui prodiguent à lui-même des éloges extraordinaires. Le grand nombre de princes qui assurent lui devoir leur guérison, prouve qu'il rendit réellement d'éminens services en Allemagne; mais il ne saurait prétendre à l'estime des médecins philosophes, parce qu'il était trop charlatan, et que bien qu'il s'arrogeât le titre de docteur, son ignorance perce à tout moment. Aussi ne manqua-t-il pas d'adversaires qui ouvrirent les yeux au public sur ses supercheries, et le plus redoutable de tous fut André Libavius, ennemi déclaré de tous les préjugés nuisibles. Libavius publia successivement contre Amwald cinq libelles (1), dans l'un desquels (2) il fait voir que la célèbre panacée n'est autre chose que du cinabre ordinaire, et qu'on a très-grand tort de la payer aussi cher au charlatan ambulant.

Avant de porter nos regards sur le passage du système de Paracelse à la théosophie des Rose-croix, il est nécessaire de nommer encore quelques conciliateurs ou syncrétistes plus modernes, c'est-à-dire, des

(1) *Examen panaceæ Amwaldinæ.* in-8°. 1594. — *Neoparacelsica, in quibus vetus medicina defenditur adversus τερετίσματα Georgii Amwald.* in-8°. *Francof.* 1594. — *Gegen-Bericht* etc., c'est-à-dire, Contre-instruction de la panacée Amwaldine. in 4°. Francfort, 1595. — *Panacea Amwaldina victa et prostrata.* in-4°. *Francof.* 1596. — *Singularium. P. IV.* in-8°. 1601.

(2) *Singular. P. IV. p.* 270. — *Defensio syntagm. arcan. chym. contra Scheunemann, p.* 14.

hommes qui transportèrent dans le système de Galien ceux des principes de Paracelse qui semblaient être admissibles, et tentèrent ainsi de rapprocher les deux écoles. Les plus célèbres de tous furent les deux Zwinger père et fils.

Théodore Zwinger, disciple de Ramus, dans le système duquel il était complètement initié (1), et professeur à Bâle, écrivit, d'après la méthode de son maître, une physiologie dans laquelle il est facile de reconnaître le goût que lui inspirait la théorie de Paracelse. Il compare ce théosophe avec les pères de la médecine, et dit qu'il a surpris les secrets de la nature (2). Cependant il approuve Eraste d'avoir dévoilé son ignorance, sa vanité et sa jactance. Il ne veut point entendre parler des principes chimiques, alléguant pour raison que le médecin a besoin de connaître les parties qui existent réellement dans les corps, et non celles que l'art en retire par des moyens violens (3). Il me semble que c'est là une vérité qu'on ne saurait faire trop vivement sentir, même aujourd'hui, aux partisans de la chimie physiologique.

Son fils, Jacques Zwinger, également professeur à Bâle, homme d'un goût très-épuré et d'un grand esprit, suivit la route que le père avait parcourue avec tant d'éclat. Quoique défenseur des médicamens chimiques, il méprisait la théorie de Paracelse (4). Différens passages de la correspondance de Crato attestent que les deux Zwinger se donnèrent beaucoup de peine pour mettre en vogue les préparations chimiques, et qu'en effet ils contribuèrent puis-

(1) *Zwinger. theatr. vit. human. in-fol. Bas.* 1571. *vol. I. p.* 1176.

(2) *Zwinger. physiol. medic. p.* 56. 81. (*in*-8°. *Basil.* 1610.)

(3) *Ib. p.* 191.

(4) *Zwinger. principiorum chymicorum examen Hippocrat. et Galen. consensum institutum. in*-8°. *Bas.* 1606.

samment à les faire adopter (1). Théodore croyait toutefois la chimie soumise à la médecine, et disait que lorsqu'elle veut dominer cette dernière, on doit de suite la laisser de côté (2).

Michel Dœring, de Breslau, professeur à Giessen, se range aussi parmi les conciliateurs. A proprement parler, il était médecin hippocratique; mais il défendit, même contre Eraste, les médicamens de Paracelse, et différentes parties de son système. Cependant, loin d'excuser la jactance, l'ineptie et la superstition du fanatique réformateur, il met au contraire ces défauts dans tout leur jour (3).

Si le système de Paracelse était toujours demeuré dans les mains de médecins semblables, il n'aurait pas tardé à prendre une forme plus avantageuse. On se serait convaincu que la méthode curative et les médicamens de Paracelse méritaient, à plus d'un égard, la préférence sur ceux de Galien, et de cette manière on aurait tiré des chimères de ce fanatique tous les secours qu'elles pouvaient fournir. Mais au commencement du siècle suivant, il se forma une société d'enthousiastes, qui enchérirent encore sur la théosophie de Paracelse, et lui donnèrent une si prodigieuse extension, qu'on aurait infailliblement vu renaître la barbarie, si les idées de ces fanatiques se fussent réalisées. Je veux parler de la société des Rose-croix, qui se propagea jusque dans les temps les plus modernes sous différens noms, et après avoir subi diverses modifications.

Cet Ordre a exercé une influence puissante, mais très-nuisible sur les sciences, et particulièrement sur la médecine. Cependant l'histoire de son origine est tellement obscure, et les conjectures qu'on peut

(1) *Craton. epist. lib. II. p.* 350. *lib. III. p.* 236.

(2) *Ib. lib. II. p.* 272.

(3) *Dœring, de medicinâ et medicis adversus iatronasticos et pseudomedicos libri II. in-*8. *Giess.* 1611.

former à son égard représentent cette société secrète sous un aspect si ridicule, que les Rose-croix eux-mêmes, malgré le témoignage de l'histoire, ont pris depuis long-temps le parti d'avoir recours au roi Hiram, au sage Salomon, à la construction du temple de Jérusalem et au fabuleux Thaaut. Je vais rassembler en peu de mots tout ce que nous savons de positif sur leur compte.

L'immortel Semler, qui toutefois n'est point exempt de partialité dans cette occasion, assure que dès le quatorzième siècle il existait une société de physiciens ou d'alchimistes, réunissant tous leurs efforts pour arriver au grand but, la découverte de la pierre philosophale (1). Quoique je ne partage pas son sentiment, puisque nous ignorons encore si le livre qu'il cite a réellement pour auteur Raimond Lulle, cependant il est certain que dès l'année 1591 Nicolas Barnaud entreprit d'établir une société hermétique, et parcourut dans cette vue toute la France et l'Allemagne (2). Il est également avéré que dans la seconde préface de l'*Echo de la société illuminée du respectable ordre des frères R + C*, il est dit qu'en 1597 on s'occupa d'instituer une société secrète, ayant pour but de s'adonner à toutes les branches de la théosophie et de la cabale (3).

Mais la première trace de l'existence réelle de cette société date de l'année 1610, époque où le notaire Haselmayer prétend avoir lu le manuscrit de la *Famæ fraternitatis*, contenant les statuts de l'ordre (4). Quatre ans après seulement, en 1614, parut à Ratisbonne *la Réformation générale du monde entier, par la Fama fraternitatis des Rose-croix*. Cet ou-

(1) *Semler's Sammlungen* etc.; c'est-à-dire, Recueils pour servir à l'histoire des Rose-croix, cah. I. p. 24.
(2) *Ibid.* cah. II. p. 65.
(3) *Ib.* cah. I. p. 83. 84.
(4) *Ib.* cah. I. p. 77.

vrage faisait connaître un ordre caché déjà depuis mille ans dans l'ombre du mystère, et possesseur de secrets importans, capables d'assurer à jamais le bonheur de l'humanité. La *Confessio* qui s'y trouve annexée est écrite d'un style si diffus, et remplie d'allusions si grossières, qu'il est difficile de concevoir qu'un homme raisonnable ait pu accumuler autant de sottises et d'absurdités.

Il est dit dans la *Fama* qu'un Allemand, Chrétien Rosenkreuz, institua la société dans le quatorzième siècle, après avoir appris à Fez et en Egypte la haute philosophie des Orientaux. D'après les idées du fondateur, le but de l'ordre devait être d'acquérir, à l'aide des sciences occultes, des richesses immenses, dont on ferait part aux princes et aux rois afin qu'ils contribuassent à réaliser le vaste plan de l'association, c'est-à-dire, la réforme générale de tout le monde. La société se rassemblait dans une certaine chapelle appelée du *Saint-Esprit*, et là les nouveaux initiés recueillaient les avis des adeptes. Rosenkreuz, est-il-dit plus loin, dévoila son grand secret à ses trois fils, qui réglèrent leurs statuts de la manière suivante: 1° Les Rose-croix ne devaient exercer publiquement d'autre profession que la médecine, et il leur était défendu d'exiger aucun salaire des malades. Cette loi, la plus importante de toutes, suffit déjà pour assigner à nos théosophes une place dans l'histoire de la médecine (1). Ils devaient 2° porter le costume du pays où ils se trouvaient, sans en adopter un particulier; 3° se réunir tous les ans dans la chapelle du Saint-Esprit, le jour de la fête patronale du grand-maître; 4° attirer ceux des profanes qu'ils jugeaient propres à partager leurs secrets; 5° choisir le mot Rose-croix pour se reconnaître;

(1) *Maier themis aurea*, c. 4. p. 37.

6° tenir cachée pendant un siècle l'existence de la société. Dans la *Confession*, on assure que la fin du monde approche, que bientôt l'univers subira une réformation générale, que les impies seront chassés, que les Juifs se convertiront, et que la doctrine de Jésus-Christ se répandra sur toute la terre. Les Rose-croix se vantaient d'accélérer cette réforme salutaire par leurs efforts. Ils promettaient à tous ceux qui entraient dans leur société des connaissances divines, des richesses immenses, une vie exempte de maladies, une jeunesse toujours florissante, et la pierre philosophale (1). Ils assuraient aussi ne pouvoir jamais eux-mêmes tomber malades (2).

Tous les partisans de cette secte dérivaient le mot Rose-croix de la croix mystique de Jésus-Christ, qui avait été teinte de son sang rosé, sans laquelle on ne peut point être successeur du Fils de Dieu, et avec laquelle on parvient à posséder la sagesse infinie et tous les arts imaginables (3). Cette croix dispense de toute étude, et en effet les Rose-croix affectent le plus profond mépris pour toutes les connaissances acquises par le travail et la réflexion (4). Ils dérivent les sciences, sans exception, de la Bible, afin seulement qu'on ne puisse pas leur reprocher de ne point estimer la religion, car, en réalité, ils sont supérieurs à toute espèce de révélation, et attribuent tout à la lumière de la Nature, ou à l'influence de la Divinité sur l'âme de l'homme (5). Sous ce point de vue, comme à bien d'autres égards, on

(1) *Fama fraternitatis*, p. 15. 47. 48. — *Libav. de philos. harm. fratr. de Ros. cruc.* p. 268.

(2) *Libavius*, *Analys. confess. fratr. de Ros. cruc.* p. 23.

(3) *Fludd. summ. bon.* p. 46 (*in-fol. Francof.* 1629).

(4) *Libav. l. c.* p. 275. — *Arnold's Kirchen* etc., c'est-à-dire, Histoire de l'Eglise et des Hérésies, P. II. T. XVII. c. 18. p. 620.

(5) *Semmler's Zusaetze* etc., c'est-à-dire, Additions à l'apologie de Fludd, p. 16.

peut les considérer comme les successeurs de Paracelse, dans lequel ils croient voir aussi un envoyé de Dieu (1). De même que lui, ils guérissent toutes les maladies par la foi et l'imagination. Il suffit qu'un veritable Rose-croix regarde l'affection la plus incurable ou la plus dangereuse, pour qu'à l'instant même le malade soit guéri. L'un d'entre eux, disent-ils, rendit la vie à un roi d'Espagne mort déjà depuis six heures (2), et s'il est vrai qu'un moine d'Italie chassa le diable du corps des possédés, ce doit être bien certainement un membre *è societate fratrum R + C* (3). La médecine universelle est le grand secret de l'ordre, dont on promet la révélation aux membres de la société (4).

Tous les renseignemens que j'ai pu recueillir s'accordent à nous dire que Valentin Andreæ, ecclésiastique de Calwe dans le pays de Wurtemberg, homme rempli de connaissances, d'esprit et de philanthropie, fut celui qui contribua le plus à l'institution des Rose-croix. Les écrits qu'il a laissés nous témoignent l'étendue des connaissances et la bonté du caractère de cet ecclésiastique, auquel un patriotisme épuré suggéra le désir de perfectionner la croyance religieuse et les institutions sociales (5). Sa vie, écrite par lui-même, et conservée dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, prouve clairement que dès l'année 1603, il rédigea la célèbre *Noce chimique* de Chrétien Rosenkreuz, afin de s'amuser à contrefaire les alchi-

(1) Arnold, p. 621.

(2) *Semmler's Sammlungen* etc., c'est-à-dire, Recueils pour servir à l'histoire des Rose-croix, cah. I. p. 110.

(3) *Ib.* p. 112.

(4) *Ib.* p. 142.

(5) Arnold, P. II. T. XVII. c. 5. p. 444. — *Herder's Zerstreute* etc., c'est-à-dire, Feuilles éparses, coll. 5. p. 57. — Je cite ici l'Essai de Nicolaï sur les accusations intentées contre l'ordre des Templiers, comme un ouvrage rempli d'inexactitudes, quoiqu'on ait coutume de le recommander dans l'histoire des Rose-croix.

mistes et les théosophes, si communs à cette époque. Lui-même ne peut s'empêcher de rire en voyant la simplicité des fanatiques, qui regardent sérieusement ce *ludibrium juvenilis ingenii* comme une histoire véritable, tandis que ce n'est à ses yeux autre chose qu'une satire. D'après cela, on a pensé aussi que la *Fama fraternitatis* est une production de cet ecclésiastique, qui la publia dans l'intention de corriger les chimistes et les enthousiastes. Lui-même se nommait Andreæ, chevalier de la Rose-croix, parce qu'il portait sur son cachet une croix avec quatre roses (1). En effet, différens auteurs assez anciens ont regardé la chose comme une simple plaisanterie, et ils assurent que l'auteur de la *Fama* n'eut jamais l'intention de parler sérieusement (2). On n'avait d'autre but, en publiant cet ouvrage, que de surprendre les secrets des alchimistes (3).

Il est vrai qu'Andreæ institua en 1620 une *fraternitas christiana*, mais dans de tout autres vues, dans celle de corriger le système religieux, et de séparer la théologie chrétienne de toutes les controverses scolastiques qui s'y étaient introduites (4). Lui-même, en différens endroits, distingue soigneusement les deux sociétés l'une de l'autre (5), et plaisante sur la crédulité des théosophes Rose-croix, qui jouent la comédie dans toute l'Allemagne (6). On voit donc, ce me semble, que cet ordre secret, malgré la brillante origine qu'il a prétendu se donner, doit naissance aux plaisanteries d'un ecclésiastique de Wurtemberg, qui croyait ainsi mettre un frein aux

(1) Mercure allemand, 1782. Mars, p. 228—280.
(2) Semler, préface de ses Additions, p. xxiii.
(3) *Breler. myster. iniquit. pseudo-evangel. c.* 3. p. 100.
(4) Mercure allemand, *l. c. p.* 234.
(5) *Andreæ turris Babel*, *n.* 25. *p.* 69.
(6) *Andreæ mytholog. aleth. exul. p.* 329. — *Manipul. VI. n.* 13. *p.* 290.

chimères de la théosophie, mais qui ne fit malheureusement qu'accroître encore davantage le nombre des sectateurs de cette science absurde.

Une foule d'enthousiastes, ses contemporains, trouvaient trop d'avantage à répandre les principes des Rose-croix, pour qu'ils ne cherchassent pas à fraterniser avec eux. Valentin Weigel, prédicateur fanatique à Tschoppau, près de Chemnitz, avait trouvé après sa mort un nombre prodigieux de sectateurs, et les véritables Weigeliens étaient déjà Rose-croix sans en porter le nom. Oswald Croll n'a pas tort quand il regarde cet ecclésiastique comme un partisan zélé de Paracelse (1), car la comparaison que Weigel établit entre le macrocosme et le microcosme est certainement très-remarquable. Il prétend que la connaissance du corps humain doit dériver de celle de l'Univers, parce que le ciel est le père, et l'homme le fils, idée que Sennert s'est attaché à combattre (2). Comme Paracelse et les anciens cabalistes, il fait tout provenir de la lumière intérieure, méprise toutes les sciences humaines, et compte beaucoup sur la science sacrée des noms, qu'il considère comme le chef-d'œuvre du Saint-Esprit. Il regarde le nombre 666, déjà employé par Saint-Irénée de Smyrne, comme le complément de la science et de la sagesse (3).

Egide Gutmann, de Souabe, fut également Rose-croix sans en porter le nom (4). Il imita en même temps Paracelse, car il condamnait par-dessus toutes choses la philosophie païenne, et prétendait posséder la médecine universelle qui ennoblit l'homme, détourne ou guérit toutes les maladies, et donne la faculté de fabriquer l'or. Pour voler dans l'air, trans-

(1) *Osw. Croll. basilic. chym. præfat. admonit. p.* 66.
(2) *Sennert. de consens. et dissens. chym. cum Galen. c.* 6. *p.* 195.
(3) Arnold, P. II. T. XVII. c. 17. p. 618. — *Brucker, vol. IV. p.* 689.
(4) *Semmler's Sammlungen* etc., c'est-à-dire, Rec. pour servir à l'hist. des Rose-croix, cah. II. p. 176.

muer les métaux et connaître toutes les sciences, dit-il, on n'a besoin que de la foi (1). Il écrivit une révélation de la majesté divine dans laquelle il annonce le règne de mille ans. Ce livre, terminé déjà en 1575, demeura long-temps inédit, et fut enfin publié en 1618 (2).

Jules Sperber, médecin du prince d'Anhalt, est un des plus célèbres cabalistes. Cependant il ne faisait point partie de la société des Rose-croix, ou au moins ne professait pas absolument les mêmes principes qu'eux. On trouve dans ses ouvrages les barbarismes, les fautes contre la grammaire latine, les chimères de l'archétype, l'idée de la préexistence des formes de toutes choses, le système d'émanation, l'opinion que la pierre philosophale existe dans l'âme minérale, les prières magiques et cabalistiques, en un mot, toutes les absurdités qui se rencontrent dans ceux des Rose-croix et des autres théosophes (3).

Oswald Croll, de la Hesse, est devenu encore bien plus célèbre. Il était aussi médecin du prince d'Anhalt, et devint même conseiller de l'empereur Rodolphe II. On lui doit un ouvrage dont l'introduction donne une idée succincte, mais très-exacte, de tout l'ensemble de la théosophie de Paracelse. Je me contenterai d'en rapporter quelques citations. Tout vit dans la nature : rien n'y est mort. Tout ce qui vit a en soi une force vitale, un astre, qui ne peut rien sans le corps, mais passe dans un autre lorsque le sien vient à se putréfier (4). L'homme est formé d'après le Firmament : tout ce que nous trouvons dans le macrocosme se rencontre aussi dans le microcosme, qui est son fils, et renferme par consé-

(1) *Brucker, vol. IV. p.* 685.
(2) Semler, *l. c.* cah. I. p. 87.
(3) *Colberg Platon. hermet. Christianism. P. I. c.* 6. *p.* 286. — *Brucker, p.* 686.
(4) *Croll. basilic. chym. præf. admonit. p.* 23.

quent une quantité égale d'espèces minérales. Toutes les connaissances de l'homme dérivent du Firmament : les influences astrales le rendent un véritable sage, car son esprit découle des astres, et son âme de la bouche de Dieu (1). Le Firmament est la lumière de la Nature, et Dieu celle de la Grâce : le médecin doit naître de cette dernière (2). Les échelles numériques des cabalistes s'étendent jusqu'au monde intellectuel et jusqu'à l'archétype : toutes les parties du corps sont en harmonie avec certains élémens ou nombres, certaines forces ou planètes (3). L'homme interne ou astral, le génie de l'homme, l'imagination est *Gabalis*, de qui la science cabalistique a emprunté son nom. C'est en même temps l'aimant et la nature magnétique de l'homme (4). Tout ce que les yeux aperçoivent peut être produit avec le secours de ce *Gabalis* ou de l'imagination, qui attire les corps visibles comme un aimant, et les représente aux sens (5). La prière cabalistique intérieure, adressée à Dieu, ou l'entretien secret avec la Divinité, réunit l'âme avec la source de toute lumière et de toute connaissance : alors l'homme peut produire des miracles par la seule pensée; en les opérant il est purement passif, et ne manifeste aucune action; il n'apprend rien, la Grâce se répand en lui et lui fait part de tout (6). Le Verbe est surtout très-puissant dans les opérations magiques : avec son assistance on guérit toutes les maladies, qui cèdent aussi aux caractères et aux talismans préparés à certaines époques. Tous les médicamens agissent en vertu de la force magnétique qu'ils ont reçue des

(1) *Croll. l. c. p.* 24—31.
(2) *Sennert. de consens. chymic. cum Galen. c.* 5. *p.* 193, 194.
(3) *Croll. l. c. p.* 31. — *Sennert. c.* 6. *p.* 195.
(4) *Croll. l. c. p.* 36. — *Sennert. c.* 13. *p.* 232.
(5) *Croll. l. c. p.* 37. 38.
(6) *Ib. p.* 13. 39. — *Libav. de princip. scientif. magiæ Paracels. sec. Croll. p.* 13.

astres, et dont leurs qualités sensibles ne sont que les signatures (1). Cet astre a son siége dans le baume, qui, chez l'homme, s'unit avec le baume vital, et guérit ainsi les maladies. Le médecin doit chercher ce baume dans la nature, et employer à cet effet le secours de toutes les parties de la magie, dont la connaissance lui est absolument indispensable (2). Enfin, la vie peut être prolongée comme le feu par l'addition de combustibles, et Paracelse, qui possédait ce grand secret, ne serait certainement pas mort aussi jeune, s'il n'eût été empoisonné par ses ennemis. Croll, inventeur de cette fable, est complétement réfuté par Libavius (3).

Le traité du même auteur sur les signatures est entièrement conforme à la théorie de Paracelse. Chaque plante, disait-il, est une étoile, et chaque étoile, une plante : les astres donnent aux plantes leurs vertus, qu'elles expriment par des signatures. Tel est le principe duquel part Croll, et l'on aurait peine à se former une idée des moyens qu'emploie son imagination délirante pour rassembler tous les argumens susceptibles de donner quelque vraisemblance au principe favori qu'il adopte. Je vais en rapporter quelques preuves : les feuilles de la petite joubarbe ont de l'analogie avec les gencives, donc la plante doit être un excellent antiscorbutique (4). Les fleurs du muguet ressemblent à des gouttes, aussi conviennent-elles dans l'apoplexie, *gutta* (5). Les racines de la bryone, imitant un pied gonflé, sont bonnes dans l'hydropisie (6). Le millepertuis, *hypericum*, tire son nom de ὑπὲρ εἰκόνος, *quasi sit*

(1) *Croll. l. c. p.* 42. 44.
(2) *Croll. l. c. p.* 60. 62. — *Libav. p.* 19.
(3) *Croll. l. c. p.* 46. 104. — *Libav. p.* 40.
(4) *Croll. de signat. rerum, p.* 19.
(5) *Ibid. p.* 27.
(6) *Ibid. p.* 33.

supra spectra : c'est donc le meilleur moyen qu'on puisse opposer à la manie et aux sorcelleries (1). En outre, Croll cite plusieurs exemples d'animaux qui ont révélé à l'homme la connaissance des médicamens (2).

André Libavius combattit ce fanatique et plusieurs autres du même ordre, de sorte qu'il nous fournit des documens fort intéressans pour l'histoire du temps où il vivait. Un de ses antagonistes les moins redoutables fut Henning Scheunemann, médecin à Bamberg, et ensuite à Aschersleben, qui, de même que la plupart des Rose-croix, n'avait aucune connaissance scientifique ou philologique. Ses rêveries s'éloignent essentiellement de celles de Paracelse, mais il emploie des expressions si obscures et tellement inintelligibles, qu'il est presque impossible de leur trouver un sens raisonnable. Il divise la nature interne de l'homme, ou l'anatomie de Paracelse, en sept différens degrés, d'après les sept changemens qu'elle subit, et qui sont la combustion, la sublimation, la dissolution, la putréfaction, la distillation, la coagulation et la teinture. Ces sept changemens font perdre aux trois élémens leur forme, leur astre, en même temps qu'ils leur donnent des qualités sensibles et visibles. Les trois élémens produisent, par leurs différentes modifications, dix espèces, savoir : quatre de mercure, trois de soufre et trois de sel. La première espèce est le mercure *pneumosus*, ou la chaleur intégrante, la lumière du corps humain, la force qui préside à toutes les fonctions : la seconde est le mercure *cremosus*, ou l'humide radical des anciens ; la troisième, le mercure *sublimatus*, ou l'esprit subtil de l'humide radical ; la quatrième, le mercure *præcipitatus*, ou l'esprit acide,

(1) *Croll. de sign. rer. p.* 36.
(2) *Ib. p.* 68.

âcre et salin qui détruit tout; la cinquième, le soufre *congelatum*, esprit pur, sucré, qui donne l'acidité au mercure; la sixième, le soufre *resolutum*, qui lubréfie et humecte toutes les parties; la septième, le soufre *coagulatum*, qui exhale une odeur fétide, et dont la nature est visqueuse, résineuse; la huitième, le sel *calcinatum*, ou le baume vital, qui réunit le soufre et le mercure de manière à en former un corps; la neuvième, le sel *resolutum*, de nature douce et de saveur sucrée, qui dessèche au lieu d'humecter; la dixième enfin, le sel *reverberatum*, le menstrue général de la nature entière, celui qui purifie toutes les choses. C'est par ce *denarius* que Scheunemann explique l'origine et les symptômes de toutes les maladies. Le mercure *pneumosus*, par exemple, produit toutes les espèces de gonflemens et de flatuosités: le mercure *cremosus*, la mort subite; le mercure *sublimatus*, toutes les maladies accompagnées de douleur et de chaleur; le mercure *præcipitatus*, la goutte et les nodosités. Le soufre *congelatum* excite la chaleur dans les fièvres, le soufre *resolutum* donne lieu à la léthargie, et le soufre *coagulatum* occasione tous les flux. Le sel *calcinatum* engendre les tumeurs blanches, le sel *resolutum* produit le tartre et la pierre, enfin le sel *reverberatum* suscite toutes les maladies de la peau et la lèpre (1).

Quoique cette théorie spagirique soit entièrement basée sur celle de Paracelse, cependant le mépris que Scheunemann affecte pour la philosophie de l'école, l'attente dans laquelle il vit de la lumière divine, la barbarie de son style, son ignorance et l'absurdité de ses expressions, le rangent dans la

(1) *Scheunemann, medicina reformata, s. denarius hermetic. etc. in-8°. Francof.* 1617. — En outre, il écrivit encore deux livres: *Paracelsia de morbo mercuriali contagioso, quem pestem vulgus vocat*; et *De morbo sulfureo cagastrico quem febrem vulgus vocat. in-4°.* 1608, et *in-8°.* 1610.

secte des Rose-croix, ce dont on trouve à chaque instant des preuves dans Libavius (1).

Jean Gramann, qui publia une apologie du système de Paracelse, fut aussi l'un des partisans les plus zélés de cette secte (2). Il débitait une panacée composée de vitriol blanc et de conserve de rose, et mérite le titre de Rose-croix à cause de ses rêveries, quoiqu'il ne soit point prouvé qu'il fût initié dans les mystères de l'ordre (3). Comme les véritables Rose-croix, il méprise la philosophie païenne de Galien, érige Hippocrate en médecin spagirique, et parle continuellement de la philosophie chrétienne (4).

Nous devons encore placer ici Henri Kunrath, de Léipsick, médecin à Hambourg, et ensuite à Dresde, qui fut l'un des plus célèbres théosophes de son temps, et parvint à faire croire qu'il avait trouvé la pierre philosophale (5). Son *Amphitheatrum sapientiæ æternæ* renferme toutes les folies de la cabale, de Paracelse et des Rose-croix, et se distingue surtout par l'obscurité du style, qui rend le livre absolument inintelligible.

Maintenant il est temps de porter nos regards sur les progrès que la théosophie de Paracelse fit dans les autres contrées de l'Europe. Ce système ne trouva pas à beaucoup près en France, en Angleterre et en Italie, autant de sectateurs qu'en Allemagne, et n'y fut point non plus combiné avec autant de folies mystiques. Au contraire, on sut élaguer la plupart

(1) *Libavii defensio syntagmatis arcan. chemicorum contra Scheunemannum. in-fol. Francof.* 1615.
(2) *Ib. p.* 11.
(3) *Ib. p.* 14.
(4) *Gramanni apologetica refutatio calumniæ., qua Paracelsistæ philosophi et medici saniores nimis violenta corrosiva ægris popinare dicuntur. in-4°. Erford.* 1593.
(5) *Moller. Cimbr. literat. vol. II. p.* 440. — *Brucker, p.* 675. — *Geschichte* etc., c'est-à-dire, Histoire de la folie humaine, T. V. p. 91.

des absurdités qu'il contenait, et l'on s'attacha surtout à répandre davantage l'usage des médicamens inventés par le fanatique allemand. L'Angleterre seule donna naissance au premier des Rose-croix, au célèbre Robert Fludd, qui répandit la théosophie de cette secte bien plus qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, et l'appliqua généralement à toutes les branches des connaissances humaines.

L'Italie est, de toutes les contrées de l'Europe, celle dans laquelle le système de Paracelse reçut l'accueil le plus froid, à moins qu'on ne veuille ranger parmi les partisans de ce théosophe les charlatans, dont on comptait un très-grand nombre dans les États italiens. Souvent ils se déguisaient sous d'autres noms célèbres pour faire connaître leurs productions. Ainsi nous possédons, sous celui de Fallope (1), un recueil de recettes secrètes et de formules alchimiques, qui certainement n'a point ce grand anatomiste pour auteur, ainsi que Weigel le présume à juste titre (2). Nous avons aussi d'Isabelle Cortèse une collection semblable de remèdes populaires et d'opérations alchimiques, qui annoncent bien l'empirisme de l'auteur, mais ne prouvent point qu'il fût attaché au système de Paracelse (3). Le chirurgien Jean-Baptiste Zapata publia également un recueil qui contient plusieurs instructions sur la manière de préparer l'or potable, etc. C'est le premier ouvrage qui parle clairement de la préparation de l'esprit de romarin (4).

(1) *Secreti* etc., c'est-à-dire, Secrets divers et miraculeux de Fallope. in-8°. Venise, 1578.

(2) *Weigel's Einleitung* etc., c'est-à-dire, Introduction à la chimie générale, Cah. III. P. I. p. 16.

(3) *J. Segreti* etc., c'est-à-dire, les Secrets de la signora J. Cortese. in-8°. Venise, 1642.

(4) *Beckmann's Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mémoires pour servir à l'histoire des découvertes, T. II, cah. 3. p. 453.

Le plus célèbre de tous les charlatans de l'Italie est Léonhard Fioravanti de Bologne, qui s'est fait connaître surtout par un baume de son invention. Quoiqu'il prétende avoir pratiqué pendant trente ans à Palerme, et se donne le titre de Chevalier, il mena une vie errante et vagabonde, suivant la coutume de ses semblables (1). On ne découvre dans ses écrits aucune trace de la théorie de Paracelse, mais il vante les mêmes arcanes, emploie un style aussi diffus, et ne parle pas avec moins de jactance que le fanatique allemand. Je n'ai lu que son *Régiment contre la peste* (2). Weigel nous donne une liste complète de ses autres ouvrages (3).

Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu me procurer aucun des écrits de Thomas Bovius, de sorte que je ne les connais que par la bibliothèque d'Haller (4). Bovius prenait le nom de son ange tutélaire, Zéfiriel, et prétendait que tout s'opère dans le monde par les anges. Il se rapprocha des médecins paracelsiques par son impudence, ses mensonges, son mépris pour l'érudition, ses déclamations contre les médecins dogmatistes, et son attachement grossier aux arcanes. Le principal des moyens qu'il recommande, et qu'il appelle *Hercule*, est une préparation bizarre d'or, d'argent, de mercure et de fer, dissous l'un après l'autre dans l'eau régale, avec laquelle il guérit la siphilis, la peste et les fièvres malignes. Il vante aussi beaucoup l'antimoine, et prescrit, comme Carrichter, de ne cueillir les plantes que sous certaines constellations. Le mercure précipité et le vitriol romain sont ses

(1) Grato dit (*Epist. lib. I. p.* 206) qu'il est le *nebulo pessimus, qui Venetiis ejectus fuit.*

(2) In-8°. Venise, 1571.

(3) *L. c.* p. 19.

(4) *Bibl. med. pract. vol. II. p.* 246.

remèdes favoris : le dernier lui sert à exciter le vomissement. Ce charlatan emploie également l'or potable, dont la demi-once coûtait alors cinquante francs en Allemagne (1), et nous assure avoir guéri sept mille malades. Quelquefois on rencontre de bonnes remarques dans ses ouvrages, qu'Haller appelle *insanientis opuscula:* telles sont celles qui concernent les qualités nuisibles du vernis des poteries, et les dangers des fumigations avec le cinabre dans la siphilis. Bovius enseigne à préparer un extrait fort actif avec l'ellébore, et guérit les rhumatismes par les frictions et les sudorifiques.

La théosophie, et surtout les nouveaux médicamens de Paracelse, trouvèrent plus d'accueil en France, malgré les fréquentes et les violentes déclamations des galénistes. Un des premiers Français qui contribuèrent à introduire les principes de ce fanatique parmi leurs compatriotes, fut Jacques Gohory, professeur de mathématiques à Paris (2), qui, sous le fameux nom de Leo Suavius, publia un manuel de la théorie paracelsique, avec des commentaires sur le livre *De la longue vie* (3). Il s'attacha surtout à démontrer que les expressions magiques de Paracelse ne sont qu'allégoriques, et que les esprits et les diables désignent autant d'extraits et de teintures, ou de préparations métalliques (4). Cependant il paraît ne pas s'être fait aimer des paracelsistes allemands, car Dorn écrivit un traité contre lui, afin de défendre les opinions de Paracelse (5).

(1) *Moehsen's Beytræge* etc., c'est-à-dire, Mém. pour servir à l'hist. des Sc. p. 129.

(2) Naudé, Apologie des grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie. in-8°. La Haye, 1679, ch. 14. p. 308. « Jacques « Gohory a esté le premier fauteur du paracelsisme en France. »

(3) *Theophr. Paracels. philosophiæ et medicinæ utriusque compendium. in-8°. Basil.* 1568.

(4) Naudé, *l. c.*

(5) *Ge. Dornæi veneni, quod, nescio quis, Suavius in Theophrastum evomere conatur, retorsio. in-8°. Basil.* 1568.

Guillaume Arragos, de Toulouse, médecin du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, qui pratiqua la médecine à Paris et à Vienne, et se retira enfin à Bâle auprès de Théodore Zwinger, dans la maison duquel il mourut (1), était partisan des moyens de Paracelse, quoiqu'il n'adoptât pas son système théorétique (2).

Roch le Baillif de la Rivière, de Falaise en Normandie, médecin du roi Henri IV, était déjà bien plus attaché à la théorie de Paracelse. On trouve dans Éloy (3) le titre de ses ouvrages, qui contiennent l'apologie du système paracelsique, et celle de sa propre conduite contre la Faculté de Paris.

Claude Dariot, de Pomare près de Beaune, traduisit en français la grande chirurgie de Paracelse, défendit l'astrologie théosophique, et enseigna la manière d'employer les médicamens paracelsiques, surtout dans la goutte (4).

Claude Aubery de Trécourt, docteur de la faculté de Paris, écrivit une apologie de la médecine spagirique, défendit principalement la doctrine des signatures, et se fonda sur les exemples cités par Croll. Il croit que le sel s'accumule de préférence dans le bas-ventre, où il produit des obstructions et autres maladies, que le soufre se dirige vers la poitrine, et que le mercure se porte à la tête (5).

L'exemple d'un autre Français, Bernard-Georges Penot, de Sainte-Marie en Guienne, aurait pu être profitable pour un grand nombre d'alchimistes, si les partisans de cette secte eussent été susceptibles de la moindre perfectibilité. Penot avait étudié à

(1) *Adami*, p. 414. — *Eloy, vol. I. p.* 189.
(2) *Craton. epist. lib. II. p.* 175. — *Libav. Syntagm. arcan. chym. p.* 80.
(3) *Vol. I. p.* 248.
(4) *Eloy, vol. II. p.* 7.
(5) *Alberius de concordia medicorum disputatio, in-8°. Bern.* 1585.

Bâle, où il eut l'occasion non-seulement de devenir paracelsiste, mais encore de s'adonner à la transmutation des métaux. Il consacra de grosses sommes à la découverte de la pierre philosophale, publia beaucoup d'écrits à la louange de Paracelse, et finit par se ruiner entièrement. Alors il perdit aussi la vue, et regarda comme un devoir de détourner tous les alchimistes d'une occupation qui avait causé sa ruine et son malheur. C'est ce qu'il fit à la fin de son édition de Jean Hollandus (1). Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, dans l'hôpital d'Yverdun (2).

Le principal défenseur du système de Paracelse en France, fut Joseph du Chesne, d'Armagnac en Gascogne, seigneur de Morancé, de Lyzéroble et de la Violette. La contrée qui l'a vu naître prévient déjà fort mal en sa faveur, et réellement du Chesné prouva toute sa vie qu'il était gascon, par sa vanité ridicule, sa jactance insupportable et son manque total de connaissances. Mais comme les hommes de ce caractère étaient ceux qui convenaient le mieux au système de Paracelse, du Chesne l'adopta complètement à Bâle, où il prit le titre de docteur. Il devint ensuite médecin d'Henri IV, roi de France, mais s'attira un grand nombre d'ennemis par sa conduite (3). On lui a reproché souvent d'avoir prétendu connaître l'art de fabriquer l'or (4). Monavius se plaint avec raison du ton insupportable et mystérieux qui règne dans ses écrits, et ajoute : *Sino mortuos sepelire suos mortuos* (5).

A l'égard de ses principes théoriques, on doit

(1) *Libav. defens. syntagm. arcan. p.* 34.

(2) *Eloy, vol. III. p.* 512.

(3) *Greg. Horst. epist. vol. II. p.* 346. — *Eloy, vol. I. p.* 609.

(4) *Smet. miscellan. lib. XII. p.* 696.

(5) *Craton. epist. lib. II. p.* 333.

avouer qu'il adhère beaucoup plus au système de Paracelse qu'aucun autre médecin avant lui. Il me semble aussi que Libavius ne va pas trop loin en prétendant que du Chesne suit absolument la même marche que Sévérin (1). En effet, ce dernier admet que les maladies proviennent de semences comme les végétaux, et nous retrouvons les mêmes idées chez le médecin gascon. A la vérité, dans un passage, il se borne aux trois principes chimiques que Paracelse avait subtitués aux élémens des anciens, et s'en sert pour expliquer les maladies et tous leurs symptômes (2), d'où Sennert conclut qu'il avait abandonné la doctrine des semences vivifiées des maladies; mais il paraît que Sennert n'avait point lu un autre ouvrage, dans lequel cette idée est exposée avec encore plus de clarté et de détails que ne l'a fait Sévérin lui-même (3). Quelquefois on reconnaît que du Chesne avait consulté les anciens, bien plus que ne le pratiquaient ordinairement les médecins spagiriques de l'Allemagne; mais il ne s'élève pas moins qu'eux contre l'étude des langues, et regarde aussi la lumière de la Nature comme la source unique des connaissances (4). Il dérive le mot Alchimie de ἅλς et χημεία, parce que le grand secret est caché dans le sel (5). Tous les corps sont composés de trois principes, comme Dieu de trois substances : ces principes sont dans le salpêtre, les sels de soufre solide et volatil, et le sel mercuriel volatil (6). Celui qui possède le sel général, peut facilement produire l'or philosophique, et tirer l'or potable des trois règnes

(1) *Libav. l. c. p.* 65.
(2) *Quercetan. defens. contra anonym. c.* 18. *p.* 175. — *Sennert. l. c. c.* 16. *p.* 245.
(3) *Quercetan. tetras gravissimor. capit. affect. c.* 8. *p.* 71. *c.* 10. *p.* 108.
(4) *Ib. p.* 182.
(5) *Quercetan. de priscor. philos. veræ medic. materia, p.* 8.
(6) *Ib p.* 18.

de la nature (1). Pour prouver la possibilité de cette transmutation, il cite une expérience, alléguée si souvent depuis lui, et que quelques théologiens même ont employée pour prouver la résurrection des morts; c'est la faculté qu'ont les plantes de renaître de leurs cendres (2). La comparaison du macrocosme avec le microcosme lui sert pour expliquer la plupart des phénomènes pathologiques: il attribue l'épilepsie et l'apoplexie à l'éclair (3). Cependant il ne rejette pas absolument les humeurs élémentaires de Galien, seulement il les concilie avec les principes spagiriques (4). Sa théorie de la matière médicale repose sur les signatures, dont il abuse à tel point, qu'il croit l'individu mâle d'une plante plus convenable aux hommes, et l'individu femelle plus propre pour les femmes (5). La pivoine a de l'analogie avec la tête, et l'aigrette de folioles rouges qui couronne les capsules blanches de ce végétal offre en quelque sorte le simulacre de l'éclair par lequel l'épilepsie occasione tous ses accidens; aussi les semences de la pivoine sont-elles un excellent moyen contre cette affection (6). Il accorde à l'acide sulfurique une force magnétique qui a le pouvoir de guérir l'épilepsie (7), recommande le *magisterium cranii humanis* (8), et vante beaucoup l'antimoine (9). Son eau d'hirondelle, spécifique contre l'épilepsie, donne une preuve de son empirisme superstitieux (10), quoiqu'il rejette les caractères et les paroles magiques (11). Sa

(1) *Quercetan. de prisc. p.* 39.
(2) *Quercetan. defens. contra anonym. c.* 23. *p.* 205.
(3) *Quercetan. tetras*, *p.* 45.
(4) *Ib. p.* 62.
(5) *Id. de priscor. philosoph. ver. med. mater. p.* 82.
(6) *Ej. tetras*, *p.* 157.
(7) *Ib. p.* 360.
(8) *Ib. p.* 325.
(9) *Ib. p.* 388.
(10) *Ib. p.* 148.
(11) *Ib. p.* 154.

pharmacopée renferme un recueil fort incomplet de préparations galéniques et paracelsiques (1).

Du Chesne eut surtout à combattre contre Jean Riolan, qui recensa ses ouvrages, mit en vigueur l'arrêt lancé contre les médicamens spagiriques, et écrivit même contre lui (2). Nous avons encore une apologie du décret de la Faculté de Paris (3) : Israël Harvet et Guillaume Baucynet, tous deux d'Orléans, prirent la défense de du Chesne et de la médecine hermétique (4). Notre Gascon eut à soutenir une autre dispute avec Jacques Aubert relativement à l'origine et à la transmutation des métaux (5). Celui-ci cherchait à défendre les principes des péripatéticiens ; mais du Chesne lui opposait toujours l'argument des théosophes, qu'il était question non pas de l'or et du soufre ordinaires, mais de l'or et du soufre philosophiques (6). Aubert écrivit une réplique (7), et Antoine Fenot embrassa son parti contre du Chesne (8). Ce dernier s'attacha surtout à démontrer que l'or ne possède aucune propriété médicale, que les yeux d'écrevisse ne servent à rien dans la fièvre quarte, et que le laudanum de Paracelse, comme opiat, est un remède nuisible. Jacques Grevin, de Clermont en Beauvoisis, médecin de la duchesse de Savoie (9),

(1) *Quercetani pharmacopea dogmaticorum restituta. in-8°. Paris.* 1607.

(2) *Riolani comparatio veteris medicinæ cum nova. in-12. Paris.* 1605. — *Quercetan. ad brevem Riolani excursum brevis incursio. in-8°. Marb.* 1605.

(3) *Apologia pro Hippocr. et Galeni medicina advers. Quercetani libr. de priscor. philosoph. medic. mater. in-16. Paris.* 1603.

(4) *Harveti defensio chymiæ adv. apologiam et censuram scholæ medicorum Paris. et in easdem Baucyneti animadversiones. in-8°. Paris.* 1604. — *Isr. Antharveti apologia pro judicio scholæ Parisinæ de alchimiâ contra Harveti et Baucyneti recusam examen. in-16. Paris.* 1604.

(5) *Aubert. de metallorum ortu et caussis. in-8°. Lugd.* 1575.

(6) *Quercetani opera medica. in-8°. Francof.* 1602. *p.* 47.

(7) *Aubert. duæ apologiæ contra responsionem Quercetani. in-8°. Lugd.* 1576.

(8) *Fenot alexipharmacum ad virulentiam Quercetani. in-8°. Basil.* 1576.

(9) *Eloy, vol. II. p.* 385.

se déclara pour la Faculté; il blâma, d'après sa propre expérience, l'antimoine et les autres préparations spagiriques (1).

L'arrêt de la Faculté qui rangeait l'antimoine parmi les poisons, et qui donna lieu à celui du Parlement, avait été conçu par Simon Piètre l'ancien, homme d'une grande érudition et d'une rare probité (2). Si on eût exécuté cet arrêt à la lettre, il aurait donné lieu à trop de mesures violentes, parce que les moyens spagiriques agissant beaucoup plus rapidement, et rapportant bien davantage, devenaient chaque jour de plus en plus usités. En 1603, le célèbre Théodore Turquet de Mayerne fut persécuté, parce que, malgré la défense, il avait vendu des préparations antimoniales. L'arrêt de la Faculté contre lui est assez remarquable pour obtenir place ici (3). Cependant Turquet paraît ne pas s'en être inquiété: il cessa bien de professer la chimie, mais continua de pratiquer comme auparavant, et deux membres de la Faculté, Séguin et Akakia, écrivirent même son apologie sous son nom (4). Enfin il passa en Angleterre, où il avait été appelé pour occuper une place honorable.

(1) Discours sur les facultés de l'antimoine. in-8°. Paris, 1567.

(2) Lettres de Guy Patin, vol. I. 4. p. 16.

(3) En voici la teneur: *Collegium medicorum in academiâ Parisiensi legitime congregatum, auditâ renunciatione censorum, quibus demandata erat provincia examinandi apologiam sub nomine Mayerni Turqueti editam, ipsam unanimi consensu damnat, tanquam famosum libellum, mendacibus conviitiis et impudentibus calumniis refertum, quæ nonnisi ab homine imperito, impudenti, temulento, et furioso profiteri potuerunt. Ipsum Turquetum indignum judicat, qui usquam medicinam faciat, propter temeritatem, impudentiam et veræ medicinæ ignorationem. Omnes vero medicos, qui ubique gentium et locorum medicinam exercent, hortatur ut ipsum Turquetum, similiaque hominum et opinionum portenta, à se suisque finibus arceant, et in Hippocratis ac Galeni doctrinâ constantes permaneant: et prohibuit ne quis ex hoc medicorum Parisiensium ordine cum Turqueto eique similibus medica consilia ineat. Qui secus fecerit, scholæ ornamentis et academiæ privilegiis privabitur, et de Regentium numero expungetur. Datum Lutetiæ in scholis superioribus, die 5 decembris, anno salutis* 1603.

(4) Lettres de Guy Patin, vol. I. 8. p. 37.

Peu de temps après, Paul Rénéaulme, médecin à Blois, publia des observations dont le but était de démontrer l'utilité des moyens spagiriques (1). Mais il n'indiqua pas les parties composantes de ses préparations, et vint de cette manière accroître le nombre des charlatans. La Faculté l'interpella pour cette raison, et on ne lui rendit la permission de pratiquer, que lorsqu'il eut juré de s'abstenir de l'usage de ses arcanes (2).

Sans être effrayé de tous ces exemples, Pierre Paulmier, de Coutances en Normandie, donna en 1608 son *Lapis philosophicus*, livre dans lequel il embrassa de nouveau la défense des moyens spagiriques, et attaqua la Faculté avec une grande hardiesse (3). Les membres de celle-ci le citèrent devant eux, et l'obligèrent d'abjurer ses erreurs (4). Cependant l'année suivante, c'est-à-dire en 1609, un médecin nommé Besnier fut chassé pour la même cause du sein de la Faculté, ainsi que je l'ai déjà dit précédemment d'après Furetier.

En Angleterre, Jean Hoster, chirurgien de Londres, fut le premier qui fit mention des médicamens de Paracelse dans ses ouvrages ; mais je ne le connais que par Haller (5).

En 1585, un autre paracelsiste, Jean Michel, d'Anvers, se rendit à Londres. Cet imposteur séduisait partout les crédules avec sa pierre philosophale et sa médecine universelle. Il écrivit aussi une apologie dans laquelle il rabaissait avec une effronterie

(1) *Renealmi ex curationibus observationes, quibus videre est, morbos cito, tuto et jucunde posse debellari, si galenicis præceptis chymica remedia veniant subsidio.* in-8°. *Paris.* 1606.

(2) *Eloy*, *vol. III. p.* 201.

(3) Libavius donne à ce Paulmier, ardent paracelsiste, l'épithète qu'il mérite. (*Libav. tractat. chym. de igne naturæ*, c. 36. *p.* 77.)

(4) Hazon, éloge historique de la faculté de médecine de Paris. in-8°. Paris, 1770. p. 74.

(5) *Bibl. med. pract. vol. II. p.* 238.

sans égale les plus grands médecins de l'antiquité, et élevait au contraire Paracelse jusqu'aux nues (1).

Le plus célèbre de tous les rose-croix et paracelsistes anglais, est sans contredit Robert Fludd; mais comme son système présente des particularités plus importantes, et que son histoire se rattache à celle de Vanhelmont, et de plusieurs autres enthousiastes dont il sera question par la suite, je me réserve de faire connaître plus tard ses principes.

Jusqu'ici nous avons vu l'école de Paracelse se propager, en Allemagne surtout, vers la fin du seizième siècle, et se combiner avec différentes autres théories mystiques. Mais il faut encore que nous apprenions à connaître comment les principes réellement utiles de ce système furent isolés peu à peu, et donnèrent ainsi naissance à une nouvelle école, la chimique, totalement différente des sectes théosophique et hermétique, puisque sans avoir recours au fanatisme et aux expressions mystiques, elle cultiva la véritable chimie, dont elle fit l'application à la médecine. La révolution survint à peu près vers la fin du seizième siècle, et fut particulièrement provoquée par les antagonistes du paracelsisme, qui obligèrent les partisans de ce système à quitter leur langage mystérieux, et à présenter en des termes plus intelligibles les principes rationnels que pouvait renfermer leur philosophisme. Presque tous leurs ennemis savaient faire un trop bon usage des armes de la dialectique péripatéticienne, pour qu'on pût espérer de les effrayer par l'anathème fanatique des théosophes. La persévérance avec laquelle ils continuaient de jouer leur rôle, contraignit enfin les médecins hermétiques à quitter les régions éthérées,

(1) *Smet. miscell. lib. XII. p.* 721.

à se rabaisser jusqu'au niveau des hommes, et à parler le langage vulgaire.

Un des premiers et des plus zélés antagonistes de la philosophie et de la médecine spagiriques, fut Bernard Dessenius Cronenburgius, d'Amsterdam, élève des écoles italiennes, qui enseignait et pratiquait l'art de guérir à Groningue et à Cologne (1). A la vérité, ses écrits sont spécialement dirigés contre Phèdre de Rodach, mais il y attaque aussi tous les autres paracelsistes d'un côté bien sensible, en faisant connaître les contradictions dont cette secte s'est rendue coupable, malgré sa prétendue inspiration (2).

Le plus célèbre ennemi du paracelsisme, et le plus important de tous, est Thomas Eraste, homme d'une grande érudition, et profondément instruit dans la théologie et la philosophie, qui naquit à Baden en Suisse, et qui fut professeur d'abord à Heidelberg, ensuite à Bâle (3). Autant il était partisan de la chimie qu'il recommandait avec instance (4), autant aussi on le vit acharné contre la pathologie et le système de Paracelse. Comme les partisans du fanatique allemand partaient toujours de l'application des qualités élémentaires à la théorie des maladies, Eraste essaya spécialement de donner encore plus de poids aux idées de Galien, en niant les affections de toute la substance, et les rapportant aux maladies organiques ou à celles des parties simples (5). Il chercha aussi, d'après l'idée de la passion ou de la souffrance, à démontrer que les maladies sont des accidens, et non des substances, car ces der-

(1) *Matthiol. epist. lib. II. p.* 83. (*in-fol. Francof.* 1698.) — *Adami, p.* 217.

(2) *Dessenii defensio medicinæ veteris et rationalis, in-4°. Colon.* 1573.

(3) *Adami, p.* 24.

(4) *Erast. epist.* 5. *f.* 11. *b.*

(5) *Ej. disputat.* 15. *f.* 26. *a.*

nières ne sont point par elles-mêmes des êtres passifs (1). Il considère les propriétés et les vertus occultes des médicamens comme les résultats des forces substantielles ou de la température (2), et prétend que les sympathies et les antipathies cachées sont absolument illusoires (3). La quintessence ou le baume des paracelsistes est une chimère inventée par d'oisifs enthousiastes (4). Les élémens chimiques des choses, ne sont que les principes des galénistes déguisés sous d'autres noms (5), et il est impossible de réduire les corps à leurs élémens, dont il se perd un si grand nombre dans l'opération (6). Eraste juge avec beaucoup d'exactitude et d'impartialité, quand il démontre les contradictions dans lesquelles Paracelse est tombé (7). Il remarque aussi avec justesse qu'on ne peut concevoir la transmutation, parce que les qualités essentielles d'une chose ne sauraient convenir à une autre, et qu'il est impossible d'admettre qu'un corps ainsi transmué perde entièrement ses propriétés primitives (8). On ne doit pas non plus regarder le sel comme la cause générale de la corrosion des parties, parce qu'il est une foule de choses qui peuvent corroder sans être salées (9). J'ai rapporté dans d'autres circonstances quelques objections qu'il opposa encore au système de Paracelse.

Un ami intime d'Eraste qui, de même que lui, avait fait ses études dans les écoles de l'Italie, Henri Smetius, né en Flandre, médecin de l'Electeur Pala-

(1) *Ej. epist.* 4. *f.* 9. *b.*
(2) *Ej. de occult. pharmac. potest. in-4°. Basil.* 1574. *p.* 26.
(3) *Ej. de medicin. nov. Paracels. disp. P. I. p.* 187.
(4) *Ib. P. II. p.* 182.
(5) *Ib. p.* 74.
(6) *Ib. p.* 82.
(7) *Ib. P. III. p.* 186.
(8) *Ib. P. III. p.* 180.
(9) *Ib. P. IV. p.* 229.

tin, et professeur à Heidelberg (1), se donna également une peine infinie pour renverser la théorie de Paracelse. J'en ai cité différens exemples précédemment. Il engagea entre autres Brucæus à attaquer la doctrine des maladies de la substance qui forme la base du paracelsisme (2). Lui-même dévoila parfaitement la jactance du fanatique, qui prétendait guérir les maux incurables, et montra que les maladies graves dont Paracelse se vantait de pouvoir opérer la guérison, étaient cependant rebelles à tous les moyens qu'il mettait en usage contre elles (3). Son ouvrage mérite une attention particulière à cause du grand nombre d'observations qui s'y rencontrent, et que l'auteur rapporte comme étant les fruits de sa propre expérience.

Cependant André Libavius, de Halle en Saxe, médecin et professeur dans le gymnase de Cobourg, avait déjà commencé à séparer la chimie des rêveries théosophiques, et on peut réellement le mettre en tête de ceux qui s'opposèrent avec le plus de courage aux progrès de la superstition et du fanatisme qui régnaient de son temps. Quoiqu'il défende encore le dogme de la transmutation des métaux, et vante les propriétés merveilleuses de l'or potable (4), cependant il distingue toujours l'alchimie rationnelle de l'alchimie *mentale* enseignée par Paracelse, et soutient la cause de la première contre les galénistes, aussi bien que contre les paracelsistes (5). Il découvrit aussi plusieurs vérités importantes en chimie, et ouvrit à Ange Sala la route que celui-ci parcourut ensuite avec tant d'éclat.

(1) *Adami*, *p.* 421.
(2) *Smet. miscellan. lib. V.* 15. *p.* 273.
(3) *Ib. lib. XII. p.* 678. 686.
(4) *Libav. alchym. pharmaceut. lib. II. p.* 127. — *Syntagm. arcan. chym. lib. II. c.* 19. *p.* 78.
(5) *Ej. tract. chym. de igne natur. c.* 17. 18. *p.* 32. — *Syntagm. arcan. chym. lib. I, c.* 2. *p.* 2.

SECTION DIXIÈME.

HISTOIRE DE LA CHIRURGIE DANS LE SEIZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

État général de l'Art chirurgical.

La chirurgie pouvant être considérée comme une branche de la médecine, elle a dû être de tout temps sujette aux mêmes vicissitudes, et cette vérité est pleinement confirmée par l'état où nous la trouvons après le rétablissement des sciences dans le seizième siècle. Les premiers chirurgiens de ce période furent pour la plupart serviles imitateurs d'Albucasis et de Gui de Chauliac : ils eurent une répugnance invincible pour les opérations, et se contentèrent de recourir aux emplâtres et aux onguens. Quelques-uns seulement se hasardaient à pratiquer les grandes opérations, dont les chirurgiens instruits eurent bien de la peine à concevoir l'utilité. On avait encore la passion des machines, on en fabriquait chaque jour de nouvelles, plus compliquées les unes que les autres, et de cette manière, au lieu d'assurer les progrès de l'art, on le hérissait de difficultés insurmontables.

Je pourrais citer un grand nombre d'exemples constatant combien peu les chirurgiens habiles s'adonnaient aux grandes opérations, qu'on abandonnait presque toujours aux ignorans et aux charlatans, mais je me contenterai de rapporter quelques-uns

des plus importans. En Italie, les médecins et les chirurgiens les plus instruits, Jean de Vigo (1), Jean-Baptiste Sylvaticus (2), etc., laissaient le soin d'opérer la taille, d'appliquer le trépan et d'extraire la cataracte à des charlatans ambulans, parmi lesquels la famille Norsini à Milan s'était rendue célèbre depuis quelques siècles à cause de son habileté dans l'art de la lithotomie, et du succès qui couronnait ses tentatives (3). Au quinzième siècle encore, un individu de cette famille entreprit le voyage de la France, et enseigna la chirurgie à Colot. Celui-ci épiant l'occasion de faire connaître ses talens, la trouva enfin en 1475. Un franc-archer de Meudon, d'autres disent de Bagnolet, fut condamné à mort pour cause de vol. Par bonheur pour la science, cet homme était atteint de la pierre; mais les historiens ne nous disent point si le calcul se trouvait dans les reins ou la vessie : cependant il est à présumer que ce dernier organe le recélait. Les chirurgiens représentèrent au roi Louis XI, que si on leur permettait d'entreprendre l'opération sur ce criminel, et qu'elle vînt à réussir, il en résulterait l'avantage de pouvoir guérir beaucoup d'autres personnes, et les délivrer de leurs maux. Le roi accorda la permission désirée, et Colot pratiqua la célèbre opération avec un tel succès, que l'archer fut guéri au bout de quinze jours, après quoi on lui accorda sa grâce (4). Les historiens gardent le silence sur la méthode dont Colot se servit; mais il paraît qu'il eut recours au haut appareil, parce qu'il est parlé de la réduction des intestins et

(1) *Copios. lib. II. tr.* 6. *c.* 7. *f.* 57. *c.*
(2) *Controvers. med.* 32. *p.* 170.
(3) *Septal. animadv. lib. VII. p.* 237. — *Scip. Mercurii, degli errori* etc., c'est-à-dire, Des erreurs populaires en Italie, p. 105.
(4) La source de cette histoire est Jean de Troyes, dans sa Chronique scandaleuse, P. II. p. 121. in-fol. Paris, 1706. — Comparez, Mémoires de Comines, éd. de Godefroy. in-8°. Bruxelles, 1723. vol. III. p. 47. — Villaret et Garnier, Histoire de la France, vol. XVIII. p. 124.

de la gastroraphie (1). Du temps d'Amatus, les chirurgiens de Ferrare ne savaient point scarifier : il fut obligé de leur enseigner cette opération, qui était nouvelle pour eux (2).

Jean Lange avait étudié en Italie, où il reçut entre autres les leçons de Jean de Vigo, mais il ne vit jamais ce célèbre chirurgien appliquer le trépan. A son retour en Allemagne, il fit faire un trépan *abaptiston*, et le montra dans une assemblée de médecins allemands; ceux-ci, remplis d'étonnement, s'écrièrent: « *Langi doctor, frustra quœris in Germaniâ abap-* « *tista : non enim chirurgorum instrumenta no-* « *biscum, sed campanœ et pueri, baptizantur* (3). »

Cependant quelques parties de la chirurgie furent cultivées avec soin dans le cours du seizième siècle, et se rapprochèrent ainsi de leur perfection. La première est la doctrine des plaies d'armes à feu, qu'on ne pouvait emprunter aux Arabes et aux arabistes, mais qu'il fallait entièrement créer. Aussi le traitement de ces plaies subit-il, comme leur théorie, des changemens très-nombreux.

Braunschweig, chirurgien de Strasbourg à la fin du quinzième siècle, les traitait positivement comme si elles eussent été envenimées. Il y enfonçait un morceau de lard, et donnait la thériaque à l'intérieur pour chasser le venin (4).

Jean de Vigo attribue le danger de ces plaies à la forme ronde des balles, à l'ustion des parties, et aux qualités vénéneuses de l'instrument vulnérant et de la poudre. D'après cela, il établit deux indications, la première, d'humecter pour guérir la brûlure, et la seconde, de dessécher pour anéantir le

(1) Recherches sur l'origine et les progrès de la chirurgie en France, p. 258. — *Eloy*, *vol. 1. p.* 686.
(2) *Amat. Lusit. cent. 1. cur.* 18. *p.* 45.
(3) *Langii themat. aliquot chirurg. in Gesner. collect. chirurg. p.* 313. 314.
(4) Braunschweig. Tr. II. c. 10. p. 33. *a.*

poison. Avant tout, il applique un fer rouge dans la vue de détruire ce dernier, ou bien il a recours à l'onguent égyptiac ou à l'huile bouillante, ensuite il fait des frictions avec le beurre frais, pour détacher l'escarre, et vante un digestif composé de jaune d'œuf et d'essence de térébenthine pour calmer les douleurs (1).

Alphonse Ferri, de Faenza, d'abord chirurgien à Naples, et ensuite médecin du pape Paul III, soutint aussi que les plaies d'armes à feu sont empoisonnées, et employa comme argument principal l'observation que le vent du boulet cause souvent la mort aussi promptement que le boulet lui-même, parce que les vapeurs vénéneuses produisent un effet identique (2). Il traite ces plaies par des caustiques de son invention, dans lesquels entrent le sublimé, le vitriol et la litharge (3). Quoiqu'il soit le premier qui ait regardé l'extraction du projectile comme une condition indispensable pour la cure, cependant il ne dilate point la plaie, mais retire la balle avec un instrument assez mal imaginé, et qui a été nommé d'après lui *Alphonsin* (4). Il assure en outre qu'on peut laisser la balle dans le corps, parce qu'on a des exemples qu'elle y a séjourné pendant vingt années sans produire aucun accident (5). Il donne le conseil inconsidéré de tenir les plaies d'armes à feu très-propres, d'où l'on peut conclure qu'il ne connaît point la différence existante entre le pus et l'ichor (6).

Paré et Maggi firent prendre une tournure tout-à-

(1) *Jo. de Vigo, Copios. lib. III. tr.* 2. *c.* 3. *f.* 89.
(2) *Ferri, de sclopetor. vulner. p.* 988. 1009 : *in Uffenbach, Thesaur. chirurg. in-fol. Francof.* 1610.
(3) *Ib. p.* 990.
(4) *Ib. p.* 993. — *Scultet. armament. tab. XVII. fig.* 1. 2. 3.
(5) *Ferri, ib. p.* 1007.
(6) *Ib. p.* 996. — Comparez Portal, Hist. de l'anat. et de la chirurg. vol. I. p. 255.

fait nouvelle à la théorie et au traitement de ces sortes de lésions. On ignore lequel des deux en conçut le premier l'idée. L'ouvrage de Maggi parut plus tard que celui de Paré. Cependant le chirurgien français avoue lui-même qu'il doit beaucoup aux praticiens italiens, d'où l'on a conjecturé, avec fondement peut-être, que Maggi avait été son maître (1). Ce dernier s'efforça de détruire l'opinion que les plaies d'armes à feu sont accompagnées d'ustion.

Les balles, dit-il, ne sont point chaudes, et n'allument pas les étoupes, de sorte qu'on ne peut admettre de brûlure. La poudre ne contient point non plus de poison, car aucun de ses principes constituans n'a de propriétés vénéneuses. Le traitement des plaies d'armes à feu ne doit pas à Maggi des corrections moins importantes que leur théorie. Il les dilate au moyen de tentes, ordinairement préparées avec la racine de gentiane, et fait l'extraction de la balle ou des grains de plomb. Il emploie presque toujours des moyens doux, notamment l'huile de rose, blâme les lotions trop réitérées des plaies, et ne veut pas que dans les cas de fracture on arrache toutes les esquilles, mais conseille d'appliquer de préférence un bandage expulsif. Maggi recommande aussi l'amputation toutes les fois que le sphacèle succède à la lésion des artères : alors il pratique la section dans les parties saines, et laisse pendre des lambeaux de muscles pour recouvrir le moignon (2).

Paré tenta d'introduire en France la méthode de Maggi. Il soutint aussi que les plaies d'armes à feu ne sont point envenimées, et réfuta l'opinion qu'on doit les traiter comme des gangrènes. Il blâma beaucoup l'usage de l'huile bouillante recommandée par

(1) Andry Cléon et Eudoxe, Touchant la prééminence de la médecine sur la chirurgie, vol. I. p. 76.

(2) *Maggi, De vulner. bombard. et sclopetor. globul. in*-4°. *Bonon*. 1552.

Jean de Vigo, et proposa les mêmes suppuratifs que Maggi (1). Cependant il indique encore une foule d'instrumens bizarres pour l'extraction des balles, le bec de grue, le bec de perroquet et un tire-fond particulier. Il vante beaucoup le bandage expulsif dans l'œdème, qui accompagne souvent les plaies d'armes à feu, et conseille aussi l'onguent égyptiac (2).

Un célèbre chirurgien italien, Jean-Baptiste Carcano Leone, de Milan, professeur à Pavie, défendit également la théorie de Maggi (3).

Botal lui-même, qui a écrit un traité *ex professo* sur les plaies d'armes à feu, réfute l'opinion qu'on doit les considérer comme des brûlures ou des plaies envenimées, et se comporte à leur égard de même que dans les cas de simple contusion (4). Il s'attache avant tout à retirer le projectile, mais il laisse les esquilles, et attend que le bandage expulsif les chasse au dehors (5).

Nous trouvons encore les idées de Maggi et de Paré développées fort au long dans les œuvres de Fallope (6).

Félix Wurz, chirurgien allemand, s'éleva avec raison contre les instrumens compliqués dont on se servait pour l'extraction des balles, contre la corde enduite de graisse qu'on enfonçait dans la plaie, afin que le prétendu venin s'y attachât, et contre tous les corps gras et les onguens cathérétiques (7). Il traitait les coups de feu par la méthode antiphlogistique :

(1) OEuvres de Paré, liv. XI. p. 264. 276.

(2) *Ib.* p. 281.

(3) *Carcan. de vulnerib. capitis. in*-4°. 1583. *p.* 112.

(4) *Botalli. de vulner. sclopetor. p.* 616. (*Opp. ed. Hoorne. in*-8°. *Hag.* 1660.)

(5) *Ib. p.* 621.

(6) *Fallop. de vulner. particul. c.* 28. *p.* 233. (*Opp. vol. II. in-fol.* 1600.)

(7) *Würzen's Wundarzney*, c'est-à-dire, Chirurgie, in-8°. Bâle, 1675. P. I. c. 22. p. 285.

à l'extérieur, il faisait usage du miel et des tentes de tragacanthe (1).

Les mêmes principes se rencontrent dans l'ouvrage de Guillemeau, qui recommande surtout la dilatation de la plaie, et la prompte évulsion du projectile (2).

François Ranchin, bachelier de Montpellier, modifia légèrement les idées de Botal, en disant que les coups de feu sont des plaies ordinaires compliquées de contusion, et refusant de croire qu'on pût les considérer comme de simples contusions (3).

L'engorgement squirrheux de la prostate, les caroncules dans l'urètre, et l'emploi des bougies contre ces excroissances, firent beaucoup de bruit, en Espagne surtout, vers le milieu du seizième siècle. Philippe, chirurgien de Lisbonne, se donna pour l'inventeur des bougies, et parcourut le monde entier afin de s'enrichir par le débit de ce nouveau remède. François Diaz, professeur à Alcala de Hénarez, lui en attribue sérieusement la découverte, mais lui donne à tort le titre d'apothicaire, et raconte qu'un marchand portugais, nommé Romano, recommandait également les bougies dans tous les pays qu'il parcourait, suivant l'usage des charlatans (4). Mais Amatus de Portugal contredit cette assertion : il assure avoir parfaitement bien connu Philippe à Lisbonne, et ajoute lui avoir enseigné l'usage des bougies en 1541, lorsque l'Empereur déclara la guerre à Tunis. Il cite trois Portugais à témoin de la vérité de ce qu'il avance, mais ajoute être redevable de la con-

(1) *Ib.* c. 23. p. 291.
(2) Les opérations de chirurgie, par Guillemeau. in-fol. Paris, 1602, liv. X. ch. 3. p. 193. 198.
(3) Ranchin, Questions en chirurgie. in-4°. Paris, 1604. p. 258.
(4) *Diaz, Tratado* etc., c'est-à-dire, Traité des maladies des reins et de la vessie, et des carnosités de l'urètre. in-4°. Madrid, 1588. liv. III. p. 170.

naissance des bougies à son maître Aldarète, professeur de Salamanque (1). Ce récit me paraît avoir plus de vraisemblance que l'autre en sa faveur, de sorte qu'Amatus serait celui qui contribua surtout à répandre l'usage des bougies. Mais André Laguna, de Ségovie, médecin instruit et très-expérimenté, qui avait recueilli beaucoup d'observations dans les guerres des Espagnols en Flandre et dans d'autres campagnes (2), fut un des premiers qui écrivirent sur la maladie et le nouveau remède (3). Portal se trompe toutefois, quand il prétend que son ouvrage parut en 1535. Le livre d'Alphonse Ferri, sur la même matière (4), n'a pas été non plus connu avant l'année 1551. Ce dernier auteur attribue l'engorgement de la prostate à la métastase des mucosités, de la suppuration et de la gonorrhée (5), emploie d'abord les émolliens en injections, puis les bougies enduites de vert-de-gris, d'arsenic et de chaux vive, et enfin les sarcotiques (6). Christophe de Véga suit en grande partie la méthode de Ferri (7). Mais Amatus spécifie fort bien les cas dans lesquels on doit avoir recours aux caustiques, et parle sérieusement des suites funestes de l'emploi du blanc de plomb, recommandé en injections par Laguna (8). François Diaz conseille de même les caustiques avec trop peu de circonspection, veut qu'on porte les bougies sans interruption, afin qu'il ne survienne pas de nouvelles excroissances, et propose, dans les cas où les bougies ordinaires de cire ne suffisent pas, d'avoir recours à

(1) *Amat. Lusit. cent. IV. cur.* 19. *p.* 337.
(2) Portal, vol. I. p. 327.
(3) *Andr. Lacunæ method. cognosc. et exstirpandi excrescentes in vesicæ collo carunculas. in-12. Romæ*, 1551.
(4) *Ferrus, De carunculâ : in Uffenbach, thesaur. chirurg.*
(5) *Ib. p.* 1012.
(6) *Ib. p.* 1013.
(7) *Vega, De curatione caruncularum. in-4°. Salmant.* 1552.
(8) *L. c.*

celles de plomb, ou à de longues aiguilles triangulaires, pour détruire les carnosités (1).

L'opération de la lithotomie fut considérablement perfectionnée dans le seizième siècle, par l'invention de deux nouvelles méthodes, le grand et le haut appareil. J'ai déjà dit qu'au quinzième, Germain Colot entreprit cette célèbre opération probablement par le haut appareil; mais on ne trouve pas que les chirurgiens instruits l'aient imité, jusqu'en 1525, époque où un praticien de Crémone, d'ailleurs complètement inconnu, Jean de Romani (2), commença à mettre le grand appareil en usage. Il le fit connaître à Mariano Santo de Barletta, chirurgien de Naples, qui le publia dans un ouvrage particulier, et se donna pour élève de Jean de Romani (3). Jusqu'alors, on ne possédait sans doute point d'autre méthode que le petit appareil (4). Dans quelques cas rares, et chez les femmes surtout, on avait trouvé la pierre engagée déjà au milieu de l'urètre, d'où on la tirait avec facilité, comme Benivieni (5) et Christophe de Véga (6) en citent quelques exemples; mais à l'époque dont nous parlons, l'emploi du gorgeret fit connaître la voie par laquelle on pouvait insinuer les instrumens dans la vessie. Mariano Santo se servait des instrumens suivans : d'abord il portait une sonde courbe dans l'urètre, de manière que la courbure se trouvât davantage du côté gauche. Il avertit de ne point inciser

(1) *Amat. Lusit. l. c.*
(2) *Arisi*, *Cremon. literat. vol. II. p.* 58. — Colot, Traité de l'opération de la taille. in-8°. Paris, 1727. p. 64.
(3) *Marian. Sanct. Barolit. de lapide renum et vesic. p.* 283. *a.* (*Opusc. in-4°. Venet.* 1543.)
(4) *Rousset*, *Hysterotomotokia*, *S. III. c.* 6. *p.* 520 : *in Bauhin. Gynæc. vol. II.* — Diaz (*l. c. lib. II. p.* 80) cite les deux méthodes, mais donne la préférence au grand appareil.
(5) *Benivieni*, *De abdit. morbor. causs. c.* 80. *p.* 248.
(6) *Vega*, *De arte medend. lib. III. c.* 6. *p.* 641.

le raphé, et on a donc tort quand on l'accuse d'avoir pratiqué l'incision à la partie moyenne du périnée. La sonde est creuse, et l'incision s'exécute suivant la longueur de sa cavité. Ensuite il introduisait l'*exploratorium*, puis les conducteurs, et le gorgeret, dont l'extrémité était mousse : enfin il chargeait la pierre avec les tenettes, et retirait les graviers avec une curette (1). Nécessairement le dilatatoire mousse dont on faisait usage devait déchirer les parties, et donner lieu à une plaie mâchée beaucoup plus difficile à guérir. C'est pourquoi Le Dran apporta un grand perfectionnement à la méthode, en coupant net la prostate et la vessie avec son couteau en rondache, et Schmucker employait avec le plus grand succès le grand appareil ainsi corrigé (2).

Mariano Santo communiqua sa méthode à un certain Octavien da Villa, qui pratiquait la chirurgie à Rome, mais parcourut ensuite l'Europe comme opérateur. Etant venu en France, Laurent Colot, qui probablement descendait de Germain Colot, fit sa connaissance, et apprit le secret du procédé dont il se servait (3). Bientôt Laurent se rendit tellement célèbre par le succès de ses opérations, que Henri II le fit venir à sa cour, et que, de tous les pays de l'Europe, on vit affluer à Paris des malades qui venaient se mettre entre ses mains (4). Mais il garda le secret de sa méthode, et ses fils furent les seuls qui en héritèrent. Paré cite deux exemples d'opérations heureuses exécutées par eux (5). Philippe Colot, fils ou neveu de Laurent, ne pouvant

(1) *Marian. Sanct. Barolit. l. c. f.* 292. *a.*
(2) *Schmucker's chirurgische* etc., c'est-à-dire, Observations de chirurgie. P. II. p. 364. 390.
(3) Colot, Traité de l'opération de la taille, p. 74.
(4) *Duret, commentar. in Coac. prænot. lib. II. c.* 22. *p.* 1. — Recherches sur l'origine et les progrès de la chirurgie en France, p. 260.
(5) Liv. XXV. ch. 15. p. 662.

plus suffire à ses occupations, prit pour aides Sévérin Pineau et Gyraut. Pineau fut chargé, par ordre du Roi, d'instruire dix autres chirurgiens, mais il n'obéit pas. On veut aussi qu'il ait publié sa méthode; cependant personne n'a vu le livre (1). Elle fut décrite enfin par François Colot dans l'ouvrage que j'ai souvent cité. Il se servait d'un lithotome arrondi en devant, et d'un dilatatoire de son invention.

La découverte du haut appareil fut l'effet du hasard et de la nécessité. Pierre Franco, de Turrières en Provence, chirurgien à Berne, Lausanne et Orange, pratiqua l'opération à Lausanne en 1560, sur un enfant de deux ans. Il avait déjà commencé le petit appareil, lorsqu'il trouva que la pierre était de la grosseur d'un œuf de poule, et par conséquent trop volumineuse pour pouvoir être extraite de cette manière. Les parens exigèrent toutefois qu'on opérât l'enfant. Alors Franco voyant la vessie faire une saillie très-prononcée au-dessus du pubis, résolut d'inciser en cet endroit. Quoique l'opération fût couronnée du plus heureux succès, personne ne tenta d'y recourir : en effet, elle expose à ce que l'urine s'épanche dans l'abdomen, danger que ne diminue même pas la correction apportée par Douglas au procédé de Franco (2). Chez les femmes, ce dernier rejette le grand et le petit appareil : il conseille seulement de dilater l'urètre avec un instrument particulier, et de porter ensuite les tenettes sur la pierre, sans léser les parties (3). Il inventa aussi un lithotome caché, une sonde et une tenette dont les branches s'ouvrent dans la vessie pour saisir la pierre; mais il faut avouer que ces instrumens sont très-incommodes (4).

(1) Recherches, p. 261. — Colot, p. 75. — *Eloy*, *vol. I. p.* 689.
(2) Franco, traité des Hernies. in-8°. Lyon, 1561. p. 139. 140. — Rousset, *l. c.* p. 522. — Colot, *l. c.* p. 40.
(3) Franco, *l. c.* p. 143. 144.
(4) *Fabric. Hildan. opp.* p. 730. 732.

Une opération fort douloureuse et assez inutile, fit beaucoup de bruit dans le seizième siècle, quoiqu'elle eût déjà été tentée auparavant : je veux parler de la réparation du nez, dont j'ai fait mention dans le volume précédent. Gaspard Tagliacozzi, professeur à Bologne, la rangea au nombre des plus importantes de la chirurgie. Elle lui acquit une telle célébrité, que la ville de Bologne lui éleva une statue qui le représentait un nez à la main (1). Il écrivit aussi un ouvrage intéressant sur cette opération qu'il compare à la greffe (2) : il parle beaucoup de l'importance du nez, et cherche à prouver que l'on peut sans danger enlever une portion du muscle biceps brachial. Il prescrit la diète la plus sévère pendant cette opération, et assure que le nouveau nez perçoit bien mieux les odeurs, en même temps qu'il est plus gros et plus fort. Souvent, dit-il, il y croît des poils si épais, qu'on est obligé de le raser (3). Fortuné Liceti (4), et Jean-Baptiste Cortesi (5), assurent avoir vu Tagliacozzi réparer parfaitement de cette manière la perte du nez, des oreilles et des lèvres, opération que Fallope (6), Marc-Antoine Ulmo (7) et Ranchin (8) vantent également. Vésale décrit fort au long la manière de la pratiquer (9). Paré raconte que le chevalier Le Cadet de Saint-Thoan recouvra fort heureusement le nez de cette

(1) *Fien. de præcip. art. chirurg. controvers. lib. XII. p.* 311. (*in-4°. Francof.* 1649.) — Tiraboschi, vol. VII. 2. p. 100. — Portal, vol. II. p. 165.

(2) *Tagliacot. de curtor. chirurg. lib.* 1. *c.* 18. *p.* 47. (*in-fol. Venet.* 1597.)

(3) *Ib. lib. I. c.* 24. *p.* 70.

(4) *Licet. de monstris, lib. II. c.* 29. *p.* 108.

(5) *Haller, bibl. chirurg. vol. I. p.* 293. — Portal, vol. VI. 2 suppl. p. 15.

(6) *Fallop. de decorat. c.* 11. *p.* 341.

(7) *Physiol. barbæ human. p.* 230. (*in-fol. Venet.* 1604.)

(8) Questions en chirurgie, p. 218.

(9) *Chirurg. magna, lib. III. c.* 9. *p.* 983.

manière (1). Fabrice de Hilden rapporte aussi le cas remarquable d'une femme sur laquelle l'opération fut exécutée en 1592 par Griffon, chirurgien de Lausanne (2).

Il ne sera pas inconvenant de jeter maintenant un coup d'œil sur les disputes qui s'élevèrent au seizième siècle en France, au sujet de la prééminence de la médecine, et notamment sur les priviléges qui furent accordés aux chirurgiens. Quoique les actes soient pour la plupart imprimés, cependant il n'est pas d'histoire qui soit racontée, par les deux partis, avec moins de fidélité et plus de partialité. L'auteur des *Recherches sur l'origine et les progrès de la chirurgie en France*, que l'on croit être François Quesnay, est surtout fort inexact, et ce qu'il dit peut être regardé plutôt comme un plaidoyer que comme une histoire. On doit s'en rapporter de préférence à Pasquier, qui me servira de guide dans le court aperçu que je vais tracer des principaux points de cette célèbre dispute.

Les chirurgiens de Paris, qui depuis Lanfranc avaient formé un collége particulier, celui de Saint-Côme, et auxquels Philippe-le-Bel avait concédé en 1311 de grands priviléges qui les assimilaient aux membres de la Faculté de médecine, ne purent supporter que les barbiers s'arrogeassent comme eux le droit de saigner et de traiter les ulcères. Mais leurs plaintes réitérées à la Faculté n'aboutirent qu'à faire accorder aux chirurgiens les dissections publiques, et une certaine prééminence sur les barbiers, lorsqu'ils payaient seize sous par an à la Faculté (3). Tel était l'état des choses en 1502. Trois ans après,

(1) Liv. XXIII. c. 2. p. 574.

(2) *Fabric. Hildan. cent. III. obs.* 31. *p.* 214. (*in-fol. Francof.* 1646.)

(3) Pasquier, Recherches sur la France. in-fol. Paris, 1620. liv. IX. ch. 31. p. 869.

les chirurgiens sollicitèrent la confirmation de leurs priviléges ; mais Hélin, doyen de la Faculté, leur répondit que ces prétendus priviléges étaient éteints.

La même année, c'est-à-dire en 1505, les médecins de Paris passèrent le Rubicon, comme dit Pasquier, et conclurent un pacte avec les barbiers, qu'ils préféraient aux chirurgiens à cause de leur plus grande obéissance. Les barbiers furent proclamés enfans de la Faculté, enregistrés comme tels, et obligés de jurer qu'ils n'emploieraient jamais de médicamens internes sans appeler un membre de la Faculté. On les contraignit aussi de subir des examens pour obtenir la maîtrise. Depuis lors ils cessèrent de s'appeler *barbitonsores*, et la Faculté complaisante leur donna le nom plus honorable de *chirurgici a tonstrina* ou de *tonsores chirurgici*. Deux ans même plus tard, elle alla jusqu'à citer en justice deux chirurgiens jurés, parce qu'ils avaient administré des médicamens internes sans consulter un médecin (1).

Vraisemblablement alors le collége de Saint-Côme n'était point dirigé par un homme ferme et actif, car dès qu'Etienne Barat en fut devenu le président, les choses prirent une tout autre face. Barat fit à la Faculté, en 1515, la demande de délivrer la société chirurgicale du lourd tribut qu'elle payait annuellement, et de ne plus en contraindre les membres à assister à ses leçons. Il parvint à son but, parce qu'il s'adressa directement à l'Université, et qu'en cette année aussi, le vieux Hélin, ennemi déclaré des chirurgiens, vint à mourir. L'Université rendit le décret qui déclarait, une fois pour toutes, les chirurgiens de Paris membres de la Faculté (2). Guillaume Vavasseur, premier chirurgien de François I, procura encore une plus grande considération à ses confrères

(1) Pasquier, *l. c.* p. 831.
(2) Recherches, p. 170. 171.

en provoquant leur séparation des barbiers, et un décret qui enjoignait à tout maître en chirurgie de connaître le latin et la dialectique avant d'obtenir le droit d'exercer. Le collége de chirurgie fut de cette manière érigé en une école savante, et finit même par avoir la permission de créer des maîtres, des bacheliers, des licenciés, et des docteurs en chirurgie (1). Aussi Henri II lui accorda-t-il toutes les prérogatives dont jouissaient les Facultés, et la patente qu'il reçut à cet égard fut enregistrée parmi les actes du Parlement sous le nom de lettres d'octroi (2).

En 1551, la Faculté de médecine ayant pour doyen Jean Duhamel, entreprit une seconde fois de contester aux chirurgiens leurs priviléges. Quoique Rodolphe le Fore, doyen du collége de Saint-Louis, défendît ces derniers avec chaleur, Duhamel parvint cependant à faire annuler le décret de 1515, en sorte que les chirurgiens furent de nouveau contraints de subir des examens devant la Faculté (3). Mais sous Henri III, en 1577, ils obtinrent la confirmation de leurs priviléges, et le pouvoir de conférer des dignités académiques. La Faculté s'éleva bien encore contre eux en 1579, cependant la même année ils reçurent aussi-bien que l'Université un indult du pape Grégoire XIII, et De Thou défendit leur cause contre la Faculté (4). Les colléges de chirurgie acquirent alors une telle considération, qu'en 1596 ils ordonnèrent aux barbiers d'appeler un chirurgien juré dans tous les cas graves, et de ne se livrer qu'au traitement des affections les plus légères (5). Tous ces priviléges furent aussi confirmés

(1) Recherches, *p.* 176. 177.

(2) *Ib. p.* 180.

(3) *Bulæi Histor. univers. Paris. vol. VI. p.* 447.

(4) Pasquier, p. 872. — Recherches, p. 210.

(5) Recherches, ch. 32. p. 876.

en 1602 par Henri-le-Grand, et en 1614 par Louis XIII (1).

CHAPITRE SECOND.

Principaux Chirurgiens du seizième siècle.

Un des plus anciens écrivains du seizième siècle sur l'art chirurgical, est Jérôme Braunschweig, de la maison de Saulern, qui exerçait la chirurgie à Strasbourg. Son livre renferme peu de principes qui lui soient propres, car il s'occupe fort peu de la théorie, mais il indique assez bien les moyens et les procédés. Ses idées sont en général exactes relativement à la cure des ulcères : en effet, il n'essuie pas le pus avec trop de soin, et le regarde comme un baume salutaire (2). Il vit au bout d'un an se développer les accidens de la morsure d'un chien enragé, et administra intérieurement les cantharides (3). Il règle les moyens externes d'après la différence du climat, ayant recours aux dessiccatifs dans les pays humides, et aux humectans dans les contrées chaudes (4). Dans les enfoncemens du crâne il recommande un onguent composé de blanc-d'œuf et d'*oxycroceum*, qui jouit d'une grande efficacité (5).

Un nom fort célèbre en chirurgie, c'est celui de Jean de Vigo, né à Rapalli dans les États de Gènes, auquel nous devons deux manuels. J'ai déjà dit précédemment qu'il s'adonnait fort peu aux opérations, mais il exalte beaucoup les propriétés des médicamens, et vante par exemple l'eau de rose

(1) Recherches, p. 217.
(2) *Braunschweig, chirurgia, tr. II. c.* 13. *f.* 36. *c.*
(3) *Ib. c.* 14. *f.* 38. *c.* 39. *a.*
(4) *Ib. c.* 16. *f.* 41. *c.*
(5) *Ib. tr. III. c.* 5. *f.* 55. *d.*

avec le vitriol blanc dans l'épiphora (1). Il croit aussi pouvoir guérir toutes les maladies nerveuses avec l'huile d'élémi (2). Son érudition n'est pas fort étendue (3), et dans la plupart des maladies chirurgicales il adopte un régime trop échauffant, car il administre le vin à grandes doses (4). Cependant on rencontre quelquefois des remarques intéressantes. Il ouvre les abcès par une incision sémilunaire (5), développe fort bien les causes de la gangrène, et enseigne à en borner les progrès par l'application d'un fer rouge (6). Il délivra le Pape d'une tumeur enkystée avec le secours du sublimé et de l'onguent égyptiac (7) Dans les scrophules et le panaris, il applique de suite le cautère actuel (8), dont il se sert aussi pour guérir la fistule lacrymale (9). Lorsqu'il pratique une amputation, il adopte l'ancienne coutume de couper dans les chairs mortes, mais il proscrit les opiats pendant l'opération (10). Il expose fort bien pour le temps la doctrine des commotions du cerveau, cas dans lequel il a observé des hémorragies nasales critiques (11). Souvent il traite les plaies de tête par de simples dessiccatifs. Cependant il conseille aussi de trépaner le plus tôt possible, mais dit qu'il ne faut pas appliquer la couronne sur les sutures du crâne, à cause de l'adhérence des méninges (12). Les cas ne sont point

(1) *Vigo, copios. lib. II. tr.* 3. *c.* 4. *f.* 42. *c.*
(2) *Lib. III. tr.* 1. *c.* 15. *f.* 82. *c.*
(3) Il dérive ἐσθιόμενος de *Hostis et Menos, id est homo, quasi hostis sit totius hominis.* (*lib. II. tr.* 1. *c.* 16. *f.* 22. *a.*)
(4) *Lib. III. tr.* 1. *c.* 1. *f.* 64. *b.*
(5) *Lib. II. c.* 2. *f.* 15. *a.*
(6) *Ib. c.* 17. *f.* 23. *c.*
(7) *Ib. tr.* 2. *c.* 5. *f.* 30. *c.*
(8) *Ib. tr.* 2. *c.* 2. *f.* 32. *b. tr.* 7. *c.* 5. *f.* 60. *b.*
(9) *Lib. IV. tr.* 2. *c.* 18. *f.* 110. *b.*
(10) *Ib. tr.* 5. *c.* 7. *f.* 135. *b.*
(11) *Lib. III. tr.* 1. *c.* 5. *f.* 69. *b.*
(12) *Ib. c.* 4. *f.* 69. *a.* — *Compend. lib. I. f.* 4. *a.* 5. *c.*

rares où, après la guérison apparente des plaies de tête, on voit survenir une inflammation lente de la dure-mère, ou de la substance corticale du cerveau (1).

Michel-Ange Blondo, de Venise, qui pratiquait à Naples, à Venise et à Rome, aurait fait époque dans le traitement des plaies, s'il eût joui de toute la célébrité qu'il méritait. En effet, il recommande l'eau froide comme le meilleur moyen contre les plaies de toute espèce, à l'exception de celles des nerfs, et des plaies contuses. Il attribue à ce moyen des effets miraculeux, que les modernes lui ont réellement vu produire dans les plaies de tête (2). A la vérité il n'accorde pas moins d'efficacité à l'*oleum abietinum* (3), et son livre est trop peu recommandable sous le rapport de la composition et du style, pour avoir pu être accueilli avec beaucoup de faveur.

Le grand ouvrage chirurgical de Jean André de la Croix n'est pas non plus fort estimable. L'auteur, qui pratiquait à Venise, ne fit que compiler dans les Arabes ce qui pouvait lui convenir, et conseilla du reste le trépan dans toutes les fractures du crâne (4). Il parle le premier de la tréphine, qui fut tant perfectionnée par la suite (5).

Mais le traité de Jacques Bérenger de Carpi, que nous apprendrons encore dans la suite à connaître comme un grand anatomiste, a réellement causé une réforme salutaire dans la doctrine des plaies de tête. D'abord Bérenger fit voir combien les signes ordinaires des fractures du crâne sont sujets à induire

(1) *Compend. lib. I. f. 6. b.*

(2) *Blondus de partibus ictu sectis*, p. 970 : *in Uffenbach. thesaur.*

(3) *Ib.* p. 969.

(4) *Crucei chirurg. universal. lib. I. tr. 2. 10.* p. 32. (*in-fol. Venet.* 1596.)

(5) *Ib.* p. 49.

en erreur (1). Il doutait de la réalité des contre-fractures, lorsque le coup ne porte que sur un côté (2); mais il observa la fracture de la table interne, quoique l'externe fût demeurée intacte (3). Il croyait encore pouvoir guérir les enfoncemens du crâne avec des emplâtres (4), et attribuait presque tous les accidens des plaies de tête aux esquilles, qui déchirent le cerveau et ses membranes (5). Il recommandait surtout l'huile de rose et la garance dans les plaies de tête (6).

Mariano Santo de Barletta, célèbre lithotomiste dont il a déjà été parlé, pratiquait la chirurgie à Naples (7). Il écrivit entre autres, sur quelques livres chirurgicaux d'Avicennes, un commentaire qui renferme beaucoup de rêveries astrologiques, et de grandes déclamations contre les médecins qui veulent s'adonner à la chirurgie sans connaître cependant la manière d'employer les onguens et le mercure. Quoi qu'il en soit, Mariano Santo a le mérite d'avoir détruit plusieurs préjugés relatifs au traitement des plaies, et qui avaient même été adoptés par des écrivains de mérite. Ainsi, par exemple, il s'éleva contre l'emploi des moyens rafraîchissans et styptiques dans les contusions et l'érysipèle (8). Il combattit surtout l'abus que Bérenger faisait de l'huile de rose dans les plaies de tête, et recommanda l'alcohol à la place de cette préparation (9). Il trouvait également ridicule d'appliquer des

(1) *Berengar. de fracturis cranii. in-8°. Lugd. Bat.* 1651. *p.* 15.
(2) *Ib. p.* 26.
(3) *Ib. p.* 250.
(4) *Ib. p.* 61.
(5) *Ib. p.* 66.
(6) *Ib. p.* 113. 228.
(7) *Tafuri, scrittori* etc., c'est-à-dire, Ecrivains du royaume de Naples, vol. I. p. 286.
(8) *Marian. Sanct. Barol. comment. in Avicenn. f.* 55. *b.* 168. *b.*
(9) *Ib. f.* 206. *a.* 212. *a.*

emplâtres pour guérir les enfoncemens du crâne et en prévenir les suites, car le malade meurt d'apoplexie avant qu'ils aient produit le moindre effet (1). Il rejetait par des raisons solides l'usage du marteau et du ciseau dans les fractures du crâne (2). Dans les cas d'hémorragies produites par la lésion des artères, il cherchait à suspendre l'écoulement du sang à l'aide de ligatures, et non, comme ses prédécesseurs, en appliquant des caustiques (3).

Gabriel Fallope, grand anatomiste dont il sera encore question par la suite, était aussi un chirurgien fort habile. Bien qu'il soit trop attaché aux opinions de l'école, cependant il émet de temps en temps de très-bons principes à l'égard du traitement des affections chirurgicales. Quoiqu'il soit peu disposé en faveur du ciseau pour détacher les esquilles dans les fractures du crâne, et qu'il conseille d'appliquer le trépan même avant le quatrième jour (4), cependant il recommande d'une manière trop générale les réfrigérans et les styptiques dans les plaies de la tête (5), et compte beaucoup trop sur l'efficacité des remèdes internes (6). Il enleva de grandes portions de la substance corticale du cerveau, sans qu'il en résultât le moindre inconvénient (7). Il a recours, dans les ulcères humides, à la dissolution d'alun (8), et dans la carie, à l'application d'un fer rouge (9). Il pratique aussi les amputations avec un couteau rougi au feu, et brûle ensuite une seconde fois les vaisseaux (10). Cependant il blâme le cautère actuel dans

(1) *Marian. l. c. f.* 226. *b.*
(2) *Ib. f.* 233. *a.*
(3) *Ib. f.* 256.
(4) *Fallop. exposit. in Hipp. de capit. vulnerib. p.* 579. 577.
(5) *Ib. p.* 584.
(6) *Ib. p.* 574.
(7) *Ib. p.* 583.
(8) *De ulcerib. p.* 605.
(9) *Ib. p.* 611.
(10) *De tumorib. prœter natur. p.* 665.

tous les autres cas d'hémorragie, et préfère la ligature (1). Il emploie l'arsenic et le sublimé contre la gangrène (2). Dans les luxations, il blâme l'usage du cérat, et conseille d'humecter simplement le bandage avec de l'eau froide (3). Il propose comme un excellent moyen pour guérir les plaies, l'humeur sucrée qui s'attache aux feuilles de l'orme (4), et vante surtout l'huile d'olive pour le traitement des plaies des nerfs (5). Dans la fistule lacrymale, il ne perfore point l'os unguis (6), mais opère avec un syringotome, et cherche à détruire les callosités par l'onguent égyptiac (7). Dans les hernies volumineuses, il applique le feu sur l'anneau inguinal afin de produire une escarre et de rendre l'anneau assez solide pour qu'il puisse retenir les intestins (8). Dans le cancer, il a recours à l'arsenic et à l'huile de rose, ensuite il extirpe l'ulcère et en cautérise les racines (9).

Un des meilleurs chirurgiens du siècle fut Félix Wurz, praticien à Bâle, dont le manuel est si bien écrit pour le temps, et renferme de si excellens principes inconnus jusqu'alors, que l'on pourrait y puiser encore aujourd'hui des documens précieux. La matière étant trop abondante, je me contenterai de citer le Traité des fractures non apparentes, qui est unique dans son genre (10). Wurz s'élève aussi contre les préjugés du temps, la suture des plaies (11), la cautérisa-

(1) *De vulnerib. particul. p.* 211.
(2) *De tumor. præter natur. p.* 664.
(3) *De luxat. p.* 69.
(4) *De vulnerib. in gener. p.* 180.
(5) *De vulnerib. particul. p.* 229.
(6) *Ib. p.* 244.
(7) *Ib. p.* 250.
(8) *Ib. p.* 312.
(9) *Ib. p.* 264.
(10) *Würz, Wundarzney* etc., c'est-à-dire, Chirurgie, c. 28. p. 388.
(11) *Ib.* c. 3. p. 20.

tion pour suspendre les hémorragies (1), l'usage de sonder fréquemment les ulcères (2), et l'emploi des tentes (3).

François de Arcé, natif de Séville, chirurgien à Liéréna et à Valverde dans l'Estramadure, se rendit tellement célèbre par son habileté à guérir les fistules, qu'on venait de toutes les parties de la France et de l'Espagne pour se faire traiter par lui (4). Il se servait principalement du gaïac, et indépendamment des huiles ordinaires, il vantait encore le baume que nous connaissons aujourd'hui sous son nom (5). Dans les ulcères malins, il employait le fer rouge (6). Il se montre grand partisan du trépan, dont l'application est cependant inutile dans les fractures très-étendues, et chez les jeunes enfans, où les os divisés se réunissent souvent d'eux-mêmes (7).

Le grand anatomiste Jules César Aranzi, de Bologne, où il était professeur (8), écrivit sur les tumeurs un ouvrage dans lequel il assure donner la première description de la distorsion du membre viril qui survient après l'abus des plaisirs de l'amour, par suite de la dilatation variqueuse des vaisseaux (9). Dans l'hydrocéphale, il recommande l'application extérieure de l'emplâtre diapalme qui excite une sueur chaude générale (10). Il vante l'acide oxalique du miel comme un léger caustique propre à guérir

(1) *Würz*, *l. c.* c. 4. p. 34.
(2) *Ib.* c. 6. p. 45.
(3) *Ib.* c. 7. p. 61.
(4) *Franc. Arceus*, *A most excellent* etc., c'est-à-dire, Excellente méthode de guérir les plaies de la tête et des autres parties du corps : traduite par J. Read. T. II. c. 2. f. 29. b. (in-4°. Lond. 1588.) — Cette traduction est entièrement inconnue, on ne la trouve même pas mentionnée dans Haller.
(5) *Ib.* T. I. ch. 4. f. 11. b.
(6) *Ib.* T. II. ch. 6. f. 50. b.
(7) *Ib.* T. I. ch. 2. f. 5. b. ch. 3. f. 7. a. c. 6. f. 17. b.
(8) Mazzuchelli, vol. I. 2. p. 932.
(9) *Arant. de tumor. præter natur. c.* 50. *p.* 245. (*in*-4°. *Venet.* 1595.)
(10) *Ib.* c. 1. p. 146.

les taies (1). Il avait inventé une pince particulière pour l'extirpation du polype nasal (2), et opérait la fistule à l'anus avec le plus grand succès (3). Au contraire, il ne traitait les anévrismes que par les astringens, sans songer à l'opération (4), et conseillait, dans les ulcères cancéreux, des remèdes très-peu actifs, composés de guimauve et d'huile d'amandes douces (5).

Le plus célèbre de tous les chirurgiens du seizième siècle est Ambroise Paré, natif de Laval dans le Maine. Il fit plusieurs campagnes, et servit entre autres comme chirurgien militaire dans l'expédition que François Ier fit en Italie contre l'Empereur : il assista aussi aux batailles de Renti et de Saint-Quentin, sous Henri II (6) ; ensuite il devint chirurgien de François II et de Charles IX. Ce dernier lui avait accordé sa confiance à un tel point, qu'il prit soin lui-même de ses jours dans la sanglante journée de la Saint-Barthélemy (7). Paré, par reconnaissance,

(1) *Arant. l. c. c.* 9. *p.* 153.
(2) *Ib. c.* 21. *p.* 171.
(3) *Ib. c.* 61. *p.* 276.
(4) *Ib. c.* 38. *p.* 213.
(5) *Ib. c.* 41. *p.* 224.
(6) Paré, Apologie et Voyages, p. 782. — Recherches sur l'origine de la chirurgie, p. 244.
(7) Mémoires des sages et royales œconomies de Henry-le-Grand, par Max. de Béthune, duc de Sully, vol. I. ch. 6. p. 11. (in-fol. Amst. 1662.) « Le roy Charles oyant le soir du mesme jour conter les meurtres « qui s'y étoient faits des vieillards, femmes et enfans, témoigna d'en « avoir horreur, et en parla, comme si ces cruautez lui eussent fait « mal au cœur, voir engendré quelque espèce de trouble en l'esprit. Tel- « lement qu'ayant tiré à part *maistre Ambroise Paré*, son premier chi- « rurgien, qu'il aimoit infiniment, et avec telle familiarité (quoiqu'il « fût de la religion), que, comme il lui eut dit le jour de la Saint-Bar- « thélemy que c'estoit maintenant qu'il falloit être catholique, il lui « répondit hardiment : *Par la lumière de Dieu, je croy qu'il vous souvient « bien, Sire, m'avoir promis (afin que je ne vous désobeysse jamais) de « ne me commander aussi jamais quatre choses. A savoir, de rentrer dans « le ventre de ma mère, de me trouver en une bataille ou combat, de quitter « votre service, ny d'aller à la messe.* Ayant donc ceste privauté avec lui, « il lui dit : *Ambroise, je ne sçay ce qui m'est survenu depuis deux ou trois « jours; mais je me trouve l'esprit et le corps grandement esmeus, voir*

soigna la santé du roi de la manière la plus particulière, et lui voua une fidélité dont on trouve une preuve dans la sage circonspection avec laquelle il parla toujours de la mort du prince (1).

Outre un traitement plus rationnel qu'il introduisit à l'égard des plaies d'armes à feu, et différentes autres méthodes particulières dont j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de parler, il rendit encore de grands services à presque toutes les branches de la chirurgie. Il traitait l'hydrocèle par le séton (2), parce qu'il avait observé fréquemment les suites fâcheuses de l'incision (3). Il ne cautérisait pas les vaisseaux ouverts suivant l'ancienne coutume, mais en pratiquait la ligature avec une aiguille courte, triangulaire dans une partie de sa longueur, et montée sur un porte-aiguille. Il est réellement l'inventeur de la méthode de lier les artères (4). Il eut occasion de voir la fracture du col du fémur, que l'on confondait toujours avant lui avec la luxation de l'os (5). Il blâmait les pansemens trop réitérés des ulcères, de même que l'application du trépan sur les sutures du crâne et les tempes (6). Nous lui devons d'excellentes remarques sur la commotion du cerveau, dont

« *tout ainsi que si j'avois la fièvre, me semblant à tout moment, aussi* « *bien veillant que dormant, que ces corps massacrez se présentent à moy,* « *les faces hideuses et couvertes de sang. Je voudrois que l'on n'y eût pas* « *compris les imbécilles et les innocens.* Et sur ce qui lui fut respondu, « il fit dès le lendemain publier des défenses, sous peine de vie, de « plus tuer, etc. »

(1) Il répondit à ceux qui lui demandaient de quoi le Roi était mort : « *Pour avoir trop sonné de la trompe à la chasse du cerf.* » (Mémoires de Brantôme, vol. IV. p. 18.)

(2) Liv. VIII. ch. 18. p. 201.

(3) *Dodon. exempl. medic. observ. c.* 39. 40. *p.* 98. — Dodoens fit en même temps la remarque, que lorsque l'hydrocèle provient de causes internes, la congestion a lieu ordinairement dans la tunique vaginale gauche.

(4) Apologie et Voyages, *p.* 777.

(5) Liv. XV. ch. 21. p. 343.

(6) Liv. XIII. ch. 11. p. 319. Liv. X. ch. 21. p. 240.

Henri II mourut (1), et sur les abcès du foie, suites des plaies de tête (2). Les plaies du cou ne sont pas toujours mortelles, même lorsque l'instrument a ouvert l'une des veines jugulaires et la trachée-artère (3). Paré guérit heureusement une plaie du nerf médian, suite de la saignée, et cette cure lui valut la confiance de Charles IX qui était atteint de la maladie (4). Un homme qui avait perdu une grande partie de la langue, et qui demeura muet pendant long-temps, recouvra cependant la parole, en se plaçant une cuiller dans la bouche : Paré y suppléa par un instrument plus commode (5). En outre, il inventa un pharyngotome particulier, qui était droit, et un instrument pour cautériser les gonflemens de la luette. Il pratiquait la bronchotomie avec succès, et cherchait à guérir la fistule à l'anus par la ligature.

Son disciple, Jacques Guillemeau, d'Orléans, chirurgien de Henri IV, et directeur de l'Hôtel-Dieu, s'est fait connaître principalement par les corrections que le trépan subit entre ses mains. En effet, pour empêcher cet instrument d'offenser les méninges ou le cerveau, il plaça au-dessous de la couronne un chaperon qui s'opposait à ce qu'elle pût s'enfoncer; il fit aussi entailler circulairement cette couronne, afin que les dents pénétrassent toujours dans les os, et l'empêchassent ainsi de tomber sur la dure-mère (6). Jean-Pierre Passero, chirurgien de Bergame, blâma cette dernière disposition, parce qu'elle produit des inégalités autour de l'ouverture de l'os, de sorte que

(1) Liv. X. ch. 9. p. 226.
(2) Liv. X. ch. 12. p. 229.
(3) Liv. X. ch. 31. p. 249.
(4) Liv. X. ch. 41. p. 258.
(5) Liv. XXIII. ch. 5. p. 576.
(6) Les opérations de chirurgie par Guillemeau. in-fol. Paris, 1602. liv. X. p. 107.

la nouvelle substance se développe moins facilement (1). Cependant elle a été presque généralement adoptée par les modernes; mais le chaperon de Guillemeau est une pièce inutile et incommode, même avec la correction qu'y a faite récemment Klindworth (2). Guillemeau employait le trépan perforatif dans les cas où la table externe du crâne était seule lésée, et où l'on voulait procurer issue au sang accumulé dans le diploé (3). L'application du trépan lui semblait totalement inutile, lorsque la dure-mère était à nu, et que la matière purulente pouvait s'écouler avec facilité (4). Après avoir amputé un membre, il brûlait les vaisseaux avec un fer rouge, lorsqu'il y avait gangrène, autrement il les ligaturait (5). Il pratiquait la paracentèse trois travers de doigt au-dessous de l'ombilic, et un peu sur le côté (6). Au lieu d'adopter le séton et les caustiques, comme son maître, pour guérir l'hydrocèle, il préférait inciser le scrotum (7). Franco employait au contraire le point doré, c'est-à-dire qu'il comprenait les parties tuméfiées dans l'anse d'un fil d'or, mais sans intéresser le cordon spermatique (8). Guillemeau opérait parfaitement bien les anévrismes (9): dans les varices il avait recours aux caustiques (10), et il recommandait surtout son *cautère de velours*, c'est-à-dire, la lessive des savonniers (11). Franco conseillait de même les caustiques

(1) *Passer. de caussis mortis in vulnerib. capitis.* in-4°. *Bergam.* 1590. p. 110.
(2) *Fritze, Medizinische* etc., c'est-à-dire, Annales de médecine, p. 376.
(3) Les opérations de chirurgie par Guillemeau, liv. X. p. 206.
(4) *Ib.* p. 202.
(5) *Ib.* p. 262.
(6) *Ib.* p. 223.
(7) *Ib.* p. 226.
(8) Franco, Traité des hernies, p. 59.
(9) Guillemeau, p. 246.
(10) *Ib.* p. 247.
(11) *Ib.* p. 268.

dans les varices (1). Guillemeau opposait presque toujours le cautère actuel à la carie (2).

Jean Tagault, d'Amiens, qui enseigna la chirurgie à Paris et à Padoue, publia un manuel (3), que l'on peut en grande partie considérer comme une nouvelle édition corrigée de Gui de Chauliac (4).

Jean Philippe Ingrassias, de Rachalbuto en Sicile, grand anatomiste qui enseigna la médecine à Padoue, à Naples et à Palerme, et qui fut nommé par Philippe II directeur des écoles du royaume des Deux-Siciles (5), écrivit sur les tumeurs un ouvrage systématique, dans lequel aux soixante et une espèces adoptées par Galien, il en ajoute encore cent soixante-cinq (6); mais il range dans le nombre des tumeurs différentes affections chirurgicales qui ne s'y rapportent réellement pas. On remarque entre autres l'observation d'une fracture du grand trochanter qui fut prise pour une luxation (7). En sa qualité de directeur, il défendit aux chirurgiens de pratiquer leur art à moins qu'ils ne se conformassent aux indications établies par les médecins (8). Il développa les raisons qui l'avaient engagé à prendre ce parti, dans un petit ouvrage où il conseille une méthode particulière pour amputer au milieu des chairs mortes, et pour cautériser les parties encore douées de la vie. L'histoire de la maladie du duc de Terranuova mérite de tenir place ici, parce qu'Ingrassias consulta plusieurs grands médecins dont il fait connaître le sentiment. La maladie consistait en une

(1) Franco, *l. c.* p. 89.
(2) Guillemeau, p. 252.
(3) *Tagaultii de chirurgicâ institutione, lib. VI. in*-8°. *Venet.* 1549.
(4) *Fallop. de ulcerib. c.* 6. *p.* 592.
(5) *Mongitore, Biblioth. Sicula, p.* 360. 361.
(6) *Ingrass. de tumorib. præter natur. in-fol. Neap.* 1553. *p.* 301.
(7) *Ej. iatrapologia. in*-8°. *Panorm.* 1546. *p.* 170.
(8) *Ib. p.* 211.

fracture des côtes, accompagnée d'empyème, dans laquelle il administra le gaïac et eut recours aux caustiques. (1).

Jean-Baptiste Carcano Leone, de Milan, disciple du grand Fallope, et professeur à Pavie (2), écrivit sur les plaies de tête un très-mauvais livre, qui, indépendamment de plusieurs autres preuves du peu de connaissances de l'auteur, renferme une instruction sur la manière d'écarter les fractures du crâne avec des coins de bois, pour donner issue aux congestions purulentes. Carcano relevait les pièces d'os enfoncées avec des instrumens très-compliqués, et blâmait l'usage du trépan. Il redoutait l'ablation d'une partie de la substance corticale du cerveau, et avouait naïvement que jamais il n'avait réussi à guérir les plaies de tête (3).

L'histoire des maladies des yeux fit peu de progrès dans le cours du seizième siècle, quoique, vers la fin de ce période, Georges Bartisch, de Koenigsbrück, oculiste de l'Electeur de Saxe, écrivît cependant un ouvrage célèbre sur ces affections. Sa théorie de la cataracte est la même que celle des Arabes, car il pense que la maladie a pour cause une membrane renfermée dans l'humeur aqueuse de l'œil qui descend du cerveau. Il en admet cinq espèces, la blanche, la grise, la bleue, la verte et la jaune (4). Très-souvent il l'observa congéniale (5). Toujours il l'abaisse avec une aiguille conique, droite et acérée (6). Pour guérir la chute de la paupière supérieure, il propose un instrument qui

(1) *Ej. ducis Terranovæ casus enarratio et curatio.* in-4°. *Venet.* 1568.

(2) *Argelati bibl. script. Mediol. vol. I.* 2. *p.* 301.

(3) *Carcan. de vulnerib. capitis.* in-4°. *Ticin.* 1583.

(4) Bartisch ὀφθαλμοδουλεία. P. IV. c. 1. f. 43. a.

(5) *Ib.* f. 43. b.

(6) *Ib.* P. V. f. 62.

comprime la peau entre deux plaques (1), et que Verduyn a corrigé (2).

CHAPITRE TROISIÈME.

État de l'art des accouchemens.

Une partie fort importante de la chirurgie, l'art des accouchemens, commença également au seizième siècle à sortir de la barbarie (3), et fixa l'attention bien plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. On publia plusieurs manuels, qui presque tous, il faut l'avouer, sont remplis de raisonnemens stériles sur la conception et sur la vitalité du fœtus dans les différens mois de la grossesse, mais contiennent cependant un petit nombre de règles propres à faciliter la manœuvre des accouchemens.

La plupart des écrivains du seizième siècle prirent pour modèle l'ouvrage composé par Eucharius Rœsslin, ou Rhodion (4). Tous copièrent à peu près les figures qu'il donna des positions contre nature de l'enfant, ses conseils d'accélérer la sortie du fœtus par les émolliens à l'extérieur, et les stimulans à l'intérieur, avec l'attention que la tête s'engage toujours la première, enfin ses principes sur l'extraction des enfans morts à l'aide de crochets, de couteaux, et d'autres instrumens meurtriers. Ainsi Vallériola vanta la dextérité avec laquelle un chirurgien de Provence savait faire usage de ce redoutable arsenal (5). Jason

(1) Bartisch, P. IX. c. 14. f. 180. b.
(2) *Ruysch. epist. anatom. in-4°. Amst.* 1700. *XIII. p.* 25.
(3) Cependant on raconte qu'en 1522 le docteur Veit fut brûlé publiquement à Hambourg pour avoir assisté à un accouchement sous les habits d'une sage-femme.
(4) *Der Schwangern* etc., c'est-à-dire, Le Jardin des femmes enceintes et des sages-femmes. in-8. Augsbourg, 1551.
(5) *Valleriol. observ. med. lib. V. c.* 2. *p.* 319.

de Pratis écrivit aussi sur les accouchemens un très-mauvais livre, dans lequel on ne trouve pas une seule idée raisonnable (1). Celui de Gauthier-Henri Ryff n'est pas moins ridicule (2). Jacques Rueff, chirurgien à Zurich, est l'auteur d'un ouvrage contenant les principes des Arabes et de Rœsslin. On y remarque la première figure du forceps, que Rueff ne conseille cependant que pour comprimer la tête de l'enfant quand il est mort (3). Il expose assez bien les causes qui s'opposent à la sortie du placenta (4). Les mêmes idées sont exposées dans Mercurialis (5) et dans Paré (6). Ce dernier redoute beaucoup le prétendu danger qu'entraîne le placenta, lorsqu'il demeure dans l'utérus (7).

Jacques Guillemeau surpassa tous ces écrivains par les principes raisonnables qu'il émit sur l'art des accouchemens, et les moyens de faciliter la parturition. A la vérité nous le voyons encore recommander les anciens instrumens propres à dilater le vagin, et préférer dans bien des cas que l'enfant se présente par les pieds. Cependant il a le mérite de blâmer les chirurgiens qui négligent l'art des accouchemens (8), et de conseiller l'accouchement forcé dans les pertes qui surviennent avant la délivrance, méthode que les modernes ont approuvée (9). Il avertit sérieusement aussi de ne pas arracher le placenta avec violence (10).

(1) *De pariente et partu. in-12. Amst.* 1657.
(2) *Hebammenbuch*, c'est-à-dire, Manuel des sages-femmes. in-8°. Francfort, 1569.
(3) *Rueff. de conceptu et generat. hominis. in-4°. Tigur.* 1554. *f.* 30.
(4) *Ib. lib. III. c.* 4. *f.* 25. *a.*
(5) *De morb. mulier. lib. II. c.* 2. *p.* 49 : *in Bauhin. gynæc. vol. II.*
(6) Liv. XXIV. ch. 33. p. 608.
(7) *Ib.* ch. 18. p. 602.
(8) Guillemeau, De la grossesse et de l'accouchement des femmes, p. 258. (OEuvres in-fol. Paris. 1598.)
(9) *Rigby*, *von Mutter* etc., c'est-à-dire, Des hémorragies utérines. in-8°. Leipsick, 1786.
(10) Guillemeau, p. 280.

Jérôme Mercurii, de Rome, se range également parmi les meilleurs écrivains, quoiqu'il soit encore fort attaché aux préjugés des anciens. Il était disciple d'Aranzi, et pratiquait la médecine à Milan. Comme la simultanéité des fonctions ecclésiastiques et chirurgicales qu'il exerçait lui attira de vifs reproches, il résolut de renoncer aux premières, et depuis lors il parcourut différentes villes de l'Italie pour y pratiquer la chirurgie. Pesciera et Civita-Vecchia furent celles où il fit le plus long séjour, et après avoir parcouru la France et l'Espagne, il rentra, vers la fin de sa vie, dans l'ordre monastique qu'il avait abandonné (1). Son livre, qu'il publia sous le nom de *Scipio Mercurio*, a été traduit dans la plupart des langues. C'est un recueil de presque tout ce qui avait été dit avant lui sur l'art des accouchemens. Cependant il s'écarte souvent d'une manière essentielle de ses prédécesseurs, et blâme Rueff d'avoir préféré l'accouchement par les pieds (2). Ordinairement la tête se présente de manière que la face est tournée en arrière, mais souvent le contraire a lieu, et ce dernier cas n'est pas moins naturel que l'autre (3). Mercurii cherche à détruire, par un calcul singulier, l'ancien préjugé d'après lequel on croyait que l'enfant n'est pas viable à huit mois (4). Dans les cas d'accouchement contre nature, il fait prendre une position horrible à la femme, en lui plaçant sous le sa-

(1) *Quetif et Echard, scriptor. ord. prædicat. vol. II. p.* 36. — Portal, vol. II. p. 259.

(2) *Mercurii, La commare o raccoglitrice. in-4°. Verona*, 1662. *lib. II. c.* 5. *p.* 120.

(3) *Ib. p.* 26.

(4) *Lib. I. c.* 8. *p.* 39. — L'embryon, dit-il, se forme en trente-cinq ou quarante-cinq jours. Son développement est toujours incomplet quand il s'achève au bout de quarante. En doublant le nombre des jours nécessaires pour la formation de l'embryon, on obtient l'époque à laquelle ce dernier exécute des mouvemens, et en triplant ce nouveau résultat, on trouve l'époque de l'accouchement : ainsi $40 \times 2 = 80$, et $80 + 3 = 240 = 8$ mois. *Ergo* etc.

crum une telle quantité de coussins, que la tête et les pieds pendent de chaque côté (1).

Comme ce même écrivain recommande avec instance l'opération césarienne, de laquelle il fut lui-même témoin, je me trouve naturellement conduit à examiner quelle est l'origine de cette opération. Dans un ouvrage où j'ai fait connaître, il y a quelques années, les résultats de mes recherches sur cet objet, j'ai tenté déjà de démontrer que les hommes y furent conduits par la nature elle-même, puisqu'il n'est pas rare, dans les grossesses extra-utérines, de voir se former aux parois du bas-ventre un ulcère qui livre passage à l'enfant (2). J'en vais bientôt rapporter encore d'autres exemples intéressans, qui me seront fournis par les écrivains du seizième siècle.

D'ailleurs, il est facile de concevoir que cette opération fut pratiquée de très-bonne heure chez les femmes mortes pendant la grossesse, par attachement ou par commisération pour l'être vivant qui pouvait se trouver dans leur sein. Son origine se perd donc dans la nuit des temps fabuleux. Les Grecs racontaient que Jupiter étant venu rendre visite à Sémélé, fille de Cadmus, qu'il avait rendue mère, et n'ayant pas fait assez d'attention au foudre qu'il portait à la main, le feu prit à la maison de Sémélé, qui y fut brûlée. Jupiter se hâta d'ordonner à Mercure de tirer l'enfant, alors âgé de sept ans, des entrailles de sa mère, et de le lui apporter. Il le garda près de trois mois dans sa cuisse, et au bout de ce temps mit au monde Bacchus (3). Les Romains prétendaient qu'Es-

(1) *Lib. II. c.* 2. *p.* 114.

(2) *K. Sprengel*, *Abhandlung* etc., c'est-à-dire, Traité de l'opération césarienne, dans *Pyl's Repertorium* etc., c'est-à-dire, Répertoire de médecine légale et publique. P. II. cah. 1. p. 116 : traduit dans Schweighæuser, Archives de l'art des accouchemens. P. I. p. 217. 218. (Strasbourg, an IX.)

(3) *Lucian. dialog. Neptun. et Mercur. p.* 202. (*Opp. vol. I. ed. Græv. in-8o. Amst.* 1683.)

culape avait été tiré par Apollon du sein de sa mère Coronis, dont le corps, déjà sur le bûcher, allait être livré aux flammes (1). Enée combattit un certain Lychas qui était venu au monde de la même manière, et qui fut, par cette raison, consacré à Apollon (2). Il paraît que l'opération réussit de fort bonne heure, car Numa Pompilius rendit une loi portant défense d'enterrer une femme enceinte avant d'avoir tiré l'enfant de son sein (3). En vertu de cette loi, nous dit Pline (4), le premier des Césars, Claudius, et un certain Céson, de la famille des Fabius, furent tirés ainsi des entrailles de leurs mères, circonstance qui leur valut les noms sous lesquels on les désigna par la suite. Il ajoute que Manilius, conquérant de Carthage dans la troisième guerre punique, et Scipion l'Africain, vinrent au monde de la même manière (5). La loi de Numa fut renouvelée différentes fois par l'Eglise romaine, ainsi que j'en ai cité un exemple dans une autre occasion.

Mais c'est au commencement du seizième siècle seulement que nous trouvons les premières traces de l'opération césarienne pratiquée sur des femmes vivantes. Comme presque toutes les autres opérations chirurgicales, elle fut d'abord tentée par des hommes ignorans. Ainsi ce fut un coupeur de cochons, Nufer, de Turgau, qui la pratiqua le premier avec succès sur sa propre femme (6). On assure que le célèbre André Doria dut le jour à un procédé

(1) *Ovid. metamorph. lib. II. fab. IX. v.* 680.
(2) *Virg. Æneid. v.* 315.

Inde Lycham ferit, jam exsectum matre perempta
Et tibi, Phœbe, sacrum......

(3) *Digest. lib. XI. tit.* 8. *De mortuo inferendo, l.* 2. *Mulier. quæ. prægnas. mortua. ne. humator. antequam. partus. ei. excidatur. quei. secus. faxit. spei. animantis. cum. gravida. occisæ. reus. estod.*
(4) *Plin. histor. natural. lib. VII. c.* 9.
(5) *Harduin. not. et emendat. ad Plin. p.* 432.
(6) *Bauhin in append. ad Rousseti hysterotomot. p.* 37.

semblable (1). Vers le milieu du seizième siècle, il se présenta dans la ville de Vienne, en Autriche, un cas remarquable, prouvant d'une manière évidente que la nature elle-même semble prescrire l'opération césarienne dans les cas de grossesse extra-utérine. La femme d'un aubergiste nommé Wolczer, devint enceinte après avoir eu déjà plusieurs enfans. A l'époque de l'accouchement, et au milieu des douleurs, elle fit de violens efforts, pendant lesquels on entendit un son pareil à celui qu'aurait produit un corps brisé dans l'abdomen, et le lait coula des mamelles. Les douleurs se dissipèrent, le ventre devint de plus en plus volumineux, la femme tomba dans un état cachectique, et elle éprouva un écoulement fétide par le vagin. En 1548 il se forma au bas-ventre une ouverture qui donna issue à une sanie infecte, et l'année suivante à un os. L'état de la malade s'aggravant de jour en jour, on consulta les chirurgiens et les médecins. Mathieu Cornax, professeur à Vienne (2), obéit au vœu de la nature, dilata l'ouverture, et en tira heureusement le corps à demi putréfié de l'enfant. La femme se rétablit, et devint encore enceinte deux ans après. A l'approche de l'instant où elle devait accoucher, on trouva l'enfant très-fort et les voies naturelles fort étroites. Au contraire, la cicatrice de l'ancienne plaie était humide, et les lèvres de cette dernière s'écartaient. Cornax voulait l'ouvrir, mais la mère de la malade s'y opposa : dénuée alors de tout secours, elle ne tarda pas à rendre l'âme. On ouvrit le cadavre, et on retira l'enfant qui paraissait être mort depuis peu (3). Des cas semblables furent observés

(1) *Venosta, Discorso* etc., c'est-à-dire, Discours sur la génération et la naissance des hommes. in-8°. Venise, 1562. p. 47.

(2) *Eloy, vol. I. p.* 711.

(3) *Dodon. exempl. medic. observ. p.* 306. — *Marcell. Donat. lib. IV. c.* 12. *f.* 239. — *Diom. Cornar. histor. admir.* 6. *p.* 13.

à la même époque, par Egide Hertoge, à Bruxelles (1), et par Achille Pirminius Gassarus, médecin très-instruit d'Augsbourg (2). Le charlatan Fioravanti raconte aussi celui d'une opération césarienne exécutée avec succès, mais qui laissa une chute de la matrice et de la vessie (3). Paré connaissait plusieurs cas où l'opération avait réussi : cependant il ne la conseille pas d'une manière bien pressante, parce que la vie de la mère court toujours un grand danger (4). C'est dans Charles Etienne que nous trouvons le premier traité scientifique sur l'opération césarienne : l'auteur y a joint des planches (5). Félix Plater cite le cas remarquable d'un enfant mort qui fut retiré ainsi du sein de sa mère (6), et Maurice Cordæu rassemble différens exemples du même genre (7).

Mais François Rousset, médecin du duc de Savoie, procura la plus grande célébrité à l'opération césarienne, en la recommandant avec chaleur. Son ouvrage est un véritable chef-d'œuvre. D'abord il se fonde sur les exemples de succès recueillis soit par d'autres observateurs, soit par lui-même. Le premier cas est le plus remarquable de tous. Il a trait à une femme de Milly qui fut délivrée six fois par l'opération, et mourut à sa septième grossesse, parce que le chirurgien qui avait coutume de l'opérer était alors absent (8). Ensuite Rousset cherche à prouver par l'analogie que les plaies des muscles du bas-ventre,

(1) *Dodon. ib. p.* 321.
(2) *Ibid. p.* 328. — Sa vie se trouve dans *Adami*, *p.* 233.
(3) *Tesoro* etc., c'est-à-dire, Trésor de la vie humaine. in-8°. Venise, 1570. p. 170.
(4) Liv. XXIV. ch. 33. p. 608.
(5) *Stephan. de dissect. part. corp. human. in-fol. Paris.* 1546. *lib. III. c.* 1. *p.* 261.
(6) *Observ. med. lib. I. p.* 212.
(7) *Comment. in Hipp. lib. de morb. mul. lib. II. p.* 250.
(8) *Rousset hysterotomotokia, s. I. c.* 5. *p.* 504. (*in Bauhin. ginæc. vol. II.*)

du péritoine et de l'utérus ne sont pas mortelles (1). Il démontre que l'opération césarienne est le seul moyen de délivrer la femme dans le cas de conformation vicieuse du bassin, de grosseur extraordinaire du fœtus, et de grossesse extra-utérine (2). Sue le jeune a tort lorsqu'il prétend, dans sa maigre Histoire des accouchemens (3), que Rousset a emprunté ses observations à Plater, puisque l'ouvrage de ce dernier ne parut que deux ans après celui de Rousset. Bauhin ayant traduit ce dernier en latin dans l'année 1582, et confirmé toutes les idées de l'auteur, l'opération césarienne acquit une si grande célébrité en France qu'elle fut pratiquée par un plus grand nombre de chirurgiens. Mais le succès ne la couronna pas toujours, parce qu'on n'eut pas non plus le soin d'obéir constamment aux véritables indications. L'ouvrage de Guillemeau, dans lequel on trouve l'histoire de cinq opérations césariennes malheureuses (4), donna lieu à Rousset de publier une apologie tellement bien raisonnée, qu'il enleva les suffrages de tous ses lecteurs (5). Peu de temps après, un libelle infâme de Jacques Marchand (6) le contraignit de donner une nouvelle apologie écrite avec beaucoup d'amertume (7). Mercurii constate, quoiqu'avec des expressions exagérées, que de son temps on avait très-fréquemment recours à l'opéra-

(1) *Rousset*, *hysterotomotokia* , *S. II. p.* 511.

(2) *Ib. S. I. c.* 3. *p.* 502. *S. II. p.* 535.

(3) *Ib. S. II. p.* 77.

(4) Guillemeau, De la grossesse et de l'accouchement des femmes, p. 190.

(5) *Rousseti assertio historica et dialog. apologeticus pro cæsareo partu. in*-8°. *Paris.* 1590.

(6) Marchand, dans *Rousseti apolog. declamatio. in*-8°. *Paris.* 1598.

(7) *Rousseti brevis apologia pro partu cæsareo in dicacis cujusdam chirurguli theatralem invectivam. in*-8°. *Paris.* 1598.

tion (1). Jules-César Aranzi l'introduisit en Italie, et la pratiqua aussi avec beaucoup de succès (2). Cornélius Gemma (3) et Horace Augénius (4) nous en ont transmis également plusieurs exemples qui offrent un grand intérêt.

(1) *Mercurii, la commare o raccoglitrice, lib. II. c.* 28. *p.* 169. — L'opération césarienne, dit-il, se pratique aussi souvent en France que la saignée en Italie pour les maux de tête.

(2) *Cratop. epist. lib. V. p.* 297.

(3) *Cyclognom. lib. II. c.* 6. *p.* 74.

(4) *Epistol. lib. V.* 2. *p.* 379.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

L.

M.

N.

O.

S.

T.

U.

V.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

ERRATA.

Page 25, *ligne* 18, distingue; *lisez* distinguent. — *P.* 54, *l.* 12, de la veine; *l.* de la veine cave. — *P.* 56, *l.* 30, pendente peut; *l.* pendante put. — *P.* 65, *l.* 24, qu'il forme une masse; *l.* qu'il se forme en masse. — *P.* 75, *l.* 10, Sunders; *l.* Saunders. — *P.* 46, *l.* 11, 29 : p. 47, *l.* 16, 27, Trincavelli; *l.* Trincavella. — *P.* 133, *l.* 23, hernicrâniennes; *l.* hémicrâniennes. — *P.* 140, *l.* 10, *non contemnendâ;* l. *non sine contemnendâ.* — *P.* 146, *l.* 9, Alcmaar; *l.* Alcmaer. — *P.* 161, *l.* 7, non moins praticien; *l.* non moins bon praticien. — *P.* 173, *l.* 13, de vivre; *l.* d'écrire. — *P.* 178, *l.* 9, les malaises; *l.* le malaise. — *P.* 204, *l.* 30, elles sont avant; *l.* elles sont formées avant. — *P.* 214, *l.* 8, *au lieu de* et, *l.* où. — *P.* 214, *l.* 9, opinions libres; *l.* idées libérales. — *P.* 216, *l.* 29, *avant* que; *adde*, Il assure aussi. — *P.* 220, *l.* 12, *au lieu de* aller, *l.* agir. — *P.* 221, *l.* 19, *avant* personne, *adde* car.